



VANESSA FEWINGS
Los Angeles VIP
L'initiation



POUR elle

PASSION INTENSE

VANESSA
FEWINGS

LOS ANGELES VIP – 1

L'initiation

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Émilie Terrao*



Fewings Vanessa

L'initiation

Los Angeles VIP – 1

Collection : Passion intense

Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Émilie Terrao

© Vanessa Fewings, 2013
Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2017

Dépôt légal : février 2017.

ISBN numérique : 9782290136898

ISBN du pdf web : 9782290136911

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782290139127

Composition numérique réalisée par [Facompo](#)

Présentation de l'éditeur : Mia exulte : elle vient de décrocher un poste chez Envoûtement, un club privé très select de Los Angeles. Troquer ses chemisiers blancs pour des robes noires sexy ne l'effraie pas. Après tout, le salaire dépasse ses rêves les plus fous et lui permettra peut-être de solder ses factures. Sans oublier qu'elle sera la secrétaire de Richard Booth, l'un des hommes les plus influents de la ville. Mais Mia ignore que Cameron, le directeur de l'établissement, l'a engagée dans un but bien précis : charmer son ami Richard. Or, Cameron se prend lui aussi à ce jeu dangereux...

Biographie de l'auteur : Diplômée en psychologie, Vanessa Fewings a exercé les métiers d'infirmière et de sage-femme avant de se consacrer à l'écriture. Sa série Los Angeles VIP est un succès outre-Atlantique.

Couverture : © Steffen Lachmann / Gallery Stock

Titre original
ENTHRALL

© Vanessa Fewings, 2013

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2017

Sommaire

[Titre](#)

[Copyright](#)

[Biographie de l’auteur](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

J'avais besoin de ce poste.

Plus que tout.

À l'extrémité de la longue table en acajou étaient installées trois femmes sublimes, pas le moins du monde impressionnées par les réponses que j'avais données jusque-là. J'étais en train de foirer cet entretien.

Et de saboter mon avenir.

Envoûtement, le club BDSM le plus sélect de Los Angeles, recrutait une nouvelle secrétaire et vu la tournure de la situation, je pouvais renoncer à cette place, ainsi qu'au salaire incroyablement élevé qui l'accompagnait.

Mes motivations n'avaient toutefois rien à voir avec la cupidité. Il était question de survie. J'en avais assez de manger des nouilles déshydratées, de vivre dans un studio et de parcourir la ville à vélo pour économiser l'essence. J'étais épuisée de cumuler les jobs. Du lundi au vendredi, j'étais vendeuse dans une boutique de fournitures d'art dans West Hollywood, le repaire des artistes en devenir de la ville qui rêvaient de célébrité. Et le week-end, j'étais serveuse chez *Cheesecake Factory*. Ces deux boulots me plaisaient, mais l'enchaînement des semaines sans un jour de repos commençait à laisser des traces.

Cet entretien m'était apparu comme une planche de salut, même si, à présent, je me sentais glisser lentement vers l'échec.

Deux des trois femmes n'avaient même pas pris la peine de se présenter, ce que j'avais trouvé étrange et encore plus gênant. Tara, la copine de ma meilleure amie, aurait pu me prévenir. Cela dit, ayant occupé ce poste pendant des années, elle s'était probablement habituée à cette intensité et était devenue hermétique à l'atmosphère charnelle qui semblait suinter des murs en briques rouges.

Des murs qui se refermaient sur moi.

La femme sur la droite parlait avec un accent écossais et devait avoir la quarantaine. Elle portait un tailleur Chanel très classe et des lunettes de créateur dont elle se servait pour écrire des messages sur son BlackBerry. De l'autre côté, une créature éblouissante aux cheveux noir de jais, vêtue de cuir de la tête aux pieds, contrastait avec l'allure conservatrice de la première. Au moins, elle avait la gentillesse de m'adresser un sourire de temps à autre.

— Votre parcours est très limité, a observé Maîtresse Scarlet, la brune au style sévère assise entre les deux autres, alors qu'elle parcourait mon CV.

Pourquoi continuer à m'infliger cette torture ? Cinq minutes plus tôt, alors que j'attendais d'être reçue, l'une des autres candidates était sortie du bureau et avait levé les pouces à mon intention.

« Ça s'est super bien passé ! » s'était-elle exclamée, ses seins sautillant de joie dans son décolleté, avant de rouler des fesses jusqu'à la sortie.

Ma jupe noire et mon chemisier blanc semblaient en total décalage en comparaison. J'avais opté pour un style sérieux, strict même, dans l'espoir d'avoir l'air professionnel. Ils devaient certainement

rechercher quelqu'un de sophistiqué, une employée qui s'intégrerait facilement dans le décor. Je me suis redressée sur ma chaise, refusant d'admettre ma défaite.

Le parquet en bois massif, l'éclairage tamisé et les photographies en noir et blanc de paysages urbains donnaient une ambiance très Côte Est à la pièce, un chic dingue. Si cette atmosphère visait à intimider les candidats, c'était réussi.

— Pourquoi souhaitez-vous travailler ici ? a demandé Mme BlackBerry.

— Eh bien...

J'ai agité les mains pour appuyer mon propos.

— Je crois sincèrement que ce milieu ouvert et sa clientèle variée m'aideront à mûrir.

Maîtresse Scarlet a eu l'air amusé.

— Vous n'êtes donc pas attirée par le salaire ?

— Le salaire proposé est généreux, ai-je rétorqué, gardant ma honte pour plus tard, lorsque je noierais mon chagrin dans une bouteille de vin.

J'ai rougi en réponse à leurs regards scrutateurs. J'aurais pu jurer qu'elles lisaient en moi et m'observaient me décomposer à chacun de mes échecs à leur fournir la réponse qu'elles attendaient.

— D'où venez-vous ? a continué Maîtresse Scarlet.

— De Charlotte.

— Je parie que l'humidité ne vous manque pas, a commenté la créature aux cheveux noirs.

— En effet.

— Vous êtes très jeune, a-t-elle noté.

— J'ai vingt et un ans.

Maîtresse Scarlet a pris un air grave.

— Que savez-vous de ce que nous faisons ici ?

— Vous satisfaites les désirs exotiques de clients spéciaux.

Je me suis félicitée d'avoir trouvé la parade à celle-ci.

— Veuillez répondre à la question, a insisté Miss BlackBerry en tripotant son téléphone.

J'aurais dû me douter qu'elle ne me laisserait pas m'en sortir comme ça.

— C'est un club privé.

Les lèvres de Maîtresse Scarlet ont formé un petit sourire.

— SM, ai-je précisé.

Maîtresse Scarlet me donnait un aperçu de ce qu'elle faisait ressentir à ses clients.

— Sadomasochisme ? ai-je ajouté sur un ton interrogatif.

— Plaisir et douleur, a dit l'adepte du BlackBerry. Que pensez-vous de votre candidature ?

Logiquement, on ne m'avait pas posé cette question lorsque j'avais postulé pour travailler dans la boutique d'art Stella Willem.

— Elle est décédée il y a plusieurs années. J'ai une belle-mère, en revanche.

— Je suis désolée de l'apprendre.

Elle a posé son portable sur la table.

— Votre belle-mère sait-elle que vous êtes ici ?

— Oui, bien sûr, ai-je menti.

Maîtresse Scarlet a joint les mains devant elle.

— Nous nous enorgueillissons de savoir garder les secrets que l'on nous confie. Cet endroit est plus qu'un club. C'est une communauté d'adultes équilibrés qui apprécient d'explorer leurs désirs dans un environnement sûr et protecteur.

— Je dois être honnête, est intervenue Miss BlackBerry, l'honnêteté étant l'une de nos fiertés également : vous ne semblez pas à l'aise avec votre sexualité.

Je n'avais aucune réponse à ça.

— Notre réceptionniste ne doit pas rougir chaque fois qu'un client entre, a continué Maîtresse Scarlet.

— Ce que Maîtresse Scarlet veut dire, a ajouté Miss BlackBerry, c'est que nous recevons des clients du monde entier. Des personnes prestigieuses. Leur satisfaction constitue notre priorité.

— Ma meilleure amie est gay, ai-je lâché. Je suis ouverte d'esprit. Nous avons partagé une chambre.

— Êtes-vous gay ? a demandé Miss BlackBerry.

Je me suis tortillée, mal à l'aise. N'existait-il pas certaines limites à respecter lors d'un entretien d'embauche ?

Maîtresse Scarlet a lancé un regard à sa collègue avant de reporter son attention sur moi.

— Mia ?

— Non, ai-je répondu, le visage enflammé.

— Mia, nous ne nous plions pas aux règles en vigueur chez la plupart des autres employeurs, a expliqué la femme aux cheveux ébène. Peut-être seriez-vous plus à l'aise dans une entreprise plus classique ? Sachez que nous saluons néanmoins l'effort que vous avez fourni en venant aujourd'hui. Vraiment.

Mon silence s'est éternisé.

Maîtresse Scarlet s'est penchée en avant.

— Le self-control, le tact, la maturité et le bon sens sont les qualités que nous recherchons chez notre personnel.

— J'ai toujours été douée pour mettre les autres à l'aise, ai-je déclaré après un long moment.

Une sonnerie de téléphone dans le couloir a troublé le silence, sans toutefois rompre la tension.

— Ce dont nous avons besoin, a indiqué Maîtresse Scarlet, c'est une réceptionniste pour prendre des rendez-vous ou encore enregistrer nos clients à leur arrivée. Ce poste est essentiel. Nous recherchons une personne capable de respecter l'intimité de nos membres et de les accueillir. En tant que secrétaire du dominateur le plus expérimenté, vous devrez faire preuve d'excellentes compétences en communication et d'une organisation sans faille.

— Je possède tout ça.

La femme aux cheveux noirs a levé le menton.

— Eh bien, c'est parfait.

Un autre silence gêné a empli la salle.

— Merci d'être venue, a conclu Maîtresse Scarlet.

Je me suis levée et j'ai plongé la main dans mon sac à main.

— Voici mon... Victoria's Secret.

J'ai déposé le sous-vêtement en dentelle sur la table devant Maîtresse Scarlet.

Les joues brûlantes, j'ai reculé pour me diriger vers la porte.

— Attendez un moment, s'il vous plaît, m'a interpellée la femme aux cheveux noirs en se levant et en contournant la table.

J'ai baissé les yeux sur ses cuissardes en cuir. Leurs talons aiguilles étaient vertigineux. Elle s'est approchée d'une démarche élégante. Cette femme intimidante était la première dominatrice que je rencontrais. Elle dégageait une confiance en soi et une sensualité qui étaient accentuées par son parfum musqué aux notes ambrées de fleurs fraîchement coupées qui flottait jusqu'à moi. L'essence entêtante de Poison de Dior. Et pourtant, il y avait quelque chose de rassurant chez elle. L'impression qu'elle était capable de prendre en main n'importe quoi. Ou n'importe qui.

— Que vous a dit Tara exactement ?

Elle a redressé mon col, qui devait être de travers depuis le début de l'entretien.

J'ai jeté un regard en direction de Maîtresse Scarlet et de Miss BlackBerry tout en portant les mains à mon cou pour ajuster ma tenue.

— Tara m'a affirmé que vous verriez cela comme une preuve de sérieux pour...

— Poursuivez, a-t-elle fredonné comme une panthère, belle à observer, mais prête à bondir.

Une Maîtresse dans toute sa splendeur.

— Tara m'a dit que c'était comme ça qu'elle avait eu le job.

Elle s'est penchée plus près.

— Tara a retiré ses sous-vêtements devant nous.

Pourquoi Tara n'avait-elle pas précisé ce détail ?

La femme a désigné ma jupe.

— On voit les marques de votre culotte.

Mes yeux se sont posés sur la porte et j'ai réprimé un frémissement. J'avais à peine eu le courage de m'arrêter au centre commercial pour acheter un string dont j'avais arraché l'étiquette en hâte avant de venir. Même si je voulais ce poste de toutes mes forces, je ne serais jamais sortie sans culotte de chez moi. Je n'étais pas prête.

Ces femmes étaient spécialisées dans les aspects les plus sombres de la sexualité. Si je voulais travailler ici, je devrais prouver que j'avais les épaules pour. À voir les visages de mon jury, j'avais clairement échoué à les convaincre de ma capacité à vivre sur le fil. À la place, je me balançais en équilibre précaire, prête à plonger dans le gouffre vertigineux de la honte pour atterrir directement sur les fesses.

— J'aimerais apprendre.

J'ai passé une main dans mes cheveux, m'avouant vaincue.

— Je veux apprendre.

La panthère m'a dévisagée sous ses longs cils noirs.

— Vous ne m'avez pas précisé votre nom, ai-je murmuré.

— Charlotte.

— Je viens de Charlotte.

— Vous nous l'avez dit.

Oui, en effet, et je venais encore une fois de m'humilier.

— Appelez-moi Charlie, a-t-elle ajouté.

Le téléphone de Miss BlackBerry a sonné et elle a levé les yeux vers moi.

— Nous vous recontacterons.

Charlie s'est avancée un peu plus, comme si elle testait mes limites.

— Je vais vous raccompagner.

Nous avons traversé un long couloir. Les tableaux accrochés aux murs étaient saisissants. Des peintures gothiques aux teintes sombres étaient alignées de chaque côté et j'aurais aimé disposer d'un peu plus de temps pour les admirer. La tension qui avait flotté dans l'air pendant l'entretien semblait avoir pris vie. Peut-être était-ce la combinaison de leurs parfums aux nuances riches, le genre que je ne pourrais jamais m'offrir, mêlés à l'assurance guerrière de ces femmes.

Comment avaient-elles atterri ici ? Qu'est-ce qui les avait conduites à faire le choix de ce mode de vie, fait de cuir et de Dieu savait ce qui se passait dans ces sombres donjons chargés de sexe ? La scène à laquelle je venais d'assister n'était qu'une version édulcorée de ce qu'elles pouvaient faire. Il y avait quelque chose de fascinant dans cet univers de punition et de plaisir, et j'étais captivée à l'idée de découvrir ce qu'il cachait vraiment.

Nous avons passé une autre porte qui donnait sur l'ascenseur. Charlie a pressé le bouton d'appel. Autour de son cou brillait le plus gros diamant que j'avais jamais vu.

Elle a porté ses doigts à la chaîne délicate.

— Cadeau d'un très vilain client.

J'ai haussé les sourcils malgré moi.

— Que faisiez-vous avant de travailler ici ?

— J'étais pharmacienne.

— Ça paie mieux ?

Charlie m'a foudroyée du regard.

— Je ne fais pas ça pour l'argent.

Son regard s'est posé sur le deuxième ascenseur, celui situé derrière le bureau de la réception.

— Je suis une guérisseuse.

— Où cet ascenseur mène-t-il ?

— Là où nos clients souhaitent aller, a-t-elle répondu d'une voix rauque.

Un frisson m'a traversée. J'ai observé son allure discrètement. Ses cuissardes et son corset en cuir craquaient sensuellement à chacun de ses mouvements. Son décolleté pâle émergeait de la dentelle délicate. Son parfum épicé flottait dans les airs et une musique nous provenait de haut-parleurs dissimulés. Un chant profond dans une langue inconnue, si apaisant, si excitant que j'en avais le ventre noué. Cet endroit représentait tout ce qui était interdit.

Lentement, elle a pris une mèche de mes longs cheveux entre ses doigts.

— C'est un blond naturel ?

— Oui.

— Magnifique, a-t-elle soufflé. Vous semblez tout droit sortie d'un tableau de William Bouguereau.

— Hum...

— C'est un peintre.

Elle m'a souri.

— Il savait comment représenter l'âme d'une femme. Il aurait capturé à la perfection vos traits délicats, vos yeux bleus profonds et votre bouche en bouton de rose.

Elle s'est penchée un peu plus.

— Seuls les grands maîtres auraient pu peindre votre innocence.

Un silence gênant a suivi ses paroles.

Une fois dans l'ascenseur, j'ai retenu ma respiration jusqu'à ce que les portes se ferment. Maîtresse Charlie dégageait une sensualité dont j'avais seulement entendu parler jusque-là. Ces dernières minutes m'avaient fait tourner la tête, comme si j'émergeais d'un rêve troublant. J'ai observé les longs miroirs, le tapis épais et le panneau de commandes rutilant. J'ai sondé la cabine en quête d'une caméra, mais je n'en ai vu aucune.

Ma Mini Cooper était garée entre une BMW argentée et une Jaguar noire. J'ai gémi en voyant la flaque d'huile qui tachait le béton sous ma voiture. J'espérais au moins qu'elle démarrerait et que je ne me ferais pas remarquer en faisant gronder le moteur pour la lancer.

M'attardant quelques minutes dans l'air frais, je me suis imprégnée de toute cette grandeur. Ce club de Pacific Palisades était intimidant même de l'extérieur, avec ses briques chics et sa façade sculptée qui se dressait comme un rappel majestueux de l'existence d'une classe privilégiée. Avais-je vraiment cru qu'une fille comme moi pourrait travailler dans un endroit aussi classe qu'*Envoûtement* ?

À quoi je pensais ?

J'avais atteint un tout nouveau degré d'humiliation.

Visiblement, j'étais douée pour trouver les façons les plus originales de me ridiculiser. J'étais assise dans la cuisine de mon studio, occupée à rejouer le terrible entretien encore et encore.

J'ai enfoui mon visage dans mes mains.

Mon rêve de trouver un appartement deux pièces devrait attendre. Lorsque j'avais emménagé dans ce studio, il m'était apparu comme un palace, m'offrant plus d'espace que je n'en avais jamais eu. À présent, je le trouvais trop petit et mes meubles d'occasion me donnaient l'impression de n'être qu'une *loseuse*. Comme le vieux canapé qui trônait dans un coin, avec ses coussins positionnés stratégiquement de façon à cacher les taches laissées par son précédent propriétaire. Ou encore le frigo bancal dont les tremblements me réveillaient toutes les nuits alors que le mécanisme à glaçons, cassé depuis très longtemps, s'activait désespérément.

Ce verre de sauvignon blanc n'apaisait en rien ma déception. La colère que j'éprouvais envers moi-même pour avoir loupé une telle opportunité refusait de redescendre. L'idée que je ne m'étais pas préparée suffisamment et que j'avais laissé l'occasion de gagner correctement ma vie me glisser entre les doigts m'emplissait de regrets.

Avais-je vraiment dégainé des sous-vêtements lors d'un entretien ? Avais-je vraiment déposé ce string en dentelle Victoria's Secret devant Maîtresse Scarlet pour laisser entendre que je ne portais rien sous ma jupe ? Qu'étaient-elles censées faire avec cette information de toute façon ?

Tara m'avait plantée de la pire façon, mais je n'arrivais pas à comprendre pourquoi elle avait voulu saboter mes chances. Elle fréquentait Bailey, ma meilleure amie, depuis plus d'un an à présent, et je l'avais toujours appréciée. Je sortais très souvent avec elles le week-end et elles ne me donnaient pas l'impression de tenir la chandelle. Tara n'avait jamais montré le moindre signe de jalousie, même si Bailey et moi étions amies depuis toujours, ayant grandi ensemble à Charlotte. La relation de Tara et Bailey était un peu compliquée ces derniers temps, mais la situation n'avait rien à voir avec moi. Tara avait menacé de rejoindre son frère qui vivait en Australie. Je détestais voir Bailey aussi bouleversée à ce sujet, même si elle ne souhaitait que le bonheur de Tara.

La réaction positive de Bailey lorsqu'elle avait appris que je postulais à ce job avait été surprenante, considérant son côté vieux jeu, mais elle avait conscience que je n'avais pas beaucoup de chance en ce moment. Elle savait à quel point la vie s'était montrée cruelle envers moi.

La jalousie de Tara s'était-elle manifestée pour la première fois ? Je m'étais présentée à cet entretien sans être préparée, l'air excessivement innocent avec mes boucles blondes et mes grands yeux naïfs.

Tara savait à quel point j'avais besoin de cet argent et combien il était important pour moi de remettre ma vie sur les rails et de remonter à la surface. Ma belle-mère, Lorraine, cumulait les factures médicales et j'avais promis de m'en occuper. De la soulager d'une partie du stress qu'elle supportait. Au moins, Lorraine était désormais en rémission après toutes ces séances de chimio. Elle m'avait recueillie après la mort de mon père et m'avait évité de vivre sous les ponts. À présent, c'était mon tour de la sauver.

J'ai soupiré profondément, prenant conscience que j'avais été à deux doigts de tenir ma promesse.

Le dernier regard que Maîtresse Charlie m'avait adressé me hantait encore, et le fait de savoir qu'elle était dominatrice empirait les choses. Les œillades désapprobatrices des deux autres femmes avaient conduit à l'effet désiré : me donner le sentiment d'être insignifiante. Plus dérangent encore, mes réponses banales les avaient empêchées de voir ma personnalité optimiste, ma joie de vivre et mon habileté à aborder l'existence avec ouverture et tolérance. J'avais eu l'air d'une écolière terrifiée. J'avais vraiment merdé.

Avec respect, je me suis emparée du petit étui en plastique rectangulaire qui contenait la carte de base-ball impeccable de Mickey Mantle datant de 1952. Je venais juste de la sortir de la boîte en métal dans laquelle je la cachais, à l'intérieur d'un placard. Je la gardais pour ce genre de moment. Un lien avec mon passé que je trouvais agréable à regarder. Elle me rappelait mon père. J'avais réussi à la sauver d'un casier qu'il avait laissé derrière lui après sa mort. Sa veuve, Lorraine, avait vendu tout le reste lors de la braderie du Rose Bowl. Nous avions besoin d'argent. Elle ne m'avait pas vue fouiller dans ses affaires et récupérer la carte. Je me sentais terriblement coupable, étant donné qu'elle devait bien valoir une dizaine de milliers de dollars, peut-être même plus, ce qui représentait une petite fortune pour moi. Je l'avais fait évaluer une fois, lorsque la faim m'y avait poussée, mais au moment de la vendre, j'avais été incapable de m'en séparer. La carte de Mickey Mantle était mon seul souvenir de mon père.

Si je n'obtenais pas ce poste, il faudrait que je la vende.

Le vin avait un goût amer. Ayant opté pour la bouteille la moins chère, je subissais à présent les conséquences d'une trop longue fermentation : des aigreurs d'estomac. Pourtant, la promesse d'étouffer la douleur dans ma poitrine me poussait à continuer à boire.

Dire que j'avais passé des heures à me demander si je me sentais prête à travailler dans un club fétichiste. J'avais sondé mon esprit et obtenu des résultats surprenants avant de finir par me faire à l'idée d'évoluer dans un endroit comme *Envoûtement*. Je m'étais rassurée en me répétant que je ne serais que la réceptionniste. À présent, tout cela n'avait plus d'importance.

Mais je restais curieuse de savoir ce qui se passait vraiment derrière ces murs. J'étais fascinée par Maîtresse Charlie qui, à en croire Tara, était l'une des dominatrices les plus réputées de Los Angeles. Son monde BDSM fait de cuir et de fouets était à des années-lumière du mien.

J'ai osé une énième gorgée et j'ai serré les lèvres pour adoucir la brûlure du liquide sur ma langue.

Mon iPhone s'est mis à sonner à cet instant, mais je l'ai écarté. Je me moquais de savoir qui appelait. Je ne comptais pas répondre. Ma main m'a cependant trahie et j'ai baissé les yeux sur l'écran. N'était-ce pas l'indicatif de Santa Monica ? Ou même de Pacific Palisades ?

J'ai pris une autre gorgée de vin.

Bailey m'avait sauvé la mise encore une fois.

Elle m'avait prêté toutes ses robes noires jusqu'à ce que j'aie les moyens de faire du shopping, le noir étant le *dress code* d'*Envoûtement*. J'avais encore la tête qui tournait d'avoir été prise. Quand on disait qu'il ne fallait pas se fier aux apparences ! Ces trois diablesses m'avaient en fait appréciée. Quel délire !

Mon bureau était d'un design épuré, doté d'un plateau vitré qui était parfait pour mettre en valeur mes nouvelles bottes. L'ordinateur à écran plat était simple d'utilisation et Charlie m'avait confié l'agenda du club dans lequel je devais noter les rendez-vous.

Vêtue d'une robe Elie Tahari Estelle, j'espérais faire la meilleure impression pour mon premier jour. Je portais aussi mes bottes à talons Calvin Klein, le seul achat que j'avais pu me permettre au moment des soldes chez Macy's.

Mes collègues de la boutique d'art me manquaient déjà et je leur avais promis de rester en contact, tout comme je l'avais fait avec mes amis de chez *Cheesecake Factory* qui avaient rendu ces longues soirées de service supportables. Je leur avais dit que j'avais trouvé un travail d'hôtesse dans une boîte de nuit, ne sachant pas trop ce qu'ils penseraient de moi si je leur avouais la vérité. Je n'en avais toujours pas parlé à Lorraine.

Inhalant le parfum de l'encens, je m'émerveillais de la vitesse à laquelle tout cela s'était passé. Ma vie avait pris un virage à cent quatre-vingts degrés. Pour la première fois depuis des années, j'avais le sentiment d'avoir fait le bon choix. Ma peur d'avoir saboté mon entretien était désormais remplacée par la fierté de m'en être aussi bien sortie. Ma seule occasion de leur prouver mon potentiel s'était mieux déroulée que je ne l'avais cru. L'excitation enflait dans ma poitrine alors que je contemplais mon nouvel environnement de travail.

Sur ma gauche, un accès réservé au personnel donnait sur trois bureaux à la décoration raffinée. Ensuite venait la salle de pause luxueuse, ainsi qu'un vestiaire accolé à un spa. Cet endroit me rappelait le genre d'établissement haut de gamme où vous dépensiez une fortune pour vous faire bichonner le jour de votre anniversaire. L'air y était chargé du parfum du bois de santal et une tête de bouddha trônait au-dessus d'une fontaine contre le mur. Un banc avait été placé en face pour les salariés désireux de se détendre. Il y avait même un Jacuzzi et un sauna. La fontaine à thé glacé en libre-service était la cerise sur le gâteau. J'avais été terriblement excitée lorsque Charlie m'avait invitée à utiliser ces équipements.

Le deuxième ascenseur du club se trouvait derrière moi. Une grille dorée à croisillons lui conférait un côté dramatique. Charlie m'avait donné des consignes strictes selon lesquelles aucun client ne devait s'aventurer dans les niveaux inférieurs sans un consentement préalable. Elle avait poursuivi en précisant que ma présence y était également interdite. Être bannie du donjon me convenait parfaitement.

La réception était tout en bois sombre et en lumières tamisées. Un style qui semblait caractériser le club. Le canapé en velours bordeaux avait l'air confortable. Le parquet massif donnait un côté loft à

l'ensemble, même si les murs d'un rouge profond apportaient une touche inquiétante à l'ambiance. La perfection qui régnait ici me perturbait. Finirais-je par m'y habituer ?

À cet instant, la cloche de l'ascenseur a retenti.

Me préparant à rencontrer le premier client de la journée, j'ai répété dans ma tête la façon dont j'allais l'accueillir et les paroles agréables que je pourrais prononcer pour chasser la gêne que devait procurer la nécessité de se rendre dans ce genre d'endroit. En ouvrant l'agenda et en parcourant la page du jour, j'ai constaté qu'aucun rendez-vous n'était prévu avant 14 heures.

Les portes de l'ascenseur se sont ouvertes et un homme grand et élégant, d'une vingtaine d'années, en est sorti. Ses cheveux blonds et courts avaient été décoiffés par le vent, et la lanière de sa sacoche barrait son torse. Il est passé devant moi d'un pas pressé, une main sur son œil droit.

— Bonjour.

Il m'a fait un signe et s'est dirigé sur ma gauche.

Je me suis levée aussitôt pour m'interposer.

— Je suis désolée, monsieur, mais cet accès est réservé au personnel, ai-je lancé, fière de l'autorité qui perçait dans ma voix.

J'étais prise en sandwich entre lui et la porte.

Il a baissé les yeux sur moi. Ses traits étaient nobles et son regard intelligent. Il avait le physique d'un homme issu de la classe privilégiée, et ses parents devaient être canon. On aurait dit qu'il sortait d'une couverture de magazine, avec son teint hâlé et son air sûr de soi. Oui, il était beau et sauvage en même temps. Une combinaison envoûtante.

— Ma lentille de contact est en train de me creuser l'iris.

Il s'est gratté le visage.

— S'il vous plaît, laissez-moi passer.

— Monsieur, je vais devoir vous demander de patienter.

— De quelle agence d'intérim venez-vous ? a-t-il demandé.

— Je ne suis pas intérimaire, je travaille ici à plein temps.

— Non, je ne crois pas.

Il a soupiré et a tendu la main pour attraper la poignée de la porte, me poussant dans le même geste avant de pénétrer dans le couloir.

Agacée par son arrogance, j'ai couru jusqu'à mon bureau pour enfoncer le bouton d'alerte.

Rien.

À quoi servait-il d'installer une alarme si personne ne répondait lorsqu'on l'activait ? Je suis retournée à la porte et j'ai jeté un regard dans le couloir. Au moins, je les avais prévenus de la présence d'un intrus.

Maîtresse Charlie est apparue, prenant son temps pour éteindre l'alarme sur ce qui ressemblait à un panneau de commandes de climatisation fixé au mur.

— Mia, a-t-elle dit, tout va bien.

— Vous le connaissez ?

J'ai regardé par-dessus son épaule et mes yeux se sont posés sur le jeune homme qui avait forcé le passage.

Oh, merde !

Il m'a dévisagée avec intensité, ses yeux bleu foncé me transperçant. Ses traits ciselés exsudaient l'orgueil. Une assurance inébranlable. Il portait des lunettes, ayant certainement retiré ses lentilles, et j'ai remarqué sa barbe de trois jours qui lui donnait un côté rebelle malgré sa tenue BCBG, une chemise blanche ouverte au col et une veste noire qu'il avait dû abandonner dans son bureau.

Charlie l'a désigné de la main.

— Mia, je vous présente Richard Booth, votre nouveau patron.

Elle a pivoté.

— Maître Richard, je suis ravie de vous présenter votre nouvelle secrétaire, Mlle Lauren.

Mon cœur s'est mis à battre à toute vitesse et mes jambes ont vacillé alors que je prenais conscience que cet homme incroyablement séduisant, ce dominateur arrogant, était mon patron.

J'ai tenté de reprendre mon souffle.

— Mia est très investie, a indiqué Charlie. Vous voyez, même nous, nous ne pouvons pas entrer.

Elle en faisait une plaisanterie.

— Pourquoi ne l'ai-je pas reçue en entretien ? a-t-il demandé d'une voix glaciale.

— Nous avons eu l'approbation du directeur. Il veut que vous sachiez que ce choix est non négociable.

— Qu'est-ce qui est négociable avec lui ? a observé Richard.

— Dites bonjour, lui a chuchoté Charlie.

Son attitude autoritaire a eu l'effet escompté sur lui.

— Mademoiselle Lauren, a-t-il prononcé en hochant la tête, j'aime mon café avec du lait et un sucre. Dans mon bureau, dans cinq minutes.

— S'il vous plaît, ai-je ajouté.

Charlie m'a lancé un regard surpris.

— S'il vous plaît, a-t-il dit en fronçant les sourcils.

— Appelez-moi Mia, ai-je suggéré en me souvenant que Tara m'avait conseillé de me montrer assurée. Puis-je vous appeler Richard ?

Il a pivoté sur ses talons et a disparu derrière la porte.

— Sortez votre joli sourire, m'a lancé Charlie, il finira par s'y faire.

Un peu déconcertée par le fait qu'il ait découvert mon recrutement ainsi, je suis passée devant elle pour me rendre dans la cuisine.

Le parfum agréable des grains de café emplissait la pièce. À en croire l'étiquette sur le paquet, il coûtait une fortune. En songeant que l'odeur était toujours plus agréable que le goût, j'ai ouvert le frigo immaculé pour prendre du lait. Puis j'ai attrapé un sachet d'édulcorant et un autre de sucre blanc avant de me diriger vers le bureau de Richard. J'ai marqué une pause devant sa porte, histoire de monter ma garde, et j'ai arboré un air faussement nonchalant. Richard était un peu effrayant.

Il était au téléphone et m'a désigné l'endroit où poser sa tasse, un sous-verre en argent sur son bureau. J'ai obéi en prenant garde à ne pas renverser le café et j'ai reculé. Richard dégageait une intensité troublante même lorsqu'il ne vous regardait pas. J'étais heureuse de pouvoir m'esquiver.

— Mia ? m'a-t-il appelée en couvrant le combiné de sa main. Un moment, s'il vous plaît.

Je me suis approchée de nouveau.

Il a feuilleté un dossier beige qui était ouvert sur son bureau.

— J'ai le fichier sous les yeux, a-t-il dit à son interlocuteur. Que s'est-il passé ?

Avec ses murs en lambris et sa bibliothèque en bois sombre, ce bureau était sans doute le plus chic dans lequel j'avais mis les pieds. Sur les étagères, à la place des livres, divers objets étaient exposés : un bouddha sur la plus basse, en accord avec le thème des vestiaires, un voilier sur la plus haute et, juste en dessous, un écrou médiéval. Cet objet détonnait avec le bouddha.

Contre le mur du fond, sur la gauche, trônait un sofa en cuir moelleux. J'imaginais Richard étirant ses longues jambes dessus alors qu'il faisait une sieste pendant sa pause déjeuner.

Sur le mur droit étaient accrochées trois photographies dans des cadres noirs. Un homme seul apparaissait sur chacune d'elles, réalisant une cascade audacieuse. Sur la première, il était littéralement suspendu à une falaise, le cliché ayant visiblement été pris depuis un hélicoptère. Il ne portait pas le moindre harnais de protection. La photo du milieu le montrait se jetant du sommet de la tour Eiffel, un petit parachute fixé au dos. Sur la troisième, qui était de loin la plus impressionnante de toutes, il tendait le bras à travers les barreaux d'une cage plongée dans l'océan pour toucher un requin.

J'ai détourné le regard en me demandant si Tara avait finalement décidé de partir pour l'Australie et en espérant, pour le bien-être de Bailey, qu'elle avait changé d'avis.

— Absolument, résiliez son adhésion, a déclaré Richard. Remboursez-le.

Il a levé les yeux vers moi. J'ai aussitôt repris le fil, mais j'étais attirée malgré moi par le cliché du requin.

— Non, je suis tout à fait d'accord, a ajouté Richard. Dominic, merci de t'occuper de ça. À plus tard.

Il a raccroché et son regard a suivi le mien.

— Cet homme est dingue, ai-je observé en songeant que le dernier cliché montrait carrément l'œuvre d'un fou à lier.

— Il a rentré son bras avant que le grand blanc n'ait approché, a expliqué Richard, plutôt lâchement, si vous voulez mon avis.

Je lui ai adressé le regard noir que sa remarque méritait.

Il a pris une gorgée de café et a fait la grimace.

— Oh...

J'ai ouvert la paume.

— Je ne savais pas si vous vouliez du sucre ou...

— Je veux du vrai sucre.

J'ai ouvert le sachet et j'ai versé les cristaux blancs dans sa tasse. Puis j'ai remué son café avec un bâtonnet en bois avant de le jeter dans la poubelle derrière son bureau.

Richard a pris une autre gorgée.

— C'est mieux.

Il a baissé les yeux.

— Jolies bottes.

— Elles sont neuves.

J'ai aussitôt regretté cette remarque embarrassante.

— Je les aime bien.

C'était la marque de gentillesse dont j'avais besoin de la part de l'homme pour lequel j'allais travailler et j'étais rassurée de sa prévenance.

Il a siroté son café.

— Charlie vous a déjà briefée ?

— Oui.

Il a fait pivoter son siège.

— Vous comprenez parfaitement ce que nous faisons ici et vous êtes cent pour cent investie ?

— Oh, oui, ai-je répondu en espérant qu'il ne creuse pas la question.

— Chaque jour, vous devrez arriver trente minutes avant moi, consulter mes e-mails et me dire lesquels sont urgents. N'y répondez pas en mon nom. Jamais.

Il s'est penché en avant.

— Pour commencer, nous allons passer en revue les rendez-vous de la journée. Ils ne sont pas tous en lien avec le club.

Il a balayé ses mots de la main.

— Nous verrons cela plus tard.

— Merci de m'offrir cette opportunité, ai-je lâché. Je vous en suis très reconnaissante.

Il a eu l'air surpris.

— Je ne vous ai pas engagée. C'est le directeur qui l'a fait.

— Oh...

Il s'est appuyé contre le dossier de son fauteuil et son regard froid s'est attardé sur moi un peu trop longtemps.

— Un autre café ? ai-je proposé.

— Je n'ai pas fini celui-ci.

Il refusait de détourner le regard. À cet instant, une sensation étrange a envahi ma poitrine, un sentiment inconnu que j'étais incapable de qualifier.

Richard a ouvert un tiroir et a fouillé à l'intérieur avant de tendre la main vers moi.

— Tenez.

J'ai fait un pas en avant et j'ai pris la clé qu'il me donnait, frémissant au contact de ses doigts.

— C'est la clé de l'ascenseur menant au donjon, a-t-il expliqué. Il vous incombe d'ouvrir la grille pour nos clients et leur escorte. Cachez-la. Ne l'emmenez pas chez vous.

Il a plissé les yeux.

— Ne descendez pas sans ma permission. Suis-je clair ?

J'ai hoché la tête.

— Ce sera tout pour le moment.

Je me suis dirigée vers la porte.

— Faites en sorte que nos clients soient satisfaits, a-t-il ajouté. C'est tout ce que nous vous demandons. Soyez polie. Patiente. Aimable.

— Bien sûr, ai-je rétorqué en me tournant vers lui. Pourquoi en serait-il autrement ?

Son regard tranchant a plongé dans le mien.

— Bouddha neuf.

— Pardon ?

— Mon mot de passe Gmail.

— C'est noté.

J'ai fermé la porte derrière moi.

Je suis retournée à la cuisine pour me servir un café et je suis allée m'installer derrière mon bureau. Dix minutes plus tard, je parcourais la boîte de réception de Richard. Nerveuse à l'idée qu'il découvre que j'avais fouillé dans les messages plus anciens, ce que je mourais d'envie de faire, j'ai résisté à la tentation.

À l'exception d'un e-mail de Cameron Cole confirmant la réunion de Richard plus tard dans la soirée à un endroit appelé *Soho House*, aucun message n'est arrivé pendant des heures. Ce répit m'a donné le temps de réorganiser mon espace de travail. Il y avait des fournitures de bureau un peu partout et il m'a fallu un peu plus d'une heure pour m'installer.

Lorsque la cloche de l'ascenseur a résonné, je savais que j'étais censée accueillir M. Trouville. Son nom avait été soigneusement inscrit dans l'agenda du club pour 14 heures.

Charlie m'avait expliqué que les clients n'étaient pas à l'aise avec l'idée que leur nom soit stocké dans une base de données informatique. Par conséquent, tous les rendez-vous étaient notés dans l'agenda au crayon à papier et les noms effacés une fois que le client s'était présenté. Je me demandais comment ils faisaient pour la facturation et les déclarations d'impôts, mais je ne tenais pas à mentionner cet élément et à prendre le risque que l'on me confie cet aspect de l'administration du club. Occuper ce poste à la réception, transférer les rares appels téléphoniques, taper les courriers étranges de Richard et accueillir les clients étaient des tâches qui me plaisaient. Après avoir cumulé deux boulots, j'étais ravie de prendre un peu de repos. Et tout ça pour un salaire incroyable de soixante-quinze mille dollars par an qui me permettrait de retomber sur mes pieds pour la première fois de ma vie. M. Trouville a pénétré dans le hall. Son nom m'avait laissée imaginer un vieil homme, mais il avait en fait la trentaine. Son air supérieur s'est évanoui lorsqu'il a souri, malgré l'allure guindée que lui conféraient son costume trois-pièces et son manteau habillé. Son visage aimable et ses traits nobles auraient trahi ses origines européennes si son nom ne l'avait pas déjà fait.

— Monsieur Trouville, ai-je lancé, puis-je vous servir quelque chose à boire ?

— Non merci, a-t-il répondu. Vous devez être la nouvelle secrétaire du club ? Maîtresse Charlie m'a informé que vous seriez là pour m'accueillir.

Je me suis avancée pour lui tendre la main.

— Je suis Mia.

Il a observé ma paume avec horreur.

— Je ne...

Charlie est alors apparue à la porte.

— Monsieur.

Sa gentillesse habituelle avait disparu pour céder la place à un air autoritaire.

— Vous êtes en retard. C'est inacceptable.

La pendule accrochée au mur indiquait au contraire qu'il était parfaitement à l'heure. Néanmoins, il a accepté l'accusation et a baissé la tête, honteux.

— Je vois que vous avez rencontré notre nouvelle secrétaire.

Elle s'est tournée vers moi.

— Ouvrez l'ascenseur, s'il vous plaît, mademoiselle Lauren.

Soulagée que sa dureté ne soit pas à mon contre, j'ai récupéré la clé bien cachée dans le second tiroir de mon bureau. Je l'ai glissée dans la serrure de la grille dorée avant de la tourner doucement. Au signe de Charlie, je l'ai écartée et j'ai appelé l'ascenseur en pressant un bouton. Les portes se sont ouvertes. Charlie et M. Trouville ont pénétré à l'intérieur.

— Refermez derrière nous, a-t-elle ordonné.

J'espérais qu'ils avaient un autre moyen de sortir en cas de besoin. Même si, à la façon dont Charlie contrôlait M. Trouville, je devinais que cet aspect des choses était le cadet de ses soucis.

Après tout, elle avait un fouet à la main.

Après une semaine, j'avais vraiment le sentiment de maîtriser mon travail.

Richard avait gardé ses distances, me donnant à peine quelques tâches à accomplir, et j'avais finalement eu l'occasion de passer un peu de temps dans la salle de pause avec Charlie, Scarlet et Lady Penny alias Miss BlackBerry. Penny ne travaillait qu'à temps partiel au club, d'après ce que j'avais compris.

J'avais été reconnaissante qu'elles m'accueillent dans leur clique, m'offrant des paroles d'encouragement et partageant les leçons de vie qu'elles avaient apprises sur le travail et sur l'amour, et – plus important que tout selon Scarlet – leurs astuces en matière de shopping. Nous avions discuté gaiement en partageant des cookies faits maison que Charlie avait apportés. Elles avaient peut-être eu l'air menaçantes dans leurs tenues de dominatrices, mais elles s'étaient montrées très gentilles à mon égard.

Je prenais du plaisir à leur préparer le café chaque matin et à m'assurer qu'elles ne manquaient de rien, me proposant pour faire des courses, aller à la poste, au pressing et même pour faire leurs achats alimentaires, quelques fois.

Le moment fort de ma journée consistait à manger le repas que j'avais emporté de chez moi derrière le club, dans un jardin privé qui donnait sur l'étang des carpes. Le spectacle des poissons orangés et argentés avait un effet apaisant sur moi, et je me demandais pourquoi j'étais la seule à profiter de cet endroit.

Un après-midi, une demi-heure avant le rendez-vous de M. Trouville, j'ai consulté mon compte en banque et passé trente minutes à calculer où j'en étais financièrement, estimant que je serais en mesure de solder les factures médicales de ma belle-mère dans environ deux ans. À condition, bien sûr, de surveiller mes dépenses de près. Je commençais à entrevoir la lumière au bout de ce tunnel, même s'il n'était pas comparable avec les années les plus sombres de ma vie. Cette distinction revenait au moment où j'avais perdu ma mère biologique après qu'elle avait fait une overdose de cocaïne, le lendemain de mon quatorzième anniversaire. Quelques années plus tard, mon père s'était tué dans un accident de moto.

Avec un frisson, j'ai repoussé ces pensées au fond de mon esprit, là où elles ne pouvaient plus me toucher ou me faire du mal. Elles n'avaient pas le droit d'empiéter sur ma nouvelle vie et d'attirer des nuages sombres sur ce qui promettait d'être un avenir meilleur. J'ai agrippé les bords du bureau des deux mains.

La cloche de l'ascenseur a retenti.

Je me suis levée. Cette fois, je suis restée à ma place. Trouville ne voulait pas être touché, selon Charlie. « À moins qu'il ne s'agisse de lui procurer un plaisir ou une douleur extrême », avait-elle précisé.

Je me demandais quelles choses terribles avaient bien pu lui arriver pour faire de lui cet homme. En apparence, il semblait si calme, si normal.

M. Trouville est sorti de l'ascenseur, une mallette à la main. Je lui ai fait part de mon empathie par un subtil signe de la tête. En regardant la pendule, j'ai estimé qu'il avait au moins dix minutes d'avance et j'ai imaginé qu'il tentait de compenser son retard de la dernière fois.

— Bonjour, monsieur, l'ai-je accueilli.

Il s'est attardé devant mon bureau.

— Vous avez été très aimable avec moi lors de notre première rencontre. Je tenais à vous en remercier.

— C'était un plaisir, lui ai-je assuré.

J'espérais que ma gentillesse compensait la sévérité dont Charlie faisait preuve avec lui.

— Puis-je vous offrir quelque chose ?

Il a posé sa mallette sur le bureau et l'a ouverte.

— J'ai un présent pour vous.

Il m'a présenté une petite boîte enveloppée dans un papier rouge et argenté.

— J'espérais que vous les porteriez la prochaine fois que je viendrais.

— J'adorerais.

Me rappelant le diamant aveuglant qu'il avait offert à Charlie, j'ai pris l'écrin en veillant à ne pas toucher sa main. Avait-il essayé de me faire comprendre qu'il s'agissait de boucles d'oreilles ?

— Cela représenterait beaucoup pour moi.

— Dans ce cas, j'en serais ravie.

J'étais déjà en train de me demander combien de temps je pourrais garder ce cadeau avant de le revendre. Si ces diamants faisaient seulement la moitié de celui de Charlie, je paierais mes dettes en un clin d'œil.

Il a baissé les yeux.

— Si vous les portez vraiment, vous aurez un bonus.

— Bien sûr que je les porterai, ai-je insisté, stupéfiée par sa générosité.

À cet instant, Charlie a débarqué dans le hall.

Alors que je m'attendais à la voir satisfaite qu'il soit en avance, elle avait l'air agacée. Ses yeux se sont posés sur la petite boîte. Instinctivement, je l'ai pressée contre ma poitrine.

— Vous pouvez le garder, a déclaré Charlie avant de pointer son fouet sur Trouville. Espérez-vous obtenir mon indulgence ainsi ?

— Jamais, Maîtresse, a-t-il répondu.

J'ai fouillé mon tiroir en quête de la clé.

— Mademoiselle Lauren, nous ouvrirons votre cadeau ensemble, a ajouté Charlie d'une voix sèche.

— Oui, Maîtresse Charlie, ai-je rétorqué en souriant largement à M. Trouville.

J'ai posé la boîte près de l'ordinateur.

Ils ont disparu dans la zone interdite et j'ai refermé la grille derrière eux.

J'avais encore beaucoup de choses à apprendre sur ce qui se passait ici. J'ai ouvert une page internet et j'ai tapé « SM » avant de perdre pied dans le cyberspace...

Je ne parvenais pas à comprendre pourquoi des gens sensés voulaient être attachés et bâillonnés ainsi. Sans parler des endroits où ils mettaient ces *sex toys*. Et quel genre d'expression arboraient-ils ? Était-ce de l'extase ? Cet univers ne me parlait pas.

Cette évasion fugace me laissait perplexe.

Je me suis appuyée contre le dossier de mon siège, sans trop savoir comment qualifier ce que je venais de voir et s'ils pratiquaient ce genre de choses ici. Peut-être avais-je visité les mauvais sites. Les images violentes d'hommes vêtus de cuir utilisant toutes sortes d'ustensiles sur des femmes nues m'avaient perturbée, mais aussi excitée. Richard ne semblait pas du genre à tremper dans ce monde. Il était toujours plongé dans un livre, un recueil de Chaucer la semaine passée et, plus récemment, *Jude l'obscur*, de Thomas Hardy.

Pressant mes cuisses l'une contre l'autre, j'ai essayé d'évacuer la sensation qui envahissait mon ventre. Mon esprit était assailli par des scènes de Richard m'infligeant toutes ces choses dans le donjon. Celui dont j'étais bannie, ce qui ne faisait qu'augmenter le mystère, le goût de l'interdit.

Mes pensées étaient débridées...

Richard me fessait. Richard m'embrassait. Les mains de Richard couraient sur mes seins et me pinçaient les tétons. Utilisait-il des pinces comme celles que j'avais vues sur ces photos ? Était-ce douloureux ? Après une session, pouvait-on se blottir tendrement contre son partenaire ? Je m'enivrerais de son parfum, de ce délicieux effluve mêlant l'odeur de l'océan à autre chose, une essence riche.

Un frisson d'excitation. Un picotement délicieux plus bas...

Les lèvres de Richard glissant sur ma peau, se posant entre mes jambes, sa langue s'agitant contre ma chair délicate, traçant des cercles, me fouillant...

La cloche de l'ascenseur.

J'ai agité la souris en hâte et j'ai fait rouler la molette, feignant d'être occupée.

Richard est entré dans le hall.

— Comment allez-vous ?

En évitant son regard, j'ai répondu :

— Bien, merci.

— Avez-vous reçu des appels pour moi ?

— Aucun appel. M. Trouville vient d'arriver. Charlie est avec lui.

J'ai tourné la tête en direction de l'ascenseur.

— Tout va bien, Mia ?

— Oui, ai-je affirmé en priant pour ne pas rougir.

Sa façon de prononcer mon prénom avait déclenché un frisson en moi et je n’osais pas le regarder. Pas après le tour qu’avaient pris mes pensées en m’imaginant avec lui dans cette pièce de torture. Son regard perçant a sondé le mien.

— Comment votre journée se passe-t-elle ? ai-je demandé.

— Je viens d’arriver.

Il a posé les yeux sur mon cadeau encore emballé.

— Est-ce M. Trouville qui vous a offert ça ?

— Oui, je ne l’ai pas encore ouvert, ai-je déclaré comme si ce n’était pas évident. Charlie veut que je le fasse en sa présence.

J’ai dégluti péniblement.

— Maîtresse Charlie.

— Ah...

— Le café est en train de passer.

— Parfait. Servez-m’en un, s’il vous plaît.

J’ai frémi et je me suis figée, me sentant soudain coupable d’avoir sondé le net ainsi.

Richard s’est penché en avant.

— Il vous faut un autre fond d’écran.

Il a fait le tour et m’a demandé de me lever avant de s’installer à ma place et d’attraper la souris. Mentalement, j’ai tenté de retracer les quelques minutes qui avaient précédé son arrivée pour m’assurer que j’avais fermé toutes les fenêtres de navigation. Richard continuait de me dévisager.

— Je vais chercher votre café.

Consciente qu’il pouvait consulter mon historique en un clic, je me suis éloignée avec la peur au ventre. Appuyée contre le plan de travail de la cuisine, j’ai enfoui mon visage dans mes mains. Je ne pouvais qu’imaginer à quel point je me sentirais embarrassée s’il découvrait la vérité. En essayant de me concentrer sur autre chose, j’ai entrepris de lui préparer son café, ajoutant le sucre et le lait avec des gestes mécaniques avant d’aller dans son bureau tandis que j’essayais d’apaiser les battements erratiques de mon cœur.

J’ai posé la tasse brûlante sur le sous-verre. Ses dossiers étaient parfaitement organisés. Même les crayons étaient alignés et rangés avec minutie, tout comme sa collection de stylos de luxe. Son iMac au design épuré et la souris élégante qui trônait près du clavier devaient coûter une fortune.

J’ai sursauté lorsqu’il est entré.

— J’ai entendu dire que vous aimiez l’étang des carpes ? a-t-il lancé en jetant sa sacoche sur le canapé en cuir.

Devant son expression impassible, j'ai conclu qu'il n'avait pas découvert mon historique. Ni l'effet qu'il avait sur moi.

— Je le trouve relaxant.

J'ai haussé les épaules.

— Vous devriez y aller pendant vos pauses, vous aussi.

— Je le fais. J'utilise la sortie de secours.

Je me suis demandé encore une fois si le donjon en avait une, mais je ne me sentais pas prête à en discuter avec lui, de peur que la conversation ne dévie sur ce qu'il faisait en bas.

— Avez-vous besoin de quelque chose ? a-t-il demandé.

— Hum... Non.

Il a haussé les sourcils, amusé. J'ai senti son regard dans mon dos alors que je m'éloignais.

De retour à mon bureau, j'ai apprécié la distance entre mon poste de travail et le sien. Il avait mis une photo d'un jardin japonais doté d'un étang à carpes en fond d'écran. La vue de cette image apaisante m'a détendue aussitôt et j'ai souri à l'idée qu'il avait pris le temps de faire ça pour moi. Peut-être qu'il m'aimait bien, finalement. Je me suis assurée que j'avais effacé les preuves de mes recherches bien avant l'arrivée de Richard. Je m'étais inquiétée pour rien.

Mais mon cadeau avait disparu.

J'ai fouillé chaque tiroir, songeant que Richard l'avait peut-être mis en sécurité.

Le téléphone a sonné à cet instant.

— Pourriez-vous venir dans mon bureau, Mia ? a retenti la voix de Richard dans les haut-parleurs.

Déçue de devoir abandonner mes recherches, je me suis emparée d'un bloc-notes et d'un stylo avant de le rejoindre.

Une fois devant lui, j'ai attendu qu'il finisse d'écrire quelque chose pour parler. Mon présent reposait près de son téléphone.

— Je n'ai plus beaucoup d'encre.

Il m'a tendu un Post-It.

— Habituellement, nous passons une commande, mais ma dernière secrétaire était un peu distraite.

Il a souri.

— Elle passait des examens et ses révisions lui embrouillaient le cerveau. Pourriez-vous passer chez Office Dépôt pour m'acheter ça ?

— Bien sûr.

Richard a posé une main sur le cadeau.

— J'espère que cela ne vous dérange pas. J'ai pensé qu'il serait préférable de rendre ça.

— Pourquoi ?

— Cela n’a rien à voir avec le rôle que vous occupez ici.

Il s’est appuyé contre son dossier.

— Je l’expliquerai à M. Trouville.

Richard a pincé les lèvres pour me signifier qu’il en avait terminé.

— Maîtresse Charlie a gardé le cadeau qu’il lui avait fait.

— Elle est sa Maîtresse.

Il a pris une gorgée de café.

— Bref, c’est un autre genre de cadeau. Merci, Mia, m’a-t-il renvoyée.

— Puis-je voir ce que c’est ?

Il s’est penché en avant et s’est caressé le front.

— Plus tard.

Refusant d’abandonner aussi facilement, j’ai insisté.

— Quelque chose me dit que ça ne va pas vous plaire, a-t-il observé.

— Vous savez ce que c’est ?

— Je le devine.

— Pourquoi cela ne me plairait-il pas ?

Il a levé les mains en signe de défaite.

Contenant mon excitation, je me suis emparée de la boîte.

— Venez. Allons dans la salle de pause.

Il s’est levé et m’a précédée.

— Il est préférable que nous l’ouvrons en présence de femmes.

Était-ce le signe qu’il s’agissait vraiment d’un diamant ?

Maîtresse Scarlet nous a souri lorsque nous sommes entrés. Puis son regard s’est posé sur la boîte.

Lady Penny a levé la cafetière.

— Un peu de café ?

— Oui, merci, a répondu Richard en tendant sa tasse à moitié vide.

— Tu en veux un, Mia ? a proposé Penny après l’avoir servi.

— Non merci.

J’ai arraché l’emballage. La boîte noire était dotée de deux charnières. Je les ai ouvertes en hâte. À l’intérieur se trouvaient deux boules en argent reliées par un fil fin.

— Qui t’a offert ça ? a demandé Penny en dévisageant Richard.

— Ne soyez pas stupides ! s’est-il exclamé.

Il a levé les yeux au ciel.

— C'est M. Trouville.

— Qu'est-ce que c'est ?

J'essayais de masquer ma déception.

Richard a pris une gorgée de café.

— À votre avis ?

J'ai pris un air songeur.

— Un presse-papiers ?

Il a toussé en réprimant un sourire. Penny et Scarlet échangeaient des regards méfiants.

— Tu es sûre de ne pas savoir ? a insisté Penny.

J'ai rougi violemment, me demandant si l'objet était censé représenter une partie de l'anatomie masculine.

— Pas question que je mette ça sur mon bureau.

Richard a eu un geste de compassion.

— J'ai essayé de vous épargner.

— Ce sont des boules de geisha, a expliqué Scarlet.

J'ai froncé les sourcils en examinant la boîte.

— Mia, c'est un *sex toy*, a précisé Penny.

J'ai ouvert la bouche.

— Vous voulez dire qu'on met ça dans...

— Oui, a confirmé Scarlet.

J'ai posé l'écrin sur la table.

— C'est déjà assez douloureux de devoir mettre des tampons, alors un truc pareil...

Un silence de plomb a envahi la pièce, mais je ne décelais rien d'autre que la surprise sur leurs visages.

— OK, a conclu Richard avant de sortir avec son café.

J'ai attendu qu'il ait quitté la pièce.

— M. Trouville m'a demandé de les mettre chaque fois qu'il viendrait. J'ai cru qu'il s'agissait de boucles d'oreilles.

Penny a ri.

— Tu es trop drôle, Mia.

Mes joues étaient écarlates.

— Oh, non ! Je lui ai dit que je serais ravie de les porter !

— Que t’a-t-il promis ? a demandé Penny.

— Un bonus.

— Dis à M. Trouville que tu les portes, a suggéré Scarlet.

— Il saura qu’elle ment.

Penny s’est assise près de sa collègue.

— Il n’aura qu’à regarder ses pupilles pour le voir.

Je me suis laissée tomber sur une chaise et j’ai posé mes coudes sur la table.

— Pour voir si je mens ?

Elle a secoué la tête.

— Pour voir si tu es excitée.

— Ça fait mal ?

— Ça vibre, a indiqué Scarlet. C’est une stimulation assez agréable, en fait.

J’ai fixé la boîte, me détestant d’avoir insisté auprès de Richard pour l’ouvrir et me demandant comment je pourrais de nouveau le regarder dans les yeux. J’aurais dû attendre Charlie.

La porte s’est ouverte.

Un homme séduisant d’une trentaine d’années est entré, vêtu d’un costume clinquant. Ses cheveux courts étaient savamment ébouriffés et il exsudait l’élégance. Le genre de type qui était hors d’atteinte pour moi, mais aussi pour toutes les autres femmes. Même un top model devrait faire des efforts pour attraper celui-ci, avec ses traits parfaits et son corps musclé que même son costume haut de gamme ne masquait pas. C’était sa façon de bouger, discrète et masculine à la fois. Il me faisait penser aux reporters envoyés sur les scènes de guerre au Moyen-Orient, qui prenaient l’antenne sans ciller alors que les balles fusaient au-dessus de leur tête. Sophistiqué et viril en même temps.

Son regard noisette s’est posé sur moi, troublant. Il y avait quelque chose d’incroyablement sensuel chez lui. De dangereux. Comme s’il était conscient de l’effet qu’il provoquait, et qu’il pouvait l’intensifier juste pour s’amuser un peu.

Penny et Scarlet se sont levées, et je les ai imitées.

— Asseyez-vous, a-t-il dit, et cela sonnait comme un ordre.

Il s’est approché, avec la démarche assurée d’un homme capable de gérer n’importe quelle situation. Devant la réaction de Penny et de Scarlet, j’ai compris qu’elles ressentaient la même chose que moi. Pour la première fois, elles avaient l’air nerveuses. J’espérais qu’il ne venait pas de nous surprendre en train de faire quelque chose de mal, comme le fait d’apprécier un peu trop les pauses-café.

— Vous devez être Mia, a-t-il dit d’une voix grave à l’accent cultivé.

Un frisson d’excitation a couru sur mon dos. Le genre de frisson inadapté au travail, le genre qui pourrait me mettre mal à l’aise.

Oh, non ! Ces foutues boules étaient toujours sur la table.

— Mia, je te présente Cameron Cole, a indiqué Scarlet.

Il a hoché la tête avec approbation et son attention s’est portée sur les boules de geisha.

— Elles sont à moi, lui a dit Penny.

Il a gardé un air impassible et son regard brun s’est de nouveau posé sur moi.

Penny s’est levée.

— Monsieur, laissez-moi vous servir à boire.

— Asseyez-vous. Je vais me servir.

J’ai rougi en entendant le ton qu’il avait employé. Penny s’est rassise aussitôt et s’est mise à jouer avec sa bague en or rose.

Cameron s’est versé une tasse de café avant de prendre une touillette pour le mélanger. Je me suis demandé quel était son lien avec *Envoûtement*. Il n’était pas un client, si ? Les clients n’avaient pas le droit de pénétrer ici. Penny m’a adressé un clin d’œil d’encouragement et je lui ai fait un signe de reconnaissance pour son mensonge au sujet du cadeau. Je pouvais vraiment compter sur ces femmes pour me soutenir.

Cameron s’est tourné vers moi.

— Mia, asseyez-vous.

J’ai pris conscience que j’étais la seule debout et j’ai obéi immédiatement.

— Comment votre première semaine se passe-t-elle ?

— C’est ma deuxième semaine, ai-je corrigé.

— C’est sa deuxième semaine, a dit Penny au même moment.

Je n’étais pas la seule à être troublée.

— Cela se passe très bien, merci.

Je regrettais de ne pas avoir accepté le café que Penny m’avait proposé. Au moins, j’aurais eu une tasse dans laquelle plonger les yeux au lieu d’avoir à soutenir son regard intense. Finirais-je par ne plus rougir avec le temps ? Cette journée se transformait en un véritable calvaire.

— Provocante.

Il observait mes pieds.

— J’approuve.

— Il aime tes chaussures, a traduit Scarlet.

— Merci, ai-je répondu.

Il a dénoué sa cravate et un bouton de manchette en argent a étincelé sous la lumière.

Humectant mes lèvres sèches, j’ai essayé de ne pas croiser ses yeux. Ils étaient sévères. Comme si, d’une minute à l’autre, il pouvait me réprimander.

Sans abandonner son examen, il a soufflé sur son café.

— Puis-je vous proposer quelque chose ? a demandé Penny.

— Non merci. Comment va le patron ? s'est-il enquis, se détournant finalement de moi pour se concentrer sur les deux autres femmes.

— Très bien, a répondu Scarlet. Occupé, mais il va bien.

— Ravi de l'entendre. Que pense-t-il de sa nouvelle secrétaire ?

Un sourire s'est dessiné sur ses lèvres.

Ma poitrine était oppressée et je me suis efforcée de ne pas rougir encore une fois.

Richard est alors apparu sur le seuil de la pièce.

— Eh ! Quand on parle du loup !

Il semblait m'ignorer volontairement.

— Cameron, dans mon bureau, s'il te plaît, a ordonné Richard avant de disparaître.

Cameron a pivoté vers Penny.

— Depuis quand est-il dans cet état ?

Penny a pris une expression renfrognée.

— Tant que ça ? a observé Cameron, incapable de masquer sa satisfaction.

Il m'a lancé un dernier regard et est sorti pour rejoindre Richard.

Penny et Scarlet ont échangé un regard que j'ai eu du mal à déchiffrer.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? ai-je demandé.

— Tu n'as pas à t'inquiéter, Mia, m'a rassurée Penny.

— C'est qui ? ai-je chuchoté.

— Un bon ami de Richard, m'a informée Scarlet.

— Sont-ils amants ? ai-je osé dire.

Après tout, l'épisode des boules de geisha nous avait rapprochées.

— Non, a indiqué Scarlet sur un ton aimable. Ils sont amis, rien de plus. Ils se connaissent depuis très longtemps.

— Est-ce que Richard va bien ? ai-je insisté.

— Il n'est jamais allé mieux.

— Essaie de garder tes distances avec Cameron, m'a conseillé Penny.

— Oh, d'accord. Pourquoi ?

— Il est... très autoritaire, a expliqué Scarlet avant de se lever pour se resservir un café.

Penny m'a fait signe de ne pas insister. Allais-je avoir des problèmes à cause de la façon dont je lui avais parlé ? Je n'en serais pas surprise, avec toutes ces règles étranges.

— Reste à l'écart du radar de Cameron et tu t'en sortiras très bien, a précisé Scarlet.

— C'est dans mes cordes.

Je me suis levée pour me diriger vers la porte, mais je me suis retournée avant de sortir.

— Vous pouvez rendre ces trucs à Richard ? Je suis trop gênée.

— Bien sûr, Mia, a accepté Penny en souriant. Je les offrirai à quelqu'un d'autre.

J'ai agité la main pour dire merci, songeant qu'elle n'aurait que l'embarras du choix parmi son cercle d'amis pervers. Regrettant les diamants qui n'avaient jamais existé, je suis retournée vers le hall. En chemin, j'ai entendu la voix de Richard derrière la porte fermée de son bureau.

Celle de Cameron était plus forte encore.

— Parce que je sais de quoi tu as besoin et tu as besoin de ça.

J'ai sondé le couloir pour vérifier qu'il était vide.

— Dégage, Cameron ! s'est emporté Richard.

— Parlons-en.

— Il n'y a rien à dire. Je veux qu'elle parte.

— Baisse le ton, a rétorqué Cameron.

J'ai grimacé en percevant une telle tension entre deux personnes censées être amies, prise de pitié pour celle dont ils parlaient.

— Ne prends aucune décision avant notre prochaine session, c'est compris ? a insisté Cameron.

— Je te dis que la discussion est close, a crié Richard en faisant claquer un tiroir. As-tu seulement pris la peine de lire son CV ? Elle n'a aucune expérience. Elle est en danger ici.

— Protège-la ! C'est ce que tu fais de mieux, a indiqué Cameron d'une voix apaisante.

— Bordel de merde ! Elle ne sait même pas ce que sont des boules de geisha !

Je me suis figée en entendant ces mots.

Tout en essuyant les larmes qui coulaient sur mes joues, j'ai tenté de déterminer si j'étais en mesure de conduire.

Richard m'avait renvoyée. Bien sûr, il l'avait fait avec élégance et m'avait offert deux semaines de salaire, après m'avoir assuré que je devais prendre cette offre généreuse comme une manière de me présenter leurs excuses pour avoir choisi la mauvaise candidate.

Je me maudissais de ne pas m'être renseignée sur les *sex toys*. Ces fichues boules de geisha avaient trahi mon manque de connaissances. Cela dit, Google conservait toutes vos recherches, les archivant minutieusement en attendant le moment où vous épousiez un gouverneur pour les révéler au monde entier. Sur le mode : « Vous n'êtes qu'une garce dévergondée et vous avez foutu en l'air les chances de votre époux de devenir président à cause de votre perversité. »

Les larmes continuaient à ruisseler. Mon incapacité à impressionner mon patron m'avait fait perdre mon travail. J'ai enclenché la marche arrière et j'ai reculé...

Après un soubresaut, un terrible bruit de tôle froissée a empli mes oreilles et j'ai enfoncé la pédale de frein. J'ai pivoté pour découvrir une voiture de sport décapotable gris métallisé encastrée dans le coffre de ma Mini.

Oh, non !

Mon gémissement a empli l'habitacle. J'ai passé la marche avant, le cœur battant. J'avais l'impression qu'il allait sortir de ma poitrine à tout moment et que j'allais perdre connaissance.

J'ai enfoui mon visage dans mes mains.

— Argh !

Je suis finalement sortie, m'efforçant de reprendre mes esprits pour affronter l'autre conducteur et les dommages que j'avais causés à son véhicule. Pour endurer sa colère.

Oh, merde !

Cameron Cole faisait courir sa main sur l'énorme bosse qui déformait sa portière passager. Il a penché la tête sur le côté lorsqu'il m'a vue, son expression dénuée de toute irritation, ce que j'ai trouvé bizarre considérant que je n'avais jamais vu de voiture plus éblouissante que la sienne.

Une vague de panique a déferlé sur moi.

— Je suis désolée. Je paierai les réparations.

Il a plissé les yeux alors qu'il observait l'arrière de ma Mini. Incapable de réprimer mes sanglots, j'étais soumise à des tremblements incontrôlables qui menaçaient de faire exploser ma poitrine.

— Êtes-vous blessée ? a-t-il demandé.

— Non, et vous ?

— Bien sûr que non. Êtes-vous assurée ?

— Oui.

— Parfait.

Il a haussé les épaules.

— Cependant, ne soyez pas surprise si votre assureur se met à pleurer lui aussi en apprenant que vous êtes rentrée dans une Porsche Spyder.

J'ignorais ce qu'était une Porsche Spyder, mais sa voiture avait l'air encore plus luxueuse de près. J'ai détourné le regard, comme si je craignais qu'elle ne prenne vie et ne se mette à me réprimander. D'une main tremblante, j'ai cherché mon portefeuille dans mon sac.

— Cette journée a vraiment été horrible pour vous, n'est-ce pas ?

J'ai levé les yeux vers lui.

— Richard m'a mis au courant.

Cameron s'est approché de la Mini pour examiner les dégâts.

— Il va falloir changer le pare-chocs.

Il a fait le tour.

— Vous avez une fuite d'huile ?

Incapable d'arrêter de pleurer, je me suis mise à frissonner.

— Ne vous mettez pas dans cet état, m'a-t-il consolée. Ce n'est qu'une bosse. Un carrossier régler ça en moins d'une heure.

— J'aurais pu vous tuer.

— Je suis sûr que votre assurance aurait pris ma mort en charge également.

La situation était suffisamment dramatique, mais mon esprit s'est mis à divaguer en imaginant que j'aurais pu heurter une femme avec des enfants.

— Où vivez-vous ?

— À Studio City.

— Vous ne pouvez pas conduire dans cet état. Laissez-moi vous ramener.

— Non.

J'ai fermé les poings.

— Eh bien, laissez-moi au moins vous offrir un thé pour vous calmer.

Il a désigné le Coffee Bean de l'autre côté de la rue, puis il a bondi dans sa Porsche et l'a stationnée près de ma Mini. Ma voiture semblait minuscule à côté de la sienne. J'ai insisté en affirmant que ce n'était pas nécessaire, ressentant secrètement le besoin de rentrer chez moi pour pleurer en paix, mais Cameron était déterminé. En quelques minutes, il m'avait fait traverser et m'ouvrait la porte du café. Il a commandé deux Earl Grey et nous a trouvé une table près de la fenêtre.

Maîtresse Scarlet m'avait conseillé de garder mes distances avec lui, ou plutôt de rester à l'écart de son radar. Pourtant, je le trouvais très gentil. Je me demandais pourquoi elle m'avait alertée ainsi à son sujet. Je me préparais au moment où il réaliserait ce que j'avais fait à sa voiture. Peut-être était-il

en état de choc lui aussi. Il était fort probable qu'il me réserve un châtimeut en plus du thé. Et je ne pouvais qu'admettre que je le méritais.

— Ça va mieux ? a demandé Cameron, l'air inquiet.

Je me suis mordu la lèvre inférieure, ma façon d'accélérer la punition. Je détestais la tension que procurait l'attente.

— Je vous en prie, ne vous mordez pas la lèvre.

Il a laissé échapper un long soupir.

— C'est perturbant.

Passant un doigt sur ma bouche, je me suis demandé ce qu'il voulait dire. Cameron a baissé les yeux et a secoué la tête, visiblement amusé.

J'avais du mal à ne pas le dévisager. Ses traits étaient saisissants, et à la façon dont les autres clients nous lançaient des regards en coin, je savais qu'ils partageaient mon avis. Cameron m'a adressé un sourire aimable, comme s'il avait conscience de cette attention et qu'il n'en était pas troublé le moins du monde.

Le goût et le parfum du thé m'ont apaisée. Je me demandais pourquoi je n'avais jamais essayé l'Earl Grey auparavant.

— Je suis tellement désolée, ai-je répété.

— Vous étiez tout à fait compétente.

Il a remué son sachet de thé une dernière fois avant de le déposer sur le couvercle de la théière.

— Je parlais de votre voiture.

— Ce n'est que de la tôle. Que s'est-il passé avec Richard ?

— J'ai relu cette lettre deux fois, ai-je expliqué. Vraiment.

— Richard vous a renvoyée à cause d'une faute d'orthographe ?

— Oui. La lettre était adressée à un client très fidèle. Apparemment, il est très pointilleux sur le sujet.

J'ai haussé les épaules.

— J'ignorais que le mot anglais ne s'écrivait pas de la même façon.

— Richard vous a fait taper un courrier pour un client anglais en exigeant que vous utilisiez l'orthographe anglaise ?

— Oui, mais le client est britannique, pas anglais.

Cameron m'a observée longuement.

— C'est la même chose, Mia.

J'ai froncé les sourcils.

— Si vous êtes britannique, vous pouvez venir du pays de Galles, de l'Écosse, de l'Irlande ou de l'Angleterre. Si vous êtes anglais, vous venez d'Angleterre. C'est drôle, mais tout le monde s'en

moque. De toute façon, personne ne comprend ce qu'ils racontent la plupart du temps.

— Vous y êtes déjà allé ? ai-je demandé.

— Oui.

Il a pris une gorgée de sa boisson.

— C'est comment ?

— Il fait froid, a-t-il répondu en souriant, mais ils ont une architecture sublime et une histoire fascinante.

Il a secoué la tête.

— Je suis désolé que Richard soit si grincheux.

— Je ne sais pas ce que je vais faire, ai-je admis en sentant les larmes monter de nouveau.

Cameron a attrapé une serviette.

— Désolé, elles sont un peu râpeuses.

Il m'a observée sous ses longs cils noirs.

— Tenez.

J'ai pris le bout de papier et j'ai tamponné mes yeux avant de le rouler en boule dans ma main, au cas où j'en aurais encore besoin.

Cameron m'a tendu une autre serviette.

— Je veux que vous sachiez que j'ai parlé à Richard.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il prétend vous avoir rendu service.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Richard n'est pas certain que vous soyez prête à travailler pour *Envoûtement*.

— Je voulais tellement que ça marche. Il n'y a aucun autre job qui paie autant.

Voilà, je venais d'avouer la raison pour laquelle j'avais accepté ce travail, en quelque sorte.

— Le salaire minimum, c'est vraiment n'importe quoi.

— Et j'ai besoin des avantages, ai-je ajouté. Dans les autres endroits où j'ai postulé, ils n'en proposent pas avant au moins trois mois d'ancienneté.

— Vive le modèle américain ! Cela peut être très dur pour la classe moyenne et frôler la cruauté pour les plus modestes.

Visiblement, Cameron regardait un peu trop CNN.

— Êtes-vous membre du club ? ai-je demandé.

— Pas tout à fait.

— Que faites-vous dans la vie ?

— Je suis psychiatre.

— Médecin ?

— C'est le cas en général, oui.

— Oh...

Son regard s'est posé sur ma bouche.

— Je vous en prie, ne vous fermez pas, je n'ai pas fini de vous analyser.

J'ai dû prendre une expression horrifiée.

— Je plaisante, m'a-t-il rassurée.

Que faisait-il au club s'il n'en était pas membre ? Vu la façon dont il s'était disputé avec Richard, il devait être très proche de lui. Mon thé était délicieux et j'ai pris conscience que Cameron savait comment apaiser les autres.

— Avez-vous étudié la médecine à UCLA ?

— À Harvard.

Il était trop tard pour me laisser impressionner.

— C'est là-bas que j'ai rencontré Richard.

— Qu'étudiait-il ?

— Je lui laisserai le soin de vous le dire.

Il s'est appuyé contre le dossier du fauteuil.

— Il est très secret.

— Si je travaillais dans un *sex club*, je le serais aussi.

— Je croyais que vous vouliez récupérer votre job ? *Envoûtement* n'est pas un *sex club*.

— Les clients ne viennent-ils pas pour le sexe ?

— Ce serait illégal.

Je l'ai étudié pour estimer s'il éludait la vérité.

— Alors, vous venez de Charlotte ? a-t-il poursuivi avant d'ajouter devant ma réaction : Charlie me l'a dit.

— Oui.

— Votre famille vit-elle là-bas ?

— J'y ai des cousins et quelques parents éloignés.

— Les autres sont tous à Los Angeles ?

— Hum... mon père est mort dans un accident de moto. Ma mère est décédée quelques années avant lui.

J'ai posé la main sur ma poitrine pour lui faire comprendre que j'avais déjà fait mon deuil.

— Ma belle-mère vit ici.

— C'est dur.

— Pas vraiment. Il y a pire que moi.

— Comme qui ?

— Ces gens qui meurent au Soudan.

Il a détourné le regard, le visage sombre.

— Ce thé est délicieux. Merci.

Son attention s'est portée sur un client au comptoir qui se disputait avec l'un des serveurs au sujet d'une erreur sur sa commande. Cameron a planté ses yeux froids sur lui et lorsque l'autre s'en est aperçu, il s'est tu, a pris sa tasse et est parti.

J'ai cillé, émerveillée par sa capacité à intimider quelqu'un d'un simple regard.

— Où en étions-nous ? a-t-il dit.

— Croyez-vous que Richard m'en veut encore ?

— Non.

Un chihuahua s'est mis à aboyer sur nous de l'autre côté de la vitre. Son maître nous a adressé un signe d'excuse avant d'essayer de reprendre le contrôle du chien. Cameron a ri avec moi.

— Où habitez-vous ? me suis-je enquis.

— Venice Beach. Pour le moment. J'adore l'animation du quartier, mais c'est très bruyant la nuit.

— J'ai une amie qui surfe à Venice.

— La plage est géniale pour ça.

Il a observé le chihuahua d'un air songeur.

— Je prends ma planche tous les matins.

Cameron me faisait penser à Richard. Ils montraient la même assurance inébranlable. Une qualité qu'ils avaient acquise à Harvard, sans aucun doute. Néanmoins, Richard semblait plus réservé. Depuis combien de temps étaient-ils amis ? Ils avaient dû former un duo de choc à la fac. Les étudiantes se jetaient certainement sur eux comme attirées par des aimants. Il fallait être sacrément sûre de soi pour approcher ces deux-là avec une idée derrière la tête. Quoi qu'il en soit, ils avaient l'air du genre à chasser les spécimens féminins les plus rares et j'étais certaine qu'ils n'avaient jamais essuyé un refus en la matière. Ils privilégiaient sûrement les aventures d'un soir et avaient dû briser beaucoup de cœurs au cours de leur vie.

Peut-être était-ce pour cette raison que Scarlet m'avait conseillé de me tenir à l'écart ? Elle craignait que je craque pour ce dieu du sexe inaccessible.

Comme si j'étais si stupide !

— Je vous en prie, parlez à Richard, l'ai-je supplié. Je dois garder cet emploi. C'est une question de vie ou de mort.

— Laissez-moi voir ce que je peux faire. Vous savez quoi ? Vous devriez lui écrire une lettre qui le laissera stupéfait. Je vous obtiendrai une entrevue avec lui demain soir.

Il a pointé son index sur moi.

— Écrivez quelque chose de convaincant.

— J'en suis capable, ai-je affirmé en sachant parfaitement que je mentais.

— Retrouvons-nous au club demain à 18 heures. Je resterai dans la pièce avec vous et je vous encouragerai.

Cameron a souri.

— Nous verrons bien si nous parvenons à le persuader de vous garder.

J'ai laissé échapper un profond soupir de soulagement alors que l'espoir renaissait en moi.

Cameron a consulté sa montre.

— Je dois retrouver Richard pour jouer au tennis dans une heure. Je commencerai à le travailler pour vous.

— Merci beaucoup.

Je me suis remise à pleurer.

— Pas de larmes demain. Vous devrez être sûre de vous.

— Sûre de moi, ai-je répété. D'accord.

Il m'a serré la main.

— Vous vous en sortirez très bien. Je le sens.

À travers la vitre, je l'ai observé traverser la rue et j'ai pris conscience que je ne lui avais pas donné les coordonnées de mon assurance. Il faudrait que je le fasse le lendemain.

Mon gobelet de thé à la main, je suis retournée à ma voiture. Il me faudrait un nouveau pare-chocs – Cameron avait raison. En songeant que j'avais eu mon lot de malheurs, j'ai prié pour que Cameron persuade Richard de me rendre mon travail. Il semblait certain de pouvoir le convaincre. Après ce que j'avais fait à sa voiture, il avait fait preuve d'une gentillesse exceptionnelle. Néanmoins, je gardais l'avertissement de Scarlet en tête et je restais méfiante.

Les embouteillages vers le sud ont rendu le trajet jusqu'à Studio City épuisant, même si j'ai profité de ce temps pour réfléchir. Ce job valait la peine que je me batte. Si je voulais avoir une chance de mettre Richard de mon côté, il me faudrait de l'aide pour écrire cette lettre. Aussi, au lieu de rentrer chez moi, je me suis dirigée vers l'appartement de Bailey, qui n'était qu'à dix minutes du mien.

Elle a ouvert la porte vêtue d'un pyjama en soie.

— Désolée de passer à l'improviste, ai-je lancé.

— Ne sois pas ridicule.

Elle m'a guidée dans son salon. Entre mes deux boulots, mon nouveau poste au club et ses études d'infirmière à UCLA, nous nous étions à peine vues au cours des dernières semaines. Bailey ne

semblait pas gênée pour autant. Aussi zen que d'habitude, elle m'a adressé un large sourire en agitant ses longs cheveux blond vénitien.

Je l'ai suivie dans son appartement deux pièces au salon spacieux et à la décoration chaleureuse. Ses meubles venaient de chez Pier One et quelques pièces d'art de la Z-Gallery appartenant à Tara trônaient ici ou là. Derrière une porte à double battant, droit devant nous, s'étendait une immense terrasse qui donnait sur une piscine. Personne ne semblait jamais s'y baigner, ce que je trouvais étrange. Je nagerais dans cette piscine tous les jours si je vivais ici. C'était sans doute l'avantage de partager un loyer.

Contre le mur du couloir qui menait à la chambre était posée la planche de surf de Tara ornée d'une sirène délavée. L'anniversaire de Bailey approchait et j'espérais pouvoir lui en offrir une à elle aussi. Hélas, mon avenir financier était de nouveau instable.

— Tu veux un verre ? m'a proposé Bailey en brandissant une bouteille de chardonnay.

J'ai posé mes coudes sur le comptoir de la cuisine.

— Je veux bien.

— J'ai quelque chose à fêter, m'a-t-elle appris. Tara ne part pas en Australie finalement. Elle me l'a annoncé ce matin.

— Super ! me suis-je exclamée en agitant les mains.

— Je suis soulagée.

Bailey a versé le vin dans deux verres à pied.

— Elle aime l'école d'infirmières ?

— Elle adore.

Elle m'a tendu ma boisson.

— Reste dormir sur le canapé ce soir.

Mon lit défoncé ne me manquerait certainement pas.

— Comment va ta mère ? a-t-elle demandé.

— Mieux.

Bailey a posé les mains sur ses hanches.

— Elle a déjà perdu ses cheveux ?

— Pas encore.

— Elle a toujours été portée sur...

— Son apparence, je sais. Elle supporte bien le traitement. J'ai discuté avec elle hier soir au téléphone et elle avait l'air bien.

Au cours des deux dernières semaines, les joues de Lorraine avaient repris des couleurs et elle avait retrouvé un peu de son énergie. J'avais réussi à obtenir du temps libre au travail pour rester près d'elle pendant les séances de chimio et lui tenir la main. Je lui avais même fait un peu de lecture lorsqu'elle avait arrêté de vomir suffisamment longtemps. Lorraine était obsédée par les people et elle

adorait regarder TMZ. Elle ne comprenait pas mon manque d'enthousiasme à l'idée d'observer des acteurs de second rang entrer et sortir d'aéroports, filmés par des caméras tremblotantes tandis qu'ils faisaient des commentaires dont l'intérêt me laissait dubitative. Toutefois, cela la rendait heureuse et la distrayait des bips des machines et de la valse incessante des médecins. S'il existait quelqu'un capable de surmonter cette épreuve, c'était elle.

— Comment vas-tu ? s'est enquis Bailey en me sortant de mes pensées.

— Bien. Où est Tara ?

— À la salle de sport.

Ah, oui, cet endroit était également équipé d'une salle de sport. De nouveau, j'ai pensé à l'inconfort de mon petit studio. Mais c'était mon chez-moi, que j'avais réussi à décorer avec des objets originaux dénichés dans des magasins d'occasion. Ma tête de lit en cuivre sculpté était une trouvaille incroyable. Même si elle grinçait chaque fois que je me tournais.

— Je ne pense pas rester, ai-je dit.

— Tu es sûre que tu n'as pas envie d'une soirée entre filles ?

— Tara serait d'accord ?

— Bien sûr que oui. Comment se passe ton nouveau boulot ?

— Super bien.

— Sérieux ?

Elle m'a lancé un regard insistant et m'a entraînée dans le salon. Nous nous sommes laissées tomber sur le canapé doré en velours chenille. J'ai fait courir ma main sur le tissu, comme toujours.

— J'ai été virée.

— Quoi ?

J'ai posé le verre sur la table basse.

— J'ai fait une faute dans un courrier.

— Oh, Mia ! Je suis tellement désolée ! Mais c'est peut-être un mal pour un bien.

— Je ne suis que la réceptionniste, Bailey.

— Quand même.

— Tara a travaillé là-bas.

— Elle n'y travaille plus.

Je lui ai lancé un regard noir.

— Ce n'est pas encore perdu. Cameron, un ami de mon patron, m'a dit d'écrire une lettre pour expliquer pourquoi je suis la bonne candidate. Je vais littéralement le supplier de me rendre mon job demain soir.

— Il reste de l'espoir, alors. Tu veux un coup de main pour écrire cette lettre ?

— Il y a *The Voice* à la télé ce soir. Je ne veux pas vous gâcher votre soirée.

— Je l'enregistrerai.

Elle a bondi et s'est emparée de la télécommande. Après avoir enfoncé quelques boutons pour programmer l'enregistrement, elle a pris un bloc-notes sur une étagère et s'est rassise.

— Que dis-tu de ça ? ai-je commencé en lui faisant signe d'écrire. « Cher monsieur Booth »...

— Trop formel. Appelle-le Richard. Les gens répondent à leur prénom.

— Oui, parfait, Richard...

Je me suis levée pour faire face à mon amie.

— « Je n'ai peut-être pas l'expérience dont vous croyez avoir besoin. »

J'ai secoué la tête.

— Non, efface ça. « ... l'expérience dont j'ai besoin, mais je suis honnête. Je suis capable de mettre les autres à l'aise... »

— C'est très bon, a commenté Bailey en gribouillant sur la feuille.

— « Vos clients doivent se sentir à l'aise. En sécurité. Je suis en mesure de leur apporter cela. »

J'ai pris une gorgée de vin avant de reposer mon verre.

— Une gorgée de plus et tu restes, a observé Bailey.

— Je reste.

— Je te donnerai une couette et un oreiller.

— Merci.

J'ai levé les bras pour illustrer ma prochaine pensée.

À cet instant, une clé a tourné dans la serrure et Tara est entrée. Bien qu'elle soit couverte de sueur, elle avait l'air fraîche. Son corps élancé et fin était incroyablement mis en valeur par sa tenue de sport.

La mère indienne de Tara, Mme Razor, était une violoniste talentueuse qui avait été découverte à Calcutta par son père, un célèbre chef d'orchestre. Il l'avait épousée et l'avait ramenée à Los Angeles. Tara avait hérité du teint exotique de sa mère et de la franchise de son père, un mélange captivant de l'Orient et de l'Occident.

Bailey était tombée folle amoureuse de Tara dès leur premier rendez-vous. Et ce sentiment avait l'air réciproque. Voilà pourquoi ce projet de partir en Australie avait été une telle surprise. Tara n'avait pas encore révélé son homosexualité à ses parents. Un sujet de dispute entre elle et Bailey.

— Eh, bébé ! l'a accueillie Bailey.

— Salut !

Tara a abandonné son survêtement près de la porte et s'est approchée pour déposer un baiser sur la joue de Bailey.

— J'ai hâte que tu nous racontes ton nouveau job, Mia. Comment vont les Maîtresses ? Richard est canon, tu ne trouves pas ?

— Eh ! l’a réprimandée Bailey.

— En fait, ils m’ont virée, ai-je lâché.

Son visage s’est décomposé tandis qu’elle se laissait tomber au sol devant nous et s’installait en tailleur.

— Elle a fait une faute d’orthographe dans un courrier, a expliqué Bailey.

— Bizarre. Est-ce que ça changeait le sens de la lettre ? a demandé Tara.

— Non, mais peu importe. Cameron m’a dit qu’il aurait une conversation avec Richard, ai-je ajouté. Il pense pouvoir le pousser à changer d’avis.

Il n’était pas question que je leur parle des boules de geisha et de l’allusion de Richard selon laquelle mon ignorance était la véritable raison de mon licenciement. Cet épisode était suffisamment embarrassant comme ça.

Tara a plongé son regard dans celui de Bailey.

— Je vais chercher mon ordinateur et on va aller sur Craigslist.

Bailey a agité son bloc-notes.

— Elle a une deuxième chance. Elle doit trouver une bonne raison pour les convaincre de la garder.

Elle a désigné la cuisine.

— Sers-toi un verre de vin et viens nous aider.

— J’ai besoin de me réhydrater.

Tara s’est tournée vers moi.

— Richard est très vieux jeu. Il est aussi particulièrement têtu. Je déteste devoir te dire ça, mais il est peu probable qu’il change d’avis.

Soudain, j’ai eu la nausée, ce qui ne m’a pas empêchée de prendre mon verre et de boire une gorgée de vin.

— Alors pourquoi Cameron lui aurait-il demandé d’écrire une lettre ? a insisté Bailey.

— Tu pourrais lui parler ? ai-je suggéré à Tara.

— Nous nous entendions bien, mais il m’en veut encore d’être partie. Il n’a répondu à aucun de mes textos.

Elle a reporté son attention sur Bailey.

— Je lui en ai envoyé plusieurs.

— Il devrait être heureux pour toi, a observé mon amie.

— Richard est un être complexe.

Elle s’est rassise et a désigné mon verre. Je le lui ai tendu.

— Tant pis pour la réhydratation, a-t-elle dit en buvant.

— Qu'est-ce que tu nous caches ? l'a interrogée Bailey.

— Ce que je vais vous dire est confidentiel. Vous ne devez le répéter sous aucun prétexte.

Je lui ai fait signe de me rendre ma boisson. Elle a pris une autre gorgée avant de le faire.

— Il y a environ un mois, Cameron et Richard ont disparu dans le donjon pendant plus d'une heure.

— Ils sont gays ? s'est enquis Bailey.

— Non, a répondu Tara en la foudroyant du regard. Écoute. Lorsqu'ils sont remontés, j'ai remarqué des taches de sang sur le dos de la chemise de Richard. Cameron lui avait fait quelque chose en bas.

— Cameron est psychiatre, ai-je dit. C'est bizarre.

Tara a fouillé dans son sac à dos et en a sorti une bouteille d'eau.

— Je te dis simplement ce que j'ai vu.

— Tu m'as raconté que les murs du donjon sont peints en rouge, a observé Bailey. Peut-être qu'il s'est appuyé dessus alors que la peinture était fraîche.

— Tu es déjà allée en bas ? me suis-je étonnée, désireuse d'en savoir plus.

— Une fois.

Tara a débouché sa bouteille pour prendre un peu d'eau.

— Le sang était sous la chemise.

Elle a levé les yeux au plafond.

— De la peinture... N'importe quoi !

— Ce type n'est pas net, a déclaré Bailey en se tournant vers moi. Je crois qu'il vaut mieux que tu n'y retournes pas.

— Cameron est assez sympa, a continué Tara. Richard aussi. Tu dis qu'il t'a virée à cause d'une faute d'orthographe ? C'est vraiment bizarre.

J'ai baissé les yeux.

— Que s'est-il vraiment passé ? a demandé Bailey.

J'ai voûté le dos.

— Un client m'a offert des boules de geisha.

— Je ne vois pas le problème, a dit Tara, à moins...

— Tu ne savais pas ce que c'était, a conclu Bailey.

Mes joues sont devenues écarlates.

— Richard a pris conscience de son manque d'expérience, a ajouté Tara en grimaçant.

— Tu ne comprends pas, ai-je lâché, rongée par le désespoir. Je dois trouver six cents dollars de plus par mois. Le département comptable de Cedars a menacé d'interrompre le traitement de ma

belle-mère si je ne le fais pas.

— Ils ne peuvent pas faire ça, s'est offusquée Tara, si ?

— Je ne tiens pas à le découvrir. C'est le meilleur endroit pour elle.

— Peut-être qu'ils la transféreront dans un hôpital de la ville, a suggéré Bailey.

Tara m'a lancé un regard compatissant.

— Je n'ai pas d'autre choix, je dois récupérer ce travail, ai-je affirmé. Aucune autre place ne paie aussi bien.

— Eh bien, a commencé Tara, songeuse, il y a quelque chose que tu peux faire.

Elle a secoué la tête.

— Mais tu ne vas pas aimer.

— Pas question qu'elle devienne strip-teaseuse, l'a interrompue Bailey.

Tara lui a lancé un regard amusé avant de se concentrer sur moi.

— Richard aime les extrêmes. Fais quelque chose de complètement inattendu, quelque chose de si imprévisible que tu lui en mettras plein la vue.

— À condition que cela n'implique pas de contact physique, a insisté Bailey.

— Expose-toi à lui, a poursuivi Tara. Avec élégance, bien sûr.

— Tu veux dire que je dois lui confier ce qui m'arrive en ce moment ?

Tara a froncé les sourcils.

— Non, je parle de lui exposer ton corps.

Elle a désigné son entrejambe.

— Quoi ? s'est étouffée Bailey. On parle de Mia Lauren, la fille qui supporte à peine de regarder cet endroit-là.

J'ai grimacé en entendant cette révélation.

— Vraiment ? s'est étonnée Tara. Il faut qu'on te trouve un *sex toy*.

J'ai avalé le reste de mon vin, sans trop savoir si nous étions sur la même longueur d'onde.

— Je connais cet homme, a affirmé Tara. Richard aime prendre des risques. Fais ça et tu auras son attention. Tu pourras lui prouver que tu es plus que compétente pour ce poste.

— Qu'est-ce que tu as en tête ? a demandé Bailey d'un ton suspicieux.

— Pose le bloc-notes, a ordonné Tara. Tu n'auras aucun mal à te souvenir de ce que je vais te dire. Et si tu suis mes consignes, tu récupéreras ton poste sans l'ombre d'un doute.

J'ai vidé la bouteille dans mon verre.

— Prête ? m’a demandé Cameron.

Il était arrivé devant le club juste après moi et m’avait fait sursauter.

Les mains tremblantes, le cœur battant, je me suis forcée à sourire.

— Absolument.

— Vous allez bien vous en sortir.

Il m’a guidée jusqu’à l’ascenseur.

Cameron avait l’air frais. Il portait un simple jean et une chemise blanche, mais sur lui, cette tenue n’avait rien de décontracté. Malgré sa présence rassurante, sa proximité me rendait nerveuse. Il a étudié mon trench-coat. Il semblait toujours sur le qui-vive et je me suis demandé s’il lui arrivait parfois de se laisser aller et de ne pas analyser les autres ainsi. J’ai accéléré le pas pour suivre son allure déterminée.

— Je ne vous ai pas donné les coordonnées de mon assurance hier, ai-je dit.

— Je ferai passer les réparations sur la mienne, a-t-il répondu. Après considération, j’ai compris que j’étais en tort.

— Hum... En fait, je crois que je vous ai reculé dessus.

— Disons que nous sommes d’accord sur le fait que nous ne sommes pas d’accord. Qu’en pensez-vous ?

Il a consulté sa montre.

— Je connais un très bon carrossier. Je leur demanderai de jeter un coup d’œil à votre Mini par la même occasion. Ils vous régleront cette fuite d’huile pendant qu’ils y seront. Ça vous va ?

Il a hoché la tête pour confirmer que ce plan lui plaisait avant d’ouvrir la porte qui donnait sur les bureaux réservés au personnel, me faisant signe de le précéder.

Surprise par sa gentillesse, j’ai laissé mes pensées dériver et j’en ai presque oublié la raison de ma présence ici.

Étais-je vraiment sur le point de faire ça ?

Alors que je passais devant le bureau de la réception, j’ai trouvé étrange de ne voir personne derrière le bureau. *C’est ma place*, me suis-je encouragée pour me distraire de la confrontation qui m’attendait avec Richard et de la scène que je m’apprêtais à jouer. L’excitation se mêlait à la peur et me comprimait la poitrine.

— Je préfère vous prévenir, a murmuré Cameron devant la porte de mon ancien patron. Il n’est pas au courant.

— Vous ne lui en avez pas parlé pendant votre match de tennis d’hier ?

— Il n’était pas vraiment d’humeur. Et vous savez ce que je me suis dit ? Eh bien, pourquoi ne pas le surprendre ?

— Et s’il était furieux que je sois revenue ?

— Quelque chose me dit qu’il sera content de vous voir.

Cameron a posé la main sur la poignée. J’ai attrapé son bras pour l’empêcher de l’actionner. Il a baissé les yeux sur mes doigts.

— Où est votre lettre ? Laissez-la sur son bureau lorsque vous aurez fini.

— J’ai vu Tara hier soir, lui ai-je appris. Elle était la secrétaire du club avant moi.

— Je connais Tara.

— Elle a affirmé que la lettre ne suffirait pas.

— Ça vaut la peine d’essayer. Parlez-lui avec votre cœur.

La porte s’est ouverte et le visage sévère de Richard est apparu devant nous.

— Eh, Richard ! s’est exclamé Cameron en prenant ma main pour m’entraîner derrière lui.

Richard nous faisait face.

— Que se passe-t-il ?

— Je t’en prie, assieds-toi, a suggéré Cameron.

Richard n’avait pas l’air ravi et a ignoré l’invitation de son ami.

Tu peux le faire, me suis-je répété en rassemblant mon courage.

Que pouvait-il arriver de pire ? Ce n’était pas comme si je risquais de me faire renvoyer. Il m’avait déjà virée. Tara avait eu l’air convaincue que sa stratégie fonctionnerait, et c’était elle qui m’avait obtenu cet entretien, après tout.

— Mia a quelque chose à te dire, a indiqué Cameron.

Richard a avancé jusqu’à son bureau et a pivoté dans notre direction, appuyant ses fesses sur le panneau de bois. L’expression fermée, il a croisé les bras sur son torse.

Cameron a froncé les sourcils à son intention avant de pencher la tête vers moi. Richard regardait son ami, perplexe et furieux à la fois.

Dans l’appartement de Bailey, le plan que j’avais répété avec elle et Tara m’avait semblé faisable. Dingue, certes, mais possible. Ici, cependant, Richard et sa colère me faisaient douter de ma capacité à tenir le coup. J’avais l’impression de me retrouver au milieu d’un terrible carambolage. Le genre qu’on ne voyait qu’aux infos.

Cameron s’est approché.

— Mia, quand vous serez prête.

Il a fait un geste confiant en direction de Richard.

— Donne-lui une seconde.

Les mots de Bailey ont pénétré mon esprit.

« Lance-toi comme si tu étais sur le point de plonger dans l'eau froide et que tu savais qu'en nageant tu te réchaufferais. »

« Ou que tu te noierais », lui avais-je répondu, dans mon souvenir.

Mon esprit a divagué de plus belle, comme en quête du courage que j'avais abandonné dans l'appartement des filles.

« Ces types sont excités par des trucs étranges, crois-moi », m'avait indiqué Tara, « rien ne peut les choquer. Pense à ça pour parler leur langage. »

— Mia, a insisté Cameron, m'arrachant à ma rêverie.

J'ai fouillé dans mon sac à main et j'en ai sorti un iPod.

— Allumez ça, s'il vous plaît, ai-je dit en lui tendant l'appareil avant de poser mon sac sur un fauteuil.

— Comme vous voudrez.

Cameron a adressé un sourire à Richard et s'est dirigé vers la station iPod au fond de la pièce.

Les basses profondes de *Masked Ball*, de Jocelyn Pook, ont envahi la pièce. J'ai déboutonné mon trench-coat avant de le faire glisser sur mes épaules et de le jeter sur le dossier d'un siège en cuir. Ma minijupe écossaise était peut-être inappropriée pour l'automne, mais ni Richard ni Cameron n'ont semblé le remarquer. Malgré la fraîcheur de la pièce, mes bottes me tenaient chaud et me donnaient l'assurance nécessaire pour continuer mon spectacle.

Mon cœur battait si fort et mon souffle était si court que je craignais de céder à une crise de panique.

Debout au centre du bureau, je me suis redressée.

— Richard, cet endroit est fait pour moi. Vous le savez et je le sais.

Son regard a plongé dans le mien avec une ferveur incomparable.

— Et je peux vous le prouver.

J'ai posé les yeux sur Cameron pour lui faire savoir que j'étais prête.

Il a souri.

En mordillant ma lèvre, j'ai levé ma jupe sur ma taille, révélant mes bas noirs et mon porte-jarretelles en dentelle. À en croire l'expression de Richard, il avait noté que je ne portais pas de culotte.

Il a échangé un regard avec Cameron. Ce dernier a marqué une pause, intrigué.

— Maître Richard, je veux vous présenter mes excuses.

Mes doigts se sont crispés sur ma jupe.

— Pour cette faute d'orthographe.

Ma main est entrée en action, prête à plonger entre mes cuisses comme Tara me l'avait conseillé, mais une sensation étrange m'a envahie brusquement et je me suis figée. J'étais allée trop loin pour faire marche arrière et pourtant, je me sentais incapable de poursuivre. Piégée au beau milieu d'un

territoire sensuel et inconnu, j'avais le visage écarlate et le souffle saccadé. Excitée et en même temps...

Richard a pris un air plus sombre.

Cameron s'est approché de moi.

— Montrez à Richard comment vous allez vous y prendre.

Instinctivement, Cameron avait compris où j'allais et m'apaisait par son assurance.

— Cole, allons parler à l'extérieur, a murmuré Richard.

Cameron s'est glissé derrière moi et a enroulé son bras gauche autour de ma taille, me pressant contre son corps.

— Mia, laissez-moi vous toucher.

— Oui, s'il vous plaît, ai-je susurré en essayant de contrôler le tremblement de mes mains, reconnaissante qu'il soit venu à mon secours, prise de vertige sous la sensation de son bras puissant qui me plaquait contre lui, contre son torse ferme.

Cameron a fait glisser son autre main le long de mon ventre, puis plus bas.

— Écartez un peu les jambes.

Me sentant en sécurité dans son étreinte, j'ai obéi, mais lorsque ses doigts m'ont trouvée, effleurant la chair délicate de mon sexe, j'ai retenu ma respiration. Les yeux baissés, il écartait mes lèvres moites pour m'exposer encore plus. Après être restée pétrifiée pendant ce qui m'a semblé une éternité, le cœur battant à tout rompre, les jambes tremblantes, j'ai laissé échapper un long soupir.

Ce n'était pas du tout le plan.

— Je n'ai encore rien fait, m'a prévenue Cameron alors qu'il posait deux doigts contre mon clitoris, déclenchant un frisson de plaisir en moi.

Mon bouton pulsait sous son toucher. La bouche entrouverte, les ongles plantés dans son avant-bras, n'ayant jamais été touchée à cet endroit par un homme, j'essayais de m'accrocher à ces sensations, à ce sentiment, à cette excitation qui provoquait des spasmes au creux de mon ventre. Ses caresses faisaient enfler des vagues de plaisir hypnotiques.

L'expression de Richard était restée impassible. Son regard critique me sondait.

Dites quelque chose.

Cameron a rompu le silence.

— Ce sont les excuses de Mia pour te prouver à quel point elle est désolée.

Mes paupières ont cillé et j'ai lutté pour maintenir mon regard sur Richard.

Il avait basculé en arrière, concentré sur les doigts de Cameron qui s'agitaient entre mes cuisses. Il a fini par lever la tête vers moi, mais a aussitôt reporté son attention sur la main de son ami qui me guidait vers l'abîme. Cet homme savait comment toucher une femme.

Quelque chose me disait que Richard aussi.

Dites-moi que ça vous plaît. Mais je n'ai pas osé prononcer cette phrase tout haut.

— Mia, détendez-vous, a chuchoté Cameron.

Et je me suis calmée, appuyée contre lui, m'efforçant de conserver cette moue que Tara avait insisté pour que j'arbore. Avec mes amies, cette stratégie m'avait semblé accessible. À présent, sous la torture experte de Cameron, qui entretenait ces troublantes sensations dont je n'avais jamais soupçonné l'existence, mes lèvres se sont mises à trembler d'émotion. Un mélange de désir et d'ivresse.

— Voulez-vous que j'arrête, Mia ? a demandé Cameron.

— Non, suis-je parvenue à répondre d'une voix faible. Ne vous arrêtez pas, je vous en prie.

Mes gémissements emplissaient la pièce. Les doigts de Cameron me fouillaient de plus en plus profondément, sans toutefois me pénétrer. Ils plongeaient à peine entre les plis moites de ma féminité, se servant de mon nectar pour stimuler un peu plus mon clitoris, intensifiant les picotements d'extase à chaque mouvement. Je m'efforçais de ne pas crier alors que Cameron accélérât ses gestes et volait mon souffle...

Oui...

Ses doigts chérissaient cette partie de mon corps avec laquelle je ne m'étais jamais sentie à l'aise jusqu'alors. Grisée, j'ai reposé mon dos contre son torse et je me suis laissée aller, luttant pour garder les yeux ouverts, mes lèvres aspirant à un baiser qui ne viendrait jamais, le regard braqué sur Richard. Ici, maintenant, je me sentais plus aimée que je ne l'avais jamais été, si bien que je redoutais le moment où Cameron interromprait ses caresses.

— Oh, je vous en prie, ai-je supplié encore alors qu'un sanglot m'échappait.

Ces deux hommes inaccessibles partageaient ce moment exquis. Surréaliste. Exotique. Mon moment.

J'étais emportée par l'extase que son toucher me procurait, doux et ferme à la fois, préservant mon innocence, ma pureté. Richard a eu un faible sourire et son expression m'a donné l'impression qu'il assistait à un miracle, comme sur ces tableaux de maîtres dépeignant une scène divine.

Était-il en transe ? Je l'étais certainement.

L'électricité dansait entre nous. Cet instant était si intense que j'aspirais à le partager avec Richard alors que mon plaisir s'épanouissait. Silencieusement, j'ai tenté de lui transmettre ce que j'éprouvais.

Ce désir...

— Richard vous dira quand vous pourrez jouir, Mia, a murmuré Cameron.

J'ai hoché la tête, trop ravagée par les sensations pour répondre.

La musique prenait de l'ampleur, et j'étais si perdue que je ne savais plus qui guidait qui. Peut-être les notes m'entraînaient-elles ou peut-être était-ce l'inverse, comme si les basses s'immisçaient en moi.

— Richard, a dit Cameron, interrompant la transe de son ami.

Richard a cillé, surpris, avant de pencher la tête sur le côté comme si lui aussi voulait que cette scène dure pour toujours, émerveillé.

— Mia, a-t-il dit simplement, vous pouvez jouir.

Soutenant son regard, je lui ai fait comprendre que je venais pour lui, puis mon souffle s'est fait erratique, mes cuisses se sont mises à trembler, mes halètements se transformant en cris d'extase. Comme s'il tenait à respecter une promesse muette, Cameron a continué à me guider vers cet endroit fantastique, me maintenant suspendue là jusqu'à ce que je me laisse finalement emporter par un orgasme d'une violence inouïe, priant pour que, d'une façon ou d'une autre, je trouve ma place dans leur monde. J'ai fermé les yeux alors que je jouissais, parcourue de frissons. Tout ce qui m'entourait avait disparu et je n'avais conscience que de la chaleur qui irradiait de mon entrejambe, entretenue par les caresses de Cameron.

Lorsque j'ai eu le courage de rouvrir les paupières, j'ai posé les yeux sur l'expression rassurante de Richard.

— Eh bien, je dois admettre que c'était bien pensé, a-t-il commenté avec une douceur inquiétante.

Mes jambes étaient faibles. J'étais soulagée d'en avoir terminé et en même temps tourmentée par la crainte que cela ne se reproduise plus jamais.

Cameron a baissé ma jupe et s'est éloigné. J'ai pivoté, soulagée de le voir sourire, son hochement de tête me laissant entendre que tout allait bien.

Une vague d'ivresse m'a frappée de nouveau.

Cameron s'est avancé et m'a prise dans ses bras pour me guider à travers la pièce. Lorsque nous sommes arrivés devant le canapé, il m'a aidée à m'asseoir et je me suis écroulée sur les coussins en cuir. Il s'est installé près de moi, me frottant le dos avec affection. J'ai levé les yeux lentement. Richard avait disparu.

Pressant les mains sur ma poitrine, j'ai prié pour que ces palpitations s'apaisent, espérant que je serais de nouveau capable de respirer normalement.

Charlie est entrée à cet instant et a fondu droit sur nous. Dans sa main, elle tenait un dossier beige. Elle nous a rejoints sur le sofa et s'est assise près de moi.

Elle a écarté une mèche de cheveux de mon visage pour la coincer derrière mon oreille.

— Comment va ma jolie Mia ?

— Oh, très bien.

Je regardais le dossier d'un œil suspicieux, craignant qu'il ne contienne mon solde de tout compte.

Pas maintenant, pas après avoir goûté au fruit défendu le plus délicieux.

Cameron a rajusté ma jupe, ses doigts tirant sur l'ourlet fermement, mais gentiment.

Charlie m'a tendu la chemise.

— Tape ces courriers, s'il te plaît, et dépose-les sur le bureau de Richard pour demain.

J'ai levé les yeux pour croiser le regard de Cameron.

— Bien joué, a-t-il commenté. Mademoiselle Lauren, félicitations.

Charlie m'a pressé le bras.

— Mia, ton patron veut que tu vérifies ses e-mails une dernière fois. Ensuite, tu seras autorisée à rentrer chez toi plus tôt.

J'ai hoché la tête et j'ai essayé de me diriger vers la porte sans trébucher. Je n'osais pas me tourner et prendre le risque qu'ils découvrent mon trouble. Je m'étais suffisamment exposée au cours des dernières minutes, plus que jamais. Je leur avais ouvert mon cœur ainsi que les parties les plus intimes de mon corps, me choquant moi-même.

Dans le couloir, il m'a fallu un moment pour recouvrer mon sang-froid, le front pressé contre le mur alors que j'essayais de reprendre mon souffle et d'apaiser les tremblements de mes mains. Les picotements de plaisir continuaient à se diffuser entre mes cuisses et m'emplissaient d'un sentiment de frustration. J'en voulais plus. J'éprouvais un désir indescriptible. J'ai écarté ces pensées inhabituelles avant qu'elles ne me réduisent à néant.

Du coin de l'œil, je me suis aperçue que Maîtresse Scarlet était sortie de nulle part. Elle s'est dirigée vers moi.

— Mia, a-t-elle dit. Tu as une mine incroyable. Je crois que je ne t'ai jamais vue aussi jolie.

— Je comprends maintenant, ai-je lâché. Cet endroit.

Je me sentais ridicule de le dire. Mon esprit était encore confus, mon cœur battait à toute vitesse.

Elle a souri.

— Cameron ?

Mes joues ont rougi et j'ai baissé les yeux.

— Personne ne comprend mieux que lui la délicatesse d'une fleur en pleine éclosion.

Elle m'a caressé la joue.

— Mon joli papillon, ne déploie pas tes ailes devant Richard. Il a un penchant pour les brûler.

Sur ces mots, elle s'est éloignée dans le couloir d'une démarche remarquablement élégante étant donné les talons qu'elle portait. Ne m'avait-elle pas avertie au sujet de Cameron ? Le souvenir de ses caresses s'attardait au creux de mon ventre, l'ombre de son étreinte me hantait.

Sous le regard approbateur de Richard.

Les mains crispées sur le dossier beige, je me suis dirigée vers le bureau de la réception, reconnaissante qu'il soit de nouveau mien, alors que j'essayais de saisir le sens des paroles de Scarlet.

— Comment allez-vous ce matin ? a demandé Richard.

Il s’était arrêté devant mon bureau, exsudant la sensualité et l’assurance comme à son habitude. Il était incroyablement beau dans son costume. Ce style garçon de bonne famille mêlé à son allure de baroudeur viril me perturbait. J’avais été si occupée à glisser des invitations dans des enveloppes pour la soirée à *Chrysalide* que j’avais presque oublié la scène surréaliste de la veille, lorsque j’avais récupéré mon job avec panache, à en croire Cameron. Dans la vie normale, on aurait qualifié mon comportement de dévergondé, mais ici, c’était tout à fait normal.

— Mia ? a-t-il insisté.

Troublée par mes souvenirs, j’ai rougi violemment.

— Bien, merci.

J’ai glissé un Post-It vierge dans un dossier beige en faisant mine d’être débordée.

— Comment allez-vous ? ai-je demandé.

— Bien, merci, m’a-t-il imitée. Et vous ?

J’ai levé les yeux vers lui.

— Pourquoi n’irais-je pas bien ?

— Nous pourrions peut-être parler d’hier.

— Oh, non merci.

J’ai balayé l’air de la main en tentant de garder un air impassible. Visiblement peu satisfait par ma réponse, il a froncé les sourcils.

— Voulez-vous que l’on se retrouve là-bas ?

J’ai rougi de plus belle.

— Où ?

— Notre rendez-vous de 15 heures, à Brentwood.

Je me suis emparée de l’agenda et l’ai ouvert.

— Notre rendez-vous ?

Il s’est penché en avant et a posé son index sur la page.

— Les Sullivan.

J’espérais lire la réponse à ma question sur son visage.

— Nous pouvons y aller ensemble si vous avez peur de vous perdre, a-t-il ajouté en haussant les épaules.

— Oui, je préférerais, ai-je dit, mes yeux se posant sur le nom « Sullivan » alors que je me demandais ce qui était censé se passer à Brentwood.

— C’est leur entretien. Ils se sentent prêts pour *Chrysalide*.

Il a plissé les yeux.

— Vous savez ce qu’est *Chrysalide*, n’est-ce pas ?

— Bien sûr, ai-je menti avant de souligner le nom au crayon à papier.

— Ce que vous avez fait hier était impressionnant. Vous savez comment épater votre patron.

Soudain, je me suis sentie nerveuse et je me suis rendu compte que j’avais souligné le nom dix fois.

— Mia ?

Osant lever les yeux, j’ai abandonné le crayon.

— Vous avez des regrets ?

— Non.

Et cette fois, je ne mentais pas. J’étais simplement gênée de devoir le regarder en face.

Il s’est assis sur le bord de mon bureau.

— Je ne vous demanderai plus jamais de faire ça. Ni rien d’autre de sexuel, d’ailleurs.

— Dieu merci ! ai-je répondu et, en réponse à son air surpris, j’ai ajouté : Merci de m’avoir rendu mon travail.

— Nous sommes heureux que vous soyez de retour. Je crois que vous allez vous plaire ici.

— Moi aussi.

Il est resté là un moment, à me fixer avec insistance.

— Dans cinq minutes, ça vous va ?

J’ai tenté de ne pas avoir l’air effrayée.

— Puisque nous partons ensemble.

— Oh, oui ! Très bien.

Richard s’est éloigné en direction de son bureau. J’étais soulagée de me retrouver seule. Il était difficile à cerner et même s’il m’avait montré un aperçu de la gentillesse dont il était capable, il continuait à m’effrayer au plus haut point. Peut-être était-ce son style Côte Est. Cet élitisme de bonne famille qui le caractérisait. La scène de la veille avait abattu une partie de cette barrière entre nous. Toutefois, il restait encore beaucoup de chemin à parcourir avant que je ne me sente à l’aise en sa présence. On aurait pu penser que mon show érotique ferait retomber la tension. En vérité, j’avais du mal à savoir s’il me méprisait en raison de mon manque d’éducation évident ou s’il me considérait comme une énigme. Ma première impression avait été la bonne, en tout cas. Richard venait d’une famille aisée. Je l’imaginais en compagnie de Cameron en train de savourer un vin étranger hors de prix dans un bar obscur du Massachusetts, tout en discutant de philosophie ou d’autres sujets tout aussi prétentieux. Avaient-ils été membres d’une société secrète pendant leurs études à Harvard ? « Skull and Bones », par exemple ? Ou était-ce à Yale ? Quoi qu’il en soit, j’ai noté de lui poser la

question lorsque nous aurions fait davantage connaissance. Ainsi que celle qui me trottait dans la tête depuis un moment : comment avait-il fini ici ?

Mon téléphone s'est mis à vibrer dans mon sac. J'avais reçu un texto de Bailey : Comment ça s'est passé ?

Mission accomplie. J'ai récupéré mon job.

Tu lui as sorti la danse du ninja sexy ?

En quelque sorte.

OMG ! Appelle-moi.

Richard a passé la tête dans le hall.

— Je vous dérange ?

— Euh... non.

— Petit ami ?

— Non, c'est mon amie, Bailey.

— S'il vous plaît, n'utilisez pas votre téléphone devant les clients.

J'ai hoché la tête et j'ai glissé l'appareil dans mon sac, priant pour qu'il ne demande pas à voir mes messages.

Le téléphone a vibré de nouveau.

Richard s'est approché et s'est penché sur le bureau.

— Vous mourez d'envie de le lire, n'est-ce pas ?

J'imaginai que c'était de nouveau Bailey qui me demandait de lui raconter tous les détails scabreux de la veille. Bien sûr, nous aurions pu en parler hier soir, mais elle était à son cours de yoga. En rentrant, j'avais lancé un documentaire sur Netflix, un truc au sujet des pingouins sur lequel j'avais eu du mal à me concentrer alors que mon esprit revenait sans arrêt à ce que je venais de faire devant mon patron.

— Alors ?

L'expression de Richard a changé et il s'est redressé.

— Vous êtes prête ?

Je me suis levée et j'ai attrapé mon sac.

— J'ai hâte d'y être.

— Vous n'avez aucune idée de l'objet de ce rendez-vous, je me trompe ?

J'ai ignoré cette question et, d'un mouvement de souris, j'ai mis mon ordinateur en veille.

— Je suis contente de prendre l'air, a été tout ce que j'ai pu répondre.

— Cela promet d'être intéressant.

Il m'a précédée jusqu'à l'ascenseur.

Dans la limousine, Richard a passé son temps à travailler sur son iPad, marquant une pause de temps en temps pour consulter son BlackBerry. Assise en silence près de lui, blottie dans un coin sur la banquette arrière, je me suis émerveillée de sa capacité à lire sans avoir la nausée. Il a pris un appel et j'ai trouvé rassurant de le voir se détendre, croiser ses jambes avec nonchalance et même rire. Quelque chose me disait que son interlocuteur était Cameron.

Alors que nous quitions la route principale pour nous engager sur ce qui semblait être une allée privée, j'ai été soulagée d'avoir accepté de venir avec Richard. Je n'aurais sûrement pas trouvé cet endroit toute seule.

D'immenses piliers blancs se dressaient devant nous, soulignant l'entrée grandiose d'un énorme manoir. L'architecture, un mélange de styles italien et français, respirait l'argent. Un domaine luxuriant entourait la propriété et une fontaine ornée d'un dauphin en pierre accueillait les visiteurs devant la demeure. L'extérieur somptueux s'accordait à l'intérieur, où la décoration luxueuse était manifestement l'œuvre d'un décorateur excentrique. Je me demandais si les propriétaires avaient été trop courtois pour calmer les ardeurs de l'artiste et le faire renoncer aux motifs léopard.

La gouvernante d'une cinquantaine d'années nous a conduits dans un salon.

J'aurais préféré garder mes lunettes de soleil pour préserver mes yeux du doré et du rouge criard de la pièce, mais Richard a fait un pas vers moi pour me les retirer.

— Nous vous versons une prime de risque, a-t-il plaisanté.

J'ai glissé mes lunettes dans mon sac avant de le déposer à mes pieds. Perchée au bout d'un sofa bleu clair, j'étais nerveuse à l'idée de faire un faux pas. Sérieusement, cette maison était sans doute la plus opulente dans laquelle j'avais mis les pieds. L'énorme cheminée en marbre rose devait coûter une fortune et les deux statues de chien de chaque côté lui donnaient un côté royal. Les meubles étaient exagérément décadents, à la limite du bon goût. Quel genre de personnes étaient les Sullivan ? Comment avaient-ils amassé une telle fortune ?

Richard semblait décontracté, appuyé contre un coussin rembourré.

— Eh bien ? a-t-il dit en écartant les bras. Qu'en pensez-vous ?

— Je n'ai jamais mis les pieds dans un endroit aussi immense, ai-je admis.

— Et la décoration ?

— Ce n'est pas vraiment à mon goût.

— C'est-à-dire ?

Je me suis demandé si j'avais franchi une ligne en me montrant honnête.

— Je préfère ce qui est simple.

— Vous voulez dire bon marché ?

Je lui ai lancé un regard noir.

— J'ai faim, a-t-il observé d'un ton grincheux.

— Ils ont peut-être des cookies.

— Vous avez quel âge, Mia ? Vraiment, je veux dire.

— À partir de maintenant, j’emporterai toujours un snack avec moi pour vous.

— Le sens de l’initiative, vous vous surpassez !

— Pourquoi sommes-nous ici ? ai-je demandé en tentant d’ignorer ses tentatives de m’agacer.

S’il voulait me faire réagir pour trouver un autre prétexte pour me licencier, je n’allais pas me laisser faire aussi facilement.

— Les Sullivan doivent signer des formulaires pour la semaine prochaine.

— Vous ne pouviez pas les envoyer par courrier ?

— Dites-moi ce que vous savez de *Chrysalide*.

— Eh bien... hum...

Un aboiement a attiré notre attention vers la porte. Un loulou de Poméranie nous grognait dessus. Sa maîtresse est alors apparue, une femme vêtue élégamment d’un tailleur crème, ses cheveux blonds coiffés en chignon. Elle devait avoir vingt-cinq ans, mais sa tenue la vieillissait.

— Maître Richard Booth, a-t-elle dit avec un fort accent texan en tendant la main vers lui.

Elle a rougi légèrement et a gloussé.

Le chien s’est mis à japper autour des pieds de Richard. Ce dernier l’a ignoré et s’est levé pour saluer son amie au parfum entêtant. Son odeur me rappelait la réserve d’un fleuriste.

— Et qui est cette adorable jeune femme ? a-t-elle soufflé.

— Mia, ma nouvelle secrétaire, a répondu Richard. Comment allez-vous, Constance ?

Il a déposé un baiser sur ses joues, alors qu’elle lui tenait toujours la main. Constance m’a adressé un large sourire.

— Je vais bien. Bill va nous rejoindre d’un moment à l’autre. Il termine un appel. Alors, Mia, asseyez-vous et parlez-moi de vous.

Richard s’est installé près de moi.

— Nous ne sommes pas ici pour parler de nous, Constance. Cette rencontre vous est dédiée, à vous et à Bill.

Elle a pris le fauteuil face à nous.

— Nous sommes tellement excités que vous ayez pu venir. Le trajet peut être difficile.

— Ce n’est que de la route, a observé Richard.

— Bill vous avait donné des indications, n’est-ce pas ? Il est doué pour ce genre de choses. Sans mon GPS, je serais capable de me retrouver au Texas alors que je me rends à Beverly Hills.

Elle a laissé échapper un rire nerveux.

— Nous allons progresser à votre rythme, l’a rassurée Richard.

Sa remarque semblait sortie du contexte, mais elle a semblé l’apaiser. Elle a pris une profonde inspiration et s’est un peu calmée.

— Puis-je vous offrir des rafraîchissements ? De la limonade ?

— Votre gouvernante nous en a déjà proposé. Nous n'avons besoin de rien, merci.

Elle s'est penchée en avant.

— Je suis prête, n'est-ce pas, Richard ?

— Absolument, a-t-il confirmé. Il est tout à fait normal que vous soyez un peu nerveuse.

Il a ouvert une enveloppe.

— Vous n'avez qu'à signer ces documents.

— J'aurais tant aimé que l'événement se tienne sur une semaine. Un mois, cela semble très long.

Elle a dégluti péniblement.

Richard s'est appuyé contre le dossier du canapé en gardant le silence.

— Je suis prête, a-t-elle répété, je le suis vraiment. Je sais que je n'en ai pas l'air.

Richard a pris un air songeur.

— Ils appellent ça l'émersion, apparemment, a ajouté Constance. (Elle s'est tournée vers moi.)

C'est pour cette raison que cela dure si longtemps. C'est ce que Bill m'a dit, en tout cas.

Richard a confirmé d'un signe de tête.

— Bill l'a déjà fait deux fois et il prétend qu'il est un autre homme lorsqu'il en sort, a continué Constance.

Le chien a aboyé en direction de la porte.

Un homme d'âge mûr au physique séduisant est apparu.

— Ai-je entendu mon nom ? a-t-il lancé avec le même accent texan.

Constance s'est levée et Richard l'a imitée. J'ai suivi leur exemple avec un temps de retard. Le regard de l'homme s'est posé sur moi.

— Richard, vous n'auriez pas dû.

— Terrance, l'a salué Richard en lui tendant la main, l'air amusé. Comment allez-vous ?

— Bien, et vous ?

— Je me porte à merveille.

Richard lui a tapoté le bras avec affection.

— Vous vous êtes entraîné, à ce que je vois, Terrance.

— Le coach personnel de Constance, a-t-il répondu en grimaçant. Je déteste ce petit salaud.

Richard a ri avec eux.

Nous nous sommes tous rassis et Terrance a pris place sur l'autre fauteuil, près de sa femme. Ses yeux ont trouvé les miens de nouveau.

Je sentais que Constance m’observait également et pourtant elle ne semblait pas affectée le moins du monde par le fait que son époux me dévisage ainsi. Au cours des dernières semaines, j’avais appris à dissimuler mes émotions et j’étais fière d’être même capable de masquer mon malaise à Richard.

— C’est pour moi ? a demandé Terrance en tendant le bras.

Richard lui a confié les papiers.

— Nous avons votre accord de confidentialité, le formulaire à faire signer par votre médecin et, bien sûr, celui concernant votre requête particulière.

J’avais signé un accord de confidentialité lors de mon premier jour à *Envoûtement*. Je me demandai s’il s’agissait de la même chose.

Terrance a eu l’air surpris.

— Ma requête particulière ? C’est nouveau.

Il a posé les documents sur la table basse. J’ai essayé d’y jeter un coup d’œil discret, ne réussissant qu’à m’attirer un regard désapprobateur de Richard.

— Je te présente Mia, a déclaré Constance. C’est la nouvelle secrétaire de Richard.

— Bien joué, a remarqué Terrance.

— M. Sullivan est membre du club depuis six ans, m’a précisé Richard.

— Presque sept, en fait, a corrigé Terrance.

Richard a pris un air grave.

— Constance, je veux m’assurer que vous avez bien réfléchi à votre venue à *Chrysalide*. Ce n’est pas *Envoûtement*. Je suis certain que le directeur a passé tous les détails en revue avec vous, mais une fois que vous aurez signé ces papiers...

Constance s’est agitée sur son siège.

— J’ai l’impression que je le regretterai si je ne le fais pas.

— Je lui ai dit que ma première épouse adorait, a expliqué Terrance.

Ma mâchoire a failli heurter le parquet.

— C’est vrai, a confirmé Constance avec un hochement de tête. Je l’ai croisée la semaine dernière chez Neimen Marcus. Nous en avons discuté.

— Ellen adorait ça également. Ma seconde épouse, a ajouté Terrance.

Combien de femmes avait-il eues ?

— Et vous, Mia, que pensez-vous de *Chrysalide* ? m’a demandé Constance.

Je me suis tournée vers Richard dans l’espoir qu’il vole à mon secours.

Il m’a à peine regardée, attendant une réponse qu’il savait que je n’avais pas.

— Je n’y suis jamais allée, ai-je avoué.

— Oh... Pour quelles raisons ?

— Ma chérie, s'en est mêlé Terrance, elle fait partie du personnel. Elle n'est pas membre du club.

Il avait l'air de me plaindre. Constance a posé un regard compatissant sur moi.

— Peut-être que nous pourrions lui offrir une place parmi nous dans ce cas ?

Terrance a ri.

— Ma femme et sa générosité sans limites.

— Pouvons-nous commencer ? a demandé Richard en désignant la porte, visiblement désireux de faire avancer les démarches.

Je me demandais en quoi elles consistaient exactement.

Constance a pris une inspiration.

— Combien de temps avons-nous ?

— Il s'agit d'une formalité. Il suffit de cocher les bonnes cases, ce genre de choses. Cinq minutes, cela vous irait ?

Il a baissé les yeux.

— Je m'éclipserai discrètement et la prochaine fois que vous me verrez, nous serons dans la *Chrysalide*.

— Où devons-nous le faire ? s'est enquis Constance.

— La chambre à coucher, ce sera parfait.

— Eh bien, je suis prêt.

Terrance s'est levé et s'est dirigé vers la porte, rapidement suivi par Constance.

— Restez ici, m'a avertie Richard.

— Elle ne vient pas avec nous ? s'est étonnée Constance.

Richard m'a fait signe de rester assise.

— Non.

Constance est revenue sur ses pas pour s'agenouiller devant moi.

— Aimez-vous les chiots, Mia ?

— J'adore les chiots, ai-je répondu en souriant à Richard.

Il a levé les yeux au ciel.

Constance a observé son loulou.

— Tilley a des chiots.

Elle a gratté la tête de son chien.

— Vous voulez les voir ?

— Oui, s'il vous plaît.

Constance a ondulé des hanches en direction d'une porte vitrée à double battant qu'elle a ouverte et je me suis glissée derrière elle. Une magnifique pelouse s'étendait devant nous et au loin je discernais une énorme piscine. Je récoltais tous les avantages de ce rendez-vous, apparemment. Je me demandais ce qu'ils allaient faire tous les trois. Certainement signer les papiers. Mais dans ce cas, le bureau n'aurait-il pas été plus approprié ?

Constance a pivoté dans ma direction.

— Ils sont dans la dépendance, m'a-t-elle appris en faisant une moue boudeuse. Terrance les a bannis de la maison.

— Ils font leurs besoins partout, a commenté celui-ci auprès de Richard.

— Mia, peut-être aimeriez-vous revenir pour jouer avec moi et les chiots, une autre fois ?

Elle a lancé un regard timide à Richard.

— Si elle y est autorisée.

Peut-être que nous pourrions piquer une tête également, ai-je songé.

Je me suis tournée vers elle, puis vers Richard.

— Mia est très occupée au bureau, a-t-il répondu. Vous êtes prête ?

Constance me faisait-elle du gringue ? Oui, elle me draguait, c'était certain.

Je les ai observés s'éloigner.

Ma curiosité a vite pris le dessus. Je leur ai emboîté le pas, m'assurant auparavant que la gouvernante n'était pas dans les parages. Je me suis figée au pied de l'escalier en spirale et j'ai levé les yeux pour découvrir Richard en haut des marches, qui me regardait. Il m'avait attendue.

Aucun mot n'est sorti de ma bouche. J'aurais pu jurer qu'il prenait du plaisir à me voir aussi mal à l'aise. Alors, j'ai tourné les talons et je suis retournée dans le jardin.

Assise les jambes croisées dans la dépendance, je jouais avec l'un des chiots, que j'avais installé sur mes genoux. Dans une boîte recouverte de velours, les cinq autres se grimpaien dessus en jappant pour obtenir des caresses eux aussi. J'ai tendu le bras en espérant les calmer.

J'ai grimacé en repensant à ma maladresse. Il fallait que je pense à autre chose, que je me concentre sur les animaux. Je ne pouvais pas nier que j'avais trouvé intéressant d'observer Richard interagir avec les Sullivan. Il ne semblait pas le moins du monde intimidé par leur richesse. Avait-il grandi dans une demeure comparable ?

— Avez-vous choisi votre chiot ? a demandé Richard, appuyé contre l'encadrement de la porte.

Depuis combien de temps m'observait-il ? J'ai déposé l'animal près de ses frères et sœurs et je me suis redressée.

— Tout s'est bien passé ?

— De quoi parlez-vous ?

Il m'a guidée à travers le jardin pour contourner le manoir par la gauche.

— De la signature des papiers.

— Ils ne les ont pas encore signés.

— Je pensais que vous étiez venu pour ça.

J'ai détourné le regard pour observer une dernière fois la façade imposante.

— Montez, a-t-il ordonné.

Notre chauffeur nous avait ouvert la portière.

Je me suis glissée sur la banquette arrière et j'ai tiré sur ma ceinture de sécurité.

— Voyagez-vous toujours avec un chauffeur ?

— Non, ce serait pénible, a répondu Richard en m'aidant à boucler la ceinture.

— Pourquoi est-ce le cas aujourd'hui ?

— L'art de la mise en scène.

Le véhicule s'est engagé dans l'allée. Je me suis tournée vers le manoir.

— Mais ils ne nous ont pas vus arriver.

— En êtes-vous certaine ?

Bien sûr, il y avait une part de vérité dans ses paroles. À leur place, j'aurais attendu à la fenêtre, excitée par l'arrivée de Richard.

— Vous leur avez fait une sacrée impression, a-t-il observé. Constance s'est entichée de vous.

— Je crois qu'elle flirtait avec moi, ai-je murmuré pour ne pas que le chauffeur m'entende.

Richard a observé le paysage défiler par la fenêtre.

— Je le prendrais comme un compliment à votre place.

Cette visite avait été pour le moins étrange et, pour dire vrai, j'avais hâte d'être de retour au club. En quelques minutes, nous étions de nouveau sur la route principale.

— Où êtes-vous allé avec eux ? me suis-je enquis.

Il a eu un léger sourire.

— Je les ai regardés baiser.

— Vraiment ?

Son expression est restée impassible.

— Ça n'a pas pris longtemps, ai-je observé, les joues roses.

— Je ne suis pas resté jusqu'au bout. Croyez-moi, j'ai eu envie de consulter mon téléphone pendant tout le temps que ça a duré.

J'ai essayé de digérer l'information qu'il venait de me révéler.

— Ils étaient d'accord ?

— Cela fait partie d'une tradition vieille d'un siècle.

— Une tradition ?

— Notre rencontre d’aujourd’hui avait pour but de confirmer qu’ils sont prêts.

Il s’est tourné vers moi.

— Vous n’avez aucune idée de ce qu’est *Chrysalide*, n’est-ce pas ?

— Je ne suis pas sûre de vouloir le savoir.

— Vous m’avez menti. Vous avez prétendu que vous saviez.

— Vous m’avez mise au pied du mur.

La déception a envahi son visage. Aussitôt, il a sorti son BlackBerry et m’a ignorée.

L’air était électrique et, en dépit de la climatisation, l’atmosphère était lourde. J’ai tendu le bras pour ouvrir ma fenêtre, mais les yeux écarquillés de Richard m’ont freinée dans mon geste.

— Désolée, ai-je soufflé.

— Arrêtez-vous ici, s’il vous plaît, a-t-il ordonné au chauffeur.

La limousine s’est garée sur le bas-côté, dans un virage.

Richard regardait droit devant lui, comme plongé dans ses pensées. Après quelques minutes, il est sorti de la voiture. J’ai détaché ma ceinture et je me suis glissée à l’extérieur à mon tour.

Je méritais d’être traitée mieux que ça.

— Qui sont les prochains que vous allez regarder faire l’amour ?

Richard a pris un air amusé.

— Vous en voulez une ?

J’ai froncé les sourcils. Il m’a montré la boutique du glacier Loard.

— Oh, oui, s’il vous plaît.

Peut-être n’était-il pas furieux contre moi, après tout.

Un vent glacé soufflait alors que nous parcourions les quelques mètres pour atteindre la boutique. Des rangées de glaces de toutes les saveurs possibles s’étendaient derrière une imposante vitrine, promettant une extase infinie.

— Un cône à la vanille, s’il vous plaît, a demandé Richard en tendant sa carte de crédit, et un café.

Il avait choisi pour moi et j’ai essayé de cacher mon agacement. Richard a attrapé le gel antiseptique à disposition et en a versé quelques gouttes dans sa paume. Il m’a fait signe de tendre les mains.

— Les chiots sont pleins de bactéries.

— Ils étaient adorables.

— De vraies petites boules de poils emplies de microbes.

Il a appliqué le gel sur ma peau, prenant son temps pour me masser alors que mes doigts tremblaient sous son toucher, mais je devais admettre que la sensation était relaxante.

La serveuse nous a tendu un cône.

— Voilà, monsieur.

Elle lui a donné son café et sa carte. À sa façon de rougir, j'ai compris que je n'étais pas la seule à être affectée par Richard. Même Constance s'était comportée comme une écolière jusqu'à l'apparition de son époux. Je trouvais ce constat étrangement rassurant.

Richard m'a offert ma glace et s'est dirigé vers une table isolée. Je me suis installée en face de lui et j'ai attendu qu'il prenne la parole, plus que jamais intriguée par *Chrysalide* et par les raisons qui pouvaient conduire ces gens à s'enfermer dedans.

Richard a retiré le couvercle de son gobelet avant de prendre une gorgée de café.

— Pas mauvais.

— Vous en voulez ? ai-je proposé en offrant ma glace.

Il a secoué la tête et s'est appuyé contre le dossier de la banquette, les bras écartés.

Je voulais une glace à la menthe à l'origine, mais je devais admettre que la vanille était délicieuse. Ce commerce, bien que minuscule, donnait l'impression d'une entreprise familiale où les produits étaient faits maison. J'ai remarqué qu'ils n'avaient pas retiré la décoration d'Halloween.

— Que signifie le mot « chrysalide » pour vous ? s'est enquis Richard.

— Il m'évoque un papillon, ai-je répondu en léchant ma glace.

— En effet.

— Lorsqu'une chenille est prête à devenir un papillon, elle sort de sa chrysalide.

— Et c'est la raison pour laquelle notre fondateur a nommé notre établissement en Californie *Chrysalide*.

Il a repris sa tasse.

— Il est important de souligner que les participants sont des adultes consentants.

— C'est un peu comme *Envoûtement*, sauf que les clients sont là vingt-quatre heures sur vingt-quatre, c'est ça ? Vivent-ils sur place ?

— Ils s'immergent en tant que dominants et soumis, oui.

— Pourquoi ?

— C'est complexe.

— Se détestent-ils ?

— Non.

Il a pris un air grave.

— Lorsqu'ils en ressortent, ils sont... revigorés. Revitalisés. Renouvelés.

Il a soutenu mon regard.

— C'est une renaissance.

J'ai pris un moment pour peser ses mots, me demandant si je parviendrais un jour à les comprendre ou à comprendre une personne qui aspirait à ça.

Une réaction à peine perceptible de Richard m'a indiqué qu'il avait capté la tournure de mes pensées.

— Constance sera-t-elle une soumise ? ai-je demandé.

Richard a tiré quelques serviettes du distributeur et me les a données.

— Oui.

J'ai essuyé la goutte de glace qui coulait le long de ma main en direction de mon poignet.

Il a pointé son menton pour m'indiquer que je devais m'essuyer là aussi. J'ai nettoyé ma bouche, m'attirant un hochement de tête approuvateur.

— Et Terrance ?

— C'est un esclave également.

— Je ne crois pas que Constance soit prête.

Il a replacé son couvercle.

— Elle fait ça pour son mari, ai-je ajouté.

— Un psychiatre doté d'une perspicacité hors pair a étudié leurs profils. Ils sont prêts.

J'étais prête à parier que le psychiatre en question était Cameron.

— Le psychiatre a pu se tromper.

Richard a eu l'air surpris et a cligné des yeux plusieurs fois.

— Vous leur avez dit que vous les verriez plus tard ? ai-je demandé.

— Je leur rendrai visite là-bas, en effet.

— Devrai-je vous accompagner ?

— Gagnez-vous au moins un million et demi de dollars par an ?

— Vous savez bien que non.

— Alors, non. Vous ne verrez jamais l'intérieur de *Chrysalide*.

Je me suis redressée.

— Vous gagnez donc cette somme ?

— Êtes-vous en train de me demander combien je gagne ?

J'ai passé la langue sur la crème onctueuse.

— Peut-être.

Il m'a dévisagée avant de pousser un soupir.

— Tout va bien ? me suis-je inquiétée.

— Oui.

— Que faisiez-vous avant de travailler pour le club ?

— Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Ça m'intéresse.

— J'étais courtier en Bourse. Je viens de New York.

— Pourquoi êtes-vous venu vivre à L.A. ?

— Pour pouvoir respirer de nouveau.

J'ai fait la grimace.

— Je trouve que l'air est plus pollué ici.

— Cameron était ici.

— Vous êtes très proches, n'est-ce pas ?

— C'est mon meilleur ami.

Il a écarté son gobelet.

— Cameron me comprend.

— Où travaille-t-il ?

Richard s'est caressé le front.

— Ne le prenez pas mal, mais je ne suis pas sûr que vous soyez la personne qu'il nous faut au club.

J'ai baissé ma glace.

— L'équipe vous adore, mais ce n'est pas le souci.

— Je suis désolée au sujet de cette faute...

— Vous ne comprenez pas.

— Vous me sous-estimez.

Il a soupiré de nouveau.

— Je vois votre avenir et il est...

Il m'a pris la glace des mains pour la lécher.

— Hum... J'adore la simplicité de la vanille, a-t-il commenté avant de me la rendre.

— Je sais ce que ça veut dire.

— Ah oui ?

— Vous êtes en train de me dire que je suis destinée à mener une vie ordinaire.

— En fait, je faisais référence à votre vie sexuelle.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Vous êtes naïve.

— C’est faux.

— Vous l’êtes, Mia. Je suis assis ici depuis dix minutes à vous regarder manger cette glace et vous ne soupçonnez pas l’effet que ce spectacle a sur moi.

Machinalement, mais aussi pour le provoquer, j’ai léché de nouveau ma glace.

— Vous êtes un pervers. Vous êtes tous des pervers.

— Oh, Mia...

Il m’a décoché un sourire.

— Vous n’avez pas idée.

Ayant écrit à la main les adresses de chaque client sur les invitations à *Chrysalide*, j'ai entrepris de coller les timbres sur les enveloppes. Ce travail aurait été grandement simplifié si j'avais été autorisée à imprimer des étiquettes. Il m'avait fallu un temps fou pour écrire les coordonnées des trois cents membres du club. Richard avait insisté sur le fait que cette méthode leur assurait la confidentialité quand il m'avait tendu les invitations gravées en lettres d'or. Lorsque j'ai enfin levé la tête pour faire une pause, et étirer mes mains douloureuses, j'ai failli crier de surprise.

Cameron se tenait à quelques centimètres, son regard sombre planté sur moi.

— Je n'ai pas osé vous déranger, a-t-il dit.

— Eh, docteur Cole.

J'ai tenté de balayer le malaise qui s'était emparé de moi. Je ne l'avais même pas vu entrer dans le hall.

— Appelez-moi Cameron.

— Cameron, ai-je répété en souriant. Richard est rentré chez lui.

Il a eu une moue déçue.

— J'aurais dû appeler avant de passer.

Mon visage s'est empourpré et j'ai détourné les yeux, attrapant ma souris et feignant de me concentrer sur mon écran d'ordinateur. Je l'avais vu pour la dernière fois trois jours plus tôt, à l'occasion de l'étrange trio que nous avons joué dans le bureau de Richard. L'événement bouleversant qui me donnait le vertige lorsque j'y pensais. Cet homme m'avait touchée de la façon la plus intime qui soit et à présent nous nous comportons de manière formelle l'un avec l'autre, comme si rien ne s'était passé.

Il continuait de me fixer.

— Comment allez-vous ? ai-je demandé en faisant mine d'être occupée.

— Plus important, comment allez-vous ?

Je vous en prie, je n'ai aucune envie de parler de ce que vous m'avez fait.

— Je vais bien, ai-je répondu. Merci beaucoup de vous être occupé de ma voiture.

Voilà, j'avais réussi à esquiver une scène embarrassante en détournant son attention de moi pour l'attirer sur un sujet neutre.

— Avec plaisir, Mia.

Il s'est approché et a glissé les mains dans ses poches.

Je me suis demandé si ses patientes fantasmaient à l'idée qu'il s'immisce dans leur culotte de la même façon qu'il le faisait dans leur esprit. Cameron était si parfait. Il devait être difficile de se confier à lui, par peur de le décevoir. Était-il le psychiatre qui avait analysé les Sullivan ? Si tel était le cas, je me demandais comment il parvenait à la conclusion qu'une personne était prête pour un

séjour à *Chrysalide*. Ne devrait-il pas leur conseiller de rechercher une autre forme de traitement à la place ? Des pilules ? Une thérapie de groupe ?

— Je vous en prie, ne me demandez pas à quoi je pense, ai-je déclaré fermement.

— Pourquoi ? À quoi pensez-vous ?

— Que vous voulez parler de ce qui s’est passé l’autre jour.

— Voulez-vous parler de l’autre jour ?

— Non merci.

Il a baissé les yeux.

— Vous prenez vos marques ?

— Oui, j’adore cet endroit.

— Votre patron vous traite-t-il correctement ?

— Oui, Richard est très gentil.

— Gentil ?

Il a semblé réfléchir à ce mot.

— Eh bien, je suis ravi de l’entendre, a-t-il conclu finalement.

J’ai brandi la liste.

— J’étais en train de terminer ces invitations.

— Vous y allez ?

J’ai glissé la feuille dans un dossier.

— Richard m’a dit qu’il était préférable que je n’y aille pas.

Je me suis frotté le nez.

— Ce n’est pas grave. Apparemment, ça peut être assez violent.

— En quelque sorte.

Sa façon de réagir m’a fait sourire.

— Je vais aller remettre ça dans son bureau.

Je me suis dirigée vers la porte, le dossier en main, reconnaissante que Cameron m’ait laissée échapper à une conversation au sujet de notre récent tête-à-tête.

J’avais l’impression d’être une courtisane tout droit sortie d’une pièce de théâtre. J’espérais que cette timidité me passerait vite. Je devais me comporter normalement et ne pas le laisser deviner l’effet qu’il avait sur moi. Mais après tout, vu la façon dont Penny et Scarlet agissaient lorsqu’il était dans la même pièce qu’elles, elles étaient intimidées également. Je suis parvenue à passer devant lui sans le regarder.

— Je peux convaincre Richard de vous laisser participer à la fête, a-t-il lâché. Tant que vous y allez accompagnée, tout ira bien.

J'ai marqué une pause devant la porte.

— Richard s'est montré plutôt insistant sur le fait que je ne devais pas m'y rendre.

Il s'est appuyé sur mon bureau.

— Il a probablement raison.

Je lui ai adressé un sourire forcé et j'ai poussé la porte pour me rendre dans le bureau de mon patron. J'ai placé le dossier en sécurité dans son coffre, que j'ai verrouillé avant de remettre la clé dans son pot à crayons.

Lorsque je suis retournée m'asseoir à ma place, Cameron avait disparu. Il ne m'a pas fallu longtemps pour déposer les invitations dans mon tiroir, éteindre mon ordinateur, jeter les Post-it sur lesquels j'avais gribouillé des notes et réapprovisionner mon imprimante en papier. Ensuite, je me suis levée pour attraper mon sac et une vague de terreur m'a frappée. La grille de l'ascenseur était grande ouverte.

En hâte, j'ai vérifié que ma clé était toujours collée sous mon tiroir du milieu. Celui qui était descendu ne l'avait pas utilisée. Quoiqu'il aurait pu s'en servir avant de la remettre en place pendant mon absence. J'ai plongé la main dans mon sac et j'en ai sorti mon téléphone pour envoyer un texto à Richard.

Puis j'ai attendu.

Cinq minutes plus tard, je n'avais toujours aucune réponse de lui. Je me suis demandé ce qu'il penserait si je descendais dans la zone interdite d'*Envoûtement* pour vérifier qu'il n'y avait pas d'intrus. Je devais bien admettre que cet endroit m'intriguait malgré moi. Cet espace hors de ma portée avait pris vie dans mon imagination. Mais il n'était pas question que j'y mette les pieds.

Cameron est apparu à la porte qui donnait accès aux bureaux.

— Je croyais que vous étiez parti, ai-je dit, soulagée de le voir.

— Je voulais laisser un message sur le bureau de Richard.

— Pourquoi ne pas lui envoyer un texto ?

— Il ne répond pas.

Il a consulté sa montre.

— Il a dû sortir courir.

— Regardez, ai-je lâché en désignant la grille.

— Je pensais que nous étions les derniers encore présents.

— Moi aussi.

J'ai fixé l'ascenseur comme si cela suffirait à révéler ses secrets.

— Allons vérifier.

— Je n'y suis pas autorisée.

J'ai levé les bras pour lui faire comprendre que je n'avais pas l'intention de descendre.

— Ne soyez pas ridicule, a-t-il répondu en me faisant signe de le suivre. C’est plus sûr. Je ne veux pas vous laisser ici toute seule.

— Que voulez-vous dire ?

— Si quelqu’un s’est introduit dans le bâtiment, il peut très bien être à l’étage.

J’ai sursauté et je l’ai suivi dans l’ascenseur.

— Ne devrions-nous pas appeler la police ?

— Ils ont le chic pour tout gâcher.

— Vous pensez vraiment que quelqu’un s’est introduit ici ?

— Non.

— Oh... Vous pourrez expliquer la situation à Richard pour moi ?

— Bien sûr.

— En fait, je dois avouer que je suis intriguée.

J’ai frémi d’excitation. Tara n’avait pas menti au sujet des murs peints en rouge. Un éclairage tamisé tombait sur les cinq seuls meubles de la pièce, si l’on pouvait les appeler ainsi. Il s’agissait plutôt d’engins en bois sombre aux gravures époustouflantes. Une table était positionnée au centre, dotée de chaînes en argent qui pendaient jusqu’au sol de chaque côté. À sa droite se tenait une planche en bois ornée de croisillons et équipée de menottes en cuir pour maintenir les bras de la victime écartés. Au mur étaient accrochées toutes sortes d’instruments, incluant des *paddles*, des fouets et des bandeaux. Une caisse était installée au fond du donjon, abritant probablement d’autres outils de torture. J’ai résisté à l’envie d’y jeter un coup d’œil.

Le style digne d’un donjon du Moyen Âge était largement compensé par un trône élégant dont l’assise rembourrée était en velours rouge. Tout près se dressait une énorme cage en acier et, un peu plus loin, d’autres liens reposaient sur des étagères : des chaînes en argent, des bandeaux, des bâillons et ce qui ressemblait à une paire de gants noirs dont le bout des doigts était doté d’épines.

Cet endroit mêlait les accessoires médiévaux aux instruments les plus modernes de la façon la plus stupéfiante qui soit. Pas étonnant que Richard m’en ait interdit l’accès. Il avait probablement pensé que je prendrais la fuite dès le premier jour en voyant ça. Pourtant, le parfum du bois de santal et l’aura qui régnaient ici avaient quelque chose de relaxant. J’étais prise de vertige. Ce décor scabreux éveillait en moi des émotions qui étaient tapies là depuis toujours. L’excitation délicieuse que suscitait ce mystère, une palpitation au creux de mon ventre qui essayait de me faire croire que cette ambiance n’avait rien de malsain.

Une porte au fond de la pièce promettait de mener à d’autres salles de douleur. Il était impossible de passer outre la certitude que ce lieu était dangereux et le fait que quelqu’un puisse désirer être attaché ici me déconcertait.

J’ai pivoté pour découvrir Maîtresse Scarlet qui sortait de l’ombre. Sa tenue de dominatrice était faite de cuir et de latex. Son maquillage gothique mettait ses yeux en valeur. Ses lèvres rouges, ses pommettes hautes et ses cheveux tirés en arrière accentuaient son autorité.

— Salut, Scarlet, ai-je dit en espérant que la lueur qui brillait dans ses yeux n'était pas due à sa colère de me voir ici.

— Mia, a-t-elle dit en tapotant le creux de sa main gauche de son fouet. Cameron.

Soudain, j'ai eu la troublante conviction qu'elle nous attendait. Je me suis tournée vers l'ascenseur, regrettant de ne pas avoir pris mon téléphone. Richard avait dû répondre à mon texto à présent. Mais le réseau ne devait pas être de très bonne qualité au sous-sol.

— Nous avons cru que quelqu'un s'était introduit dans le donjon, ai-je expliqué.

Le regard de Scarlet s'est posé sur moi.

— Il n'y a que nous.

Cameron a tendu le bras vers moi.

— Venez par ici, Mia.

J'ai parcouru les quelques mètres qui me séparaient de lui, les yeux toujours fixés sur Scarlet, me demandant pourquoi elle avait un fouet.

— Regardez ça, a-t-il dit. Avez-vous déjà vu ce genre d'accessoire ?

— À quoi ça sert ?

Les gravures de la planche sous mes doigts étaient agréables au toucher. Il a posé sa main sur la mienne.

— Vous voulez voir ?

Cameron avait une expression très intense. Le changement que j'ai perçu chez lui m'a tellement surprise que je n'ai pas réagi lorsqu'il m'a prise par les épaules pour me plaquer contre le bois.

— Vous vous placez ici.

Il a penché la tête sur le côté.

— C'est ce que font les clients en tout cas.

J'ai presque failli perdre l'équilibre alors qu'il tirait sur mon bras gauche. Il s'est servi de son poids pour me maintenir en place, son corps pressé contre le mien alors qu'il serrait la menotte en cuir autour de mon poignet. Étroitement. Un frisson a parcouru mon corps pour terminer entre mes jambes et j'ai retenu mon souffle. Les effluves du parfum de Cameron sont parvenus jusqu'à moi. Une odeur douce qui éveillait mes sens.

— Je n'aime pas ça, ai-je menti, troublée par les émotions qui prenaient naissance au creux de mon être, à l'endroit même où il m'avait touchée il n'y avait pas si longtemps.

Mes lèvres se sont mises à trembler alors que mon regard se posait sur sa bouche.

— Vous êtes en sécurité, a dit Cameron en tirant sur les liens. Il est bon de savoir ce que ressentent nos clients, n'est-ce pas ?

Il a entravé mon poignet droit. Je résistais, bien que sa force surpasse la mienne. Il a refermé la boucle fermement. J'étais excitée et effrayée en même temps.

— Scarlet ? ai-je appelé.

Elle m’a fait un signe d’encouragement. À cet instant, l’ascenseur s’est fermé et a commencé son ascension.

— Imaginons qu’elle n’est pas là.

Cameron a placé une sangle plus épaisse autour de ma taille, m’emprisonnant totalement.

— Durant la plupart des sessions, le maître et sa soumise sont seuls.

Il a posé une main sur ma poitrine.

— Vous respirez trop rapidement. Je ne veux pas que vous vous évanouissiez.

La bouche sèche, j’ai essayé d’apaiser mon souffle.

— Je dois me remettre au travail.

— Je pensais que vous aviez terminé pour aujourd’hui.

Il a tendu la main vers mon chemisier et a défait le premier bouton. Ses doigts ont rapidement ouvert les autres.

J’ai crié. Il a reculé en riant.

— Pas le chemisier, dans ce cas.

— Non, pas le chemisier.

— Les cris résonnent ici. Ils sont courants.

Oh, non...

Ses mains sont revenues sur ma poitrine, la malaxant. Son corps était tout proche, son regard fouillait le mien avec une intensité à peine supportable.

— Que ressentez-vous ?

J’ai fermé les yeux. Mon cœur battait bien trop vite. Le désir s’intensifiait et déclenchait des spasmes en moi, faisant enfler mon plaisir. Mes tétons étaient dressés contre le tissu de mon soutien-gorge, les pointes dures me trahissant à travers mon chemisier.

— Très bien.

Il s’est penché à mon oreille pour murmurer :

— C’est à ça que ça sert.

Un autre frisson d’excitation m’a poussée à serrer les cuisses. Je détestais que mes réactions soient ainsi exposées. Il a effleuré mon avant-bras droit du bout des doigts, pressant au niveau de la pliure, déclenchant un frémissement.

— Cameron.

Je frissonnais en réponse et je tirais sur mes liens.

— Je n’arrive pas à respirer.

— Détendez-vous.

Il a caressé ma lèvre inférieure. J’ai mordillé son pouce avant de lécher le bout de son doigt.

Ses paupières se faisaient lourdes, ses dents étaient serrées, les muscles de sa mâchoire contractés.

— Vous êtes exquise.

L'ascenseur a vrombi, détournant son attention une seconde. Puis son regard ténébreux a trouvé le mien de nouveau.

— Vous l'a-t-on déjà dit ?

— Non.

Il a eu l'air surpris.

— Laissez-moi vous montrer à quel point vous êtes exquise.

Il a pressé ses lèvres contre les miennes, violemment, me forçant à ouvrir la bouche, me provoquant, me capturant avec férocité. Son érection était plaquée contre mon ventre. Le plaisir et la douleur qu'elle pouvait me procurer étaient bien trop réels. Incapable de le repousser, je n'avais d'autre choix que de m'abandonner à ce baiser, submergée par l'ivresse que me procurait son étreinte.

Cet homme ne jouait pas dans la même catégorie que moi. Pourtant, il était là avec moi, à me séduire, sa langue de velours dansant avec la mienne. Il avait dit que j'étais exquise. Il me poussait à le croire. Ce rêve éveillé était un fantasme inaccessible. Une vague de plaisir grandissait en moi alors qu'un gémissement montait à mes lèvres. J'étais folle de désir.

Il s'est écarté légèrement en soutenant mon regard.

— Comment vous sentez-vous ?

— Bien, ai-je murmuré, me détestant de l'admettre.

— Excitée ?

J'ai hoché la tête.

— Vous mouillez ?

Je me suis mordu la lèvre.

— Gentille fille, a-t-il commenté en me décochant un sourire impressionné.

— Cameron, a dit Richard brusquement.

J'ai sursauté, revenant à la réalité. Richard se tenait à deux mètres de nous, son expression indéchiffrable. Cameron s'est tourné vers lui.

— Détache-la, a ordonné Richard.

— Nous faisons une petite expérience. N'est-ce pas, Mia ?

— Maintenant, a insisté Richard.

Me laissant prisonnière, Cameron a reculé.

— Mia a été très vilaine.

— C'est ce que je vois, a déclaré Richard.

Cameron s'est approché de lui et lui a tapoté le bras au passage.

— On se voit plus tard au *Skybar*.

Richard l’a ignoré, le regard braqué sur moi.

L’ascenseur s’est fermé sur Cameron et Scarlet. J’étais seule avec un Richard fulminant. En quelques secondes, il m’a libérée. Je me suis écartée de la planche et de lui. J’avais l’impression d’émerger d’un rêve. Mes joues étaient écarlates.

— J’allais vous demander ce que vous faisiez ici, mais c’est évident, a-t-il lâché en désignant les menottes.

— Je vous ai envoyé un texto, ai-je expliqué, à bout de souffle. J’attendais votre réponse.

— Je vous ai interdit de descendre ici.

— Mais Cameron...

— Vous obéissez à mes ordres.

— Mais...

— Êtes-vous si naïve ?

Je me suis frotté les poignets pour apaiser la brûlure.

— Je ne m’attendais pas à ça.

— Avez-vous conscience de l’environnement dans lequel vous êtes ?

— Je n’aurais jamais dû descendre ici.

— C’est la première remarque intelligente que vous faites.

— Cameron a été si gentil avec moi...

— On dirait que votre moment de génie est déjà terminé.

J’ai résisté à l’envie de le dévisager.

— Tous les deux, vous êtes si...

Je cherchais les mots qui me permettraient d’exprimer ma pensée et d’éviter d’être renvoyée.

Son visage s’est assombri et il a laissé retomber ses bras.

— Je suis peut-être la flamme, mais Cameron est celui qui vous regardera brûler.

Un silence gênant est tombé entre nous. J’ai tourné les yeux vers la planche sculptée.

— Vous avez aimé ça ?

Non.

— Répondez, m’a-t-il pressée.

— Non... oui. Un peu.

Quiconque s’adonnait à une session dans cette pièce prenait le risque d’être interrompu par l’arrivée d’un visiteur, annihilant tout espoir d’intimité. J’essayais de trouver un sujet sur lequel me concentrer.

— Est-ce la planche, Cameron, ou les deux qui vous ont excitée ? a-t-il demandé.

Le souffle court, j'espérais qu'il lise en moi ce que je n'osais pas dire à voix haute. Il était envoûtant.

Richard m'a poussée vers la table centrale si vite que je n'ai pas pu résister. J'ai tendu les bras pour me rattraper au bois, mais je n'ai trouvé que les chaînes en argent. Mes fesses étaient dressées en arrière. Il m'a maintenue dans cette position, et j'étais incapable de bouger. Il a remonté ma jupe sur mes hanches avant de déchirer mon string. Mon fantasme le plus sombre était en train de se réaliser.

— Mieux vaut ne pas résister.

Il a posé une main sur ma chute de reins, me forçant à cambrer le dos.

— Ne descendez plus jamais ici.

Sa paume s'est abattue violemment sur ma peau.

— C'est compris ?

— Oui.

J'ai mordu ma main pour étouffer un cri, effrayée à l'idée que Cameron et Scarlet soient alertés et redescendent pour assister à cette scène.

— Oui, qui ?

— Oui, monsieur.

— Bien. Les deux mains sur la table, maintenant !

Une autre claque, cette fois plus vicieuse.

— Richard, ai-je supplié, les jambes tremblantes.

— Ne parlez pas.

Il m'a frappée encore.

— À moins que je ne vous y autorise.

C'était trop. La douleur durait quelques secondes, aussitôt suivie par les picotements du plaisir qui prenaient naissance entre mes jambes. Cet instant volait mes pensées et ma dignité, mais j'étais séduite malgré moi. J'ai serré les dents pour tenter de réprimer un gémissement.

— Chut, m'a apaisée Richard alors que sa main gauche glissait sur mon ventre pour venir se loger entre mes cuisses, ses doigts caressant ma fente. Nous savons tous les deux que vous aimez ça.

Oui.

Un spasme de plaisir m'a fait haleter.

— Votre corps ne ment pas, Mia. Vous mouillez.

Il murmurait alors que son autre main continuait de me fesser sans répit, m'assenant une punition que je ne méritais pas.

— Oh, oui !

J'allais à sa rencontre, plaquant mon sexe contre sa main.

— Ne bougez pas, a-t-il ordonné.

J'étais assaillie par le plaisir et par la douleur, et ma tête tournait. J'ai écarté les doigts sur la table, m'efforçant de trouver un meilleur équilibre tout en le satisfaisant. Mes jambes vacillaient alors que je me perdais dans un océan de sensations. Je m'efforçais de rester calme, redoutant de perdre conscience tant j'étais excitée d'être dominée ainsi par Richard.

J'ai tiré sur les chaînes.

Il poursuivait son assaut sensuel, ses doigts s'agitant avec fermeté, m'arrachant des cris de plaisir alors que je recommençais à onduler des hanches, cherchant à obtenir plus. J'avais besoin de plus. C'était mal, mais si bon en même temps. Le désir me consumait, déclenchant des spasmes qui me conduisaient aux portes de l'inconscience. Une gifle plus forte que les autres m'a ramenée à la réalité, la piqûre faisant déferler des vagues de chaleur sur mon corps. Je frissonnais, mon corps protestait contre cette position qu'il m'imposait alors que l'extase enflait en moi, atteignant le point de non-retour, m'entraînant sur le chemin de l'orgasme.

Soudain, Richard s'est écarté, refusant de m'accorder ce soulagement.

Le plaisir s'est dissous, laissant une sensation étrange au creux de mes jambes, là où ses doigts s'étaient trouvés un peu plus tôt. Il a reculé. J'ai tenté de me redresser, me préparant à une autre attaque sensuelle. J'avais du mal à réfléchir.

Il m'a fait pivoter et m'a soulevée pour m'installer sur le bord de la table. Puis il a écarté les mains.

— Qu'est-ce que vous aimez faire d'autre, ici ?

Son ton était sévère, réprobateur.

— Nous n'avons essayé que la planche.

Richard m'a foudroyée du regard.

— Depuis quand est-ce que ça dure ?

— Quoi ?

— Vous m'avez très bien entendu. Depuis quand baisez-vous avec Cameron ?

— Nous n'avons jamais...

Il a passé une main dans ses cheveux, le visage inquiet. Mes yeux ont été attirés par la planche sculptée et j'ai compris la raison de ses soupçons.

— Nous n'avons jamais rien fait.

— Je mérite de connaître la vérité.

Mon esprit s'est enflammé à l'idée de ce qu'il pensait avoir vu.

— Bon sang, dites-le-moi !

— Je ne l'ai jamais fait. Jamais.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

Richard a eu un mouvement de recul.

— Êtes-vous en train de dire... Mia, êtes-vous en train de dire que vous êtes vierge ?

— Oui.

Il a eu l'air horrifié.

— Je n'ai aucune idée de ce qui se passe, ai-je poursuivi. Je venais de terminer d'écrire les adresses sur les enveloppes et j'allais rentrer chez moi quand Cameron a débarqué.

— Pour l'amour de Dieu, Mia !

Richard avait les yeux écarquillés.

— J'ai bien failli vous baiser sur cette table !

La Jeep Wrangler rouge de Richard semblait voler sur la 405.

Avec la capote ouverte, j'avais l'impression que nous roulions bien au-delà des cent trente kilomètres heure qu'indiquait le compteur de vitesse. Cette bataille perdue d'avance avec mes cheveux qui volaient dans tous les sens commençait à m'agacer.

— Vous risquez de prendre une amende, ai-je observé.

— Je la paierai si c'est le cas.

Il a replongé dans le silence. Il avait insisté pour me raccompagner chez moi. Je suis restée muette après cette énième réponse laconique. La tension de ce soir était loin d'être retombée.

Et je ne portais pas de culotte. Il avait arraché mon string dans le donjon pour mieux accéder à mes fesses. Ma main gauche était crispée sur l'ourlet de ma jupe, le maintenant en place. Lui et Cameron étaient des sauvages. Mon visage menaçait de s'enflammer au souvenir de ce qu'ils m'avaient fait dans cet endroit. Mon sexe se contractait à cette simple pensée. J'ai pressé mon crâne contre l'appuie-tête, troublée.

Je savais que ce poste me pousserait à évoluer dans ce milieu, mais cela dépassait les bornes. Je n'avais jamais imaginé que je finirais dans un environnement où les frontières traditionnelles étaient carrément inexistantes.

Richard a passé la cinquième. Je me suis demandé pourquoi il avait opté pour une boîte manuelle. Mon regard s'est attardé sur ses mains, sur ses doigts puissants refermés sur le volant qui m'avaient soumise à un plaisir intense quelques minutes plus tôt. Cela se reproduirait-il ?

J'ai poussé un soupir.

J'avais laissé ma voiture devant le club et je redoutais maintenant qu'il me renvoie au moment où il me déposerait chez moi sans aucun moyen de transport. Peut-être que Bailey pourrait me déposer pour que je récupère ma Mini. Le paysage défilait à toute vitesse, l'éclairage des lampadaires se transformant en un brouillard doré hypnotique en direction du sud.

Richard a changé la station de radio pour mettre un talk-show. Le présentateur parlait d'un immeuble de New York avec un accent de la Côte Est. Après quelques minutes, il a changé de nouveau.

Nous avons quitté l'autoroute, mais Richard a à peine ralenti. Les pneus de la Jeep ont crissé alors qu'il s'engageait sur Ventura et traversait Studio City comme s'il connaissait le quartier comme sa poche. J'avais indiqué mon adresse sur le formulaire de candidature et j'imaginais qu'il l'avait obtenue ainsi. Il ne me l'avait pas demandée et pourtant nous prenions la bonne direction. Les boutiques et les restaurants familiers m'ont quelque peu rassurée. Bientôt, nous sommes passés devant le Coffee Bean et la boutique de luxe dans laquelle je n'avais jamais pu mettre les pieds.

Nous nous sommes arrêtés devant mon immeuble et Richard s'est garé. Une fois sa ceinture détachée, il s'est tourné vers moi, la main sur mon appuie-tête.

— J'aurais pu conduire, ai-je observé, bien que cette remarque soit inutile à présent.

— Comment vous sentez-vous ?

— Bien. Et vous ?

— Je ne me suis jamais senti mieux. Je voudrais vous présenter mes excuses.

— Inutile.

— Je vous donnerais bien le nom d'un bon avocat que je connais... mais il est tellement doué que vous gagneriez sans doute contre moi.

— Est-ce une tentative de faire de l'humour ?

— Oui.

— Vous devriez y travailler un peu plus. Je vous en prie, Richard, ne me renvoyez pas.

— Puis-je entrer ?

Il a lancé un regard par-dessus mon épaule.

Je ne m'attendais pas à ça.

— Je n'ai pas de café.

— Je vous avais promis que ce qui s'était passé au club ne se reproduirait pas.

J'ai hoché la tête, ne sachant pas quoi dire.

— Scarlet vivait à Studio City auparavant.

Il a retiré les clés du contact.

— À présent, elle ne quitterait Santa Monica pour rien au monde.

Il a ouvert sa portière et a fait le tour du véhicule pour m'inviter à sortir. J'avais à peine la force de détacher ma ceinture.

— Où vivez-vous ? ai-je demandé avec reconnaissance lorsqu'il m'a tendu la main.

— À Malibu.

— Dans un appartement ?

— J'ai acheté une maison il y a quelques années.

— Vivez-vous seul ?

Son regard a plongé dans le mien.

— Non.

J'étais déçue. Avait-il une épouse qui l'attendait chez lui ? Si c'était le cas, formaient-ils un couple comme les autres ? Peut-être lui expliquerait-il comment la fin de la journée était partie en vrille avec Cameron, Scarlet et moi dans la salle de jeux d'*Envoûtement*. Elle devait être plus que tolérante pour supporter d'entendre ça. Étant son épouse, elle avait probablement besoin de suivre une thérapie autant que lui.

J'aurais peut-être dû accepter ce poste chez Best Buy, même si le salaire n'avait rien à voir avec celui que le club proposait. Je trouvais excitant de fréquenter Richard, bien qu'il soit un peu trop

arrogant à mon goût. C'était son côté sophistiqué et son charisme qui rendaient sa compagnie si agréable. Et il venait juste de me fesser dans le donjon dont j'étais bannie, balayant mon éducation dans le même geste pour me faire entrer dans son monde.

Mes jambes ont flanché et je me suis demandé si j'oserais raconter cette histoire à Bailey.

En quelques minutes, nous sommes arrivés devant la porte de mon appartement au rez-de-chaussée et j'ai tenté de me rappeler dans quel état je l'avais laissé en partant.

— La prochaine fois, optez pour un appartement à l'étage, a-t-il dit. C'est plus sûr.

Il a regardé la porte de mes voisins en fronçant les sourcils. Des coups de feu provenant d'un téléviseur résonnaient dans la cour.

Nous sommes entrés chez moi et le son s'est évanoui.

— C'est un studio.

Horrifié, il a scruté la chambre, s'attardant à peine sur la porte de la salle de bains.

— Oui.

Je me suis dirigée vers la cuisine en me demandant combien de temps il souhaitait rester. Je détestais l'idée qu'il me juge.

— Je croyais que nous vous payions bien.

— C'est le cas.

— Vous avez du thé ? a-t-il demandé. Sans théine ?

— Je peux vous faire un café.

— Je croyais que vous n'en aviez pas, a-t-il remarqué en souriant.

Ignorait-il le sens du code « Je n'ai pas de café » ?

— C'est du déca ?

— Non.

J'ai ouvert un placard pour attraper le pot de Nescafé.

— Oh, de l'instantané, génial ! Je me contenterai d'un verre d'eau dans ce cas.

Il s'est appuyé sur le comptoir. J'ai ouvert le robinet pour lui verser un verre d'eau.

— Vous ne vivez pas à L.A. depuis longtemps, n'est-ce pas ?

— Comment l'avez-vous deviné ? ai-je demandé en lui tendant sa boisson.

Il l'a refusée d'un geste de la main.

— L'eau du robinet n'est pas bonne.

— Pourquoi ?

— Elle a un goût immonde, entre autres choses. Vous n'avez pas d'eau minérale ?

Il a parcouru la cuisine du regard.

— Elle n'est pas beaucoup plus saine, mais bon.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Le plastique se dissout dans l'eau.

Il a haussé les épaules avant d'étudier mon frigo.

— Quel âge a ce truc ?

— C'est Bailey, ma meilleure amie, qui me l'a donné.

Il a ouvert la porte du congélateur pour fouiller à l'intérieur et en a sorti des plats diététiques.

— Vous en voulez un ? ai-je proposé.

— Ce serait certainement une punition à la hauteur de ce que je vous ai infligé ce soir.

— Oh...

— Pourquoi mangez-vous des plats diététiques ? Vous êtes mince.

— C'est rapide à cuisiner.

— Vous vivez seule ici ? Avez-vous un petit ami ?

— Je vis seule. Je n'ai pas de petit ami.

— Ce qui explique la virginité.

J'ai rougi.

— Êtes-vous marié ?

Il a hésité avant de répondre.

— Non.

— Vivez-vous avec quelqu'un ?

— Oui, Winston.

Pourtant, Scarlet m'avait affirmé que Richard n'était pas gay. Peut-être Winston était-il son fils.

— Il est britannique et a beaucoup de classe.

Richard a arboré un sourire canaille.

— Bien sûr, je ne suis pas très objectif.

Il avait réussi à préserver son secret de la curiosité des autres filles du club.

— C'est un bouledogue anglais.

— Vous ne l'emmenez pas au travail ?

J'essayais de détourner mon esprit du malaise que provoquait chez moi l'examen de Richard.

— Parfois, mais il adore être en extérieur.

Il s'est approché et m'a pris le verre d'eau des mains pour le vider dans l'évier.

— Je préférerais que vous ne le buviez pas.

À cet instant, quelque chose s'est passé entre nous et je me suis sentie prise d'ivresse de nouveau.

— Écoutez, Mia, a-t-il commencé d'une voix douce et apaisante. Ce soir, j'ai commis une terrible erreur et j'ignore comment me faire pardonner.

— C'est déjà oublié.

— J'aimerais vous offrir deux semaines de salaire...

— Vous ne pouvez pas me renvoyer maintenant, ai-je paniqué. Je vais bien, vraiment. Je vous en prie, Richard, j'adore travailler au club et je m'en sors très bien.

— Et ils vous adorent tous, Mia. Seulement...

— Je dois aller aux toilettes, ai-je lâché avant de me précipiter vers la salle de bains.

À l'intérieur, j'ai étudié mon reflet, m'efforçant de trouver les mots pour le persuader de me laisser mon job. J'ai pris ma brosse et j'ai essayé de discipliner mes cheveux emmêlés à cause du vent. La Jeep décapotable de Richard avait laissé des traces.

L'aventure, c'était ça le mot. Oui, ces gens avaient une façon étrange de travailler et de vivre, mais c'était sans aucun doute bien plus intéressant que le quotidien d'un employé de Wal-Mart, ce que je finirais probablement par devenir si je ne parvenais pas à persuader Richard que la scène de ce soir n'avait eu aucun effet sur moi.

C'était bizarre. Dans ce donjon, il s'était comporté en maître. Il avait même semblé furieux. Pourtant, dans mon appartement, il était tout à fait normal. Aussi normal que pouvait l'être un homme doté d'une aura sexuelle pareille. Touchant mes lèvres du bout des doigts, j'ai laissé mon esprit vagabonder, me ramenant à cette pièce rouge sang et au toucher de Richard... entre mes jambes. J'ai repoussé le souvenir de ses claques pour me concentrer sur le plaisir qu'il avait su faire naître en moi. Il serait si facile de s'habituer à ce genre d'attention. D'en devenir accro, même.

D'en être obsédée.

Si je m'introduisais de nouveau dans le donjon, serais-je punie de la même manière ? La tentation de pénétrer dans cette pièce sombre était forte.

Soucieuse d'apparaître sous mon meilleur jour, j'ai appliqué un peu de gloss sur ma bouche et une touche de mascara. Je me sentais prête à l'affronter. Alors que j'étais au milieu du salon, j'ai pris conscience que je n'avais pas tiré la chasse d'eau, puisque je n'étais pas allée aux toilettes. J'avais deux options : espérer que Richard ne l'avait pas remarqué ou faire demi-tour et prendre le risque de paraître étrange.

Depuis l'endroit où je me tenais, je voyais Richard qui tenait une feuille de papier à la main. C'était l'une des factures que j'avais laissées sur le comptoir.

Un air inquiet est apparu sur son visage.

— Mia, êtes-vous malade ?

— Non.

J'ai traversé la pièce pour lui arracher le document des mains.

— C'est personnel.

— Cette facture est de vingt-cinq mille dollars.

— Ma belle-mère est malade, ai-je répondu. Elle a perdu son travail ainsi que sa sécurité sociale.

— Je suis désolé.

Il a posé les yeux sur le tas de factures.

— C'est pour cette raison que j'ai besoin de ce job. L'établissement où elle suit sa cure a menacé d'interrompre son traitement si je ne les paie pas.

— Pourquoi vous chargez-vous de ça ? Où est votre père ?

— Il est mort dans un accident de moto. Lorraine a pris soin de moi après ça. Elle est actrice.

— Vous êtes sûre ? Elle n'est pas plutôt serveuse chez *Denny's* ?

— Ce n'est pas très gentil.

— Eh bien, je pensais que la fédération des acteurs aurait pris ça en charge.

Il a regardé la facture encore une fois.

— Je suis désolé, Mia. Je l'ignorais.

— Vous ne pouvez pas me renvoyer, vous voyez. Dites-moi que vous ne le ferez pas.

— Voulez-vous devenir actrice ?

— Non.

J'ai reposé le document sur les autres.

— Tant mieux pour vous. Avec votre tendance à rougir pour tout et pour rien, vous auriez du mal à interpréter certains rôles. Je vous rends nerveuse à ce point ?

J'ai poussé la pile de factures hors de sa vue.

— Ce n'est pas volontaire, a-t-il ajouté.

— Dans ce cas, ne soyez pas si...

— Mon psy affirme que cela fait partie de mes pulsions suicidaires. Au moins, personne ne souffrira.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Si tout le monde vous déteste, vous ne manquerez à personne en mourant.

Cela n'avait aucun sens.

— Les filles vous estiment beaucoup.

— Je suis sûr qu'elles adorent que vous les appeliez comme ça.

— Bref, elles ont l'air plus effrayées par Cameron.

— Comme la plupart des gens.

Espérant qu'il en dise plus, j'ai sondé son visage. Il a détourné le regard pour examiner mon appartement.

— À quoi ressemble votre maison ?

— Elle est plus grande.

Ses yeux se sont attardés sur mon lit, dans un coin. Bailey m'avait conseillé d'acheter un paravent et en cet instant je regrettais de ne pas l'avoir écoutée. Il a désigné mon téléviseur.

— Il vous faut un écran plat.

— C'était un cadeau.

— De Bailey ?

— Oui.

— Je vous imagine mal rentrer accompagnée dans ce studio.

Je me suis mordu la lèvre.

— Avez-vous une petite amie ?

— Pourquoi ?

— Je me pose simplement la question.

— Pas en ce moment, non.

Il a penché la tête sur le côté.

— Alors, cette Bailey ?

— Elle est gay, mais nous ne sommes que de simples amies. Je veux dire, nous n'avons pas...

Vous savez.

Il a écarquillé les yeux en faisant mine d'être choqué.

— Vous n'avez pas de rapports sexuels ?

J'ai grimacé.

— Pauvre Bailey, a-t-il observé en secouant la tête.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Elle vous a donné un frigo et une télé, et vous n'avez toujours pas compris qu'elle était amoureuse de vous.

— Nous n'avons pas ce genre de relation.

— Vous êtes sur la défensive.

— C'est la vérité. Nous nous connaissons depuis l'école primaire.

— Ah oui, ça change tout. Elle ne peut pas vouloir coucher avec vous si elle vous connaît depuis si longtemps.

— Elle est intègre.

J'ai levé le menton.

— Ces deux éléments ne sont pas antinomiques, a-t-il observé.

Il a croisé les bras sur son torse.

— Je ne me comporte ainsi qu’avec les amis auxquels je tiens.

Il a haussé les sourcils, visiblement surpris de son aveu.

— J’imagine que tous vos amis sont amoureux de vous, a-t-il poursuivi. Vous êtes un sacré trophée. Mais j’imagine que vous n’en avez pas la moindre idée, je me trompe ?

— Pourquoi êtes-vous ici ?

— Il faut que nous parlions de ce qui croupit dans votre frigo.

Il s’est penché en avant.

— Ou nous pourrions choisir un sujet de conversation moins effrayant.

Ma poitrine s’est serrée et j’ai baissé les yeux.

— Et si on parlait de jeudi soir, lorsque vous êtes entrée dans mon bureau avec Cameron et que vous m’avez demandé de vous rendre votre travail, si on peut dire ça ainsi.

J’ai levé la tête, la tournure de la discussion me rendant nerveuse.

— Pour être honnête, votre petit numéro nous a convaincus, Cameron et moi, que vous aviez eu une expérience sexuelle riche avant de travailler pour le club.

Il a marqué une pause.

— Je sais que c’est difficile pour vous, mais il est important que nous abordions le sujet. Puis-je poursuivre ?

J’ai hoché la tête, incapable de parler.

— Au moment où vous vous êtes dévêtue, Cameron vous a demandé la permission de vous toucher. Vous vous en souvenez ?

— Oui.

— Avez-vous compris ce qu’il vous demandait ?

— Oui.

— Il vous a également demandé si vous vouliez qu’il arrête. Vous vous rappelez ?

— Oui.

— Pourquoi ne pas lui avoir dit stop ?

— Je ne voulais pas qu’il arrête.

Ma voix était faible, tremblante.

— Vous avez aimé ça ?

— Oui, ai-je soufflé.

— C’était une expérience très forte sexuellement. La regrettez-vous ?

J’ai rougi.

— Non.

Il a eu l'air agréablement surpris.

— Le truc, Mia, c'est que la sexualité fonctionne d'une certaine manière. Une manière délicate. La majorité des gens ne l'explorent pas, et ne souhaitent pas l'explorer. C'est ce que nous faisons au sein d'*Envoûtement*. C'est un choix de vie peu commun, mais... c'est une décision très mûrie et réfléchie que seule une personne équilibrée et...

— Je comprends, l'ai-je coupé. Vous essayez de me dire que cet environnement pourrait être malsain pour moi.

— Ou pire. Si cette expérience vous détruisait, je ne me le pardonnerais jamais. Je m'inquiète pour vous. Certains d'entre nous choisissent de vivre une vie décadente...

Il cherchait ses mots.

— Vous ne semblez pas faire partie de cette catégorie de personnes. Et je suis désolé que vous ayez eu l'impression que vous deviez faire cela.

Je voyais où il voulait en venir et mon cœur s'est brisé.

— Voulez-vous commenter ce que je viens de dire ? a-t-il demandé.

J'ai posé un regard furtif sur le tas de factures.

— Tara a vu le donjon, elle aussi.

La confusion a envahi ses traits.

— Vous connaissez Tara ? Oh, c'est comme ça que vous avez appris pour l'annonce.

Une autre révélation a semblé le frapper.

— Tara vous a poussée à faire ce show dans mon bureau ? Ce n'était pas votre idée, n'est-ce pas ?

Il s'est frotté le front.

— La musique vient de moi.

Il a eu un sourire doux.

— Êtes-vous sûre de vouloir fréquenter des gens comme nous ?

— Plus que jamais.

Il a mis les mains dans ses poches et ses yeux se sont attardés sur moi.

— Voulez-vous devenir mon assistante de direction ? Le poste consiste à faire à peu près la même chose que ce que vous faites actuellement. Bien sûr, cette évolution implique une hausse de salaire.

— Richard, je n'ai pas besoin de votre charité. Je suis plus que capable de m'occuper de moi-même, et de ça.

J'ai désigné les factures.

— Je n'en doute pas.

— Vous étiez sur le point de me licencier, n'est-ce pas ?

— Je ne sais plus. Écoutez, si vous voulez partir un jour, si vous êtes gênée par la moindre chose que vous voyez ou que vous entendez, venez me voir et nous en discuterons. C'est compris ?

J'ai hoché la tête.

— Vous m'avez dit que Cameron voudrait me regarder brûler, dans le donjon.

— J'étais furieux qu'il vous ait fait descendre. Je voulais être le premier à vous faire entrer dans le donjon, lorsque j'aurais estimé que vous étiez prête. Pour vous faire visiter, rien de tordu. Cameron essaie toujours de sauver les autres. Ses méthodes sont un peu sombres, je dois l'admettre, mais notre mode de vie l'est aussi.

Il a sorti son BlackBerry de l'une de ses poches.

— En parlant du loup. Il veut que l'on se retrouve pour boire un verre.

Richard a tapoté sur son téléphone.

Tirant parti de sa distraction, j'ai étudié ses cheveux blonds et sa façon de se mordre les lèvres lorsqu'il était plongé dans ses pensées, ainsi que les petites rides au coin de ses yeux qui apparaissaient quand il souriait.

Il a levé la tête.

— Cameron veut savoir si je vous ai fait du mal.

— Que lui avez-vous dit ?

— De s'occuper de ses affaires.

Il a rangé son portable.

— Mia, accepteriez-vous de faire quelque chose pour moi ?

J'ai froncé les sourcils.

— Si Cameron pose les yeux sur vous, s'il vous parle ou s'il se trouve dans la même pièce que vous, envoyez-moi un message immédiatement.

J'ai accepté, reconnaissante qu'il se comporte de façon aussi correcte, pour changer.

— Je dois y aller.

Il a dégainé son téléphone encore une fois.

— Comment suis-je censée le regarder dans les yeux désormais ? ai-je demandé.

— Eh bien, vous le faites, avec moi. Et ce que je vous ai infligé est bien pire.

— Mais vous n'êtes pas lui.

Le regard de Richard s'est posé sur l'écran du portable avant de plonger dans le mien.

J'étais assise en tailleur devant ma télé.

La télécommande faisait de nouveau des siennes et j'ai ouvert le compartiment à piles pour essayer mon astuce consistant à les retirer et à les remettre. J'ai pressé le bouton, mais rien ne s'est passé.

— Argh !

À cet instant, la sonnette a retenti.

Je me suis levée pour écarter les persiennes et j'ai pratiquement arrêté de respirer en voyant Cameron. Il était trop tard pour faire semblant de ne pas être là. Il m'avait vue. Vêtue de mon pyjama, je n'étais pas vraiment présentable. Que fichait-il ici ?

Sérieux, il n'aurait pas pu appeler avant de passer ?

J'ai ouvert la porte.

— Salut.

— Eh, Mia.

Il arborait un large sourire.

— Vous ne répondez pas au téléphone.

— Je ne l'ai pas entendu.

J'ai baissé les yeux sur les sacs en papier Saks Fifth Avenue qu'il tenait à la main. Il est passé devant moi pour entrer. Je m'attendais à ce qu'il ait la même réaction que Richard en découvrant que je vivais dans un studio, mais il n'a fait aucune remarque.

— Comment allez-vous ?

— Très bien, et vous ?

J'essayais de rester polie bien que je sois toujours en colère contre lui pour m'avoir piégée dans ce donjon. Pour ce baiser. Il avait joué avec moi comme avec un animal de compagnie. Je ne comprenais pas ce qu'il faisait ici.

Comme s'il percevait ma nervosité, il a fait un pas en arrière, mettant un peu de distance entre nous. Richard m'avait demandé de le prévenir chaque fois que Cameron entrerait en contact avec moi, mais je me demandais comment j'étais censée lui envoyer un message alors que l'homme en question se tenait en face de moi. Richard n'apprécierait pas de le savoir chez moi, j'en étais certaine.

Le regard de Cameron s'est posé sur mon carnet de croquis abandonné au sol. Il s'est approché.

— C'est très beau, Mia, a-t-il observé avant de lever la tête vers moi. C'est vous qui avez dessiné ça ?

— J'ai couché quelques idées sur le papier.

Il m’étudiait tel un faucon alors que je dissimulais le carnet derrière un oreiller. Je n’avais jamais montré mes dessins à quiconque, pas même à Bailey. Ces croquis de mode nécessitaient encore du travail et je ne me sentais pas suffisamment confiante pour les exposer à un jugement extérieur.

— Aspirez-vous à devenir dessinatrice de mode ?

— Vous voulez boire quelque chose ? ai-je demandé en esquivant sa question.

— Non merci.

Il a observé le comptoir de la cuisine, horrifié.

— Qu’est-ce que c’est que ça ?

— Quoi ?

— Ça !

Il s’est emparé d’un pot de nouilles déshydratées.

— C’est mon dîner.

— Pas en ma présence.

Il a ouvert la poubelle en appuyant sur la pédale et a laissé tomber le pot de pâtes à l’intérieur.

— Eh !

— À quelle fréquence mangez-vous ce genre de chose ?

— Euh... presque tous les jours.

— J’ai l’impression d’avoir mis les pieds dans un roman de William Burroughs.

— Quoi ?

— *Le festin nu*, a-t-il expliqué devant ma réaction. C’est un roman qui a inspiré un film.

Il a levé les mains, comme s’il était las de m’expliquer.

— Que faites-vous ici ?

— L’un de nos clients VIP est arrivé de Sicile aujourd’hui.

Cameron a secoué la tête, visiblement frustré.

— Le sénateur Marcello DeLuca.

J’essayais de comprendre pourquoi il tenait à partager cette information avec moi.

— Richard ne répond pas au téléphone, lui non plus.

— Je vais lui envoyer un texto.

J’ai traversé la pièce pour prendre mon sac, mais Cameron m’a pris le portable des mains.

— Il est certainement occupé.

— Il ne m’en voudra pas.

J’ai tendu le bras pour récupérer l’appareil. Il l’a caché derrière son dos.

— J'ai un cadeau pour vous.

Il a brandi les sacs de shopping.

Agacée qu'il pense me distraire avec ces futilités, j'ai tenté d'attraper mon téléphone encore une fois et mon regard s'est posé sur l'insigne Manolo Blahnik qui ornait l'un des emballages.

— C'est pour vous.

— Moi ?

J'ai fait un pas en arrière.

— Que diriez-vous de faire quelques heures supplémentaires ?

— Je ne peux pas ce soir, désolée.

— Je vous paierai double.

Il a étudié mon pyjama.

— Ne me dites pas que vous avez d'autres projets.

Il a glissé mon portable dans mon sac à main.

— Venez dîner. Aidez-moi à divertir le sénateur.

— Avez-vous essayé de joindre Scarlet ?

— Elle est à Las Vegas.

— Et Charlie ?

— Mon client est conservateur.

— Ce qui signifie ?

— Charlie n'est pas son genre.

J'ai fait la grimace.

— Et Penny ?

— Elle est à une première au cinéma avec un client. Un producteur de films.

Il a agité les sacs.

— J'ai un temps d'avance.

Il me les a tendus.

J'ai jeté un coup d'œil sur la robe noire à l'intérieur tout en me demandant comment il connaissait ma taille. Dans l'autre sac se trouvait une boîte à chaussures.

Il a baissé les yeux sur mes pieds.

— Trente-huit ?

Cameron a fouillé dans le sachet doré pour en sortir une boîte Manolo Blahnik. Il a ouvert le couvercle, révélant les sandales à talons les plus élégantes que j'avais jamais vues. Je me suis demandé combien tout cela lui avait coûté.

— Vous pourrez les garder, a-t-il précisé en agitant la main comme si ce n'était pas grand-chose.

C'était le genre de chaussures que je ne pourrais jamais me permettre. Je bavais presque et, d'après son expression amusée, il en avait conscience.

— Vous essayez de me prostituer !

Son rire a empli la pièce.

— Ce n'est qu'un dîner. Ensuite, vous rentrerez chez vous. Sérieusement, Mia.

Il a secoué la tête pour se moquer de moi.

— Pourquoi n'y allez-vous pas seul ?

— Laisser tomber le client ? Richard serait furieux contre nous.

Il a hoché la tête.

— Dois-je lui dire que vous avez refusé ?

— Laissez-moi lui écrire un message.

Il a posé la main sur mon sac pour m'empêcher de prendre mon téléphone.

— Vous me devez des excuses, ai-je lâché.

— Vraiment ?

— Pour m'avoir emmenée dans ce donjon. Vous saviez que Richard serait en colère. Il m'a fessée pour ça !

— C'est vrai ?

— Vous êtes son meilleur ami. Vous vous dites tout.

J'ai croisé les bras sur ma poitrine.

— À ce que je sache, vous avez aimé ça. Et puis, vous m'avez dit dans l'ascenseur que vous étiez intriguée par ce qui se passait en bas.

— Je n'ai pas demandé une démonstration !

— Vous auriez dû être plus claire.

J'ai pointé mon index sur lui.

— Je sais ce que vous faites pour *Chrysalide*.

Il avait l'air impressionné.

— Vous êtes le psy du club. Vous évaluez les clients pour voir s'ils sont prêts à devenir membres.

— Impressionnant. Mais évitez de dire que je suis « psy ».

Il essayait de nouveau de m'intimider.

— Je sais que vous avez personnellement évalué les Sullivan. Je ne crois pas que Constance soit prête.

— Si vous faites référence à son hésitation, elle est tout à fait naturelle.

— Elle est terrifiée.

— C'est l'opinion d'une professionnelle ?

— Je n'ai pas besoin d'un diplôme pour le voir.

Je me suis approchée de lui.

— Et parfois, vous vous trompez.

Il a pris un air fasciné.

— Lors de mon premier jour au club, ai-je ajouté, j'ai entendu Richard dire à un certain Dominic de révoquer l'adhésion d'un client.

— Ah...

— Un client que vous aviez dû évaluer auparavant, j'imagine.

Son expression s'est radoucie, songeuse.

— Alors, que s'est-il passé ? ai-je demandé.

— J'ai soumis un profil sans faille. Je n'avais pas le pouvoir de prédire qu'il introduirait de l'alcool à *Chrysalide*. Lorsque l'on a fouillé ses effets personnels, on a découvert une flasque en argent.

Cameron a haussé les épaules.

— On ne consomme pas d'alcool ni de drogue au sein de nos clubs. Chaque client est briefé sur le sujet. Nous autorisons l'alcool lors de la soirée annuelle, mais pas plus d'un verre par personne. Vous n'imaginez pas à quel point notre politique est stricte.

— Oh...

— Question suivante ?

— Vous n'auriez pas dû m'entraîner dans le donjon.

— Ce n'est pas une question.

— Je sais que vous êtes plus intelligent que moi. Mais s'il vous plaît, ne me manipulez plus jamais ainsi.

Il a plissé les yeux.

— Ne me parlez plus jamais sur ce ton.

Je me suis maudite de l'avoir laissé entrer.

— Souvenez-vous que vous m'avez supplié de vous aider à récupérer votre job, ce que j'ai fait.

— Je vous en suis reconnaissante, ainsi que pour ma voiture.

Il a fait un pas vers moi.

— Quelle instruction Richard vous a-t-il donnée lors de votre premier jour ?

— Il a exigé que je satisfasse nos clients.

Il a baissé les yeux sur sa montre.

— Le sénateur arrivera au restaurant dans quarante-cinq minutes. Vous nous retardez.

— Je ne suis pas sûre...

— Il est l'un des clients les plus importants de Richard.

Et dire que j'avais prévu une soirée agréable devant la télé à dessiner. Mon regard s'est posé sur le coussin derrière lequel j'avais caché mon carnet et j'ai prié pour que Cameron ait oublié ce qu'il avait vu.

— Vous dessinez bien, au fait. Vous avez un réel talent.

Encore une fois, il m'avait rappelé qu'il était capable de lire dans les pensées avec une précision étonnante, comme Richard me l'avait affirmé.

— Donnez-moi votre prix. *Envoûtement* peut se le permettre.

— Mille dollars.

J'ai posé les mains sur mes hanches, certaine qu'il m'enverrait promener.

— C'est raisonnable.

Je me suis mordu la lèvre en me demandant si j'aurais dû demander plus.

— Oui, je sais à quoi vous pensez, miss. Allez vous habiller.

Mille dollars ? Il devait bluffer !

— Pas tant que Richard n'aura pas donné son accord, ai-je tenté de nouveau.

— Nous l'appellerons une fois dans la voiture. Ainsi, nous ne perdrons pas un temps précieux.

Je l'ai dévisagé.

— Vous avez bien eu le temps d'aller faire du shopping.

— En fait, nous avons acheté cette tenue pour vous, afin que vous puissiez vous rendre à la soirée.

— Charlie m'a dit que les femmes étaient vêtues de corsets et de bas.

— Il faut bien que vous portiez quelque chose pour vous rendre à la soirée, a-t-il précisé en souriant. Richard sait que vous êtes douée avec les clients et c'est pour cette raison que vous êtes la première personne à laquelle nous avons pensé pour ce soir.

Il a levé les mains.

— J'ai essayé de joindre les autres avant, pour être honnête. Allez, dépêchez-vous.

— Êtes-vous certain que Richard ne sera pas en colère ?

Il a retiré l'étiquette de la robe avec délicatesse.

— Faites-moi confiance, dès qu'il entendra parler de notre dîner, il viendra nous rejoindre.

Avec réticence, j'ai pris la robe qu'il me tendait. Consciente qu'il me suivait du regard alors que je traversais la pièce, j'ai ouvert un tiroir pour en sortir un string aussi discrètement que possible, ainsi qu'un soutien-gorge assorti. Faisant de mon mieux pour les dissimuler, je me suis dirigée vers la salle de bains.

En quelques minutes, j'avais enfilé la petite robe noire, émerveillée de constater que Cameron avait deviné ma taille avec justesse. La tenue tombait à la perfection, bien qu'elle mette mes courbes un peu trop en valeur à mon goût. J'ai essayé de la tirer un peu, mais mes efforts étaient vains. Les jupes courtes étaient à la mode, mais celle-ci était bien plus provocante que celles que j'avais osé porter jusque-là. J'ai glissé mes pieds dans les chaussures sans peine. Malgré leurs hauts talons, elles étaient confortables. Je ne doutais pas que cet ensemble avait dû coûter une petite fortune à Cameron.

Après avoir mis un peu de maquillage, ce qui ne m'a pas pris longtemps étant donné que je préfère un look naturel, j'ai passé ma brosse dans mes cheveux pour essayer de les discipliner. Mes boucles blondes cascadaient sur mes épaules et dans mon dos. Une touche de gloss rose et j'étais prête.

J'ai pris une seconde pour rassembler mon courage. Et si Cameron ne me trouvait pas à son goût ? Peut-être n'avait-il pas bien apprécié la longueur de la robe. Il n'y avait qu'un pas entre le style sexy et le look catin. J'ai pris une profonde inspiration et je suis sortie.

Cameron a cligné plusieurs fois les yeux.

— Vous n'aimez pas ? ai-je demandé, tout en étant soulagée à l'idée qu'il change d'avis et me laisse ici.

— Waouh ! s'est-il exclamé en se redressant. Vous êtes...

— C'est trop court, n'est-ce pas ?

— Vous êtes parfaite. Je veux dire, la robe est parfaite.

Il a pris mon sac à main avant de le reposer.

— Vous n'en aurez pas besoin.

Il semblait troublé.

— J'ai une pochette, ai-je dit en ouvrant un placard près de mon lit.

J'en ai sorti un petit sac noir qui allait très bien avec ma tenue. Puis je me suis approchée du comptoir de la cuisine où Cameron avait abandonné mon sac et j'en ai extrait mon iPhone, un gloss, ainsi que mon portefeuille pour les mettre dans ma pochette.

— Êtes-vous sûr que Richard est d'accord avec ça ?

Il a hoché la tête tout en restant cette fois silencieux tandis qu'il me désignait la porte pour me presser vers l'extérieur. Il tenait ma main un peu trop fermement. Il m'a conduite jusqu'à une limousine où un chauffeur en livrée nous attendait.

— Waouh ! C'est pour nous ?

— Oui, a-t-il confirmé.

Lorraine serait folle. J'ai tendu la main vers la poignée, mais Cameron m'a écartée. Le chauffeur a ouvert la portière pour nous et j'ai compris que j'avais commis un faux pas. À l'intérieur du véhicule se trouvait un bar. M'étant déjà ridiculisée en m'exclamant au sujet de notre moyen de transport, j'ai réprimé mon excitation.

Le chauffeur m'a adressé un sourire poli dans le rétroviseur intérieur et a engagé la voiture sur Ventura. Après avoir passé quelques feux verts et nous être arrêtés à un seul feu rouge, nous avons

tourné sur la 405 en direction du sud.

Pour une soirée improvisée, tout semblait parfaitement organisé.

— Aurais-je dû mettre des bas ? ai-je soufflé, me sentant exposée avec mes jambes nues.

— Pardon ?

— Aurais-je dû mettre des bas ?

Il m'a dévisagée longuement.

— Non.

Sa réaction est étrange.

Il s'est tourné vers la fenêtre. J'espérais qu'il ne me surprendrait pas en train d'écrire sur mon téléphone, mais il s'est penché vers moi, m'a pris l'appareil et l'a rangé dans ma pochette qu'il a soigneusement fermée. Nous sommes restés silencieux le reste du trajet. Où allions-nous ? Dans quel genre de restaurant ? Si nous devions retrouver un client VIP, j'imaginai que nous allions dîner dans un établissement gastronomique.

J'avais raison. Le chauffeur s'est arrêté devant *Chez Polidor*.

— Je me chargerai d'entretenir la conversation, m'a indiqué Cameron. Savourez votre repas et buvez votre vin. Pensez à la façon dont vous pourrez dépenser votre prime.

— Je fais ça pour vous rendre service.

— N'oubliez pas à qui vous parlez.

— Ça ne change rien.

— Faites ce que je dis quand je vous le demande. C'est clair ?

Ce n'est qu'un dîner, n'est-ce pas ? J'ai pris un air bougon, devinant son changement d'humeur.

Le Cameron taquin et persuasif qui était arrivé chez moi avait cédé la place à Mister Dominateur. Il me rendait nerveuse. Le chauffeur a ouvert ma portière et je me suis glissée à l'extérieur, aussitôt rejointe par Cameron sur le trottoir.

Sa main a glissé le long de ma colonne vertébrale vers ma chute de reins et s'y est attardée.

— Mia, je comprends vos motivations bien plus que vous ne le pensez.

— Vous parlez de ma belle-mère ?

— Visiblement, vous vivez dans un studio pour pouvoir payer son traitement.

Richard avait dû partager mes confidences avec lui. Je n'étais pas sûre de savoir ce que j'en pensais.

Cameron a examiné l'intérieur du restaurant par la vitre.

— Vous êtes une jeune femme très spéciale.

Il m'a poussée sous l'auvent du magasin de décoration voisin.

— Lorsque vous vous sentirez prête à parler de votre vie personnelle, je serai là.

— Merci, Cameron.

Après tout ce qui s'était passé entre nous, j'avais l'impression de pouvoir lui faire confiance. J'étais ravie que le Cameron doux et gentil soit de retour. Il a fait un geste avec son pouce et son index.

— Vous voulez bien me rendre un service ?

J'ai plissé les yeux.

— Pivotez, a-t-il ordonné.

J'ai hésité. Il m'a prise par les épaules et m'a forcée à tourner sur moi-même de façon à ce que je sois dos à lui.

— Restez immobile.

Ses doigts ont caressé mon crâne, déclenchant un frisson sur leur passage. Il a écarté mes cheveux au niveau de ma nuque pour former deux couettes. Je l'ai senti les attacher à l'aide d'élastiques. Il avait dû les avoir dans sa poche pendant tout ce temps.

Je me suis retournée, les joues roses.

— Votre client est-il un pervers ?

— Peut-être un peu.

J'ai fait mine de détacher les couettes, mais il m'en a empêchée.

— Mia, il y a quelque chose que vous devez savoir.

Il m'a entraînée vers l'entrée du restaurant.

— Quoi ? ai-je demandé en tentant d'échapper à son étreinte.

— Ils servent la meilleure escalope de veau et les meilleurs *linguini* aux fruits de mer ici.

Il a ri en ouvrant la porte.

Installés autour de tables immaculées, des groupes de convives vêtus élégamment discutaient à voix basse. La décoration donnait au restaurant un côté chaleureux et luxueux en même temps. Des photographies étaient exposées aux murs, ajoutant une touche de chaos artistique à la peinture sobre.

— Vous n'êtes qu'un salaud, ai-je murmuré en hochant la tête à l'intention du maître d'hôtel.

Cameron a parcouru la pièce du regard.

— Vous me flattez.

— Docteur Cole, vous êtes attendu, monsieur, a dit le serveur. Vous rejoignez le sénateur DeLuca ?

— En effet, merci, Charles, a répondu Cameron.

— Madame, m'a saluée Charles en pivotant sur ses talons pour nous guider jusqu'à notre table.

Nous avons traversé la salle, naviguant entre les tables. Les yeux braqués devant moi, je ne tenais pas à capter le moindre regard critique de la part des autres convives ou des serveurs. Mon assurance était déjà fragile et je n'avais pas besoin d'encouragement pour céder à la panique.

Un homme s'est levé pour nous accueillir. Le sénateur DeLuca, j'imaginai. Il portait un costume bleu à rayures incroyablement classe et son nœud papillon lui donnait une allure de milliardaire. Il a souri à Cameron et son visage s'est éclairé lorsqu'il a posé les yeux sur moi. Il semblait avoir la quarantaine. Je ne m'étais pas attendue à ce qu'il soit si séduisant avec ses cheveux noirs et son teint mat. Toutefois, sa façon de me dévorer des yeux a déclenché un frisson glacé le long de mon dos. J'ai maudit Cameron de m'avoir forcée à mettre cette robe provocante. Sans parler de ces fichues couettes qui ne faisaient qu'empirer la situation.

Ceci, je l'avais appris à mes dépens, était une alerte de mon subconscient que j'allais devoir apprendre à écouter.

Pourquoi ne pas faire confiance à mon intuition pour une fois dans ma vie ?

Nous nous sommes installés aux côtés du sénateur. Les sièges aux dossiers hauts donnaient l'illusion de l'intimité et le cuir était agréable sous mes cuisses nues. J'étais assise face à notre client.

J'ai observé Cameron tandis qu'il débitait quelques plaisanteries et nous présentait l'un à l'autre avant de commander une bouteille de Dom Pérignon avec l'assurance qui lui était propre.

Du champagne ! J'allais peut-être apprécier cette soirée, finalement.

Cameron a jeté un coup d'œil au menu.

— Pour la dame... un magret de canard sauce cerise.

Il a tendu le menu au serveur. Je lui ai pincé la cuisse.

— Je n'aime pas la cerise.

— J'ignorais que vous lisiez le français. Quel autre secret nous cachez-vous ?

— Puis-je choisir mon plat ? ai-je soufflé, gênée.

Le sénateur DeLuca et le serveur avaient fixé leur attention sur moi.

— Sénateur ? s'est enquis Cameron.

— Elle prendra le thon Ahi au sésame grillé, a déclaré le sénateur.

— Très bon choix, a approuvé Cameron.

Si le serveur trouvait cet échange bizarre, il n'en a rien montré alors qu'il écrivait notre commande. Il a poursuivi en prenant celle de Cameron, une bavette d'aloyau façon New York aux asperges, et celle de DeLuca, une truite poêlée, avant de s'éclipser en cuisine.

Ne sachant pas trop comment définir ce qui venait de se passer, j'ai résisté à l'envie de prendre la parole, me souvenant de la fois où Richard avait commandé ma glace. Ces types avaient vraiment des problèmes non résolus en matière d'autorité. Mais je n'étais pas ici pour manger. J'étais là pour respecter notre accord et rendre notre client heureux. J'espérais que j'en étais capable. Il y aurait peut-être même une prime si Cameron respectait sa promesse. Avec tout ce qu'il avait dépensé jusque-là, elle serait certainement conséquente. Je pourrais ainsi régler la facture des radios de ma belle-mère, ai-je songé en prenant ma flûte de champagne.

La boisson était glacée et j'ai pris plusieurs gorgées que j'espérais être discrètes pour me calmer. Si la soirée prenait un tour incongru, je pourrais toujours prétendre aller aux toilettes et m'échapper.

Ce plan m’a aidée à me détendre.

Jusqu’à ce que Cameron glisse une main sous ma jupe et la laisse sur ma cuisse. Je l’ai dévisagé, essayant de lui faire comprendre subtilement que je voulais qu’il la retire.

Il m’a ignorée, son attention fixée sur le sénateur DeLuca.

— Comment votre famille se porte-t-elle ?

— Très bien, et la vôtre ?

— À merveille. J’ai entendu dire que nos sœurs avaient dîné ensemble à New York le mois dernier.

— Oui, apparemment, elles se sont bien amusées.

— Elles sont allées chez *Vai*.

— Vous avez déjà essayé ?

— Pas encore, mais je compte le faire. J’adore l’Upper West Side.

Je me suis réveillée en entendant ces informations sur Cameron et je me suis demandé ce que j’apprendrais d’autre au cours de la soirée. Cameron a dû sentir le changement et sa main est remontée un peu plus haut sur ma jambe. J’ai essayé de la repousser, mais son étreinte s’est raffermie et son pouce s’est mis à me caresser. J’ai encore tenté de me libérer, mais le regard sévère du sénateur m’a pétrifiée.

La conversation continuait entre eux, leur échange banal révélant une amitié qui durait depuis un certain temps. L’intimité qu’ils partageaient laissait entendre qu’ils se connaissaient bien.

Soudain, le BlackBerry du sénateur s’est mis à sonner.

— Je dois décrocher.

Il s’est excusé avant de se lever.

Richard m’avait dit de ne pas utiliser mon téléphone au travail, et notre client, lui, ne se gênait pas pour prendre un appel au beau milieu d’un dîner. Certes, les riches avaient toujours droit à un traitement de faveur, tout comme Cameron pensait avoir acquis un droit sur ma cuisse. Délicatement, j’ai écarté son petit doigt qui gagnait du terrain.

Cameron a hoché la tête amicalement en direction du sénateur alors que ce dernier s’éloignait pour répondre. Puis il a tourné la tête vers moi.

— Vous avez conscience de ce que je suis en train de vivre, ai-je soufflé.

J’ai pris mon verre pour boire une gorgée. Cette soirée serait plus supportable si je m’enivrais un peu.

— Mia, tenez votre verre par la tige.

— Pourquoi ?

Il s’est emparé de sa flûte pour me montrer.

— Autrement, vous chauffez le champagne.

J'étais dévastée de recevoir une leçon de bonnes manières.

— Il est probablement sorti pour placer un contrat sur la tête de quelqu'un.

— Les stéréotypes, maintenant ? Quelque chose me dit que vous êtes douée en la matière.

Je me suis frotté le nez, regrettant ma sortie. Pour être honnête, je trouvais plutôt amusant de dîner avec quelqu'un d'aussi prestigieux.

— Désolée, je suis un peu nerveuse.

— Vous vous en sortez très bien.

Cameron a pris une gorgée de champagne. J'ai saisi mon verre par la tige.

— Je n'ai pratiquement rien dit.

— Exactement.

— Vous êtes comme Richard, en plus vicieux.

— Je ne ressemble en rien à Richard. Je ne connais personne qui ait un cœur aussi gros que le sien.

Dommage que quelqu'un le lui ait brisé ainsi.

— Une maîtresse ?

— On se remet toujours d'une histoire d'amour.

Le serveur est réapparu et a déposé nos plats devant nous, ayant mémorisé qui avait choisi quoi. J'étais agacée par cette interruption et lorsque l'homme s'est éloigné, j'ai attendu que Cameron continue à parler de Richard. Mais il s'est contenté de s'appuyer contre le dossier de sa chaise en buvant son champagne.

— Pourquoi ne pas m'avoir laissée commander mon plat ?

— Pour que vous sachiez qui est le patron.

— Les droits des femmes, ça vous parle ?

Cameron s'est tourné vers moi.

— Veuillez préciser.

— Des femmes sont mortes pour leur droit d'expression et pour obtenir une certaine égalité.

— Pouvez-vous être plus spécifique ?

— Les suffragettes de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle.

J'ai levé le menton.

— Emily Davison.

Il avait l'air amusé.

— Êtes-vous en train de prendre comme exemple une femme qui est morte pendant le derby d'Epsom en essayant de lancer une bannière sur le cheval du roi George V en 1913 ?

— Oui.

— Vous pensez probablement que le roi chevauchait sa monture.

— Vous êtes condescendant.

— Et si vous choisissiez un symbole plus actuel ? Quelqu'un de notre siècle ?

— Et si vous vous comportiez un peu moins comme un con ?

— Vous n'êtes ici que pour être belle et vous taire.

Il a eu un sourire méprisant.

— J'en attends plus de mon esclave.

— Je ne suis pas votre esclave.

— Ce soir, vous l'êtes.

— Je suis celle de Richard.

Mes paroles m'ont laissée stupéfaite.

— Eh bien, eh bien, a commenté Cameron.

— Je suis sa secrétaire, ce qui revient au même.

J'ai levé les yeux au ciel.

— Croyez-moi, ce n'est pas la même chose. Pourquoi avez-vous levé les yeux au ciel ?

Distraite, j'ai baissé la tête, sans trop savoir pourquoi j'avais dit ça.

— Venez-vous de regarder votre couteau ? a-t-il demandé.

— Non.

— Si. Je vous en prie, ne me poignardez pas pendant le dîner. Et s'il vous plaît, n'utilisez pas un simple couteau comme celui-ci.

— Avez-vous déjà consulté un psy ? À part vous-même, bien sûr.

— Vous êtes adorable. Je ne me lasse pas de votre compagnie.

— Je dois aller aux toilettes.

J'ai attrapé ma pochette et j'ai écarté son bras d'un coup sec.

— Laissez-moi sortir.

Il s'est levé et m'a contemplée de haut. J'étais terrifiée à l'idée qu'il me confisque mon téléphone.

— Je crois que c'est le moment d'appeler Richard, a-t-il dit.

Soulagée de pouvoir dire à Richard que j'étais avec Cameron, je me suis détendue. Avec un sourire poli, je suis passée devant le sénateur DeLuca qui était en pleine conversation en italien.

Je ne voulais plus de cette prime. Étrangement, la simple idée de l'obtenir me laissait un goût amer.

Dans les toilettes, j'ai parcouru mes contacts jusqu'à ce que je trouve le numéro de Richard. J'ai pressé la touche appel et j'ai attendu qu'il décroche. Mon estomac s'est noué quand je suis tombée sur

son répondeur.

— Eh, Richard, ai-je dit. C’est Mia. Je suis au...

Oh, merde, où étais-je, déjà ?

— *Chez Polidor*, a dit une femme depuis une cabine.

— Merci, ai-je lancé avant de murmurer : Richard, je suis dans un restaurant qui s’appelle *Chez Polidor*. C’est dans West Hollywood. Cameron m’a amenée ici. Euh... Nous sommes avec un client de vous savez où. Son nom est DeLuca...

La communication a été coupée.

— Non !

J’ai recomposé le numéro, mais je n’avais plus de réseau. J’ai levé mon téléphone dans les airs comme une idiote pour tenter de capter. J’étais désespérée. Résignée, j’ai fini par ranger mon portable et j’ai pris quelques secondes pour me recoiffer devant le miroir. Une version plus jeune de moi-même me regardait. J’avais l’air ridicule avec ces couettes. Je m’apprêtais à les détacher lorsque je me suis ravisée. La dernière chose dont j’avais besoin était de mettre Cameron en colère.

De retour à la table, j’ai attendu qu’il se décrispe et qu’il m’invite à les rejoindre. J’ai tenté d’ignorer que le sénateur me reluquait les jambes. Ils étaient tous les deux en train de manger. J’étais ravie qu’ils ne m’aient pas attendue. Je n’étais pas d’humeur à m’attirer une attention malvenue.

Savourant la capacité du champagne à adoucir mon état d’esprit, j’ai terminé mon verre. La portion de thon était minuscule, mais je n’aurais pas pu en avaler davantage. J’ai posé les yeux sur la bavette et les asperges de Cameron en me demandant s’il devrait s’arrêter prendre un hamburger sur le chemin du retour. J’étais certaine que notre chauffeur n’y verrait pas d’inconvénient.

Le sénateur a fait signe au serveur pour qu’il remplisse son verre. Son attention s’est ensuite portée sur moi.

— Alors, vous venez de Sicile ? ai-je demandé.

Le sénateur a semblé surpris.

La main de Cameron s’est posée sur ma cuisse de nouveau.

— Comment est votre thon Ahi ?

Il m’a lancé un regard subtil pour me dire de la fermer.

— Délicieux, ai-je répondu. Comment est votre viande ?

Il a retiré sa main pour continuer à manger.

— Saignante.

— Peut-être qu’ils peuvent vous la faire cuire un peu plus ?

— Je l’aime saignante.

— Le Parrain était de Sicile lui aussi, non ?

Cameron a refermé ses doigts sur ma cuisse. J’en ai eu le souffle coupé. Il pressait ma chair sans pitié. Lorsqu’il a retiré sa main, ma circulation est revenue à la normale et un calme étrange s’est

emparé de moi. La tension s'était dissipée.

— Cameron, ai-je murmuré.

Il a pincé ma jambe de nouveau.

— C'est « monsieur ».

Il se servait de la douleur pour me contrôler. Me dominer.

— Monsieur, ai-je lâché, les dents serrées.

Il a retiré sa main, laissant derrière elle une chaleur fiévreuse, un picotement entre mes cuisses, une pulsation sur mon clitoris. J'ai laissé échapper un long soupir et Cameron m'a adressé l'un de ses sourires dévastateurs, prenant visiblement du plaisir à me griser ainsi.

Le regard envieux du Sénateur s'est posé sur moi.

— En parlant d'êtres fougueux, mais réactifs à la cravache, comment vont vos chevaux ? s'est enquis Cameron.

— Ils sont rentables.

Le sénateur a souri à son tour avant de prendre une bouchée de truite.

Le serveur a rempli son verre. Lorsqu'il a orienté la bouteille vers le mien, Cameron a posé une main dessus.

— Elle ne boira plus, merci. Elle doit se lever tôt demain.

Son ton courtois laissait entendre que l'homme ferait mieux de dégager à présent. Il a semblé capter le message, puisqu'il s'est éloigné en hâte avec mon second verre de champagne toujours dans la bouteille. J'ai froncé les sourcils.

— Ne sont-ils pas censés laisser le champagne à table ?

— Je ne vous ai pas autorisée à parler.

Son regard était aussi sévère que son ton.

— C'est compris ?

J'ai eu un mouvement de recul. Le sénateur a fait tinter sa coupe contre celle de Cameron.

— Cole, cela ne vous ressemble pas d'obtenir de si mauvais résultats.

Ses yeux sont tombés sur moi.

— Laissez-moi m'en charger.

Cameron m’observait tout en buvant son champagne.

— Celle-ci est la propriété du directeur adjoint.

M’efforçant de ne pas rester bouche bée devant cette affirmation, je me suis redressée.

— Nous pouvons peut-être négocier, a suggéré le sénateur.

Cameron a réuni ses couverts avant de les déposer sur son assiette et de s’appuyer contre le dossier de sa chaise, secouant imperceptiblement la tête pour marquer son refus.

Le sénateur DeLuca a croisé les bras sur sa poitrine.

— Vous pouvez sûrement faire une exception.

La main de Cameron était de nouveau sur ma cuisse et malgré mes efforts pour lui indiquer par télépathie qu’il allait finir par me briser l’os, il n’a pas semblé le remarquer.

— Comment votre père se porte-t-il ? a-t-il demandé à la place.

— Bien. Il vous passe le bonjour. J’aimerais vraiment que vous considériez ma requête.

Cameron s’apprêtait à répondre quand son regard a été attiré par autre chose. Il a retiré sa main et j’ai fait de mon mieux pour ne pas réagir à la douleur alors que mon sang se remettait à circuler normalement dans ma jambe.

Richard s’est approché de nous. En quelques secondes, il nous avait rejoints. Il semblait troublé. Il a dévisagé Cameron et a cillé en découvrant ma présence. J’étais ravie de le voir.

— Richard Booth, l’a salué le sénateur en se levant. Mon vieil ami.

Il lui a tapoté le bras avec affection.

— Marcello, a répondu Richard en lui tendant la main.

Le sénateur l’a serrée avant de se pencher pour l’attirer contre lui.

— Je suis si content que vous puissiez vous joindre à nous.

— En fait, je ne fais que passer.

Le visage de Cameron s’est éclairé. Il semblait amusé.

— Mets-toi à table avec nous.

— Je suis mal garé, a expliqué Richard. Désolé. Nous pourrions dîner ensemble un autre soir.

Il a reporté son attention sur moi.

— Winston est dans la voiture.

— Winston est son chien, ai-je précisé pour le sénateur.

Cameron a adressé un sourire à Richard.

— C’est la chaleur, a ajouté Richard.

Il avait vraiment l'air perturbé.

— Winston déteste la chaleur. Je laisse l'air conditionné allumé pour lui lorsque je m'absente de chez moi.

Je me demande à quel montant s'élève sa facture d'électricité.

— Mia, a-t-il lancé d'une voix sèche.

J'ai posé mes couverts dans mon assiette.

— Pourrions-nous passer ces chiffres en revue ?

— Les chiffres ? ai-je répété, avant de comprendre. Oui, bien sûr.

— Elle n'a pas terminé son plat, a observé Cameron. Tu la fais travailler trop dur.

— Peut-être pas suffisamment, a suggéré le sénateur.

Richard a fait signe à un serveur.

— Pouvez-vous nous préparer un *doggy bag*, s'il vous plaît ?

L'homme s'est emparé de mon plat aussitôt. J'en ai profité pour boire une gorgée de champagne à la coupe de Cameron en lui lançant un sourire satisfait pour lui signifier que son petit jeu était terminé.

Cameron m'a ignorée, concentré sur la réaction de Richard, mais sa main s'est de nouveau posée sur ma cuisse. Il s'est penché vers Richard pour murmurer : — Je partageais avec le sénateur les difficultés que nous rencontrons pour dompter celle-ci.

Richard l'a étudié, incrédule. J'ai planté mon coude dans les côtes de Cameron.

— Vous allez devoir comprendre que je suis un esprit libre.

— J'aimerais vraiment vous y aider, a proposé le sénateur. En fait, j'insiste pour le faire.

Cameron a réprimé un éclat de rire et l'étreinte de ses doigts s'est resserrée. Me préparant à la douleur, je me suis figée.

— Mia, maintenant, s'il vous plaît.

Richard a hoché la tête lorsque je me suis levée.

— Je connais un endroit génial, a-t-il bafouillé. L'*Ivy*. Beaucoup de célébrités le fréquentent. Vous allez adorer, Marcello. Combien de temps resterez-vous en ville ?

Le sénateur a planté son regard dans le mien.

— Quelques jours.

Je lui ai souri, soulagée que cette débâcle soit terminée.

— Parfait, a répondu Richard. Je ne vous dérange pas plus longtemps. Mia ? a-t-il ajouté en claquant des doigts.

Cameron s'est écarté et je suis passée devant lui. Richard a cligné les yeux devant ma robe et m'a lancé un regard désapprouvateur. Il s'est vite repris cependant et a adressé un signe de la main aux deux autres avant de me conduire vers la sortie.

— Et mon plat ? ai-je demandé.

Richard a hoché la tête pour remercier le maître d'hôtel et m'a poussée vers la porte. Cameron m'avait traînée ici par la force et, à présent, Richard me faisait sortir de la même manière. J'avais l'impression d'être une marionnette.

— Montez, a-t-il ordonné en montrant une BMW décapotée gris métallisé.

Il a mis plusieurs billets dans la main du voiturier et, à l'expression du jeune homme, j'ai deviné que son pourboire était conséquent. Richard s'est ensuite glissé derrière le volant.

Je me suis installée sur le siège en cuir couleur crème et j'ai remercié le voiturier qui fermait ma portière. Richard a démarré en trombe, me plaquant contre le dossier.

— Mettez votre ceinture.

Winston était à l'arrière et haletait gaiement. J'ai tendu le bras pour le caresser et il m'a léché la main.

— Eh, Winston.

— Ceinture, a répété Richard.

J'ai tiré sur la sangle.

— Je croyais que vous aviez une Jeep.

— Retirez-moi ces couettes ridicules !

Il m'a dévisagée.

— Vous n'auriez pas pu trouver plus court ?

Il a allumé la musique et *Just Breathe* de Pearl Jam a envahi l'habitacle.

Je me suis demandé à quel point Cameron me détesterait si j'avouais la vérité à Richard. Ce dernier a baissé le son.

— Je croyais que nous étions convenus que vous deviez m'appeler dans ce genre de situation.

— Cameron m'a affirmé que nous n'avions pas le temps.

Richard a tourné la tête vers moi.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Quand il est passé me chercher, il m'a dit que nous vous téléphonerions une fois dans la voiture. Puis il a changé d'avis.

— Vous auriez dû m'informer que vous dîniez avec lui.

— Il a débarqué chez moi sans prévenir.

Je me suis enfoncée dans mon siège.

— Êtes-vous le directeur adjoint ?

Il a accéléré et a pris un virage à toute vitesse.

— D'*Envoûtement*, oui. Pourquoi ?

Il m’a lancé un regard en coin.

Cameron avait dit au sénateur que ce qu’il désirait appartenait au directeur adjoint. Ils parlaient de moi. J’en étais d’autant plus convaincue que Cameron avait resserré son étreinte sur ma cuisse au moment où il avait prononcé ces paroles.

— Vos cheveux, Mia, a insisté Richard.

J’ai défait les couettes avant de passer mes doigts dans les mèches pour les démêler. Richard a tendu la main et j’ai déposé les élastiques dans sa paume. Vingt minutes plus tard, nous roulions le long du Pacifique.

— Où allons-nous ? ai-je demandé.

— Je réfléchis.

— Conduire vous aide à réfléchir.

— Le silence m’aide à réfléchir.

Je me suis laissée glisser un peu plus et j’ai posé les yeux sur le brouillard lumineux que formaient les lumières. À notre droite, la colline se dressait dans l’obscurité, et à notre gauche étaient alignées de luxueuses villas avec vue sur l’océan. Derrière les maisons, l’eau scintillait sous la lueur de la lune. Au loin, on distinguait des montagnes et je me suis demandé ce qu’il y avait de l’autre côté. J’espérais que Richard ne m’abandonnerait pas ici.

— Je suis désolée, ai-je dit pour l’apaiser.

Il a passé une main dans ses cheveux.

— Ne recommencez plus jamais.

Je voulais lui expliquer que Cameron s’était montré très persuasif et qu’il m’avait même forcé la main, mais j’y ai renoncé. Ses yeux se sont posés sur mes jambes et il a secoué la tête, visiblement incrédule.

— Vous êtes contradictoire, ai-je lâché.

— La prochaine fois que vous vous risquerez dans la tanière d’un dragon, a-t-il commenté, évitez de porter ce genre de tenue.

— Qu’est-ce censé vouloir dire ?

— Faites ce que l’on vous ordonne de faire, c’est tout.

Il a passé la cinquième.

Nous avons roulé pendant ce qui m’a semblé être une éternité. La musique était une distraction bienvenue.

J’aurais dû suivre mon intuition et refuser de mettre cette robe. J’essayais de tirer sur l’ourlet, mais mes efforts étaient vains. Débarrassés des élastiques, mes cheveux devenaient hors de contrôle. Je les ai enroulés fermement autour de ma main.

Nous sommes passés devant un panneau annonçant que nous étions arrivés à « Point Dume Rivera ».

Richard s'est arrêté devant un imposant portail en cuivre et a pressé une télécommande pour l'ouvrir. Qui habitait ici ? N'était-il pas déplacé de rendre visite à quelqu'un à une heure aussi avancée ? Un peu plus loin, au bout de l'allée, se dressait une élégante maison espagnole au toit de tuiles et aux façades couvertes de stuc qui lui donnaient un côté méditerranéen, accentué par les fenêtres en arche. La propriété était entourée d'immenses et luxuriants palmiers.

Une fois garés, nous sommes sortis du véhicule pour nous diriger vers la porte d'entrée. Winston trotta à nos côtés. Je me suis penchée pour lui tapoter la tête. Je suivais Richard comme une petite fille, priant pour que notre mystérieux hôte ne soit pas offusqué par ma tenue de dépravée.

— Faites comme chez vous, m'a indiqué Richard en jetant ses clés de voiture sur une console dans le hall.

— C'est chez vous ?

— Servez-vous à boire. Je dois passer un coup de fil.

Il a traversé le salon en direction d'une grande baie vitrée à moustiquaire qu'il a déverrouillée avant de sortir.

Les lumières tamisées, la décoration coûteuse et les murs beiges donnaient à la pièce une ambiance coloniale. Elle était spacieuse et chaleureuse en même temps. Les meubles magnifiquement sculptés du Moyen-Orient contribuaient à cette atmosphère rassurante. Une odeur de frais et d'iode me pénétrait les narines.

Je l'ai suivi, admirant au passage la piscine qui brillait sous la lune et le jardin bien entretenu. Même l'éclairage extérieur avait été pensé à la perfection. Je me demandai si Richard avait fait appel à un décorateur d'intérieur ou s'il avait suivi ses propres goûts.

Je me suis agenouillée pour plonger la main dans l'eau de la piscine chauffée. Winston s'est approché et a reniflé le sol.

Richard hurlait dans son BlackBerry.

— Putain de merde, Cameron ! Espèce de...

Sur ces mots, il a jeté son téléphone dans les buissons. Lorsqu'il s'est tourné et qu'il m'a vue, il a sursauté et son expression s'est adoucie.

— Bon, ça, c'est fait.

Comment Cameron réagirait-il en écoutant ce message ? Après la douleur qu'il m'avait infligée en me comprimant la cuisse, je ne pouvais que me sentir reconnaissante envers Richard.

— Vous avez une piscine, ai-je observé pour lancer la conversation.

Richard a pris un air incrédule.

— Allez, je vais vous ramener chez vous.

— Puis-je me baigner ?

— Bien sûr, que dites-vous de ce week-end...

J'avais déjà ouvert ma robe et je la faisais passer par-dessus ma tête. Il ne m'a fallu que quelques secondes pour me débarrasser de ce petit bout de tissu.

— Vous avez une jolie maison, ai-je ajouté en balançant le vêtement sur une chaise longue. Merci pour la robe, au fait.

— Quoi ?

Il a passé une main dans ses cheveux, ses yeux fixés sur mon corps.

— La robe, pour la soirée.

— Je ne vous aurais jamais offert une tenue pareille. Et de quelle soirée parlez-vous ?

— Celle de *Chrysalide*.

Je me suis baissée pour défaire les lanières de mes chaussures.

— Celle pour laquelle vous m’avez envoyé une invitation. Cameron m’a dit que vous aviez changé d’avis et que j’étais autorisée à y aller, finalement.

L’eau étincelante m’invitait à plonger. Après que Cameron m’avait utilisée comme un appât pour séduire un sénateur, et que Richard m’avait entraînée chez lui sans mon consentement, je méritais bien ça.

Toujours en sous-vêtements, je suis entrée dans la piscine. C’était rafraîchissant et j’ai fait quelques longueurs, savourant la sensation de flotter tandis que je me demandais combien de temps durerait la colère de Richard.

Il est retourné à l’intérieur d’un pas furieux.

Winston est resté monter la garde au bord de la piscine. J’avais la sensation de me purifier. Je n’avais pas nagé depuis des années, la dernière fois datant de l’université. C’était le paradis. J’ai plongé sous l’eau et j’ai glissé jusqu’à l’extrémité opposée sans remonter à la surface. Lorsque j’ai sorti la tête pour respirer, j’ai aperçu Richard appuyé contre l’un des piliers qui entouraient le bassin. Il buvait un verre d’alcool.

— J’ai besoin d’une cigarette.

— J’ignorais que vous fumiez.

— Je ne fume pas.

Il a vidé le reste de son whisky et a secoué la tête avant de lancer le verre par-dessus son épaule. Il a atterri à la base d’un palmier. Richard s’est approché de la piscine, son regard ténébreux braqué sur moi.

Il a hoché la tête, comme s’il venait d’avoir une révélation. Puis il a retiré son tee-shirt et le reste de ses vêtements, qu’il a abandonnés sur une chaise longue à son tour.

J’ai détourné les yeux de sa nudité. Ses muscles fermes révélaient les heures d’entraînement qu’il devait s’infliger. Son érection trahissait son désir. Il ne semblait pas gêné le moins du monde de se déshabiller devant moi. Il s’est glissé dans la piscine, faisant clapoter l’eau autour de nous. C’était le seul son qui perçait le silence.

Méfiant, j’ai reculé. Il s’est arrêté à quelques centimètres.

— Vous avez une belle maison, ai-je répété bêtement.

— Vous me l’avez déjà dit.

- Peut-on voir l’océan d’ici ?
- Mia, puis-je vous embrasser ?
- Oui.

Aussitôt, il s’est jeté sur moi, prenant mon visage en coupe, m’embrassant passionnément, brutalement, capturant mes lèvres des siennes alors que je fondais dans son étreinte. Les yeux fermés, je me suis laissée aller. Ma langue caressait la sienne, nos bouches fusionnaient. Son sexe dur était plaqué contre mon ventre. J’espérais qu’il serait doux lorsqu’il me pénétrerait, qu’il prendrait son temps et qu’il ne me ferait pas trop mal. Il a glissé ses doigts dans mes cheveux, agrippant les mèches à pleines mains.

Là, sous le ciel étoilé, alors que je flottais dans l’eau réchauffée par le soleil entre ses bras puissants, je me suis sentie en sécurité pour la première fois.

Mon soutien-gorge et mon string ont vite disparu sous ses mains agiles. Il m’a poussée en arrière et s’est plaqué contre moi, son pénis dressé entre nous. Des frissons d’excitation couraient sur mon corps. Notre étreinte s’est faite plus frénétique, désespérée. Il a plongé le visage dans mon cou pour y déposer une pluie de baisers humides, ses doigts trouvant mon téton droit et le pinçant, déclenchant des vagues de plaisir qui se fracassaient entre mes cuisses.

Richard a appuyé son front contre le mien et s’est interrompu, le souffle lourd, affamé.

— Mia, je...

Il a caressé mon visage, les secondes s’égrenant alors que les palpitations sourdes de mon cœur résonnaient dans mon crâne.

— Je ne sais pas ce qui m’a pris.

Il s’est écarté pour rejoindre le bord opposé.

Je voulais qu’il sache que ces sentiments que nous venions de partager n’avaient rien de mal. Au contraire. J’étais prête pour ce qui serait ma première fois, avec lui.

J’avais l’impression de l’avoir perdu.

— Que se passe-t-il ? ai-je lancé.

Il a détourné les yeux, mais j’ai vu qu’il avait du mal à déglutir et qu’il tentait de réprimer ses émotions. Je détestais le voir dans cet état et je me détestais d’en être la cause.

— Pardonnez-moi, a-t-il ajouté d’un ton apaisant.

— Il n’y a rien à pardonner, ai-je répondu, confuse. Ai-je fait quelque chose que je n’aurais pas dû ?

— Bien sûr que non.

Il a posé une main sur son torse et m’a dévisagée avec surprise.

— Vous ne pourriez rien faire de mal.

Mon cœur s’est serré à l’idée qu’il venait de me repousser. Winston lui a léché l’oreille. Richard a sursauté et est sorti de sa transe.

— Eh, mon pote, a-t-il dit. Tu trouves toujours le mot qu'il faut.

Mon assurance s'est envolée alors que ma gêne grandissait. Richard m'a adressé un sourire énigmatique pour faire tomber la tension.

— Mia Lauren est nue dans ma piscine. Je suis un type chanceux.

Alors, pourquoi avait-il arrêté de m'embrasser ?

Il a levé les yeux vers le ciel.

— Les étoiles vous manquent-elles ? Moi, oui. Avec tout ce brouillard... C'est difficile à concevoir avant d'habiter ici.

Il avait raison. On distinguait avec peine les nuages de la brume. Mais je m'en fichais éperdument en cet instant.

Richard a reporté son attention sur Winston et lui a caressé la tête. Il a déposé un baiser sur le bout de sa truffe.

— « Vous demandez, quelle est notre politique ? Je peux vous dire : c'est d'engager le combat sur terre, sur mer et dans les airs, avec toute la puissance, la force que Dieu peut nous donner ; engager le combat contre une monstrueuse tyrannie, sans égale dans les sombres et désolantes annales du crime. Voilà notre politique. Vous demandez, quel est notre but ? Je peux répondre en un mot : la victoire. »

Son accent britannique était parfaitement imité.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? ai-je demandé, perplexe.

— Pour agacer mon père, j'excellais en Histoire, a-t-il expliqué en souriant. N'est-ce pas, *sir* ?

Il m'a fait un clin d'œil.

— J'ai écrit un mémoire sur Churchill.

— Vous avez appelé votre chien Winston en hommage à Winston Churchill ?

— Chut, a répondu Richard en couvrant les oreilles de l'animal. Winston n'est pas au courant qu'il n'est pas le vrai Churchill. Il croit avoir un discours à prononcer devant la Chambre des communes demain à la première heure.

Il a gratté le cou du chien.

— Oui, *sir*, c'est bien ça.

— Pourquoi Churchill ?

Je me demandais pourquoi il n'avait pas plutôt choisi le nom d'un président américain.

— J'aurais aimé que mon père soit un homme comme Churchill.

— Vous n'aimez pas votre père ?

Il a haussé les épaules.

— Ce discours a rassemblé les Britanniques avant la Seconde Guerre mondiale. Ses mots ont conduit un pays à la victoire.

J'étais impressionnée par sa culture.

— Je ne suis jamais allée en Angleterre. Cameron m’a dit qu’il y faisait très froid.

— Sacrement froid.

— Vous devriez essayer de parler à votre père, ai-je dit, avant qu’il ne soit trop tard. Je donnerais n’importe quoi pour pouvoir parler au mien une dernière fois.

Il a posé un regard compatissant sur moi.

— Il me manque tous les jours. Même s’il n’était pas toujours gentil. Alors, je sais ce que vous ressentez.

J’ai pointé mon index sur lui.

— Peu importe les conflits que vous avez avec lui, il reste votre père.

J’ai levé les yeux vers le ciel obscur.

— Je donnerais tout pour serrer le mien dans mes bras.

Il a soupiré.

— Accepteriez-vous de me rendre un grand service ?

— Bien sûr.

Je me méfiais, cependant. Cameron m’avait posé la même question un peu plus tôt et la soirée ne s’était pas très bien terminée. Richard a plissé le nez.

— Aidez-moi à trouver mon téléphone.

Nous avons ri ensemble alors que nous sortions de l’eau pour explorer les buissons en quête de son BlackBerry. Malgré notre nudité, je me sentais à l’aise avec Richard. Après tout, il s’était contenté d’un baiser. Avec son téléphone fixe pour appeler son portable et une lampe torche, nous avons rapidement mis la main sur l’appareil.

— Allez vous rhabiller. Je vous raccompagne, m’a-t-il ordonné ensuite. J’ai entendu dire que votre patron était très à cheval sur la ponctualité.

— C’est le cas. Je ne tiens pas à le mettre en colère.

Richard a déposé un baiser sur mon front.

— Cela n’arrivera jamais.

J’ai lutté contre une envie irréprensible de tomber dans ses bras et j’ai à peine réussi à me retenir.

Puis Richard m’a ramenée chez moi.

Debout devant la machine à café, je prenais mon temps pour préparer le café de Richard, un peu nerveuse à l'idée de l'affronter.

Mon esprit s'est attardé sur notre baiser de la veille. Il s'était montré si prévenant. J'espérais que ses réticences à aller plus loin n'étaient pas dues au fait qu'il ne me trouvait pas suffisamment attirante. Cette pensée me donnait l'impression d'être affreuse.

Sur le trajet jusqu'à chez moi, il m'avait assuré que sa réserve était liée à notre rapport hiérarchique et il avait même refusé de rester un peu cette fois-ci, arguant qu'il avait de la route à faire pour rentrer. Il était reparti aussitôt après s'être assuré que j'étais en sécurité chez moi. Je me demandais comment il se comporterait à mon égard aujourd'hui. Nous devions parler de ce qui s'était passé au cours de cet étrange dîner avec Cameron et son ami, l'effrayant sénateur. Peut-être Richard parviendrait-il à convaincre Cameron d'arrêter de m'enrôler dans ce genre de scénarios dangereux.

Malgré l'excitation que me procurait l'idée de fréquenter le docteur Cole, j'avais la sensation d'être son jouet. Si Richard ne nous avait pas interrompus dans le donjon, j'ignorais jusqu'où il serait allé. Mais quelque chose me disait qu'il avait programmé l'arrivée de Richard à la perfection. Comme s'il prenait du plaisir à le provoquer. Il y avait quelque chose de terriblement séduisant chez Cameron. Il m'embrouillait l'esprit et lorsqu'il activait ce charme ténébreux qui lui était propre, je perdais tous mes moyens. Pas étonnant que Penny m'ait conseillé de me tenir à distance de lui...

— Mia ?

Charlie m'a arrachée à mes fantasmes. Elle et Penny étaient installées à la table.

— Tout va bien ? a-t-elle demandé.

— Oh, oui, ai-je répondu. Vous voulez du café ?

— Non merci. Tu es bien silencieuse ce matin.

— Je ne suis pas très bien réveillée.

J'ai désigné la machine.

— J'ai besoin de caféine.

Charlie a poursuivi sa conversation avec Penny. Je suis parvenue à en capter quelques bribes, mais trop de questions tournoyaient dans mon cerveau pour que je comprenne tout. J'étais contente d'avoir eu un aperçu de l'endroit où vivait Richard et d'avoir constaté qu'il était normal en réalité. C'était probablement la même chose pour Charlie et Penny. En dépit de leur travail ici, leur quotidien ressemblait à celui du commun des mortels. Elles faisaient leurs courses chez Ralphs, sortaient dîner avec des amis et tuaient parfois le temps dans les librairies.

D'après ce que j'avais réussi à entendre, il leur arrivait même d'aller chez Costco.

— Tu aurais dû le voir, disait Charlie. Ça valait le coup. Le type derrière nous a vu une autre voiture prendre la place sur laquelle il avait des vues. Il a bondi de sa caisse et s'est mis à hurler sur la vieille dame au volant.

— Je ne sais pas ce qui se passe en ce moment, tout le monde est à cran sur la route, a commenté Penny.

— Richard m’a dit de rester dans la voiture, a ajouté Charlie. Il est sorti et il s’est approché du mec qui pétait les plombs sur la vieille femme. Richard a dit très calmement : « Ceci n’est pas une zone de guerre. Les balles ne fusent pas autour de vous. Nous sommes chez Costco. Un magasin. Pourquoi ne pas souffler un peu et remettre les choses en perspective avant d’aller emplir votre panier de denrées que vous êtes chanceux de pouvoir vous permettre ? »

Penny a pris un air horrifié.

— Cet homme aurait pu être armé.

— Ma voiture était pleine de produits surgelés. J’avais plus peur qu’ils ne fondent qu’autre chose. Richard est assez grand pour se défendre.

— Continue, l’a encouragée Penny.

— Le type a balancé son poing vers le visage de Richard.

J’ai pivoté pour les dévisager, abandonnant la discrétion dont j’avais essayé de faire preuve.

— Richard lui a fait une prise et l’a étranglé, a continué Charlie. Pendant ce temps, la vieille femme a récupéré son panier dans son coffre sans se préoccuper du gentleman qui venait de la sauver d’un psychopathe.

Penny a eu un rire grave.

— Bref, le type a fini par s’excuser auprès de Richard et est retourné à sa voiture en courant pour trouver une autre place de parking.

— Espérons que tu ne tombes pas de nouveau sur lui pendant que tu fais tes courses, a observé Penny.

Ce n’était pas vraiment le fait que Richard se soit interposé pour défendre une inconnue qui me surprenait, mais qu’il fasse ses courses chez Costco. Cela semblait si ordinaire.

— Alors, vous avez acheté tout ce qu’il nous faut pour la soirée ? a demandé Penny.

— Oui. Nous avons réservé le traiteur. Il n’y a plus rien à faire, a confirmé Charlie.

— As-tu fini par trouver quelqu’un pour surveiller l’appartement de ton ami à Malibu ? s’est enquis Penny.

J’ai tendu l’oreille de nouveau. Mais le café de Richard étant prêt, je n’avais plus aucune excuse pour traîner ici. Je me suis dirigée vers la sortie.

— Non, c’est incroyable ! Vu le prix du loyer et la vie sur l’océan, je pensais avoir une foule de candidats.

— Je parie que c’est ce foutu aquarium qui dissuade tout le monde, a poursuivi Penny.

Je suis sortie pour me diriger vers le bureau de Richard tout en m’interrogeant au sujet de ce loft avec vue sur l’océan. J’ai marqué une pause devant la porte. Après quelques inspirations, je suis entrée. Richard tapotait son clavier. Il a bondi de son siège en me voyant et s’est empressé de se lever pour fermer la porte derrière moi.

— Bonjour.

J'ai déposé le café sur son dessous de verre.

— Bonjour.

Il a penché la tête sur le côté, comme s'il était plongé dans ses pensées. Devais-je repartir comme si de rien n'était ? Ou serait-il grossier de passer devant lui sans dire un mot de plus ?

— Hier soir..., a-t-il commencé.

— Vous parlez du fait que Cameron ait essayé de m'expédier en Italie ? Ou de vous, Winston et moi en train de chercher votre téléphone ?

— Je parlais de notre baiser.

Un frisson m'a parcourue.

— Comme je vous l'ai dit hier, a-t-il ajouté, c'était très déplacé de ma part. Je suis désolé.

— Ça m'a plu.

— C'était différent, sans l'ombre d'un doute.

Il a froncé les sourcils.

— C'est un compliment, Mia. Simplement, je pense qu'il ne faut pas que cela se reproduise. Il est impératif que nos relations se limitent au cadre strictement professionnel et hum... c'est tout, en fait.

— Vous et moi...

— Mia, il n'y a pas de vous et moi.

Mon cœur s'est brisé.

— Je suis tout à fait d'accord. Ce qui est arrivé hier ne se reproduira plus jamais.

Ma voix était assurée même si je me détestais de ne pas lui avouer mes véritables sentiments.

— C'était ma faute, ai-je ajouté.

— Eh bien, je n'irais pas jusque-là. Bon, retour à la normale ?

— Normal ? Je n'associerai jamais ce mot à Richard Booth.

Je lui ai adressé un sourire timide.

— Je suis excitée à l'idée d'aller à cette fête. Charlie va m'aider à choisir ma tenue.

Il est allé jusqu'à son bureau pour prendre son café.

— Je ne suis pas certain que vous soyez prête.

— Mais...

— Ce sera tout, merci.

Il m'a lancé l'un de ses regards qui indiquaient clairement que la conversation était close. Je suis sortie, un poids sur la poitrine. Avais-je vraiment cru que la nuit dernière conduirait à quelque chose ? J'ai maudit ma naïveté, ce trait de ma personnalité qui ne cessait de m'empêcher d'avancer. Je suis retournée à mon bureau en me demandant s'il changerait d'avis au sujet de la fête.

À cet instant, Charlie est entrée dans le hall et s'est avancée jusqu'à moi.

— Mia, M. Trouville sera là dans moins d'une heure.

Elle s'est assise sur le bord du bureau.

— S'il te demande pourquoi tu ne portes pas son cadeau, dis-lui de me poser la question. Je ne tiens pas à ce que ce sujet vous mette mal à l'aise, l'un comme l'autre. Il est très sensible.

— Bien sûr, ai-je répondu. J'avais l'intention de le remercier et de lui dire que Richard pensait...

Elle a balayé cette idée d'un geste de la main.

— Ne dis rien. Renvoie-le vers moi. Je sais comment m'y prendre avec lui.

Mon regard s'est posé sur la grille de l'ascenseur.

— Tu sais quoi, je serai là pour l'accueillir, a-t-elle poursuivi.

Ce plan me plaisait. J'ai fait la grimace en soutenant son regard.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je suis désolée d'avoir laissé traîner mes oreilles, mais au sujet de l'appartement de ton ami ?

— Crois-moi, tu n'as aucune envie de t'embêter avec ça. C'est un véritable casse-tête. Il a un foutu aquarium géant au milieu de son salon. Il faut nourrir ses poissons tropicaux et les garder en vie durant son absence.

— Combien de temps sera-t-il absent ?

— Six mois, peut-être plus.

— Le loyer est-il élevé ?

— C'est Malibu, Mia, alors oui.

Je me suis enfoncée dans mon siège.

— Ce n'était qu'une idée.

— J'essaierai de lui parler et de le convaincre de baisser un peu le loyer, ça te va ?

— Vraiment ? Ce serait fantastique.

— Je ne te promets rien, mais je ferai de mon mieux.

— C'est quoi comme espèce de poissons ?

— L'un d'entre eux est un arowana asiatique. Enfin, je crois.

J'ai hoché la tête, n'ayant aucune idée de ce à quoi ressemblait un tel poisson et priant pour qu'il ne s'agisse pas d'un piranha. Sur ces mots, elle est repartie en direction des bureaux.

J'ai tapé « arowana asiatique » sur Google. Mon cœur s'est serré lorsque j'ai lu le premier article. Les arowanas asiatiques formaient une espèce pratiquement éteinte. Selon le journal, un homme à Seattle s'était vu condamner à de lourdes amendes pour en avoir vendu un à un officier fédéral en pensant qu'il était un trafiquant.

Merde...

Adieu l'appartement de rêve en bord de mer.

J'ai alors eu l'idée de taper le nom de Richard dans Google. J'ai lu les articles qui ressortaient. Aucun d'entre eux ne parlait de mon Richard. En fait, il n'y avait absolument aucune information sur lui, pas même une page Facebook. Il n'y avait pas plus d'éléments sur le club. Je suis revenue à la page traitant des arowanas asiatiques et je me suis demandé quel prix j'étais prête à payer pour quitter mon studio.

Avec une demi-heure devant moi avant l'arrivée prévue de M. Trouville, j'avais assez de temps pour me faire un café, y ajouter du lait et revenir en vitesse à mon bureau.

En parcourant l'agenda, j'ai remarqué un nouveau nom qui n'y était pas la veille. Quelqu'un du nom de Courtney était censé retrouver Richard à 10 h 15. Mon patron l'avait lui-même inscrit sur l'agenda au crayon à papier. Je reconnaissais son écriture nerveuse.

Une pointe de jalousie m'a transpercée. La femme devait arriver dans moins de cinq minutes.

Je me suis rappelé que je n'étais que la secrétaire de Richard et qu'en dépit de notre baiser de la veille nos rapports restaient très formels. Il l'avait réaffirmé ce matin même et j'avais convenu avec lui que toute relation intime était exclue. Non pas qu'il m'ait laissé le choix en la matière. La dernière chose dont j'avais besoin, c'était que Richard se sente mal à l'aise en raison de mon béguin.

Mon obsession...

Je devais me comporter naturellement avec lui. Avec indifférence même. Comme s'il n'était qu'un membre du personnel comme les autres et non pas le dieu sexy qui prenait possession de chaque pièce où il mettait les pieds.

Il était vraiment temps que je me trouve un petit ami. Peut-être que Bailey accepterait de sortir avec moi ce week-end. Une soirée en boîte de nuit me remettrait sur pied.

Qui était cette Courtney ?

J'avais rencontré quelques clients du club et chacun d'entre eux se faisait escorter par les filles lorsqu'il descendait au donjon. Ce qui signifiait que Richard ferait la même chose avec Courtney.

En sirotant mon café, mon regard s'est posé sur la pendule accrochée au mur, puis sur l'ascenseur, et ainsi de suite alors que j'essayais de me rassurer. Ce n'était qu'une cliente, la preuve étant que son nom figurait dans l'agenda.

Je me suis rendu compte que j'ignorais tout du déroulement d'une session. Bien que Cameron m'ait donné un aperçu de sa technique, je ne savais pas si les filles ou même Richard allaient jusqu'à coucher avec les clients.

Alors que cette pensée menaçait de faire fondre mon cerveau et m'excitait au plus haut point, la cloche de l'ascenseur a retenti, annonçant l'arrivée d'un client. Curieusement, j'espérais que c'était M. Trouville.

Elle était belle.

Je l'ai vu au premier coup d'œil, alors que je me levais pour accueillir cette inconnue dénommée Courtney. Elle marchait d'un pas lent et mesuré et dégageait une sensualité digne d'une femme du monde. Sa silhouette fragile invitait tout homme à la protéger et à l'étreindre.

Peut-être un homme comme Richard.

La porte du personnel s'est ouverte et j'ai tourné la tête pour le voir debout dans l'encadrement, le visage radieux. Ils se sont serrés dans les bras l'un de l'autre, l'une de ces accolades que l'on partage avec son meilleur ami ou, même si j'espérais me tromper, avec un amant. Qu'en était-il de l'autorité dont Richard était censé faire preuve, à l'instar de Charlie avec M. Trouville ?

— Laisse-moi te présenter ma secrétaire, a dit Richard sans m'accorder un regard. Je te présente Mlle Lauren.

Courtney a à peine posé les yeux sur moi. Richard a désigné l'ascenseur.

— Prête ?

Elle a rougi violemment, une main sur la poitrine.

— Oui.

— Mia, l'ascenseur, a ordonné Richard.

La tête baissée, luttant contre les émotions désagréables qui faisaient rage en moi, j'ai tourné la clé dans la serrure pour ouvrir la grille. J'ai appelé l'ascenseur et je me suis concentrée sur un détail dans la cabine lorsque les portes se sont ouvertes, incapable de les regarder.

— Nous serons seuls, lui a-t-il murmuré. C'est parfait.

— M. Trouville a également rendez-vous, ai-je rappelé, nerveuse à l'idée qu'ils se croisent.

— Nous avons plusieurs salles, a répondu Richard avec un petit sourire qui m'indiquait de me taire.

Courtney a semblé horrifiée.

— Quelqu'un d'autre sera en bas en même temps que nous ?

— Notre salle sera fermée à clé, l'a rassurée Richard, comme toujours.

Elle s'est agrippée à la grille. Les articulations de ses doigts étaient blanches tant elle la serrait fort.

Je me demandais à quel point Richard m'en voudrait si je lui conseillais de reprogrammer son rendez-vous, afin d'y réfléchir. Visiblement, elle n'était pas prête à ce qui l'attendait dans les entrailles du club, où la douleur n'était qu'un moyen comme un autre de passer le temps. Elle s'amuserait certainement plus en allant faire du shopping chez Bloomingdale's. Ou en déjeunant avec des amies ? Peut-être ferait-elle mieux de songer à la thérapie en premier lieu.

— Merci, Mia.

Richard m'a fait signe de reculer.

— Nous commencerons doucement, lui a-t-il susurré. Vous n'aurez aucune surprise.

Mon ventre s'est noué et je me suis aperçue que je la détestais, cette femme riche qui dépensait l'argent de papa pour des loisirs dont ce dernier ignorait sûrement tout. Et elle portait une alliance... Quelle garce !

J'ai pivoté, refoulant mes larmes et espérant que ni Richard ni Courtney ne les avaient remarquées. Le bruit de l'ascenseur qui entamait sa descente, emportant Richard loin de moi, m'a assené le coup de grâce.

Mon regard s'est posé sur mon écran de veille. L'étang à carpes que Richard avait choisi pour moi, parce qu'il savait à quel point j'aimais le jardin du club, me rendait triste à présent. Je me souvenais de lui assis à ma place, déplaçant la souris pour paramétrer mon ordinateur. Il m'avait surprise en train de le dévisager, un petit sourire amusé dansant sur ses lèvres.

J'avais considéré comme acquis le fait de nager dans sa piscine la nuit dernière. Je n'avais pas savouré ces précieuses secondes comme j'aurais dû. J'ai essuyé une larme.

L'ascenseur de l'entrée s'est mis à gronder et je me suis préparée au défi d'avoir à accueillir M. Trouville et à éviter avec tact d'aborder les raisons pour lesquelles j'avais refusé son cadeau. Charlie devait arriver d'une seconde à l'autre, mais il était en avance encore une fois. Il espérait probablement atténuer le châtiment de sa maîtresse.

Avec nonchalance, il s'est approché de moi. Il semblait stupéfait.

— *Mon amie, vous êtes belle comme le jour !*¹

J'ai cligné les yeux plusieurs fois en essayant de comprendre ce qu'il avait dit. Il avait pris mes joues roses pour un signe d'excitation, ainsi que ces frissons d'émotion que je n'étais pas parvenue à dissimuler, pas plus que mon souffle lourd. Je me suis calmée à cette pensée. On ne voit que ce que l'on veut voir.

J'ai fait un signe de reconnaissance pour le cadeau que je n'avais plus revu depuis le jour où Richard me l'avait confisqué et je me suis glissée vers l'espace réservé au personnel avec élégance, parvenant à réprimer mes sanglots jusqu'à avoir atteint le spa.

Là, je me suis écroulée sur le banc en bois devant le bouddha, mordant ma main pour étouffer mes pleurs. La pensée que Richard partageait son affection avec Courtney éveillait une douleur insupportable dans ma poitrine et je me suis accrochée au banc, me détestant d'avoir imaginé que même une simple liaison entre nous était possible.

Charlie m'a vite trouvée.

— Mia, que se passe-t-il ?

Mes lèvres tremblaient. Je n'arrivais pas à parler.

— Que t'a dit M. Trouville ? a-t-elle demandé en s'asseyant près de moi.

— Il a cru que je portais ces trucs.

— Cela explique sa bonne humeur.

Elle a écarté une mèche de mon visage.

— T'a-t-il dit quelque chose qui t'a bouleversée ?

— Non.

— Alors, pourquoi pleures-tu ?

Elle m'a prise par les épaules.

— Tu es toute rouge. Tu ne portes pas ces boules de geisha, n'est-ce pas ?

— Non.

Essuyer mes larmes semblait une cause perdue.

— Mia ?

— Je peux te poser une question ?

— Bien sûr.

— Lorsque tu emmènes les clients dans le donjon...

— Oui...

— Hum...

— Tu te demandes si nous avons des relations sexuelles avec eux ?

Je lui ai lancé un regard surpris.

— Je lis entre les lignes, a-t-elle expliqué. C'est un avantage qui vient avec l'âge et la sagesse.

Elle me caressait le dos, laissant le silence s'installer.

— Je ne le dirai à personne, ai-je marmonné.

— Le principe de la domination consiste à s'accrocher à son pouvoir. Si nous couchions avec les clients, nous renoncerions au contrôle. Or nous n'abandonnons jamais notre pouvoir.

Elle a baissé les yeux.

— Tu t'interroges en particulier au sujet de Richard ?

— Oui.

— Maître Richard est très attachant, mais sa capacité à éprouver des émotions est incertaine.

Elle a pris ma main et l'a serrée.

— Je suis allée chez lui hier soir.

— Il a très bon goût, n'est-ce pas ?

Je l'ai dévisagée.

— Nous sommes de simples amis, Mia. Nous nous connaissons depuis longtemps.

— S'il te plaît, ne lui dis rien.

— Écoute, ma belle, si tu cherches l'amour ici, tu le trouveras, mais pas la version romantique du terme. Le genre d'amour qui t'aide et te soutient, oui. Le genre qui t'accepte pour ce que tu es et qui ne te juge pas.

Je détestais être si transparente.

— Tu as excité mon client.

Elle a haussé ses sourcils parfaitement épilés.

— Continue comme ça et tu auras une promotion.

— Je ne pourrais jamais faire ce que tu fais.

— Allez, viens.

Elle m’a aidée à me lever.

Nous avons traversé le couloir, main dans la main. Mon cœur battait à tout rompre. J’étais effrayée à l’idée qu’elle me fasse parader devant M. Trouville pour satisfaire sa perversité. À la place, elle m’a conduite dans le bureau de Richard.

Nous nous sommes arrêtées devant les trois photographies accrochées au mur.

— Que vois-tu ? m’a-t-elle demandé.

Je me suis approchée, le visage à quelques centimètres à peine des clichés. Je suis passée au second, puis au dernier, prenant conscience qu’il s’agissait de Richard sur chacun d’eux.

Charlie est venue se placer derrière moi.

— Pour comprendre à quel point la cause de Richard est perdue, il te suffit de regarder ces photos.

— Quand ont-elles été prises ?

— L’année dernière. Celle-ci est nouvelle, a-t-elle précisé en désignant le cliché du requin. Il les change régulièrement. Il en a d’autres chez lui.

— D’autres ?

— Il y a quelque chose de beau chez un homme brisé, tu ne trouves pas ? Peut-être est-ce la promesse silencieuse qu’il se transcendera grâce à son passé.

J’ai étudié son profil pendant qu’elle observait les images, tentant de trouver un sens à ses paroles. Je n’aimais pas leur connotation.

— Que lui est-il arrivé ? ai-je demandé.

— Plus de douleur que ce que le commun des mortels peut supporter.

— Quel genre ?

— Le genre personnel.

— S’il te plaît, ne dis pas à Richard que j’ai demandé ce que vous faisiez en bas.

— Ne t’inquiète pas, je ne lui dirai rien. Et il ne doit pas savoir que nous sommes venues ici non plus. Tu fais partie des nôtres, Mia.

Mon regard s’est posé sur les photos de nouveau et je me suis demandé comment j’avais pu ne pas m’apercevoir qu’il s’agissait de Richard.

— Je dois retourner auprès de mon client, a indiqué Charlie. Je lui dirai que tu as été submergée par le plaisir. Il adorera ça.

Elle m’a fait un clin d’œil avant de tendre le bras pour repousser mes cheveux derrière mes épaules.

— Aimer un homme incapable de t’aimer en retour ne t’apportera rien de bon.

Je m’étais totalement ridiculisée.

Elle a déposé un baiser sur mon front.

— Maîtresse Scarlet aimerait te parler.

Charlie est partie sur ces mots, laissant un délicat effluve de parfum derrière elle.

Mes yeux se sont posés sur le bureau parfaitement ordonné de Richard, sa collection d'objets de décoration contradictoires, son bouddha, ses flûtes en cristal, les écrous et le canapé en cuir sur lequel je ne l'avais jamais vu s'asseoir.

N'ayant jamais éprouvé les émotions qui emplissaient ma poitrine en cet instant, je me suis demandé s'il était trop tard pour faire marche arrière.

¹. En français dans le texte. (*N.d.T.*).

Le bureau de Maîtresse Scarlet me rappelait un bistrot français.

Les couleurs étaient vives et les murs couverts de photos de rues parisiennes. Tout ici indiquait que l'occupante des lieux avait parcouru le monde et accumulé une grande expérience. Des plaids bleus et marron avaient été jetés sur le canapé chocolat aux coussins moelleux qui trônait dans un coin. À côté était installé un banc d'un blanc immaculé. J'avais vu le même dans le donjon.

Je me suis forcée à détourner les yeux.

Son parfum entêtant aux notes de jasmin et de rose a pénétré mes narines. Elle se tenait derrière son bureau. Me souvenant de la façon dont elle avait observé Cameron jouer avec moi au sous-sol, j'avais du mal à soutenir son regard. Elle m'effrayait toujours autant. Je savais que j'avais commis une erreur. Et d'après son expression sévère, elle s'apprêtait à me passer un savon.

Je me suis assise.

— Non, a-t-elle lâché. Tu ne restes pas.

Sa réaction était sans doute liée au fait que j'avais passé la soirée de la veille en compagnie de Cameron et de Richard. J'ai cherché les mots qui me permettraient de lui exposer mon point de vue sans leur causer de problèmes. J'étais prête à parier qu'ils avaient peur d'elle eux aussi.

— Je t'aime bien, Mia. En fait, je t'aime vraiment beaucoup.

— Oh...

— C'est pour cette raison que je voulais te parler.

— OK.

— Aimes-tu travailler ici ?

— Oui.

— Veux-tu continuer à travailler ici ?

Mon cœur a manqué un battement.

— Oui.

— Je serai brève. Ce que je vais te dire doit rester entre nous.

Elle s'est redressée.

— Peux-tu me le promettre ? Que notre conversation restera entre nous ?

— Oui.

Elle a planté son regard dans le mien comme si elle évaluait ma sincérité.

— Ton bien-être est essentiel, a-t-elle ajouté en baissant le regard, pour nous, les « filles ».

Merci d'avoir partagé ça avec elle, Richard !

— Le directeur t'a engagée à cause de ton innocence.

— Oh...

— C'est une qualité attrayante qui apporte beaucoup de plaisir à nos clients.

J'avais la bouche sèche.

— Ajoutée à ta sexualité fleurissante, elle fait de toi un être extrêmement désirable. C'est un danger pour toi.

J'ai dégluti péniblement.

— Nous, et quand je dis « nous », je parle des filles, voulons te protéger, Mia.

— Je sais que vous prenez soin de moi. Je l'apprécie.

— Me fais-tu confiance ?

— Oui, Scarlet.

Elle a ouvert un tiroir et en a sorti un petit sachet bleu et brillant.

— Les filles et moi t'avons acheté un petit quelque chose.

Elle a levé une main.

— Nous avons beaucoup réfléchi et débattu à ce sujet. Nous pensons que cela pourrait te sauver.

L'espace d'une seconde, j'ai songé qu'il pouvait s'agir d'une bombe lacrymogène, mais je n'étais plus aussi naïve.

— Vous m'avez acheté un *sex toy* ?

— Il faut canaliser ce... besoin.

Mes joues se sont enflammées.

— Active la puissance maximum et pose ça contre ton clitoris.

Elle a consulté sa montre.

— Reviens me voir lorsque tu auras terminé.

— Quoi ? Quand ?

— Maintenant.

— Maintenant ?

— Ma chère Mia, tu te promènes dans un club BDSM en dégageant assez d'innocence et de sensualité pour que nos clients les plus expérimentés jouissent dans leur pantalon.

Elle m'a confié le sac.

— Je fais ça pour eux autant que pour toi.

J'ai pressé le sachet contre ma poitrine.

— Puis-je l'emporter chez moi ?

— Non. Garde-le dans ton bureau et utilise-le régulièrement, s'il te plaît.

Elle a écarquillé les yeux.

— Va dans le bureau de Richard. Il est avec une cliente. Sa porte est équipée d'un verrou.

J'ai hésité.

— Mia, sois gentille.

Elle a souligné ses paroles de son index.

— Assure-toi d'avoir deux orgasmes avant de venir me voir.

Elle m'a chassée.

— Prends ton temps. Personne ne te dérangera.

— C'est très clinique.

— As-tu besoin de mon assistance ?

— Non.

— Contrairement à M. Trouville, je saurai si tu l'as vraiment utilisé. Nous prendrons un thé ensuite.

— Puis-je le faire plus tard ?

— Non.

— Et le spa ?

— Tu veux que je te fouette pendant que tu l'utiliseras ?

Elle m'a adressé un sourire moqueur.

— Je suis sûre que nous aimerions cela toutes les deux.

Je me suis précipitée vers la porte, le sac à la main, le visage écarlate.

Une fois enfermée dans le bureau de Richard, je me suis appuyée contre le mur. Il n'était pas question que je me serve de ce truc. Et certainement pas ici. J'ai sorti la boîte du sachet et j'ai observé la photo du vibromasseur argenté à l'extrémité ovale baptisé « L'ami magique ».

Je me suis laissée tomber sur le canapé en cuir, abattue.

Scarlet n'avait peut-être pas tort. Si je parvenais à diminuer d'un cran le désir que je ressentais pour Richard, il serait sans doute plus facile d'arrêter de fantasmer à son sujet. Bien que je me touche rarement à cet endroit, quelque chose me disait que Scarlet savait de quoi elle parlait. Elle connaissait probablement tout ce qu'il y avait à connaître en matière de sexe. Fréquenter une telle créature avait quelque chose de rassurant. Je ne voulais pas la décevoir. Ni elle ni Charlie. Or cette dernière m'avait envoyée dans le bureau de Scarlet. Elle devait donc être au courant.

J'ai déballé le *sex toy*. Ainsi, elle aurait l'impression que j'avais suivi ses ordres. Mon cœur s'est serré comme si elle se tenait devant moi en cet instant, agitant son fouet et attendant que je me lance. Que je jouisse.

Après avoir fermé les stores et vérifié que la porte était verrouillée, je suis retournée m'installer sur le canapé. Au moins, elle croirait que je l'avais fait.

Sans y penser, j'ai allumé le vibromasseur et ajusté la puissance.

La part dépravée de mon cerveau me provoquait.

J'ai baissé ma culotte sur mes cuisses et je me suis allongée en prenant une profonde inspiration. J'ai remonté ma jupe et écarté les cuisses, exposant mon sexe. Cette scène était délicieusement déplacée. Je me suis rassurée en me rappelant que j'avais reçu l'ordre de le faire. Je n'avais pas vraiment le choix. Avec cette pensée en tête et excitée au plus haut point, j'ai ouvert les boutons de mon chemisier lentement et j'ai tiré sur mon soutien-gorge.

L'objet a rencontré mon téton, vibrant contre la chair délicate...

Bon sang, c'est bon.

Mes tétons ont durci aussitôt, leur pointe dressée exigeant plus de caresses. Mon sexe se contractait sous cette sensation et devant la promesse de l'extase imminente que je tentais de nier.

— Oh, je t'en prie, ai-je supplié.

Lorsque le *sex toy* a rencontré mon clitoris, une violente vague de plaisir a déferlé sur moi. Une décharge électrique. Mon esprit s'est embrumé...

C'était *son* bureau.

Les caresses de Richard m'avaient procuré exactement la même sensation. Ses doigts caressant mes cuisses, m'invitant à les écarter davantage. Comme je le faisais en cet instant. D'une main, je pressais le jouet contre mon sexe et, de l'autre, je pinçais mes tétons à tour de rôle. J'imaginais que c'était les mains de Richard qui me poussaient vers ce paradis inconnu.

Sur le dos, j'ai écarté les jambes pour Richard...

Ses mains couraient langoureusement sur mon corps, l'explorant, comme s'il me découvrait pour la première fois, s'attardant sur mon ventre, sur mes reins, et me pressant contre lui.

Sa langue encerclait mes tétons dressés, prenant le relais de ses doigts qui les pinçaient en guise de punition. Alternant de l'un à l'autre et refusant d'abandonner. Il étouffait mes soupirs de sa bouche. Ses lèvres invitaient les miennes à s'ouvrir. Sa langue s'insinuait en moi jusqu'à prendre le contrôle du baiser, me forçant à la soumission. Cette excitation délicieuse me faisait mouiller alors qu'il léchait mon clitoris et le stimulait, me propulsant dans un monde extatique.

J'agitais le vibromasseur contre mon sexe, de haut en bas, me laissant emporter par ces sensations merveilleuses alors que j'imaginais Richard, le visage enfoui entre mes cuisses, sa langue me fouillant sans répit pour me procurer un orgasme bouleversant.

Il sait que j'en ai besoin. Que j'ai besoin de lui. Pourquoi me refuse-t-il ce soulagement ?

— Richard, ai-je soufflé.

Mon corps s'est contracté alors qu'il était secoué de violents tremblements. J'étais prisonnière de cette fièvre et je n'arrivais plus à respirer.

— Oui, oh, oui !

J'ai basculé, haletant bruyamment, les joues roses, savourant jusqu'au dernier instant les frissons qui me traversaient.

Il était si agréable d’être entourée par les objets de Richard, et le fait que Scarlet m’ait donné la permission de venir ici me réconfortait. Si cet exercice visait réellement à discipliner mon désir, c’était un échec. Je ne pensais à rien d’autre qu’à lui.

Mon obsession était presque aussi intense qu’un peu plus tôt.

Sachant que je devrais affronter Maîtresse Scarlet, et ses ordres stricts planant au-dessus de moi, j’ai rallumé mon nouvel ami. Elle ne pourrait pas dire que je ne m’étais pas montrée obéissante.

— Épique ?

— Oui, ai-je confirmé devant Maîtresse Scarlet, c'était épique.

Voulait-elle vraiment que j'entre dans les détails au sujet de l'expérience que je venais de vivre grâce à son cadeau ?

— Tiens.

Amusée, elle m'a tendu une tasse de thé pleine à ras bord tout en me scrutant. La façon dont son expression s'était adoucie montrait qu'elle avait obtenu la preuve de mon obéissance.

J'ai pris le mug à deux mains pour me réchauffer et j'ai inspiré les effluves citronnés. Hum... Délicieux... Cette odeur me rappelait... Cameron ?

Scarlet a fait un pas vers moi.

— Mia ?

— Vous m'avez dit que le cadeau venait de vous, des filles ?

Elle m'a forcée à lever le menton de ses doigts parfaitement manucurés.

— Va-t'en à présent. La cliente de Richard ne va pas tarder à partir.

J'ai pris mon thé et je suis sortie en me demandant si le *sex toy* m'avait vraiment été offert par les filles. Venais-je de succomber volontairement à la punition de Cameron pour l'avoir défié au cours du dîner de la veille ? Ses griffes étaient profondément ancrées dans mon esprit. Sa force de persuasion, sa sombre domination sur moi l'avaient emporté encore une fois. J'étais piégée quelque part entre l'excitation et la colère.

Mais je n'avais pas le temps de ressasser mes soupçons. J'avais quitté mon bureau depuis trop longtemps. La session de Courtney s'était terminée et Richard l'escortait jusqu'à la sortie. À voir son expression, même de loin, je devinais que toute tension s'était dissipée en elle, remplacée par un bonheur difficile à définir. Les joues de Courtney étaient roses, son visage apaisé. Elle était radieuse. Je me demandais ce que Richard lui avait fait.

L'ascenseur menant à la sortie l'a emportée loin de moi et du club.

Richard a pivoté et s'est dirigé droit sur mon bureau.

— Où étiez-vous ?

— Eh bien, j'étais...

— Vous feriez mieux de choisir vos mots avec précaution. Parlez de la météo, du trajet jusqu'ici. Ce genre de choses. N'abordez pas d'autre sujet avec mes clients, s'il vous plaît.

— Elle avait l'air terrifiée.

Il a reconnu que j'avais raison d'un léger mouvement de la tête et son regard s'est posé sur mon bureau. Il a vu mon thé et l'a pris pour le renifler avant d'en boire une gorgée.

— Earl Grey ?

— Oui.

Il m’a dévisagée.

— Depuis quand buvez-vous de l’Earl Grey ?

— C’est Scarlet qui me l’a fait.

— Je vois. Et quand je dis ça, comprenez que rien ne m’échappe, Mia. Rien. Je sais tout ce qui se passe ici. Chaque détail de chaque minute qui s’écoule dans ce club.

Mes joues se sont enflammées alors que je repensais à ce que je venais de faire dans son bureau...

— Ne recommencez pas, a-t-il ordonné.

J’allais lui dire qu’il ne savait rien, qu’il ne pouvait pas savoir, mais je me suis interrompue de peur de me trahir.

— Je ne me souviens pas de vous en avoir donné la permission, a-t-il ajouté en s’éloignant vers le couloir réservé au personnel.

Bon sang, c’est sexy.

Il bluffait et il était vraiment doué.

— Courtney aurait besoin d’un vrai thérapeute, ai-je lancé dans son dos.

Il s’est tourné.

— D’une aide professionnelle, ai-je précisé.

— C’est ce que nous lui offrons ici.

J’ai haussé les sourcils.

— Mon bureau, a-t-il crié, maintenant !

Je l’ai suivi en silence.

Richard s’est appuyé sur le bord de son bureau. Il y avait quelque chose d’inquiétant dans sa position. Peut-être parce qu’elle me rappelait le jour où je l’avais supplié de me rendre mon travail, si on pouvait le dire ainsi, comme il l’avait indiqué.

Au cours de la dernière heure, j’avais vécu un fantasme saisissant qui le mettait en scène. Le genre de rêve que l’on garde pour soi, le genre que j’espérais qu’il ne lisait pas sur mon visage.

— Quand vous voulez, a-t-il lâché.

— Quoi ?

— L’expression appropriée est « Veuillez m’excuser ». Vous avez l’air d’une adolescente rebelle face à ses parents. Voulez-vous partager vos pensées avec moi ?

— Courtney avait l’air terrifiée.

— Son expression reflétait ses émotions.

— Elle ne semblait pas vouloir descendre.

— Uniquement parce que vous avez suggéré qu'un autre homme serait présent également.

J'ai dégluti péniblement, ma conscience me poussant à me taire. Mais ma bouche a ignoré mon cerveau.

— Que lui avez-vous fait ?

— Nous lui avons offert une séance de thérapie.

On appelle ça thérapie, maintenant ?

J'ai froncé les sourcils.

— Nous ?

Richard a désigné le mur.

— C'est une porte dissimulée. Chaque bureau en est doté. Elle mène au donjon. Courtney est une cliente de Cameron.

J'ai posé les yeux sur le papier peint, à peine capable de croire que le mur impeccable dissimulait une porte.

— Ce que je m'apprête à partager avec vous est confidentiel, a indiqué Richard. Courtney a été abusée sexuellement lorsqu'elle était petite. Après quinze ans de mariage, elle n'arrivait toujours pas à avoir d'enfant, alors elle a recherché une thérapie alternative.

— Elle est stérile ?

— Elle a une aversion pour le sexe. Nous l'avons soignée.

— Comment ?

— Premièrement, en travaillant avec son époux, nous l'avons désensibilisée au toucher. Charlie a escorté son mari par l'entrée du sous-sol.

— Pourquoi n'est-il pas passé par l'entrée principale ?

— En tant que soumis, les clients doivent d'abord prendre le premier ascenseur, acceptant ainsi le défi que représente un tel changement. Lorsqu'ils montent dans le second, ils se donnent la permission de se soumettre.

Il a montré sa tête.

— C'est subliminal, bien sûr.

— Si elle a été abusée, ne risquez-vous pas d'aggraver la situation ?

— C'est elle qui a demandé à venir ici, Mia.

— Peut-être a-t-elle besoin d'un thérapeute différent.

— Quinze ans de thérapie traditionnelle ne lui ont apporté aucune solution, ce qui prouve que parler ne fonctionne pas. Pas pour elle, en tout cas. Son mari travaille dans le bâtiment. Ils avaient besoin d'être guidés.

— A-t-elle dit que cela l'avait aidée ?

— C'était sa dernière séance. Les différentes sessions l'ont aidée, oui.

— Comment le savez-vous ?

Richard a croisé ses bras sur son torse.

— Elle est enceinte.

Je continuais à douter. Richard avait adopté la position qu'il prenait pour intimider les autres. J'ai posé une main sur ma hanche.

— Alors, elle ne devrait pas boire d'alcool.

Il a plissé les yeux.

— L'expression qu'elle avait est celle qu'ont tous nos clients lorsqu'ils quittent le club. Elle est due à l'euphorie. Le moyen d'y parvenir est différent, simplement.

Tout ce qu'il avait à faire pour me séduire était de se tenir là. J'ai chassé mon fantasme troublant et j'ai lutté contre l'envoûtement que Richard Booth provoquait chez tous ses interlocuteurs. Il était dominateur, autoritaire, mystérieux.

Mon regard s'est porté sur les photographies.

— Que vous est-il arrivé ?

— Que voulez-vous dire ?

— Pourquoi faites-vous ça ? Vous m'avez confié que vous étiez courtier en Bourse auparavant.

— En effet.

— Mais plus maintenant.

— C'est évident.

Il a rompu la tension avec un sourire.

— Pourquoi ce genre de métier ?

— J'aime ça.

— Pourquoi ?

— Avez-vous changé de vocation ? Je croyais que vous étiez devenue psychologue, mais je me demande à présent si vous n'êtes pas flic.

— Cameron est-il votre psychiatre ?

Richard a contemplé la photo de lui en train d'escalader une falaise.

— Vous voulez voir comment il s'y prend ?

Mon esprit s'est mis à bouillonner devant ce qu'impliquaient ses paroles. Richard a marché vers le mur.

— Nous éludons souvent la vérité à cause de la douleur qu'elle nous procure.

Il a poussé le mur et la porte est apparue.

— Je devrais retourner à mon poste, ai-je tenté.

Il l'a ouverte.

— Suivez-moi.

— Pas question. Pas après ce qui s'est passé la dernière fois.

J'avais rougi.

— Ne vous ai-je pas prouvé que vous pouviez me faire confiance ?

— Vous saviez que je dirais quelque chose, n'est-ce pas ? Au sujet de Courtney ?

Il m'a pris la main et m'a entraînée vers la porte. Ensemble, nous avons descendu un escalier en bois. Les murs beige clair donnaient une teinte rassurante aux spots incrustés dans le sol.

Cameron était peut-être en compagnie d'un autre client qu'il fouettait sans compassion. Je n'étais pas sûre de vouloir assister à cela. J'aurais dû me taire. À la place, nous l'avons trouvé assis en tailleur, en pleine médiation dans une salle vide. Richard m'a guidée à l'intérieur et s'est éloigné, mettant une distance entre nous tandis qu'il s'appuyait contre le mur avec nonchalance. Cameron s'est étiré lentement avant de se lever avec grâce.

— Docteur Cole, a dit Richard. Nous parlions de votre expertise. Mia aimerait une démonstration.

L'air était trop épais pour respirer normalement. Comptant mentalement le nombre de marches que je devrais parcourir pour remonter à l'étage, je me suis tournée vers la porte. Mais Richard l'a fermée.

Cameron m'avait montré sa force la veille, au cours du dîner, lorsqu'il avait agrippé ma cuisse et bloqué ma circulation sanguine. J'avais peur d'imaginer ce dont il était capable ici.

Je me suis dirigée vers la sortie. Richard s'est interposé.

— C'est une réaction normale.

J'ai levé les yeux vers lui.

— Je vous en prie, laissez-moi partir.

— Mia, a dit Cameron d'une voix basse et rassurante.

Richard m'a fait signe de me tourner.

— Nous ne vous toucherons pas. Je vous le promets. Il n'y aura rien de sexuel au cours de cette séance.

Séance ?

J'avais la bouche sèche, soudain.

Cameron nous a observés avec intensité. Mes pensées ont dérivé vers la nuit dernière, la façon dont Cameron avait planté son couteau dans sa viande, le sang qui coulait dans son assiette. Il y avait quelque chose de dangereux dans la précision de ses gestes. Il aurait fait un bon chirurgien, mais non, il avait choisi la psychiatrie et utilisait à présent son expertise troublante pour me disséquer.

— Nous pensons que vous devez mieux comprendre ce que nous faisons si vous voulez passer quelque temps avec nous ici, a indiqué Cameron.

— Vous ne me toucherez pas ? ai-je demandé en lançant un regard en coin à Richard.

— Nous nous contenterons de parler, a confirmé Cameron. Vous avez notre parole.

— Parler de quoi ?

— Commençons par cette pièce. Comment la trouvez-vous ?

Je me sentais étourdie.

— Vide.

Mes mains tremblaient.

— Ai-je fait quelque chose de mal ? ai-je ajouté.

— Je me doutais que vous diriez ça, a répondu Cameron. Vous avez une piètre estime de soi. À en juger par votre manque d'assurance, vous souffrez également de la peur de l'abandon.

— De l'abandon ?

— Vos parents vous ont abandonnée.

— Ils sont morts. Ils ne m'ont pas abandonnée.

Cameron a croisé les bras. Je me suis demandé si ce langage corporel était destiné à m'intimider. Ils se tenaient tous deux dans la même position. J'ai essayé de déchiffrer l'expression de Cameron, mais son regard était braqué au sol et il semblait perdu dans ses pensées. Puis j'ai été prise d'un violent désir de les satisfaire, de les pousser à abandonner cette position qui me disait que je les avais déçus.

Je détestais ce silence.

— Quoi qu'il en soit, j'ai surmonté cela à présent.

Le visage de Richard est demeuré impassible.

— C'est bon à entendre, a commenté Cameron. Puis-je approcher ?

Il a levé la main lentement.

— Je ne vous toucherais à aucun moment.

J'ai hoché la tête pour lui donner ma permission et il a parcouru le fossé qui nous séparait.

— Amusons-nous un peu. Vous pouvez poser les questions que vous voulez à Richard. Disons que je vous en accorde cinq ou six. En contrepartie, je vous en poserai dix. Je sais que vous mourez d'envie d'en apprendre plus sur lui. C'est l'occasion parfaite. Cependant, vous ne l'interrogerez pas sur sa vie avant qu'il rejoigne le club. C'est entendu ?

J'ai rougi. Jusqu'où serais-je capable d'endurer cela sans m'évanouir de honte ?

— Mia, à vous l'honneur, a déclaré Cameron.

C'était ridicule. Il me prenait pour une gamine. Pas question que j'entre dans son jeu.

— Posez votre question, a-t-il insisté sévèrement.

— Avez-vous une petite amie ? ai-je demandé en hâte, stupéfaite par l'austérité de Cameron.

— Non, a répondu Richard avec un sourire contagieux. Je vous l'ai déjà dit.

J'étais soulagée que Cameron se détende.

— À mon tour. Quel est votre premier souvenir ?

J'ai grimacé en essayant de fouiller ma mémoire.

— Moi, assise sur le canapé à la maison.

Cameron a fait un signe en direction de Richard.

— Avez-vous un petit ami ? ai-je lâché en souriant à mon tour.

— Non, a indiqué Richard en partageant un regard amusé avec Cameron.

— Quel est votre souvenir d'enfance préféré ? s'est enquis Cameron.

— Hum...

Je sondais mon esprit pour retrouver les images.

— Qu'entendez-vous ? a-t-il murmuré.

— Il y a un chien qui aboie. Je crois que c'est un rottweiler. Comment le savez-vous ?

— Vous avez regardé sur votre gauche. Cela signifie que votre cerveau s'est souvenu d'un son.

Il a fait un pas de plus.

— Essayez d'attraper ce souvenir agréable.

J'ai pressé une main sur ma poitrine.

— Une fête d'anniversaire. Le mien.

— Posez une question à Richard.

Je suis revenue dans la pièce, profondément ébranlée. Cet anniversaire avait-il été le jour le plus joyeux de mon enfance ? Pourtant, mon père avait passé la journée étendu sur le canapé, plongé dans une stupeur alcoolisée.

J'ai observé Cameron et Richard, m'efforçant de trouver une autre question, ayant perdu le compte.

— Je vous donne une astuce, a dit Cameron. Posez une question ouverte.

— Oh, d'accord. Aimez-vous votre secrétaire ?

Je lui ai adressé un large sourire, prenant conscience qu'il ne s'agissait pas d'une question ouverte, mais tout cela me rendait nerveuse et réfléchir était un défi.

— Beaucoup.

J'allais poursuivre sur ce thème lorsque Cameron est entré dans mon champ de vision.

— Le jour où votre père est mort, votre belle-mère vous a emmenée à la chapelle funéraire. Vous en rappelez-vous ?

— Oui. Comment le savez-vous ?

— Elle avait besoin de vous. Vous étiez la plus forte des deux.

Il a de nouveau désigné Richard.

Cet échange me donnait le vertige et un étrange mélange d'émotions m'envahissait. Regarder Richard et entendre sa voix entre deux interventions de Cameron me rassurait.

— Avez-vous aimé notre baiser ? ai-je dit, me sentant courageuse.

— Oui, a répondu Richard, beaucoup.

J'avais de nouveau posé une question fermée. Mon esprit était trop embrouillé par ces sensations inhabituelles pour que je me concentre correctement.

— Pourquoi m'avoir repoussée ?

— Parce que c'était... trop agréable. Je tiens beaucoup à vous.

Cameron a posé les yeux sur Richard et ils ont eu un échange silencieux. Richard a hoché la tête imperceptiblement tandis que j'essayais de comprendre.

— Ce baiser m'a donné envie de vous prendre dans la piscine, a ajouté Richard, mais je me considère comme un gentleman.

J'ai souri devant l'expression de son visage, que je n'avais encore jamais vue jusque-là. Il a soutenu mon regard avec affection. Quelque chose s'est passé en moi, comme si ces nouveaux souvenirs chassaient les plus anciens.

Cameron a hoché la tête avec approbation.

— Quelle est la couleur de la robe que vous portez ?

J'ai froncé les sourcils, troublée qu'il ait compris...

Ma belle-mère et moi étions assises sur un vieux sofa taché dans la chapelle.

— Bleu, ai-je marmonné.

Le directeur des pompes funèbres discutait avec ma belle-mère au sujet du cercueil qui répondrait le plus à nos besoins. Lorraine avait demandé le moins cher.

Mes lèvres tremblaient.

— Partagez cette pensée avec nous, Mia.

— Je ne me souviens pas des funérailles.

J'ai chassé les larmes qui menaçaient de couler.

— Je crois que Lorraine a décidé qu'il était préférable que je n'y aille pas. Je voulais y aller.

— De quoi vous souvenez-vous encore ?

— Lorraine était en colère. N'est-ce pas la première étape du deuil ?

— Pleurait-elle ?

— Je ne crois pas...

Cameron a pris un air songeur, son regard trouvant celui de Richard de nouveau alors qu'ils dialoguaient en silence. Des amis proches étaient-ils vraiment capables de communiquer par télépathie ?

— Quel est votre souvenir le plus heureux ? a répété Cameron, rompant ma transe.

Je me suis tournée vers Richard et j'ai pris conscience que le soir où j'avais nagé dans sa piscine était mon meilleur souvenir. Le soir où il m'avait embrassée. La façon dont ses mains avaient couru sur ma peau, délicatement. La promesse d'approcher de cet amour hors de portée.

— Que voyez-vous ?

— Les étoiles.

J'avais envie de dire que je voyais le visage de Richard, mais j'étais trop gênée.

— En fait, je ne peux pas les voir à cause du brouillard.

Richard a souri.

— Nous ne parlons plus de votre enfance, n'est-ce pas ?

— Non, je ne veux plus y penser.

— Ah..., a soufflé Cameron. Nous y voilà.

— Quoi ?

Je me suis mordu la lèvre.

— Pardon ?

— Parlez-moi de votre père.

— Quand j'étais enfant, il travaillait dans une entreprise d'import-export. Après avoir quitté ma mère, il a déménagé à Los Angeles où il travaillait dans une boutique de vins à Pasadena.

Je me suis tournée vers Richard qui m'a adressé un sourire d'encouragement.

— Mon père a divorcé de ma mère parce qu'elle était accro à la drogue.

Si l'un d'entre eux m'a jugée, ils n'en ont rien montré sur le moment. J'ai imaginé qu'ils étaient habitués à entendre toutes sortes de confessions sordides ici.

— Vous êtes fille unique ? s'est enquis Cameron.

— Oui.

— Comment était votre père avec vous ?

— Il ne m'accordait pas beaucoup de temps, pour être honnête.

— Comment le viviez-vous ?

— C'était tout ce que je connaissais, ai-je répondu en levant les mains, sur la défensive. Je ne me suis jamais droguée. Jamais.

— Avez-vous choisi de rester avec votre mère ?

— Je ne voulais pas. J'ai supplié mon père de m'emmener avec lui. Il affirmait que ma mère avait besoin de moi. Alors, je suis restée à Charlotte.

— Vous n'êtes pas responsable de sa mort, a indiqué Cameron.

— J'aurais dû être présente.

J'avais honte.

— Elle a fait une overdose de cocaïne.

— Où étiez-vous ?

— À l'école.

J'ai baissé les yeux.

— J'avais toujours réussi à deviner ses intentions jusque-là. Je savais quand elle s'apprêtait à s'accorder une « bonne dose » comme elle disait. C'était la seule chose qui la rendait heureuse.

— Vous avez trouvé son corps ?

J'ai haussé les épaules.

— J'ai quand même fait mes devoirs ce soir-là.

— Vous avez quand même fait vos devoirs ?

— Il y avait tellement de monde à la maison. Des voisins, des policiers et d'autres personnes de la famille. C'était mon excuse pour ne pas avoir à leur parler. Je ne supportais pas leur façon de me regarder.

— Alors, vous êtes venue vivre avec votre père.

— J'ai déménagé en Californie pour vivre avec lui et sa seconde épouse, Lorraine. Je me sentais coupable parce que j'en rêvais depuis toujours. Le seul moyen d'y arriver était que ma mère meure.

Cameron a hoché la tête comme s'il comprenait tout, l'angoisse, la souffrance, la douleur. Et les regrets.

— Chaque premier dimanche du mois, je vais manger chez IHOP, ai-je poursuivi. Celui sur Ventura, dans Sherman Oaks. Mon père et moi y mangions chaque dimanche.

J'ai souri.

— Il commandait toujours la même chose. Encore maintenant, j'attends pour m'installer à la même table. Je commande les plats qu'il aimait. La même chose, chaque fois. Un café, des gaufres et du porridge. Je ne mange jamais le porridge.

— Pourquoi le premier dimanche de chaque mois ?

J'ai haussé les épaules. Je ne comptais pas partager avec eux que je ne pouvais pas me permettre d'y aller plus souvent.

Ignorant le silence dont Cameron se servait pour me pousser à parler, j'ai soutenu son regard, afin qu'il comprenne que j'en avais terminé.

— La douleur de votre enfance, a-t-il observé, a une empreinte sur vous. La vie est un long trajet et vous avez commencé la vôtre dans un crissement de pneus.

Je les ai regardés tour à tour.

— Je pensais que ça n'avait plus d'importance à présent.

— C'est ce que vous vous dites, a affirmé Cameron.

— Vous pensez que le SM pourrait m’aider à surmonter cela ?

— Ce n’est pas ce que j’ai dit, a répondu Cameron avec un sourire doux. Ce que je crois, Mia, c’est qu’il est temps pour vous de vous pardonner.

J'étais assise sur le banc, occupée à regarder les carpes nager en rond, formant des cercles hypnotiques à la surface. Nous avons un point commun, apparemment.

Au cours de la dernière heure, ma vie avait été bouleversée. Richard m'avait entraînée dans ce donjon par un passage secret dont je n'avais jamais soupçonné l'existence. Je m'étais attendue à y trouver Cameron en train de manipuler des accessoires étranges. Ou à me faire interroger sur le *sex toy*.

Je ne m'étais pas attendue à ça...

En utilisant le jeu, Cameron avait exposé mon cerveau et m'avait permis de voir ma vie différemment pour la première fois. Il s'était avéré que je traînais un tas de casseroles derrière moi sans même le savoir. Ce qui expliquait probablement mon manque de confiance en soi. Apparemment, j'avais toujours appartenu à la masse des détraqués.

Ces murs couverts de lierre de chaque côté du jardin nous séparaient du reste du monde. Je me demandais combien de personnes à l'extérieur menaient leur vie avec une boule au ventre en se persuadant que cette sensation était normale, comme celle que j'éprouvais en cet instant. Je caressais cette douleur lancinante, celle à laquelle je pensais pouvoir m'habituer.

Il était agréable d'être à l'extérieur et de me laisser distraire par ce jardin bien entretenu qui était un havre de paix. Je n'étais pas douée pour retenir le nom des fleurs et je ne reconnaissais que les quelques pâquerettes qui poussaient contre le mur sur ma droite. Ma mère adorait les pâquerettes, même si nous devions nous contenter de la version en plastique à la maison. Ce que Richard devait mépriser, je n'en doutais pas. Mais nous n'avions pas beaucoup d'argent et le peu que nous possédions était consacré aux besoins du quotidien, comme la cocaïne haut de gamme pour assouvir le vice de ma mère.

J'avais trouvé ses réserves une fois. Heureusement, elle m'avait surprise avant que je ne lèche la drogue. À sept ans, cela se serait mal terminé.

Je ne voulais pas penser à cette partie de ma vie à présent, pas quand la promesse de l'amour flottait à l'horizon. L'autoritarisme de Richard était si séduisant, si protecteur, si addictif.

Chaque matin, j'avais hâte d'arriver au travail uniquement pour être près de lui.

Cameron s'est approché de moi, ses lunettes de soleil m'empêchant de déchiffrer ses intentions. Je me suis levée pour l'accueillir et il m'a fait signe de rester assise.

— Le déjeuner.

Il a brandi le sac en papier qu'il tenait et m'a tendu une bouteille de Perrier.

— J'espère que vous aimez l'eau pétillante.

— Merci, Cameron.

— C'est Richard qu'il faut remercier.

Cameron m'a rejointe sur le banc et m'a confié le sac.

— C'est un *wrap* au poulet. Il vient de chez le traiteur en bas de la rue. Leurs produits sont frais. Richard y est allé spécialement pour vous.

— Oh, merci !

J'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur. *Pour moi*. Puis nous sommes restés à contempler la mare tous les deux et, pour la première fois de ma vie, le silence ne m'a pas semblé gênant.

Il a croisé ses longues jambes.

— Je devrais vraiment venir plus souvent ici.

Le silence est retombé de nouveau, comme s'il voulait me prouver que son pouvoir avait disparu.

— Cinq cents dollars pour connaître vos pensées, a lancé Cameron.

J'ai gloussé.

— C'est « Un penny pour vos pensées ».

Il a grimacé.

— Selon mes estimations, si ce penny date du Moyen Âge et que l'on prend en compte l'inflation...

— C'est dingue.

— Que voulez-vous, je suis doué avec les chiffres.

Il avait un don pour mettre les autres à l'aise, à condition qu'il y soit enclin bien sûr, et je lui pardonnais son comportement chez *Polidor*, quand il s'était servi de moi pour attiser le penchant du sénateur DeLuca pour la punition.

— Comment vous sentez-vous ? a-t-il demandé.

— Croyez-vous que j'aie besoin d'une thérapie ?

— Le croyez-vous ?

— Je m'en suis sortie jusque-là.

Il s'est tourné pour mieux m'étudier.

— Je suis plutôt d'accord.

— Savez-vous toujours quoi dire ?

— Généralement.

Il m'a dévisagée par-dessus ses lunettes.

— Alors comme ça, Richard et vous vous êtes embrassés.

Il a hoché la tête.

— J'approuve.

— Il ne s'est rien passé.

Il a haussé les sourcils.

— Croyez-moi, il s'est passé quelque chose.

— Nous n'avons pas... vous savez.

— Je n'étais pas certain que quelqu'un soit capable d'atteindre ce cœur. Apparemment, je me trompais.

— Comment le savez-vous ?

Il a levé ses lunettes pour les caler sur son crâne.

— Comment je sais quoi ?

— Que je suis amoureuse de Richard.

— Je ne parlais pas de vous.

J'ai regardé la mare sans la voir, mon esprit hanté par la possibilité que Richard ressente la même chose que moi.

— Richard est plus calme, a poursuivi Cameron. C'est la première chose que j'ai remarquée. Vous n'étiez là que depuis un jour. Bien sûr, il est entré dans une rage folle lorsqu'il a pris conscience qu'il avait des sentiments pour vous.

— Pourquoi ?

Cameron m'a dévisagée.

— Il vous repoussait.

— Est-ce Richard qui vous l'a dit ?

— C'est confidentiel.

— Comme cette discussion ?

— Exactement.

— Hier soir, dans la piscine, Richard a eu l'air horrifié que nous nous soyons embrassés.

— Vous avez mal interprété sa réaction.

— Je ne comprends pas. Les gens ne sont-ils pas censés être heureux lorsqu'ils découvrent qu'ils aiment quelqu'un et que cette personne les aime en retour ?

— Souvenez-vous, nous parlons de Richard Booth...

Il a secoué la tête.

— Il lui est arrivé quelque chose, n'est-ce pas ?

— Nous traversons tous des épreuves.

— Oui, mais les épreuves ne sont pas les mêmes pour tout le monde.

Il a fait la moue et j'ai compris ce que cela signifiait. J'ai détourné les yeux, respectant sa volonté de ne pas poursuivre cette discussion.

— J'espère que vous avez compris qu'*Envoûtement* est bien plus que ce qu'il semble être de prime abord.

— Les personnes qui ne répondent pas aux thérapies traditionnelles viennent au club en dernier recours.

— D'autres s'y rendent uniquement pour le plaisir, pour la douleur, ou pour les deux.

— Est-ce que Richard...

Cameron s'est penché en avant et a posé les coudes sur ses genoux.

— C'est un mode de vie que l'on choisit. Certains décident de boire chaque jour en dépit des dégâts qu'ils causent à leur foie. D'autres fument, et d'autres encore mangent excessivement. Nous avons tous nos béquilles.

J'ai tenté de trouver quelle était la mienne. J'aimais boire seulement de façon occasionnelle. J'oubliais de déjeuner un jour sur deux et je n'avais jamais fumé.

Cameron m'a étudiée longuement.

— Lorsque je vous ai emmenée dans le donjon, j'ignorais que vous étiez vierge.

Il s'est frotté le front.

— Je m'en veux de vous avoir fait ça. Après votre performance audacieuse dans le bureau de Richard, j'étais convaincu que vous aviez un penchant pour le sexe.

Je me suis mordu la lèvre, les joues roses.

— Cela n'aide pas, a-t-il commenté.

— Qu'est-ce que vous m'avez fait au restaurant ?

— Pouvez-vous être plus précise ?

— Vous m'avez pincé la cuisse.

— Oh, ça. J'ai diffusé de l'endorphine dans votre système sanguin.

— En me faisant mal ?

Je me suis avachie, gênée et fascinée en même temps.

— C'est ce que nous faisons ici, a-t-il expliqué. Nous contrôlons nos clients par la douleur. Nous leur procurons du plaisir par la douleur. Nous équilibrons ce plaisir avec la douleur.

Il était envoûtant.

— Nous annihilons la douleur par la douleur.

J'essayais de comprendre comment c'était possible.

— Alors, vous ne me détestez pas ? ai-je demandé.

— Pas du tout.

Il a étiré ses bras avant de les poser sur le dossier du banc.

— La douleur entraîne la sécrétion d'endorphine qui à son tour conduit à l'euphorie.

— C'est pour cette raison que je me sentais détendue ?

Il a souri.

— Entre autres choses.

J'ai rompu le contact visuel, refusant d'admettre qu'une part de moi avait aimé ça.

— Comment saviez-vous que je ne crierais pas ?

— J'ai fait votre profil, a-t-il répondu sur un ton sûr de soi.

J'ai posé les yeux sur lui, essayant de déterminer s'il avait conscience du poids de sa révélation.

— Vous êtes une soumise, a-t-il indiqué. Ce qui fait de vous une secrétaire parfaite pour le club. Il y a bien assez de dominants ici. Vous apportez une forme de repos. Et vous jouez votre rôle à la perfection.

Il a plongé son regard dans le mien.

— Aimez-vous me dominer ? ai-je dit.

— Rien ne me procure davantage de plaisir.

Il a esquissé un sourire.

— Si vous étiez mon esclave, vous seriez assise par terre en cet instant, la tête sur mes genoux. Je ferais courir mes doigts dans vos cheveux.

Des étincelles invisibles ont jailli de ma poitrine. J'ignorais ce qui était en train de se passer.

— Mais vous êtes celle de Richard, a-t-il conclu.

— Je croyais que j'étais indomptable.

Il avait l'air amusé.

— J'aime la fougue. Je prends du plaisir à soumettre mon esclave. Richard, en revanche, a besoin de quelqu'un de plus malléable. Sexuellement, bien entendu.

— Dites-vous cela pour m'aider ou pour me mettre en garde ?

— Croyez-moi. Les esclaves reçoivent tous les honneurs. Vous seriez pourrie gâtée. Encouragée à vous émanciper. Vous vous verriez offrir toutes les opportunités de développer votre potentiel dans chaque domaine. Nous encourageons nos femmes à s'épanouir.

— Alors, je serais autorisée à être moi-même ?

— Bien sûr que oui.

Son regard a parcouru le jardin et s'est posé sur la mare.

— Vous aimez ces poissons ?

J'ai dégluti.

— Ils sont apaisants à observer.

— D'après ce que j'ai entendu, vous allez avoir vos propres poissons bientôt. Ainsi qu'une nouvelle adresse.

J'ai tourné la tête vers lui.

— L'ami de Charlie a besoin de quelqu'un pour garder son appartement et apparemment vous êtes sur le point de devenir une résidente de Malibu.

— Vraiment ?

L'excitation m'a soulevé l'estomac.

— Votre loyer sera très bas. Une somme ridicule, même. Il s'avère que Charlie est très douée en négociation.

Il s'est levé et s'est étiré.

— Nous organiserons une soirée de crémaillère pour vous. Nous verrons si nous arrivons à effrayer Richard avec encore plus de normalité.

Il a ri.

— Cela risque d'être drôle.

J'ai ri à mon tour.

— Mia, dans la vie, il faut parfois y aller lentement.

Il a remis ses lunettes. J'ai essayé de déchiffrer son expression, mais j'avais le soleil dans les yeux.

— Pour votre information, a-t-il ajouté, je ne vous aurais jamais expédiée en Sicile. Et je n'aurais jamais autorisé quiconque à vous toucher, d'ailleurs.

Il m'a adressé un sourire aveuglant.

— C'est notre privilège. Vous allez avoir besoin d'aide pour déménager. Je vais demander aux filles de s'en occuper.

Je n'avais jamais envisagé la nécessité de faire mes cartons. J'ai poussé un profond soupir et je l'ai observé alors qu'il remontait l'allée en direction du bâtiment principal.

J'ai sorti mon téléphone et j'ai vu un appel en absence de Lorraine. Je l'ai rappelée, m'exhortant mentalement à ne pas lui annoncer que j'avais un nouvel appartement avant que tous les détails ne soient réglés.

— Comment va ma chérie ? a répondu Lorraine d'une voix rauque.

— Tu viens de fumer ?

— Bon sang, Mia, je suis à des milliers de kilomètres et tu es toujours sur mon dos.

— Désolée. Comment te sens-tu ?

— Je n'ai plus de nausées, Dieu merci.

— Je suis soulagée.

— Moi aussi. Et j'ai même réussi à aller au centre commercial hier.

— Génial ! Comment va tante Amy ?

— Ma grande sœur fait le nécessaire pour moi, comme toujours. Elle va peut-être me trouver du travail. Elle a une amie qui est serveuse dans un bistrot qui s'appelle *Pastis*. Apparemment, les

pourboires sont généreux.

— Tu te sens en forme pour reprendre le travail ?

— Je ne suis pas encore morte, a-t-elle observé avec un rire rocailleux.

— Tu sais ce que je veux dire.

— Oui, je sais. Nous sommes allées faire les boutiques pour me trouver une perruque aujourd'hui et Bobbi m'en a acheté une brune.

Elle avait l'air excitée.

— Ça me rajeunit de dix ans.

— Envoie-moi une photo.

— Je demanderai à Bobbi de le faire. Je suis nulle avec ce téléphone. Je suis désolée, ma chérie, j'ai oublié de te demander comment tu allais.

Les poissons semblaient me regarder, comme s'ils me mettaient au défi de lui dire que j'avais rencontré quelqu'un. Même si ce quelqu'un était insaisissable. Malgré ce que Cameron m'avait révélé, j'avais l'impression que Richard n'avait aucune intention de suivre ses sentiments.

— Tu es toujours là ?

— Oh, oui, rien de neuf ici.

— C'est difficile pour moi de te dire ça, Mia.

— Que se passe-t-il ?

— Eh bien, j'ai transmis la somme que tu m'as virée à la compagnie d'assurances. Le chèque m'a été retourné ce matin par la poste.

J'ai entendu le bruissement des feuilles dans le combiné et j'ai deviné qu'elle cherchait un document alors qu'elle parlait.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il a été rejeté.

— Tu les as appelés ?

— Oui, mais ils ont parlé de subvention spéciale et d'estimations. Franchement, ils m'ont perdue. Tu veux bien leur passer un coup de fil ?

— Bien sûr. Je les contacterai dès que je rentrerai à la maison. Qu'ont-ils dit exactement ?

— Ça n'avait aucun sens. Ils ont prétendu que mon compte était fermé.

C'était impossible. Avais-je fait une bêtise ? J'avais été un peu distraite ces derniers temps. Ignorant la boule qui s'était formée dans ma gorge, j'ai parcouru mentalement les derniers paiements que j'avais effectués. J'avais été en retard une fois, mais le département comptable m'avait accordé une semaine supplémentaire pour acquitter ma dette. Ce que j'avais fait.

— Je t'en prie, ne t'inquiète pas avec ça, ma chérie. C'est sans doute à cause de moi.

— Je regarderai. J'ai de l'argent.

— J'ai entendu dire que certaines compagnies d'assurances coupent les droits de leurs adhérents. J'espère que ce n'est pas ce qu'ils ont fait avec moi.

— Ne te fais pas de souci. Je m'en occupe.

— Tu es une si gentille fille, Mia. Je ne te mérite pas.

— N'importe quoi. C'est moi qui suis chanceuse de t'avoir.

— Ne laisse pas L.A. gâcher ma belle et douce Mia.

Elle a déposé un baiser sur le combiné avant de raccrocher. J'ai observé mon portable, sachant que je ne pourrais jamais lui révéler mon nouveau job ni même le fait que l'homme pour lequel je travaillais, celui qui monopolisait toutes mes pensées, était spécialisé dans la perversité.

Et encore moins lui avouer que j'étais tombée éperdument amoureuse de lui.

Un bain chaud m’attendait.

J’avais pris les paroles de Cameron à cœur. « Il est temps pour vous de vous pardonner. » Je m’étais même fait la promesse d’essayer d’être plus clément envers moi-même.

J’avais décidé de m’accorder quelques plaisirs que je ne m’autorisais jamais auparavant, comme celui de prendre un bain moussant. Je n’avais jamais trouvé le temps. Mais d’abord, je devais contacter l’assurance Blue West Medical. Je me suis assise au bord de mon lit, mon iPhone pressé contre mon oreille, attendant qu’un autre standardiste me renvoie vers un autre service, encore une fois. L’eau de mon bain refroidissait.

— Madame Lauren ? a lancé une voix féminine agréable à l’autre bout de la ligne.

— Oui.

Je craignais que la communication coupe, m’obligeant à tout reprendre à zéro.

— Je suis Karen Allen. Désolée pour l’attente. J’ai le dossier de votre mère sous les yeux, a-t-elle ajouté avec enthousiasme. On dirait que les factures ont été payées.

— Mais, ai-je répondu, vous avez retourné mon dernier chèque, enfin, celui que ma belle-mère vous a envoyé.

— En effet, sa facture était déjà payée.

— J’ai une copie du document ici. Je vous dois encore trente-quatre mille dollars.

Ma gorge s’est serrée. Je n’avais jamais prononcé le montant à voix haute jusque-là.

— Madame Lauren, vous ne nous devez plus rien.

— C’est impossible. Le dernier paiement que j’ai envoyé n’était que de six cents dollars, conformément à l’échéancier dont nous étions convenus.

— Je vous répète que votre dette a été acquittée, a affirmé Karen fermement.

Je pouvais l’entendre tapoter sur son clavier. Cette situation devenait frustrante. Visiblement, elle ne comprenait pas le problème.

— Mme Lorraine Granger est ma belle-mère, ai-je clarifié. Nous n’avons pas le même nom de famille.

— Je consulte son dossier en ce moment, a-t-elle insisté, tendue.

— Les derniers chiffres de son numéro de sécurité sociale sont 4406. Pouvez-vous vérifier que vous avez bien...

— ... le même numéro. Je vous le confirme.

— Je ne comprends pas. Qui a payé ?

— Votre belle-mère a bénéficié d’une subvention spéciale par l’intermédiaire de l’un de nos donateurs, a indiqué Karen.

— Qui est-ce ?

— Ils restent anonymes. C'est notre politique.

— Quelqu'un a payé pour l'intégralité du traitement de ma belle-mère ?

— Les fonds proviennent de l'un de nos donateurs, oui.

— Ne doivent-ils pas me demander la permission auparavant ?

Le silence a envahi la ligne le temps que je reprenne ma respiration.

— Votre mère est une femme très chanceuse. Sa dette a été complètement soldée. Vous devriez vous en réjouir.

— Pourriez-vous me le confirmer par écrit ?

— La lettre a déjà été postée, madame Lauren.

Étendue sur mon lit, j'ai contemplé le plafond alors que je tentais d'assimiler le fait que je n'avais plus aucune dette. À présent, si j'en avais vraiment envie, je pourrais quitter *Envoûtement*.

C'était la dernière chose que je voulais faire. Pas maintenant, pas après avoir trouvé un endroit où je me sentais vraiment à ma place, où j'étais acceptée pour ce que j'étais. J'avais peut-être même rencontré l'homme de ma vie.

J'ai roulé sur le ventre et j'ai serré mon oreiller contre moi. Les vagues du soulagement déferlaient sur moi tandis que je prenais conscience que ce calvaire était terminé. La lourde responsabilité de devoir obtenir les meilleurs soins pour ma belle-mère avait disparu. Qui avait bien pu payer ma dette ? Richard était-il un donateur du centre ? Il était assez riche pour que ce soit le cas. Comment pourrais-je lui demander si c'était lui ?

J'ai secoué la tête. Un *wrap* au poulet et une bouteille de Perrier, il n'en fallait pas plus à mon imagination pour divaguer complètement.

Un bon bain serait une manière parfaite de célébrer cette nouvelle.

La vapeur emplissait la salle de bains et le parfum de la vanille flottait dans l'air. J'ai laissé glisser mon peignoir sur mes épaules, puis au sol. Passer du temps en compagnie de Richard me donnait le sentiment d'être sexy et téméraire, et en cet instant je regrettais de ne pas avoir emporté le *sex toy* à la maison.

J'ai glissé les mains entre mes cuisses avant d'écarter lentement les plis de ma féminité pour trouver mon clitoris, le sentant gonfler sous mes doigts alors que j'imaginai qu'il s'agissait de ceux de Richard qui déclenchaient des sensations merveilleuses en moi.

Richard avait admis que notre baiser lui avait plu, mais quelque chose me disait qu'il ne m'appartiendrait jamais, qu'il ne pourrait jamais m'appartenir. Je ne serais jamais à la hauteur d'un homme comme lui. Pourtant, cette certitude ne rendait que plus facile le fait de le désirer. Il était plus sûr de fantasmer au sujet d'un mode de vie interdit dans ces conditions.

L'orgasme enflait en moi alors que mes yeux se fermaient...

Mes pensées dérivaien. Pourrais-je supporter de vivre une existence dans laquelle je succomberais chaque jour au désir d'un homme de me contrôler ? De me posséder ? Mon sexe s'est

contracté. J'avais chaud et je mouillais à l'idée que cet homme était Richard. Lui me contrôlant, me domptant, m'emportant au bord du gouffre...

Comme mes doigts le faisaient en cet instant, de plus en plus vite, me poussant vers la jouissance, éveillant les souvenirs de Richard en train de me fesser dans ce donjon. Cette salle de jeux aux murs écarlates qui promettait des heures de plaisir éprouvant...

J'aurais voulu que ce soit les mains de Richard, son toucher expert, qui provoquent cette frénésie. Peu importait mes efforts, jamais je ne parviendrais à reproduire l'effet qu'il avait eu sur moi, le plaisir qu'il m'avait procuré. Je voulais plus que tout m'abandonner à son savoir-faire.

Emportée par un violent orgasme, consumée par un fantasme où il me bâillonnait et m'attachait, m'utilisant pour satisfaire son propre désir, j'ai trouvé le soulagement en poussant un long gémissement avant de me briser en mille morceaux.

Je me suis écroulée au sol.

Puis je me suis glissée dans l'eau chaude, apaisant mes membres épuisés, et j'ai commencé à comprendre combien il était agréable de prendre soin de soi et d'assouvir ses besoins. Je ne me répugnais plus. J'avais l'impression de me voir pour la première fois. Toute la tension qui habitait mon corps s'est dissipée et la douleur dans mon cœur s'est atténuée. J'ai plongé dans le sommeil... Pour être réveillée en sursaut par la sonnette de la porte.

Je me suis enveloppée dans mon peignoir avant de me diriger vers l'entrée. C'était Bailey. Je lui ai fait signe d'entrer rapidement avant que quelqu'un ne me voie dans cette tenue qui ne laissait aucune place à l'imagination.

— Tu as une minute ? a-t-elle demandé.

— Bien sûr.

— Tu prenais une douche ? Désolée.

— Un bain, en fait.

— Tu ne prends jamais de bains.

— Je sais...

— Tara voit quelqu'un d'autre.

Ses traits se sont déformés et elle s'est mise à pleurer.

— Nous venons d'avoir une terrible dispute.

Je l'ai guidée vers le fauteuil où elle s'est écroulée, abattue. Je me suis accroupie devant elle et j'ai pressé son genou pour la réconforter.

— Que s'est-il passé ?

Elle s'est essuyé le nez.

— Tara ne parlait que de l'Australie. J'avais fini par me résoudre à la perdre. Je sais qu'elle a renoncé à son projet de partir à présent, mais elle passe de plus en plus de temps à Venice.

— Vous couchez toujours ensemble ?

J'ignore pourquoi j'ai posé cette question. Elle est sortie toute seule.

— Oui, a répondu Bailey. Depuis quelque temps, elle est plus expérimentée, aussi.

Je me suis demandé si je n'avais pas franchi une ligne que je n'étais pas prête à passer en posant cette question.

— Pourquoi tu demandes ça ?

— Eh bien, cela signifie qu'il y a toujours quelque chose entre vous. As-tu demandé à Tara si elle voyait vraiment quelqu'un d'autre ?

— Oui, a répondu Bailey en reniflant. Elle a nié.

— Bien.

— Je me sens terriblement mal. J'ai fouillé sa page Facebook pour trouver des preuves. Et son téléphone. J'ai trahi sa confiance et je me suis comportée comme une hystérique.

— L'amour nous fait parfois faire des trucs..., ai-je observé alors que je n'avais aucune expérience en la matière.

— Les femmes ont un instinct pour ce genre de choses.

— Tara t'adore, ai-je dit. Elle est indépendante et c'est aussi pour ça que tu l'aimes.

— Je ne sais pas si je pourrais supporter de la perdre encore.

— Tu ne l'as pas perdue.

— Non, mais je m'étais faite à l'idée qu'elle aille en Australie.

J'ai hoché la tête, reconnaissant qu'elle n'avait pas tort. Elle s'est essuyé le nez avec un mouchoir qu'elle gardait dans sa manche.

— Comment vas-tu ?

— Bien.

— Tu as vraiment fait ce strip-tease devant ton patron ?

J'ai rougi, me retenant de lui raconter le duo « Cameron et Mia » que nous avions joué dans le bureau de Richard. J'ai enfoui mon visage dans mes mains.

Bailey avait l'air stupéfaite.

— Tu t'es vraiment mise à poil devant ton boss ? Waouh, Mia !

J'ai écarté les doigts pour lui jeter un coup d'œil.

— Mia Lauren, tu m'impressionnes !

— Tu ne me trouves pas pathétique ?

— Tu avais de bonnes raisons de le faire. Comment Richard a-t-il réagi ? Allez, crache le morceau !

— Il a quitté la pièce.

— Oh...

— Puis il m’a rendu mon job.

— Vous en avez parlé ?

— Oui, il a été très gentil.

— Qu’est-ce qu’il a dit ?

— Que c’était courageux de ma part.

— Et comment ! Il attend probablement le bon moment pour planter ses griffes de pervers sur toi.

Bailey observait mon visage.

— Il a déjà fait une tentative ?

— Non.

— Mia, que s’est-il passé ?

— Il m’a fessée.

— Quoi ? Sérieux ?

— C’était plutôt excitant, en fait.

— Tu te fous de moi ?

Elle s’est redressée.

— Tu pourrais le poursuivre pour ça !

— J’ai aimé ça.

— Pourquoi t’a-t-il fessée ?

— J’avais fait quelque chose de mal. Ou c’est ce qu’il pensait, en tout cas.

— Tu as conscience que ce n’est pas normal ? Que ce n’est pas un environnement de travail normal ?

Elle m’a dévisagée.

Si elle apprenait mon escapade dans le donjon avec Cameron, Bailey débarquerait probablement au club pour les affronter tous les deux.

— Nos rapports restent très professionnels, ai-je affirmé. La fessée était un événement exceptionnel.

— Tu as perdu la tête.

J’ai éclaté de rire.

— J’adore travailler là-bas, Bailey.

Elle semblait en proie à un conflit intérieur.

— Eh bien, tant que tu es heureuse.

— Oh, Bailey !

J’ai enroulé mes bras autour de mes genoux.

— Je ne me suis jamais sentie aussi heureuse.

— Ne le laisse plus jamais te fesser, c'est compris ?

Cette simple pensée a suffi à me troubler. J'étais plus inquiète que cela ne se reproduise pas, mais je ne comptais pas l'avouer à mon amie. Un coup à la porte a interrompu notre conversation. Bailey a bondi du fauteuil pour aller à la fenêtre.

— C'est Tara.

Je me suis levée.

Tara est entrée et a attendu que Bailey ferme la porte derrière elle.

— Je savais que je te trouverais ici, a-t-elle dit.

— Nous sommes contentes que tu sois venue, l'ai-je rassurée.

Tara a croisé les bras sur sa poitrine.

— Toi, tu as le droit d'avoir une copine, a-t-elle poursuivi en me désignant, mais quand je pars surfer, tu pêtes les plombs ?

Mes épaules se sont avachies et je me suis sentie désolée pour Bailey.

— Nous sommes amies depuis des années, a-t-elle répondu. Mia et moi, nous nous connaissons depuis toujours. Il n'y a jamais rien eu entre nous.

Le regard accusateur de Tara a plongé dans le mien.

— Je lui ai rappelé combien tu l'aimais, Tara, ai-je déclaré, surprise de me retrouver dans cette situation.

— Mia, je vois tes tétons à travers ton peignoir, a indiqué Tara.

J'ai resserré les pans du vêtement.

— Je prenais un bain.

— Seule ? a sifflé Tara.

— Oui, seule, ai-je rétorqué. Je n'ai pas eu le temps de me sécher convenablement.

Elle semblait désemparée et elle a reporté son attention sur Bailey.

— J'ai eu peur que ce soit fini entre nous. Ce n'est pas le cas, n'est-ce pas ?

— J'espère que non, a répondu Bailey. Je suis désolée d'être si possessive. Je n'ai pas réussi à surmonter cette histoire de départ pour l'Australie. J'ai fait bonne figure, parce que tu étais tout excitée à cette idée et que je ne voulais pas étouffer ton côté aventurier. C'est aussi pour ça que je t'aime.

Les larmes se sont mises à couler sur ses joues.

— Oh, bébé, a lancé Tara, je n'irai nulle part.

Je me suis laissée tomber sur le fauteuil, rattrapée par les événements de la journée. Tara et Bailey se sont embrassées, réconciliées en un temps record. Elles étaient si adorables ensemble.

— Super ! ai-je lancé.

Elles ont fini par se séparer. Tara s'est approchée de moi.

— Alors, tu as réussi à récupérer ton job ?

J'ai placé mes jambes sous mes fesses.

— Oui. Merci de tes conseils.

— Pour être franche, je ne pensais pas que tu serais capable de le faire, a indiqué Tara. Je veux dire, c'était quand même un truc de salope...

— Eh !

Je me suis redressée, sur la défensive.

— C'est toi qui m'as donné l'idée.

— Ne te méprends pas. Je suis contente que tu aies retrouvé ton travail.

— Tu n'avais pas fait un truc du même genre pour obtenir ce poste ? est intervenue Bailey pour me soutenir.

— Pendant mon entretien avec les dominatrices, a répondu Tara, pas devant les hommes.

— Comme si ça changeait quelque chose, a observé Bailey.

— J'ai l'impression que c'est oublié à présent, ai-je déclaré en espérant que je ne me trompais pas.

— J'aurais aimé être là quand tu as fait ton show, a dit Tara.

Bailey lui a donné un coup dans le bras. Tara a ri et s'est écartée pour éviter une autre attaque.

— Je sais que je ne suis pas la seule à fantasmer sur ce qui s'est passé dans cette pièce.

Elle a haussé les sourcils.

— Eh ! s'est écriée Bailey. C'est ma meilleure amie, au cas où tu l'aurais oublié.

— Mia, tu es ma nouvelle héroïne, a poursuivi Tara. Ça doit être une première pour un club BDSM.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? a demandé Bailey.

— Avoir une vierge parmi eux, a expliqué Tara.

— Laisse-la tranquille, a rétorqué Bailey en la foudroyant du regard pour m'éviter d'avoir à le faire.

Blottie dans mon fauteuil, j'ai eu le sentiment que Tara savait exactement ce qui s'était déroulé dans le bureau de Richard le jour où je l'avais supplié de me rendre mon travail.

Quelque chose me disait que Tara avait encore des amis au club.

— Alors ? Qu'est-ce que tu en penses ?? a demandé Charlie.

Je ne rêvais pas. Nous nous tenions dans le salon du 3777 Bailbard Road, à Malibu, dans mon nouvel appartement en bordure de mer.

Nous étions entourées de cartons et des valises que Bailey et Tara m'avaient prêtées pour déménager. J'avais décidé de miser sur cette opportunité et j'avais donné mon préavis pour mon studio avant d'emballer ma vie dans des paquets et de partir sans même avoir visité mon nouveau chez-moi.

— Fais-moi confiance, avait affirmé Charlie, tu vas adorer.

Et elle avait raison. J'étais tombée amoureuse du spacieux et lumineux salon dès que j'avais mis un pied à l'intérieur. Devant nous, une grande baie vitrée donnait sur une terrasse avec vue sur l'océan. La vue n'était pas le seul élément qui me coupait le souffle. Il y avait aussi le parquet en bois massif et les tapis persans jetés çà et là qui ajoutaient une touche sophistiquée et apportaient une certaine harmonie aux différentes pièces. Un canapé moelleux couleur crème trônait au milieu du salon, près d'un fauteuil qui appelait à la détente, et une énorme télé Samsung était accrochée au mur. Je me sentais fébrile tant j'étais excitée.

Contre le mur de gauche se dressait un aquarium. Six poissons tropicaux parcouraient cet univers bleuté d'un bout à l'autre. Heureusement, je ne distinguais aucun arowana asiatique parmi eux.

J'avais abandonné mon studio au loyer modéré et j'aurais du mal à trouver un autre appartement aussi accessible considérant l'évolution récente des prix.

— Qui est le propriétaire ? ai-je demandé. Et s'il se rendait compte que l'appartement lui manque et qu'il veut revenir ?

— Tout va bien. Cela ne sera pas le cas.

— Ça n'a rien d'illégal, n'est-ce pas ?

Ce coup de chance semblait trop beau pour être vrai.

— Non.

Charlie a continué la visite en me guidant dans la vaste chambre dotée d'un lit *king size*. Elle donnait également sur l'océan. J'ai admiré la vue en essayant de prendre conscience que je ne rêvais pas et en me demandant si j'étais digne d'un tel luxe.

Charlie m'a prise par le bras pour attirer mon attention. Elle semblait aussi fébrile que moi. Elle m'a entraînée vers la salle de bains. Au milieu de la pièce, une énorme baignoire à pieds en porcelaine. Cet endroit me rappelait une photo d'un magazine tendance comme *Vogue*. Le genre que je feuilletais au supermarché, mais que je n'achetais jamais.

— Bien sûr, il y a aussi une douche.

Une pomme de douche surdimensionnée était suspendue dans une cabine à l'italienne aux murs carrelés de céramique. La cuvette des toilettes et les lavabos devaient avoir coûté une fortune eux

aussi. Des serviettes propres et moelleuses étaient suspendues sur un portant de designer.

— Il est chauffant, a expliqué Charlie.

— Le portant est chauffant ?

Je lui ai lancé un regard.

— Il peut faire très froid en hiver. Tu seras contente de l'avoir.

Déconcertée par tout ce luxe, et terrifiée à l'idée de tout gâcher, je l'ai suivie vers la cuisine ouverte. Les meubles étaient couleur crème et un îlot en marbre se dressait au centre. L'équipement était neuf, j'en étais presque sûre. Tout était trop parfait pour que l'appartement ait été habité. Je ne comprenais pas pourquoi son propriétaire ne voulait pas y vivre.

C'était une première pour moi de tant de façons. Je n'avais encore jamais ressenti le désir de me blottir contre un appareil électroménager, mais l'énorme frigo en inox, qui se tenait majestueusement entre deux placards à vitrines, semblait m'appeler.

— C'est ton cadeau de bienvenue, a précisé Charlie en désignant l'appareil. Il est équipé d'un système de refroidissement intelligent. C'est de notre part à tous.

Il ne m'en a pas fallu plus. Incapable de refouler plus longtemps les larmes qui s'étaient accumulées au cours de la dernière demi-heure, je me suis mise à pleurer, vaincue.

Charlie a posé un bras sur mes épaules.

— Voyons, ma jolie. Tu finiras par t'y habituer. Le changement est toujours difficile.

— C'est le plus beau frigo que j'aie jamais vu.

Je me suis tournée vers elle.

— Je n'arrive pas à y croire.

— Crois-le. Et maintenant, est-ce que tu as un sac en papier ?

J'ai parcouru la pièce des yeux pour en trouver un.

— Pourquoi ?

— Derrière cette porte, il y a un placard. À l'intérieur, il y a une machine à laver et un sèche-linge. J'ai peur que tu te mettes à hyperventiler si tu les vois.

Jusque-là, je devais traîner mon linge sale jusqu'à la laverie de mon immeuble pour faire mes machines. Charlie avait eu raison de me prévenir en douceur. Bon sang, elle devait probablement croire que j'avais vécu dans une cave.

Elle a pris ma main et m'a entraînée dans le salon jusqu'à l'aquarium.

— Souviens-toi que tu as un service à rendre au propriétaire. Garde ces bestioles en vie et tout ira bien.

Sur la table basse reposait la liste des instructions que Charlie m'avait confiée au sujet de l'entretien de l'aquarium. Cela semblait simple, surtout que les poissons recevaient la visite hebdomadaire du propriétaire de la boutique d'animaux, qui était chargé de changer l'eau. De mon côté, je n'avais qu'à les nourrir plusieurs fois par jour.

Trente minutes plus tard, Penny et Scarlet nous avaient rejointes. Comme Charlie, elles étaient en jean et en tee-shirt. Malgré tout, elles n'avaient rien de femmes ordinaires. Elles étaient bien trop jolies pour ça. Scarlet portait même des Ugg, sans comparaison avec sa tenue de cuir et de dentelle habituelle. Comme promis, elles avaient apporté du vin et des pizzas et tenaient leur engagement de m'aider à m'installer.

Nous nous sommes séparées, chacune emportant un carton dans une pièce, et nous nous sommes lancées dans ce qui aurait été une tâche ardue si j'avais été seule. Le temps s'est écoulé alors que je suspendais mes vêtements dans le dressing, émerveillée de constater qu'il devait faire la taille de mon studio.

J'étais tellement reconnaissante à Charlie de m'avoir offert une telle opportunité.

Bailey et Tara sont arrivées une heure après. Je les ai présentées aux filles, même si Tara les connaissait déjà. Elle s'est aussitôt mise à discuter avec elles, leur racontant ce qui lui était arrivé récemment alors que les autres lui expliquaient ce qu'elle avait raté au club.

En les observant parler, en admirant le respect mutuel dont elles faisaient preuve, écoutant les histoires de chacune avec attention, je me suis dit que ces femmes étaient un peu la famille que je n'aurais jamais.

Charlie, Penny et Scarlet étaient heureuses pour moi et partageaient avec Bailey le plaisir qu'elles avaient à travailler en ma compagnie. Visiblement, beaucoup de clients m'adoraient aussi. Même M. Trouville avait un faible pour moi.

Pour la première fois de ma vie, j'avais un but. Je me sentais à ma place.

Nous avons vidé le dernier carton et fini de ranger l'appartement. Bailey m'a prise à l'écart pour me parler. Elle n'arrivait pas à croire à ma chance, elle non plus. Je l'ai rassurée en lui indiquant que je rendais simplement service à un ami de Charlie. Nous nous sommes approchées de l'aquarium, observant les poissons alors qu'ils semblaient nous dévisager, indifférents à toute cette activité.

— Tu ne vas pas devenir une dominatrice, n'est-ce pas ? a demandé Bailey.

— C'est peu probable.

Elle a parcouru la pièce du regard.

— Quel est le montant du loyer ?

— Quatre cents dollars par mois.

J'ai désigné le bassin.

— Ce type a besoin de quelqu'un pour prendre soin d'eux.

Bailey a croisé les bras sur sa poitrine.

— Pourquoi avoir un aquarium si tu n'as pas l'intention d'en profiter ?

— Il a dû quitter la ville pour ses affaires.

— Pendant un an ?

J'ai étudié le plus petit poisson. Il était bleu et strié de bandes blanches.

— Je devrais peut-être leur trouver des noms.

— Sois prudente.

— J’ai pas mal de livres à lire sur le sujet.

— Je ne parle pas des poissons, a-t-elle murmuré. Si une part de toi se dit que c’est trop beau pour être vrai, c’est probablement le cas.

— Sois contente pour moi.

Elle a levé son index.

— Ne fais jamais quelque chose que tu ne veux pas faire. Promets-le-moi.

— Bien sûr.

— Tu te mets à poil devant ton patron et l’instant d’après...

— Cela n’a rien à voir.

J’avais envie de profiter de cette journée. Richard n’allait pas tarder à arriver, ainsi que Cameron. J’étais si excitée à l’idée de leur montrer l’appartement et de partager ma chance avec eux. Pour la première fois de ma vie, j’avais envie d’inviter des amis, peut-être même Richard. Peut-être apprendrais-je à cuisiner ?

Bailey m’a tapoté le bras.

— Je suis désolée. Je te gâche ton plaisir et tu ne le mérites pas. Je t’aime tellement. Je ne veux pas qu’il t’arrive du mal.

Je l’ai prise dans mes bras et je l’ai serrée contre moi.

— Eh ! s’est exclamée Tara. Et si on se faisait un câlin collectif ?

Elles m’ont toutes enveloppée de leurs bras.

— Vous allez me faire pleurer, ai-je gémi.

— Cet endroit dégage des ondes positives, a affirmé Tara en reculant. Le feng shui est au top.

— Tu vas adorer vivre ici, a ajouté Bailey.

J’ai contemplé tout ce luxe et j’ai pris conscience qu’il m’appartenait. Mon ventre s’est noué.

La brise marine était purifiante. Un changement merveilleux par rapport à l’air lourd de la vallée. Les cartons défaits et les pizzas presque intégralement englouties, nous sommes restées à bavarder dans la cuisine, les langues se déliant avec le vin. Plusieurs bouteilles vides de chardonnay trônaient sur le plan de travail.

Une heure plus tard, Cameron et Richard ont fait leur apparition, apportant avec eux le dessert dans une grande boîte de *Cheesecake Factory*. Ils étaient en jean et en tee-shirt eux aussi et, sans surprise, ils étaient tout aussi élégants dans cette tenue décontractée. À en croire les cheveux ébouriffés de Richard, ils étaient venus jusqu’ici dans l’une de leurs décapotables.

— J’adore les décapotables, ai-je lancé, récoltant un sourire de la part de Richard.

Il a passé une main dans ses mèches dorées pour les discipliner tandis que Cameron déposait le dessert sur l’îlot central. Richard est allé se laver les mains et a ouvert la boîte avant de plonger un

doigt dans la crème. Charlie lui a assené une claque sèche sur le dos de la main, provoquant un éclat de rire de sa part alors qu'il suçait son index. Charlie a servi une part à chacun et le silence est tombé sur la pièce pendant que nous savourions le délicieux gâteau, uniquement rompu par le bruit des fourchettes sur les assiettes. Des gémissements de plaisir s'échappaient de nos lèvres.

Richard a volé une cuillerée de crème dans mon assiette et l'a engloutie avec un sourire malicieux. Mon cœur a manqué un battement.

— Regardez mon frigo, ai-je lâché en espérant détourner mon esprit de ce moment gênant.

Richard a pris une expression horrifiée.

— Oh, non ! Qu'est-il arrivé à votre vieux frigo ? Allons le récupérer sur-le-champ !

— Non, ai-je dit en lançant un regard à Bailey pour m'assurer qu'elle ne se sentait pas blessée.

— Ne me regarde pas comme ça, a-t-elle lancé. Je suis aussi ravie que toi que tu te sois débarrassée de cette horreur.

J'ai attrapé un verre et je l'ai placé sous le distributeur à glaçons.

— Regarde ça.

Les cubes sont tombés aussitôt et j'ai gloussé alors que les autres riaient gaiement. Encore une fois, j'ai rougi violemment, mais à en croire leurs sourires, ils trouvaient ma joie attendrissante.

Bailey m'a lancé un regard pour m'indiquer que Richard était plutôt mignon, mais elle n'a pas été assez discrète. Il l'a surpris et son expression s'est fermée, soudain indéchiffrable.

— Je vais aller admirer la vue.

Il est sorti en emportant son verre de vin avec lui.

— Merci encore pour ce superbe cadeau, ai-je déclaré. Si vous voulez que je fasse des heures supplémentaires, n'hésitez pas.

— Ne soyez pas ridicule, a répondu Cameron. Nous l'avons acheté chez Costco. Il était pratiquement offert.

Costco ?

Richard et Charlie ne s'étaient-ils pas rendus chez Costco récemment ? Charlie savait-elle déjà que son ami cherchait quelqu'un pour s'occuper de ses poissons à ce moment-là ? Je me suis tournée vers elle. Son regard était fixé sur le plan de travail.

— Je vais admirer la vue encore une fois, moi aussi, ai-je lancé, me sentant beaucoup plus en confiance que d'habitude, encouragée par les glucides et par l'alcool.

Richard était appuyé contre la rambarde et observait l'océan.

— La vue est magnifique, n'est-ce pas ?

Il s'est tourné vers moi.

— Spectaculaire.

— Je suis tellement reconnaissante. J'ai dû me pincer pour me convaincre que je ne rêvais pas.

— Vous avez fait du bon travail à l'intérieur.

— Vous étiez déjà venu ?

— Non.

Il a pris une gorgée de vin.

— Apparemment, la baignoire est sensationnelle.

— Vous voulez la voir ?

Je l'ai conduit dans le salon. Un éclat de rire nous est parvenu de la cuisine, soulageant la culpabilité que j'éprouvais après avoir abandonné mes invités. J'étais contente d'avoir un prétexte pour admirer la salle de bains encore une fois.

Richard a fait le tour de la baignoire avant de croiser mon regard.

— Bain ou douche ? Décision difficile... Je suis tenté d'en prendre un maintenant.

J'ai feint d'être choquée. Il a posé son verre sur le rebord en marbre du lavabo.

— Nous devrions y retourner.

— Je me sens en sécurité, ai-je répondu.

— Pas moi.

Quelque chose est passé entre nous, une étincelle invisible, et il m'a attrapée par les poignets pour me plaquer contre le mur, emprisonnant mes bras au-dessus de ma tête. Il m'a maintenue ainsi, son corps ferme pressé contre le mien. Cette position impliquait ma soumission. Il avait utilisé la force pour prendre le contrôle de ma volonté alors que l'excitation enflait au plus profond de mon être à l'idée de ce qui suivrait.

Ses lèvres se sont approchées des miennes, dangereusement.

— Mia, les choses que je veux vous faire...

Un frisson m'a parcourue.

Il a reculé en détournant les yeux.

— Gardez vos distances avec moi. Promettez-le-moi.

— Non.

La confusion a envahi ses traits.

— Vous ne voulez pas m'embrasser ? ai-je insisté.

— Vous savez bien que j'en ai envie. Plus que de toute autre chose. C'est compliqué.

— Pourquoi ?

— Avec moi, il n'y a pas de surprises. Vous savez ce que je fais. Ce que je suis. Je ne renoncerai jamais au BDSM. Vous et moi, nous ne sommes pas compatibles.

En cet instant, j'étais prête à tout pour sentir ses mains de nouveau sur moi, pour être l'objet de son affection, pour qu'il me touche. Je voulais qu'il le sache. À quel point ce qu'il faisait dans ce

donjon pouvait-il être mauvais ?

— Nous pourrions commencer en douceur, ai-je suggéré en me souvenant des paroles de Cameron et en essayant de les utiliser sur Richard.

Il a cillé.

— Vous avez conscience de ce que je veux vous faire ?

— Oui.

Avec la fenêtre fermée, l'air dont nous avons tous deux désespérément besoin manquait. À la façon dont son torse se soulevait, je devinais qu'il avait la sensation d'étouffer, lui aussi.

Il a levé le menton avec défiance.

— Dites-le.

— Vous voulez me dominer.

— Vous asservir.

Il a fait un pas vers moi.

— Vous contrôler. Vous conquérir.

Sa main gauche s'est posée sur ma poitrine pour me pousser de nouveau contre le mur, sans délicatesse.

— Vous baiser.

Oh, oui, je vous en prie !

Il a semblé hésiter.

— Mia, je n'ai jamais accepté une soumise sans aucune expérience.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Elles sont toujours venues à moi une fois préparées.

— Préparées ?

— Entraînées.

— Par qui ?

J'ai haleté.

— Cameron ?

Richard s'est approché et a balayé une mèche de mon visage.

— Je veux que ce soit vous, ai-je soufflé.

— Vous méritez mieux que moi.

— N'ai-je pas mon mot à dire ?

— Jusqu'à ce que vous acceptiez de devenir mon esclave, vous pouvez vous exprimer. Ensuite, toute capacité de décision est perdue.

Il a plissé les yeux.

— Vous n’avez pas envie de ça. N’est-ce pas ?

Mes jambes ne me portaient plus. J’ai soupiré de tristesse quand il a retiré sa main, menaçant de ne plus jamais me toucher.

— Vous et moi, nous vivons dans deux mondes différents, a-t-il ajouté.

— Essayez-vous de vous convaincre ? Ou de me convaincre ?

— Quels sont nos points communs ?

— Vous croyez que je ne suis pas assez bien pour vous ?

Ma voix était cassée par l’émotion.

— C’est ça ?

— C’est le contraire. Vous êtes l’innocence incarnée, a-t-il établi en me dévisageant avec intensité.

J’ai baissé les yeux, mon cœur brisé à l’idée de l’avoir déçu, à l’idée qu’il m’ait déçue.

Une petite voix me disait de rester forte, de lui dire ce dont j’avais vraiment envie, ce dont j’avais besoin. De lui, j’avais toujours eu besoin de lui. Les mots sont sortis, mais j’avais l’impression qu’une autre femme les prononçait.

— Je retourne sur la terrasse. Si vous trouvez la force d’affronter ce dont nous avons conscience tous les deux, le fait qu’il y a une véritable alchimie entre nous, rejoignez-moi. Invitez-moi à sortir. Je pourrais même accepter.

J’ai pris son verre de vin et je suis sortie, l’abandonnant sans un regard en arrière. Je me suis dirigée vers le salon, puis sur le balcon.

J’ai laissé la brise me fouetter le visage alors que j’inhalais l’air pur. Cet endroit m’offrait un nouveau commencement. La promesse de l’épanouissement à portée de main... à condition de trouver l’audace de tendre le bras.

Après plusieurs minutes à admirer la vue, j’ai regretté mon impulsivité. Je n’aurais pas dû lui avouer mes sentiments. J’ai vidé le reste du vin, savourant l’idée qu’il ait posé ses lèvres au même endroit un peu plus tôt. Un soupir m’a échappé.

J’ai pivoté... Richard était appuyé contre le jambage.

— Vous voulez y aller doucement ?

Ses yeux bleus brillaient d’une lueur incandescente.

— Doucement.

— Êtes-vous sûre d’en avoir envie ? a-t-il murmuré. Je ne suis pas doué pour les compromis.

— Je sais.

— Qu’avez-vous en tête ?

— *Chrysalide*, demain soir. Laissez-moi y aller avec vous.

Il a fait la grimace comme s'il réfléchissait.

— Venez me chercher demain à dix-huit heures, ai-je insisté.

Richard m'a rejointe.

— Vous êtes au courant que je suis le dominant ?

Il s'est dressé devant moi pour illustrer son propos.

— Vous feriez mieux de ne pas l'oublier.

Bon sang, cette scène m'excitait.

J'ai écarté les bras sur la balustrade.

— Vos iris se dilatent lorsque je vous repousse.

Ne le repousse pas. Cameron t'a dit qu'il préférerait les femmes malléables.

Pouvais-je être cette femme ? Étais-je capable de tomber aux pieds de Richard et de devenir son esclave sexuelle ? À quoi étais-je prête à renoncer pour devenir sa maîtresse ? Sa soumise ?

À tout. Je suis prête à tout.

Il s'est approché un peu plus.

— Que voyez-vous d'autre ?

— Que vous en avez envie autant que moi.

— Certaines choses sont inévitables.

Son expression s'est adoucie, son visage était serein à présent.

— J'ai tant de choses à vous montrer.

— Je veux les découvrir.

— Mia.

Son regard s'est fait intense de nouveau.

— Êtes-vous vraiment prête à vivre un plaisir aussi aveuglant ?

Une sensation étrange s'est épanouie dans mon ventre, comme une nuée de papillons. Des frissons d'excitation couraient sur ma peau et une délicieuse douleur avait pris vie au creux de mes cuisses. Au plus profond de mon âme, je me sentais prête pour ça, pour lui.

— Je suis soulagé que nous ne soyons pas seuls.

— Cela n'a pas d'importance, ai-je répondu, je ne vois que vous.

Richard a passé une main dans ses cheveux blonds.

— Je vous verrai demain, alors, ai-je chuchoté, fondant devant son sourire éblouissant.

Je ne m'étais jamais sentie aussi jolie.

Et je n'avais jamais été vêtue de manière aussi provocante. Ce soir, j'assistais à la soirée de *Chrysalide* dans un lieu tenu secret. Richard devait arriver d'une minute à l'autre. J'ai volé quelques minutes supplémentaires pour vérifier mon maquillage dramatique : mes yeux cerclés de noir, mes lèvres brillantes et mes pommettes légèrement soulignées par le blush. J'ai donné un peu de volume à mes cheveux, décidant de ne pas les attacher pour laisser les boucles cascader sur mes épaules.

Alors que j'observais mon reflet dans le miroir, je suis restée ébahie devant le côté sophistiqué que me donnait ce corset noir. Ma poitrine semblait plus généreuse sous le haut en dentelle. Avec mes bas et mon porte-jarretelles, ainsi que mon tanga assorti, mon allure était parfaite. J'avais complété le tout avec les chaussures Manolo Blahnik que Cameron m'avait offertes.

Charlie m'avait prévenue que je risquais de me faire remarquer si je ne me pliais pas à ce *dress code* et je n'en avais aucune envie. Elle m'avait prêté sa longue cape en velours, parfaite pour dissimuler mon corps jusqu'à ce que nous arrivions à destination.

Mon masque noir et or intensifiait le mystère qu'exigeait *Chrysalide*. Tous les convives devaient en porter un. Je me suis dirigée vers mon salon pour le déposer sur ma pochette, afin de ne pas l'oublier.

Je ne m'étais pas encore habituée à ma nouvelle maison. Je devais encore me pincer pour croire que je vivais ici. Je me demandais combien de temps je déambulerais dans ces pièces avec une sorte de respect, comme si je n'y étais pas vraiment à ma place. Il faudrait bien que je m'assoie sur ce canapé en cuir beige à un moment.

Il y avait du vin au frigo. J'étais tentée d'ouvrir une bouteille et de boire un verre ou deux pour calmer mes nerfs. Je me suis ravisée aussitôt. Richard refuserait d'emmener une pochtronne à ce qui était probablement la soirée la plus importante de l'année pour ses clients. Ils venaient du monde entier pour participer à ce que l'on m'avait décrit comme un spectacle grandiose. J'avais hâte de découvrir la demeure qui hébergerait l'événement, surtout après ce que Charlie m'avait raconté de ses aventures là-bas. Elle m'avait conseillé d'éviter les chambres. Les convives s'adonnaient à toutes sortes de choses à l'intérieur, visiblement, et je n'étais pas sûre de la façon dont je réagisais si tout le monde finissait nu dans la piscine à la fin de la soirée.

Après trente minutes d'attente, j'ai commencé à m'inquiéter pour Richard. J'ai ouvert mon sac pour en sortir mon téléphone. Merde ! J'avais un appel en absence de lui. Il n'avait pas laissé de message, mais il m'avait envoyé un texto : Mia, excusez-moi. L'année prochaine, peut-être. Sortez vous amuser.

Je me suis effondrée sur le canapé.

Le moment que nous avons passé ensemble sur la terrasse la veille avait-il signifié quelque chose pour lui ? Je croyais que nous nous étions mis d'accord sur le fait que j'étais capable de supporter tout ce qu'il désirait. Je me sentais abattue, gênée même. Il ne pouvait pas ignorer à quel point j'étais excitée de participer à cette fête. Je m'étais donné du mal pour trouver une tenue et pour me préparer en vue d'une soirée à laquelle je n'irais finalement pas.

Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ? ai-je écrit sur mon téléphone avant d'effacer le message.

À la place, furieuse contre Richard et consciente qu'il ne changerait pas d'avis, j'ai envoyé un texto à Charlie. Après tout, j'étais membre du personnel et à ce titre j'avais autant le droit de participer à cette soirée que n'importe qui.

Charlie ! La cape est superbe, merci. J'ai hâte de te voir. Tu peux me redonner l'adresse ?

J'ai laissé mon iPhone sur mes genoux tandis que mon regard se posait sur l'écran noir de la télé. Je ne sortirai pas ce soir, mais ce n'était pas si terrible que ça. En revanche, le fait d'avoir été repoussée par Richard me bouleversait.

Mon téléphone a vibré.

Que s'est-il passé ?

Rien, tout va bien, ai-je répondu.

La télécommande avait l'air facile à utiliser. Cameron avait mentionné quelque chose au sujet des chaînes HBO et Showtime. Je n'avais pas encore eu le temps de m'y intéresser.

Merci, Richard, a grommelé une voix intérieure au fond de moi. Je n'ai pas besoin de protection. J'ai besoin de séduction.

Le Manoir, Linda Flora Drive, Bel Air.

Une pointe d'excitation m'a traversée. À présent, je savais ce que ressentait un agent de la CIA lorsqu'il approchait de sa cible. Seulement, c'était Richard Booth que je poursuivais et le tour de ma soirée devenait plus intéressant.

Sois prudente. La route est sinueuse.

Compris.

Tu te souviens du code ?

Le code ?

Avonscroft.

Merci !

À tout de suite.

J'ai hâte.

N'entre pas dans la maison seule.

OK.

J'ai attrapé mon sac et mon masque avant de m'envelopper dans la longue cape noire.

Aidée du GPS de mon téléphone, j'ai engagé ma Mini sur Ventura en direction de Bel Air tout en ignorant le sentiment que je n'étais pas prête pour ça. Je m'étais promis d'essayer de nouvelles choses

et de sortir de ma zone de confort. Cette soirée était un bon moyen de tourner la page, une décision qui changerait ma vie.

Suivant les avertissements de Charlie, j'ai conduit prudemment et en une heure j'étais arrivée à destination.

Le manoir se dressait majestueusement au sommet d'une colline.

C'était la plus grande demeure que j'avais jamais vue. Même celle des Sullivan ne tenait pas la comparaison, alors que j'avais trouvé leur propriété de Brentwood immense. Il y avait des voituriers. Ma voiture semblerait ridicule entre les Mercedes et les BMW. Je me suis servie de mon rétroviseur intérieur pour vérifier mon maquillage et mettre mon masque.

C'était la soirée la plus excitante à laquelle j'avais jamais assisté.

La tête haute, j'ai tendu mes clés au voiturier, surprise qu'il n'ait aucune réaction devant mon véhicule. Il avait l'air serré derrière le volant, mais il n'a pas cillé. Il s'est éloigné pour aller garer ma Mini quelque part dans le parking et j'ai glissé le ticket qu'il m'avait confié dans mon sac.

J'étais contente d'avoir cette cape et je l'ai serrée autour de mon corps. Bien qu'elle couvre tout, je me sentais nue en dessous tandis que la réalité de ce que je m'apprêtais à faire me frappait de plein fouet. Devant la porte d'entrée, j'ai attendu qu'un couple me précède.

Diffusée par des enceintes invisibles, la musique invitait les convives à pénétrer dans l'imposant hall. De la fumée était projetée par des machines à vapeur dissimulées, créant une atmosphère mystérieuse. Le vestibule était baigné d'une lumière orangée apaisante.

J'ai pris mon téléphone pour envoyer un message à Richard.

À cet instant, un videur vêtu d'un smoking est apparu devant moi. Il avait davantage le physique d'un joueur de football américain professionnel que celui d'un vigile. Son expression dure indiquait qu'il valait mieux ne pas essayer d'aller plus loin sans son autorisation.

— Je suis invitée, ai-je lâché.

Il a croisé les bras, sur la défensive.

— Avonscroft, ai-je ajouté en soutenant son regard.

— Éteignez votre téléphone, a-t-il dit, ou je vous le confisque.

Après avoir suivi ses ordres, j'ai replacé l'appareil dans mon sac.

Il a fait un pas sur le côté et j'ai retenu ma respiration jusqu'à avoir mis suffisamment de distance entre nous. La brume artificielle m'entourait, une couverture blanche qui rendait difficile de s'orienter. Devant moi se tenait un imposant escalier qui se séparait en deux et, grâce aux conseils de Charlie, j'ai su aussitôt que je ne devais pas commencer mes recherches par là. Si je parvenais à trouver l'une des filles, elle saurait où était Richard.

Un rire a attiré mon attention. Un couple élégant d'une trentaine d'années, bras dessus bras dessous, se dirigeait vers l'ouest. À leur démarche assurée, je devinais qu'ils savaient où ils allaient. Le brouillard s'étendait vers le couloir, m'attirant vers l'inconnu, m'invitant à les suivre. À mi-chemin, la femme s'est tournée et m'a dévisagée derrière son masque papillon. Elle m'a adressé un sourire doux en penchant la tête sur le côté. Puis ils ont disparu derrière une porte. Le panneau à

gauche de l'entrée annonçait « Suite Harrington ». Après un rapide coup d'œil par-dessus mon épaule, j'ai eu l'audace de passer la tête à l'intérieur.

Il a fallu un moment pour que ma vision s'adapte à l'obscurité. Une foule s'était réunie devant moi et me bloquait la vue. Un lustre en cristal suspendu au haut plafond baignait la pièce d'une lueur apaisante. Les rideaux de velours rouge indiquaient qu'il s'agissait d'une salle de bal. Aussi furtivement que possible, je me suis dirigée vers la gauche du groupe.

La musique qui flottait dans l'air m'était familière : *Enigma*.

Soudain, j'ai eu la sensation de ne plus pouvoir respirer et mes jambes ont vacillé... Là, au centre, se dressait une table en bois sombre. Penchée dessus, une brune masquée, uniquement vêtue d'un corset. Elle avait les bras tendus devant elle, son dos formant une courbe parfaite, ses poignets maintenus par un homme masqué et élégant qui se tenait face à elle. Malgré son masque, je pouvais voir qu'elle était détendue, comme inconsciente de la présence des spectateurs. Les regards étaient braqués sur elle. Sur eux trois.

La brune se faisait prendre par-derrière par un troisième inconnu masqué, dont la chemise ouverte révélait un torse sculpté. Il ne portait pas de pantalon. Il bougeait les hanches à un rythme lent, régulier, la pénétrant jusqu'à la garde et se retirant entièrement avant de plonger de nouveau en elle. Encore et encore. Il la possédait complètement.

Cette scène sombre et évocatrice m'apparaissait brouillée, comme dans un rêve...

L'électricité crépitait dans l'air, émanant de chacun des êtres présents dans la pièce. La tension grandissait en silence alors que chacun se régalaient de ce coït interminable. C'était surréaliste. Cela ne pouvait pas être réel. Mon esprit tentait de comprendre ce qui se passait dans cette pièce somptueuse.

La brune bougeait avec la grâce d'une danseuse alors que les deux hommes la faisaient basculer sur le dos. Elle était à présent étendue sur la table. Celui qui l'avait maintenue jusque-là a de nouveau capturé ses mains, alors que l'inconnu qui l'avait prise par-derrière se plaçait entre ses cuisses. Il les a écartées pour l'exposer complètement. Lorsqu'il a semblé convaincu que son public avait bien vu son sexe, après avoir scruté les innombrables masques pour s'en assurer, il s'est servi de sa main pour lui procurer du plaisir. De ses doigts, il l'a rapidement conduite à l'extase. Puis il s'est penché pour enfouir son visage entre ses jambes et lécher son clitoris, sa langue s'agitant avec expertise contre sa chair. Elle a cambré le dos, ses gémissements de plaisir se mêlant à la musique, une ballade étrange parfaitement adaptée à ce spectacle dépravé.

Des murmures d'approbation se sont élevés dans la pièce.

Il était difficile de ne pas s'imaginer à la place de cette femme, étendue là et bichonnée de manière si provocatrice. J'ai lutté contre le désir de rester, excitée à l'idée de ce que je découvrirais encore entre ces murs. À l'idée de ce qu'ils faisaient d'autre. Mon regard s'est porté sur les témoins masqués pour revenir aux trois inconnus au centre et à leur plaisir peu commun. Où étaient Richard, Cameron et les filles ?

Je n'aurais pas dû être ici. Pourtant, je semblais incapable de bouger. Mes pieds demeuraient collés au sol. Mon regard attiré par la beauté masquée alors qu'elle tournait la tête sur le côté. Ses paupières ont cillé et ses lèvres ont formé un cri d'extase. Ses plaintes emplissaient la salle de bal, ainsi que les murmures de l'homme qui tenait ses poignets et qui exigeait une totale soumission de sa

part, ce qu'elle lui offrait sans résistance. Son orgasme lui a coupé le souffle, l'emportant brusquement vers des sommets toujours plus élevés.

Ses soupirs de jouissance étaient partagés avec nous tous.

J'ai pivoté lentement, désorientée par mon propre désir. J'ai atteint la porte, une main pressée contre ma poitrine pour tenter d'apaiser les battements frénétiques de mon cœur. Je suis sortie dans le couloir et je me suis retrouvée de nouveau enveloppée d'une fumée épaisse.

Je tentais d'évoluer dans le couloir...

— Qu'est-ce que nous avons ici ? a lancé une voix masculine.

Un homme rond de petite taille vêtu d'une toge s'est approché. Il portait une couronne de feuilles comme un empereur romain. Près de lui se tenait le vigile que j'avais croisé à la porte.

— Je cherche quelqu'un, ai-je murmuré.

Mister Toge a baissé les yeux et s'est tourné vers la suite Harrington. J'ai perdu l'usage de la parole et j'ai secoué la tête.

— Retirez ça, a-t-il exigé. Maintenant.

J'ai retiré mon masque.

— Qui êtes-vous ? a-t-il demandé, furieux.

— Mia.

— Venez avec moi.

Sa voix était grave, menaçante.

Le garde m'a empoignée par le bras, l'étau de ses doigts me coupant la circulation. En quelques secondes, nous étions dans un bureau luxueux. Une bibliothèque couvrait un pan de mur du sol au plafond, les volumes parfaitement alignés sur les étagères formant une impressionnante collection de savoirs. Le cuir et l'acajou donnaient à la pièce un côté masculin. Une longue chaîne pendait du centre du plafond. J'en avais vu une similaire au club, mais ici, elle semblait déplacée.

Mon regard s'est fixé dessus.

— Trouvez le directeur, maintenant, a lancé l'homme au vigile.

J'ai été légèrement soulagée lorsque celui-ci est parti, bien que l'idée de ce qui m'attendait me terrifiait.

— Pour quel site internet travaillez-vous ?

— Je suis invitée.

J'ai hésité, ne sachant pas trop si je devais mentionner le nom de Richard.

— Je connais tout le monde ici, a-t-il indiqué. Vous, je ne vous connais pas.

J'ai resserré ma cape, regrettant d'être venue ici sans la permission de Richard et maudissant mon désir de nouveautés. Je me suis promis de ne plus jamais désobéir. Même mes pensées trahissaient ma soumission. Cet endroit avait le don de vous imposer le silence.

— Que portez-vous sous ce truc ? Un jean ?

J'ai secoué la tête, priant pour que le vigile revienne.

— Montrez-moi.

Espérant apaiser sa colère, j'ai ouvert le vêtement et je l'ai laissé glisser sur mes épaules pour révéler mon corset. Sa fureur a laissé place à la stupéfaction.

La porte s'est ouverte à cet instant, tenue par le garde, et un homme masqué vêtu d'un smoking parfaitement coupé est entré. Sa démarche était assurée, son regard brun s'est planté sur moi.

— Cameron ?

J'ai fait un pas vers lui, certaine qu'il dirait à l'homme que je n'étais pas une intruse. Il a baissé les yeux sur moi, lentement, lascivement. Ma gorge s'est serrée devant cet examen.

— Directeur, vous la connaissez ?

Directeur ?

J'ai essayé de déchiffrer l'expression du type à la toge pour voir s'il s'était trompé.

— Oui, a sifflé Cameron.

— Elle est avec vous ? a insisté l'homme.

Cameron a hoché la tête avec un petit sourire qui n'atteignait pas ses yeux.

— Je l'ai surprise dans la suite Harrington.

— Vraiment ?

— L'agneau en offrande ?

Cameron a penché la tête.

— Pas ce soir, Dominic.

— Dommage, a dit le type. Nos convives auraient adoré.

Cameron a tendu la main.

— Mademoiselle Lauren.

Cela semblait si formel, si froid et pourtant, j'ai pris sa main, autorisant Cameron à me guider vers le couloir, loin des yeux lubriques de Dominic et de ses paroles déconcertantes au sujet d'un agneau offert en sacrifice. Je suis restée silencieuse alors qu'il me tirait dans le hall, plus du tout convaincue de pouvoir comprendre le sens de cet endroit et jetant des coups d'œil par-dessus mon épaule pour m'assurer que l'homme à la toge ne nous suivait pas.

Après s'être assuré que nous étions à l'abri des regards, Cameron m'a lâchée et s'est appuyé contre le mur comme s'il était lui aussi affecté par l'épouvantable Dominic. Malgré son masque, je devinais qu'il était troublé. Il a laissé échapper un long soupir.

— Salut, ai-je lancé en essayant de déterminer s'il était bouleversé.

— Bon sang, Mia !

— Je cherchais Richard.

Il a arraché son masque.

— Dans la suite Harrington ?

J'ai écarquillé les yeux en y repensant.

— À quoi vous attendiez-vous ? a-t-il crié. À une partie d'échecs ?

— Richard est-il ici ?

Il a détourné le regard.

— Êtes-vous le directeur ?

— Oui.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit ?

— Quelle importance ?

— Vous dirigez *Chrysalide* ? Cet endroit ? ai-je insisté.

Cameron a hésité. Ses yeux ont fouillé les miens, cherchant mon âme, brûlant d'une intensité que je ne leur avais jamais vue auparavant. J'ai enveloppé ma cape autour de mon corps.

— Eh bien, maintenant, vous savez, a-t-il conclu.

J'ai fait un pas en arrière.

— C'est vous qui organisez tout ça ?

— Avec l'aide de Richard.

J'ai baissé la tête. Richard m'avait prévenue. Ce qui se passait au club n'était rien en comparaison de ce qui se déroulait ici. Mais je ne l'avais pas cru, pas vraiment.

— C'est ma faute, a dit Cameron. Je vous ai titillée avec l'idée de venir ici pour mon propre amusement. Vous n'êtes pas prête.

— Je pensais que tout irait bien.

— Cet environnement est très intense. Vous ne pouvez pas vous balader ici comme si vous étiez à Disneyland. Surtout pas vêtue de la sorte.

Il a désigné mon corset de la main.

— Richard va être furieux.

Sur ces mots, j'ai pris la fuite, instable sur mes talons hauts, la cape flottant derrière moi, sans avoir aucune idée de l'endroit où j'allais ni de la façon dont j'allais sortir d'ici sans me faire rattraper par le vigile.

Mais c'est Cameron qui m'a empêchée d'aller plus loin. Il m'a prise par la taille et m'a soulevée pour me plaquer contre le mur. J'avais le souffle coupé et j'étais réduite au silence.

— Assez, a-t-il soufflé.

Je me suis calmée, reconnaissante de pouvoir respirer de nouveau. Puis, prise d'un nouvel accès de panique, j'ai recommencé à me débattre.

— Calmez-vous, a-t-il ordonné en me foudroyant du regard.

Je n'avais plus d'air et mes jambes ont presque cédé sous mon poids. Il m'a soutenue.

— Vous n'irez nulle part sans être accompagnée. Suis-je clair ?

J'ai essayé de le repousser. Il s'est appuyé sur moi et j'ai senti ses muscles se contracter sous sa veste. Mes ongles se sont plantés dans sa chair.

— Donnez-moi un moment, a-t-il ajouté, la tête, les mains tremblant de rage.

— Je suis désolée.

— Silence.

Frissonnant entre ses bras, j'ai tenté de déchiffrer son expression et de deviner ce qu'il pensait. De saisir ce qui se passait.

— Cet endroit est dangereux, a-t-il expliqué d'un ton sévère, terriblement froid. Les penchants de certaines personnes ici font d'eux des prédateurs pour une femme comme vous. Est-ce que vous comprenez ?

— Oui.

— Si ces individus posent leurs yeux sur vous, ils vous dévoreront.

Son étreinte s'est resserrée.

— Comme j'en ai envie en cet instant.

J'ai poussé un petit cri et il a frissonné.

— Vous êtes la créature la plus magnifique que j'aie jamais vue et jusque-là j'ai réussi à renoncer à vous pour vous laisser à Richard.

Sa respiration s'est faite plus profonde.

— Jusque-là.

— Oh, Cameron.

— Arrêtez de bouger, bordel !

Résignée, je me suis laissée aller contre lui.

— J'ai besoin d'un moment pour réfléchir, a-t-il lâché en me maintenant fermement contre le mur, son corps plaqué contre le mien, son expression passionnée, son érection pressée contre mon ventre.

Son souffle était frénétique. Le genre qui indique un point de non-retour. Bloquant mes poignets de chaque côté de ma tête, il a enfoui son visage dans mon cou, indifférent aux mèches bouclées qui lui chatouillaient la peau.

Ébahie par la façon dont son pouvoir attisait mon désir, les oreilles bourdonnantes, j'ai senti mon sexe se contracter de plaisir. Son parfum a pénétré mes narines, et l'odeur du sexe et du danger a intensifié mon excitation. Un gémissement s'est échappé de mes lèvres. Je voulais qu'il me libère et

en même temps qu'il me possède. Je luttai contre le désir de me soumettre. Il a ondulé des hanches, son membre semblant encore plus dur à présent. Mes joues ont rougi légèrement, la brûlure se répandant à l'endroit où il avait posé ses lèvres sur ma gorge. Sa passion était à l'état pur et son souffle était brûlant contre ma poitrine.

— Vous avez aimé ce que vous avez vu dans la suite Harrington ? a-t-il demandé d'une voix rauque.

— Oui.

Ses doigts se sont resserrés autour de mes poignets.

— Et vous aimez ça ?

— Oui.

J'étais incapable de penser correctement, rationnellement. Les nuages de vapeur s'enroulaient autour de nous, nous enveloppant, nous protégeant, attisant nos nerfs tendus.

— Docteur Cole, ai-je supplié.

Il a fermé les yeux.

Cameron était invincible, trop fort pour être repoussé, et je n'avais d'autre choix que de fondre entre ses bras.

Me soumettre.

Lentement, il m'a relâchée et sa fureur s'est dissipée.

— Très calmement...

Il avait choisi ses mots avec précaution, comme si une mine reposait sous chaque parole.

— Nous allons sortir dans le jardin. Prendre l'air. Trouver Richard.

J'ai hoché la tête. Il a fait un pas en arrière.

— Ceci n'est jamais arrivé.

— Non.

— Dites-le.

— Ceci n'est jamais arrivé, ai-je soufflé.

Il a confirmé d'un mouvement de tête.

— Je dois vous prévenir.

— Quoi ?

— Vous n'aimerez peut-être pas ce que vous allez voir.

— Que voulez-vous dire ?

Cameron a passé une main dans ses cheveux noirs.

— Richard n'est pas seul.

Mes poignets étaient douloureux à l'endroit où Cameron les avait maintenus.

Je me soumettais à sa volonté à présent, tandis qu'il me tirait dans le couloir interminable qui devait faire le tour de la maison. Chaque fois que nous passions un groupe, j'osais un regard, redoutant de surprendre un autre couple en proie à la passion. Je n'étais pas sûre que ce soit une bonne idée de s'éloigner de la porte principale.

Lorsque nous sommes sortis dans l'air frais de la nuit, une vague de panique m'a submergée à l'idée de ce qui m'attendait à l'extérieur. J'ai sondé la foule du regard, espérant ne pas voir Richard dans les bras d'une autre femme.

Cameron refusait de relâcher son étreinte. Je trébuchais derrière lui, incapable de marcher droit avec les chaussures qu'il m'avait achetées, les lanières mordant ma peau et me poussant à me demander pourquoi une personne normale pouvait apprécier la douleur.

Des hommes masqués et élégants et des femmes à moitié nues étaient attroupés çà et là, et à mon grand soulagement personne ne couchait avec personne d'après ce que je distinguais dans l'obscurité. La seule lumière provenait de la piscine, qui était éclairée par une lueur rouge. Autour de moi, les verres tintaient et les conversations s'élevaient au-dessus de la musique. Des éclats de rire confirmaient que tout le monde passait une bonne soirée.

Tout le monde sauf moi qui essayais de rester à la hauteur de Mister Intensité. Lorsque j'ai vu Richard, j'ai constaté qu'il n'avait pas l'air de s'amuser lui non plus.

Il était assis au bord de la piscine, ses jambes plongées dans l'eau. Sa veste reposait au sol derrière lui et son pantalon était roulé sur ses genoux. Son masque gisait près de sa main droite. Sirotant son verre, il ignorait les deux jolies femmes qui nageaient devant lui tandis qu'il agitait les pieds d'avant en arrière.

— Laissez-moi parler, a lancé Cameron en me plaçant derrière lui.

Richard a regardé dans notre direction et ses yeux se sont posés sur moi, puis sur Cameron. Il était furieux.

— Richard, je vais vous expliquer...

Cameron m'a tiré sur le bras, me rappelant qu'il gérait la situation.

— Dominic l'a trouvée, a-t-il indiqué. Heureusement, il est venu me chercher. Il l'a prise pour une journaliste.

Richard a grimacé et m'a jeté un regard noir.

Les deux femmes ont arrêté de nager et de remuer l'eau pour mieux entendre notre conversation. Cameron les a chassées de la main. Elles ont obéi aussitôt et se sont éloignées vers le bord opposé pour sortir de l'eau. Imperturbables, elles se sont dirigées vers deux chaises longues où les attendaient leurs serviettes et leurs vêtements.

Quel genre de pouvoir ces deux hommes ont-ils ?

— Vous n’avez pas eu mon texto ? a demandé Richard. Celui qui vous disait de ne pas venir ?

La meilleure soirée de ma vie était devenue la pire. J’ai pivoté pour essayer d’échapper à la main de Cameron, mais il m’a rattrapée, son attention concentrée sur Richard.

— Elle a été surprise alors qu’elle sortait de la suite Harrington.

Oh, j’avais oublié ce détail. J’étais si hypnotisée par l’expression renfrognée de Richard que j’étais incapable de penser.

Richard a croqué un glaçon.

— Vous voyez ce que nous sommes, Mia ?

J’ai pris la main de Cameron et je me suis appuyée contre lui.

— Nous sommes hédonistes, a complété Richard. Vous voulez une visite guidée ?

Il a sorti ses jambes de l’eau et s’est levé.

— Je parie que vous aimeriez ça.

Il s’est penché pour ramasser sa veste.

— Ramène-la chez elle, a déclaré Cameron.

— Et gâcher sa soirée ? Pas question. Retournons plutôt dans la suite Harrington.

— Tu n’es pas en état de conduire. Tu as trop bu, a observé Cameron.

— Je n’ai plus envie de voir, ai-je ajouté.

— C’est-à-dire ? a insisté Richard.

J’ai sursauté et je me suis cachée derrière Cameron.

— Qu’avez-vous vu exactement ?

Richard m’a adressé un sourire diabolique.

— Je meurs d’envie de le savoir.

J’ai tiré sur le bras de Cameron pour qu’il me laisse partir, mais il m’a lancé un regard froid.

— Je viens d’avoir une idée géniale, a ajouté Richard. Je vais demander à Dominic de lui montrer les donjons. Si vous avez aimé ceux d’*Envoûtement*, vous allez adorer ceux-là.

Cameron m’a attirée contre lui.

— Vous conduirez, Mia. Ramenez Richard chez lui. Parlez. Ouvrez-vous.

Il a dévisagé son ami.

— Cela vaut pour vous deux.

J’étais reconnaissante qu’il m’offre un billet de sortie. Richard allait prendre la parole, mais Cameron l’a interrompu.

— Ferme-la ! Tu lui fais peur.

— Pour quoi d’autre serait-elle là ? a bafouillé ce dernier.

— Je suis venue pour vous trouver, ai-je expliqué.

Richard a pris un air surpris.

— Je t'en prie, dis-lui de se tenir éloignée de moi.

Cameron a parcouru les alentours du regard pour s'assurer que nous étions toujours seuls.

— Il est temps de rentrer, mon ami.

Richard a fouillé la poche de sa veste et en a sorti un ticket du voiturier.

— Vous croyez pouvoir conduire une Jeep ?

— Et ma voiture ?

— Je m'en occupe, est intervenu Cameron. Nous parlerons de ça demain.

Il a regardé la foule.

— Vous ne parlerez à personne de ce que vous avez vu ici. Vous n'appellez personne. Vous n'envoyez aucun texto. Est-ce clair ?

— Oui.

Richard a gloussé avant de tituber jusqu'à nous pieds nus, ses chaussures dans sa main gauche.

— Mia, si je découvre que vous avez parlé à quiconque de cet endroit, je vous fesserai, a ajouté Cameron avec une lueur amusée au fond des yeux. Avec un *paddle*. Vous avez compris ?

— Je dirais non si j'étais vous, a plaisanté Richard en éclatant de rire avant de m'arracher à l'étreinte de Cameron. Vous avez été une très vilaine fille. Peut-être que je vais vous fesser moi-même.

— Arrête de l'effrayer, a lancé Cameron dans notre dos. Elle a eu son compte pour ce soir.

Richard a grimacé.

— Désolé, s'est-il excusé à mon intention.

Pour la première fois, j'ai senti mes muscles se détendre et mon cœur ralentir. Je pouvais de nouveau tenir sur mes jambes. Nous sommes passés par la porte que j'avais empruntée avec Cameron, puis nous avons traversé le long couloir en passant devant la suite Harrington.

Richard a marqué une pause devant pour remettre ses chaussettes et ses chaussures. Il a étudié la porte alors qu'il reprenait ma main.

— Je n'ai pas pu résister.

Il m'a entraînée vers la sortie. Bientôt, nous étions devant le vigile qui m'avait arrêtée un peu plus tôt. Il était trop occupé à se prosterner devant Richard pour me remarquer. Quelques minutes plus tard, le voiturier s'arrêtait devant nous dans la Jeep Rubicon de Richard. Ce dernier a sauté sur le siège passager pendant que je m'installais derrière le volant. Après avoir ajusté le siège et m'être familiarisée avec le tableau de bord, et une fois le rétroviseur intérieur réglé, j'ai engagé la voiture sur l'allée qui menait à la sortie.

— Oui, a indiqué Richard en désignant le pommeau de vitesse, ce rugissement sourd, c'est la façon qu'a la voiture de vous inviter poliment à passer la vitesse supérieure.

— Désolée.

J'ai enclenché la seconde.

— C'était plutôt un hurlement, en fait, a-t-il plaisanté. Je crois que la troisième serait plus adaptée.

Il m'a fallu un peu de temps pour me sentir à l'aise. Je sentais son regard sur moi. La révélation selon laquelle Richard avait en partie organisé la débauche que j'avais vue ce soir me réduisait au silence. Je lançais des regards en coin dans sa direction moi aussi, m'efforçant d'assimiler que ce gentil jeune homme approuvait ce qui se passait là-bas. Son comportement de bon fils de famille n'allait pas avec ce que Cameron m'avait raconté de lui. Il semblait si bien éduqué. Cameron aussi, d'ailleurs.

Si Richard a été impressionné par ma façon de conduire sa voiture, il n'en a rien dit. Il s'est contenté de poser les pieds sur le tableau de bord, le regard perdu sur la côte du Pacifique.

J'étais soulagée quand j'ai garé la Jeep dans son allée, et à en croire son sourire amusé, il était admiratif que je nous aie ramenés jusque-là en un seul morceau. Il est sorti et a fait le tour pour ouvrir ma portière avant de m'attraper par la taille et de me déposer au sol. Il a récupéré sa veste sur la banquette arrière et s'est dirigé d'un pas tranquille vers la porte d'entrée.

Je n'avais aucun moyen de rentrer chez moi, à moins d'emprunter l'une de ses voitures. Richard me tenait la porte, son expression renfrognée révélant qu'il se demandait quoi faire de moi lui aussi.

Me sentant un peu perdue, je l'ai suivi dans le salon, puis dans la cuisine. Il s'est accroupi pour caresser Winston et a empli son bol d'eau.

Les appareils électroménagers dernier cri étaient de couleur noire, y compris son four, son frigo, son micro-ondes et sa machine à café, à peine compensés par le plan de travail en granit. Il y avait bien trop d'espace pour un seul homme ici. Néanmoins, à sa manière de bouger, je devinais qu'il était à l'aise. Il a ouvert le frigo et en a sorti deux bouteilles d'eau. Il m'en a tendu une.

Il a dévissé le bouchon de la sienne avant de l'échanger avec la mienne. Il avait ce côté sexy et cet altruisme, et je me suis demandé s'il avait déjà été marié. Sa compagnie était vraiment agréable et j'étais excitée d'être de nouveau chez lui, enfin seuls.

— Vous dormirez dans mon lit ce soir, a-t-il dit en prenant une gorgée d'eau et en levant sa bouteille. Je prendrai le canapé.

M'efforçant de prétendre que cette décision m'indifférait, j'ai bu à mon tour.

Richard dégageait une assurance qui ne faiblissait jamais et je l'imaginais arborer exactement la même expression avant de se lancer dans le vide du haut d'un immeuble, plaçant toute sa confiance dans son parachute, ou lorsqu'il escaladait une falaise sans harnais de sécurité.

— J'ai trop bu, mais je ne crois pas qu'on l'ait remarqué.

Son regard s'est attardé sur moi.

— Vous êtes éblouissante. Pour votre information, il est peu judicieux de se promener à *Chrysalide* vêtue de la sorte. Vous auriez pu vous faire embarquer dans toutes sortes de manigances.

Il a secoué la tête comme si les images de ce qui aurait pu m'arriver avaient envahi son esprit.

Je me suis souvenue que je ne portais que ce corset, des bas, un porte-jarretelles et un string.

— Vous étiez la plus belle femme de la soirée, a-t-il ajouté. Avez-vous la moindre idée de l'effet que vous faites aux hommes ?

Il a levé sa bouteille de nouveau.

— Je pourrai blâmer l'alcool demain et nier en bloc.

J'ai détourné les yeux en me mordant la lèvre.

— Et ça... cela vous rend encore plus belle.

Il a ri pour lui-même.

— Plus vulnérable.

J'ai observé Winston, même si ce spectacle n'était pas très intéressant, le chien étant occupé à renifler sa gamelle.

Richard a dénoué son nœud papillon, levant le menton pour faciliter l'opération.

— Je ne sais pas trop ce que vous avez dit à Cameron ce soir. Je ne l'ai jamais vu dans cet état.

Il m'a dévisagée.

— Que lui avez-vous fait ?

J'ai rougi alors que je revoyais Cameron me plaquant contre le mur.

— Vous n'êtes pas obligée de me le dire, a déclaré Richard. C'est entre vous et lui.

— Il ne s'est rien passé. Il m'a trouvée et il m'a conduite à vous.

— Vous l'avez excité, Mia.

Il a haussé les sourcils.

— Nous remarquons ce genre de choses.

Mes joues étaient écarlates à présent.

— Il m'a parlé.

— A-t-il...

Il a hésité.

— Vous a-t-il embrassée ?

— Non, il m'a dit...

— Quoi ?

— Que je vous appartenais.

— Voulez-vous m'appartenir ?

— Oui.

Je gardais le regard fixé sur Winston.

— Puis-je vous embrasser ?

— Pourquoi poser la question ?

— Parce que vous êtes ma secrétaire.

Il a posé sa bouteille sur le plan de travail et s'est approché.

— Vous n'avez pas répondu.

— Je croyais que j'étais votre assistante de direction.

— Je vous ai rétrogradée après que vous m'avez désobéi ce soir.

Il m'a forcée à lever le menton de son pouce, l'intensité de son regard me transperçant. Sa bouche a trouvé la mienne, ses dents se sont plantées dans ma lèvre inférieure, sa langue entraînant la mienne avec fermeté et expertise. Une sensation étrange s'est éveillée au creux de mon ventre. Il a attrapé des mèches de mes cheveux, ses doigts massant mon crâne. Son parfum me rappelait la brise marine et le linge propre, et cette odeur entêtante a eu raison de mes dernières résistances.

Ces femmes dans la piscine flirtaient avec lui, leurs jeux étaient une tentative pour attirer son attention, mais Richard les avait ignorées. À la place, il avait contemplé l'eau d'un œil vide tout en sirotant son verre.

Lorsqu'il m'a mordu un peu plus fort, j'ai frissonné.

— Puis-je vous faire l'amour ? a-t-il chuchoté.

— Oui, ai-je répondu, mais pas devant Winston.

— Non, pas devant Winston.

Il a pris ma main et, au lieu de me conduire dans sa chambre, il m'a guidée vers le patio. Nous sommes passés devant la piscine faiblement éclairée et nous nous sommes dirigés vers le fond du jardin.

Là, presque dissimulée, se trouvait une allée pavée. Nous l'avons suivie, le son des vagues qui s'écrasaient sur le rivage de plus en plus fort à présent. Dans une zone arborée, entourée de palmiers, étaient installées deux chaises longues. Et même si l'océan n'était pas visible d'ici, le bruit de la houle semblait proche.

Richard m'a embrassée de nouveau en prenant mon visage en coupe entre ses mains. Il a déboutonné sa chemise avant de la jeter au sol, sans jamais me quitter des yeux. Prenant son temps, il a caressé ma gorge avant de descendre plus bas. Du bout des doigts, il a tracé la courbe de ma poitrine et a abaissé mon corset. Il s'est penché pour prendre mon téton gauche entre ses lèvres, suçant la pointe dressée et déclenchant des ondes de plaisir entre mes cuisses. Affaiblie par ces sensations, je me suis agrippée à lui pour ne pas basculer en arrière. Il a enroulé un bras puissant autour de ma taille et m'a pressée contre lui. Son autre main caressait mon sein droit, sa langue insistante encerclant mon téton et diffusant les mêmes frissons de plaisir en moi.

Doucement, il m'a entraînée vers la chaise longue la plus proche pour m'étendre dessus, et il a fait glisser mon string sur mes hanches pour le retirer en vitesse. Il l'a jeté sur sa chemise. Ses baisers dessinaient une ligne sur mon ventre, puis sur mes cuisses, ses dents se plantant dans la chair par moments...

Craignant de crier sous l'effet de ses caresses, j'ai mordu ma main, sachant qu'il ne tarderait plus à me posséder.

Lorsque sa langue s'est posée sur mon sexe, j'ai cambré le dos en réponse. J'ai rejeté la tête en arrière, aveuglée par le plaisir, submergée par les sensations. Un gémissement m'a échappé alors qu'il prenait possession de cette partie sacrée de mon corps. J'ai enfoui mes doigts dans ses cheveux et j'ai refermé les poings sur son crâne.

Je refusais de m'attarder sur la connaissance que cet homme avait du corps de la femme, de l'art du plaisir, me poussant toujours plus près du gouffre de l'extase...

C'était vraiment en train d'arriver.

Sa tête remuait entre mes jambes et ses mains ont trouvé mes tétons de nouveau, les pinçant avec expertise. L'orgasme m'a emportée, me volant le souffle et me faisant frémir contre lui. Puis ses caresses incessantes m'ont fait basculer de nouveau.

J'étais perdue, oubliée, je n'appartenais plus à ce monde. Les vagues invisibles menaçaient de venir nous lécher les pieds à tout moment. De nous emporter, de nous noyer, de me noyer, mais j'avais déjà sombré dans l'abîme.

Quand j'ai fini par ouvrir les yeux, j'ai observé les quelques étoiles visibles à travers les feuillages des arbres. Les baisers de Richard remontaient le long de mon corps, atteignant mes lèvres pour m'entraîner dans une étreinte féroce, partageant mon goût sur ses lèvres, sur sa langue, me faisant frissonner.

— Ton goût est incroyable, a-t-il murmuré en me mordillant le lobe de l'oreille, diffusant des ondes érotiques en moi.

Il m'a embrassée de nouveau, attisant ma passion. Il était tout ce qui importait à mes yeux en cet instant.

Puis, le calme.

Il me tenait contre lui, savourant le silence uniquement perturbé par le bruissement des feuilles des palmiers au-dessus de nos têtes et le son des vagues sur la plage. Il m'a fait rouler sur le côté, dos à lui, et nous sommes restés ainsi enlacés un long moment.

— Nous n'allons pas faire l'amour ? ai-je demandé finalement.

— Chut, ma douce Mia.

Me sentant en sécurité avec lui, je me suis endormie.

Lorsque la faible lueur de l'aube s'est levée, j'ai senti Richard remuer et se lever. Il s'est assis au bord de la chaise longue, son dos nu voûté, ses pieds au sol, les coudes sur les genoux, et il est resté ainsi un long moment, plongé dans ses pensées.

Puis il s'est tourné vers moi.

— Salut.

— Salut.

J'ai tendu le bras pour caresser son dos, traçant du bout de l'index les petites cicatrices blanches qui barraient sa peau par endroits.

Tara m'avait raconté que Cameron avait frappé Richard jusqu'à ce qu'il saigne. Je me demandais si ces marques en étaient le résultat. Richard avait-il vraiment demandé à Cameron de lui faire mal de cette façon ? Plus alarmant, Cameron l'avait-il apaisé en lui assenant ces coups ?

Il a pris ma main et a déposé un baiser au creux de ma paume.

— Mia, a-t-il dit d'un ton solennel, tu sais à quel point je t'apprécie.

— Vraiment ?

— Je suis tombé... Je t'aime vraiment beaucoup.

J'ai enroulé mes doigts autour des siens.

— Je ressens la même chose.

— Cela dit...

Il s'est levé, son regard sombre posé sur moi.

— En toute honnêteté, je ne veux pas que ta première fois ait lieu avec un homme comme moi.

Je me suis redressée, m'efforçant de trouver les mots pour l'apaiser.

Il a haussé les épaules et s'est éloigné en direction de la maison.

À la lueur du jour, porter un corset et des bas était étrange.

La veille, dans mon appartement en bord de mer, je m'étais sentie telle une créature sexy. Mais ici, maintenant, étendue sur la chaise longue de Richard, seule, toute ma confiance s'était évaporée. J'étais envahie par les regrets après avoir osé forcer la porte de *Chrysalide*. Plus tard, je m'étais retrouvée ici avec le seul homme que j'avais jamais aimé, mais ma virginité demeurait préservée.

Bordel de merde !

Peut-être que Richard avait simplement voulu être gentil et qu'il ne ressentait rien pour moi. Peut-être avais-je inventé ce quelque chose de spécial entre nous. Peut-être avais-je mal interprété ses paroles. La naïveté se dressait sur le chemin de mon bonheur encore une fois.

J'ai rapidement trouvé mon string et je l'ai enfilé avant de remettre mes chaussures à talons pour remonter jusqu'à la maison. Je suis passée par une baie vitrée entrouverte, suivant le son d'une télévision.

J'ai trouvé Richard dans son repaire de célibataire. Il était assis sur un canapé couleur chocolat, les jambes étendues devant lui, ses pieds nus posés sur la table basse. Il portait encore sa chemise de la veille ainsi que son boxer, mais rien d'autre. Il tenait une manette de Xbox qu'il orientait en direction d'un grand écran plat. Faisant le tour pour l'affronter, j'ai été alarmée en découvrant qu'il portait un masque de plongée. Le tuba pendait sur le côté droit et Winston haletait près de lui.

— Lara Croft met la branlée à ses ennemis, a-t-il lancé avant de reporter son attention sur l'écran, manipulant la manette avec dextérité pour faire nager Lara Croft dans un lagon.

— Pourquoi portes-tu ça ?

— Il est à ma vue. Je ne trouve pas mes lunettes.

Richard a baissé les yeux sur Winston.

— Va chercher mes lunettes, Winston. Allez !

Ils se sont dévisagés. Winston a fini par détourner le regard en remuant la queue et Richard s'est tourné vers moi.

— Tu vois à qui j'ai affaire ?

Sur une étagère à ma droite reposaient des souvenirs du Super Bowl, un casque des New York Giants près d'un ballon de football américain, les deux dédiacés. Cette pièce chaleureuse avait l'air habitée et je me suis demandé si Richard invitait des amis le dimanche pour regarder les matchs à la télé. Je les imaginais en train de manger des chips et de boire de la bière en hurlant après leur équipe favorite. Richard avait une aversion pour la normalité, donc cette scène était peu probable.

— Je peux t'emprunter un tee-shirt ?

Il a pointé le doigt vers la droite, vers ce que je présumais être sa chambre. J'ai suivi cette direction dans l'espoir de trouver quelque chose à me mettre.

Le lit de Richard était très près du sol et la décoration de sa chambre très modeste. Une magnifique photo d'un temple népalais trônait au-dessus de la tête de lit. J'avais espéré trouver des indices sur l'homme qu'il était vraiment. D'après ce que j'avais vu de son bureau, je savais déjà qu'il aimait travailler dans un environnement ordonné. En voyant ses chemises parfaitement alignées, j'ai compris que c'était le cas dans sa vie privée également. J'ai retiré mon corset étriqué pour emprunter une chemise bleue et un short. J'ai fouillé dans l'un de ses tiroirs pour dénicher une ceinture. Ce style n'était pas le top, mais au moins je pouvais respirer, à présent. Je suis retournée auprès de Richard.

Il était toujours hypnotisé par son jeu et portait encore son masque. Winston était couché près de lui, la tête sur ses pattes. Je me suis assise sur l'accoudoir le plus proche de lui.

— Tu veux parler ?

— À quel sujet ?

— Au sujet d'hier soir.

Il a plongé son regard dans le mien. Malgré la boule dans ma gorge, j'ai continué : — Cameron nous a conseillé d'en discuter.

— Cameron a deux méthodes. La première consiste à parler, la seconde...

Richard a penché la tête sur le côté.

— Je préfère la seconde.

— Tu veux dire quand il te fouette ?

Richard a laissé tomber la manette sur ses genoux. Il était difficile de le prendre au sérieux avec ce masque sur la tête.

— Tu as faim ? a-t-il demandé. Il y a des céréales dans le placard.

— Je me sens prête à parler.

Ayant quitté ma zone de confort la veille, j'étais prête à affronter n'importe quoi. Même lui.

— C'est ça le problème, a dit Richard, toi et moi, nous ne parlons pas le même langage.

— Qu'est-ce que c'est censé signifier ?

— Tu vois, tu n'as rien compris de ce que j'ai dit.

— Pourquoi te comportes-tu ainsi avec moi ?

Il a froncé les sourcils.

— Je t'avais dit de garder tes distances.

J'ai croisé les bras.

— As-tu payé les soins médicaux de ma belle-mère ?

Il a repris la manette, mais je me suis placée entre lui et la télé.

— Alors ?

— C'est très immature.

— Ce n'est pas moi qui porte un masque.

— Attends un peu. L'année prochaine, ce sera en vogue et j'aurai été l'initiateur d'une nouvelle tendance.

— As-tu payé ma dette ?

— Je te paie assez comme ça.

— Tu l'as fait, n'est-ce pas ?

— Eh bien, on dirait que tu as suffisamment d'argent à présent pour repartir à Charlotte.

— Pourquoi me repousses-tu ainsi ?

— Tu es sur mon chemin.

Il a fait un geste.

— Devant la télé, je veux dire.

— Si tu me détestes autant, pourquoi me séduire dans l'obscurité et m'embrasser ? Pourquoi m'empêcher de penser correctement ?

— Mia, je risque bien de te détruire, a-t-il expliqué d'une voix plus douce. De te faire du mal.

— Je sais prendre soin de moi.

Il a levé un doigt.

— Si ça peut t'aider à te sentir mieux, cela n'a pas été une décision facile à prendre. J'ai envie de t'embrasser depuis le premier jour, quand tu as voulu m'empêcher d'entrer.

— Alors, pourquoi...

— Je vais t'abîmer.

— Eh bien, au moins, nous aurons quelque chose en commun.

Il m'a dévisagée.

— Je t'en prie, ne me renvoie pas, ai-je dit.

— Je ne compte pas te renvoyer.

— Charlie m'a expliqué ce qu'était une soumise. Elle affirme que seules les femmes épanouies sont capables de se donner entièrement à un dominateur.

Il a levé les yeux pour croiser mon regard.

— Waouh ! Tu as vraiment pris cette discussion au sérieux.

— Tu as peur du couple génial que nous pourrions former tous les deux. Cameron...

— Ne l'écoute pas. Il sait comment embrouiller les autres.

— Cameron tient à toi.

— Ces derniers temps, il se mêle de ma vie de la pire des façons.

— Il essaie de nous rapprocher.

J'aurais aimé que Cameron soit présent en cet instant pour m'aider à gérer l'humeur de Richard.

— As-tu entendu parler du Grand collisionneur de hadrons ? a-t-il demandé.

— Je crois, oui. Pourquoi ?

— C'est le plus grand et le plus puissant accélérateur de particules du monde. Il est situé sous la frontière franco-suisse, près de Genève.

Je me souvenais vaguement d'avoir lu quelque chose à ce sujet sur internet. Il a formé un cercle de ses doigts.

— Le collisionneur permet aux physiciens de tester leurs théories.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Toi et moi tournons en rond dans des sens opposés, un peu comme ces protons menaçant d'entrer en collision. Cameron est exactement comme l'un de ces scientifiques fous qui essaient de savoir si A) des particules opposées peuvent entrer en collision et si B) ces particules pourraient s'autodétruire dans l'impact et – oups ! – causer un trou noir dans l'univers.

Il a secoué la tête.

— Les trous noirs, c'est terrible. Crois-moi, je le sais. J'en ai un à la place du cœur depuis aussi longtemps que je m'en souviens.

— Je peux peut-être t'aider.

— Ou tu peux te faire aspirer et nous ne reverrons plus jamais la gentille Mia.

— Tu me sous-estimes.

— En fait, c'est toi qui me sous-estimes.

— Nous parlons, c'est bien, non ?

— Mia, ne le prends pas mal, mais j'aimerais vraiment être seul.

Et avec ces mots, il s'est refermé. Je ne comptais pas le laisser me repousser aussi facilement, pas sans me battre.

— Que t'est-il arrivé ? ai-je insisté.

Richard a secoué la tête comme si je venais de le gifler. J'avais touché un point sensible.

— Cameron t'a fait un lavage de cerveau, ai-je continué. Tu es venu à L.A. parce que tu avais besoin de changement. Tu as retrouvé ton vieil ami et il t'a perverti.

— Fais attention, tu parles de mon meilleur ami.

— Tu viens de me dire qu'il se mêlait de ta vie de la pire des manières.

— Oui, mais il est aussi ce que j'ai de mieux.

— Qu'est-ce censé vouloir dire ?

Je me suis approchée.

— Ce monde dans lequel il t'a fait entrer n'est pas sain.

— En fait, c’est tout le contraire.

— Quelqu’un t’a fait du mal. Ils ont fait de toi cet homme.

— Mia.

Il m’a dévisagée à travers son masque.

— Je suis cet homme. Ce qui m’est arrivé est survenu bien après que j’aie épousé ce mode de vie.

— Que s’est-il passé ?

— La vie, avec tous les malheurs qu’elle peut comporter. Venir ici pour rejoindre Cameron m’a sauvé.

— Il veut que tu penses ça.

— Tu sais ce que Cameron m’a appris ?

Il a planté son regard dans le mien.

— La leçon la plus importante qu’un homme puisse apprendre.

— L’amour ?

— La douleur. Apprends à la contrôler et tu seras doté d’un véritable pouvoir. C’est la seule manière de vivre dans ce monde.

— Et l’amour dans tout ça ?

— L’amour, c’est la vulnérabilité. L’amour détruit. L’amour te dévore. L’amour, c’est le mensonge que l’on se raconte suffisamment longtemps pour rester avec quelqu’un jusqu’à procréer.

— Je ne crois pas en cette théorie.

J’ai fait un pas en avant, la poitrine oppressée.

— Retire ce truc, je t’en prie.

— Tu es ma secrétaire. Tu n’as pas une lettre à taper ou une tâche à accomplir ?

— Il est sept heures du matin et nous sommes dimanche.

J’ai observé le jardin.

— Et hier soir, c’était quoi ?

— Eh bien, quoi ?

Mes épaules se sont avachies et je me suis sentie misérable.

— Une seule personne a eu le privilège de me connaître, a déclaré Richard.

— Cameron ? ai-je demandé, la voix cassée par l’émotion.

— Qu’est-ce qu’elle fout, Lara Croft ?

Il a agité la manette.

— Même les femmes virtuelles sont agaçantes.

— C’est pour ça que tu aimes frapper les femmes ?

Il a tourné la tête vers moi.

— Jamais. Je n’ai jamais fait une chose pareille à une femme.

— Alors, que leur fais-tu ?

— Je provoque la faille qu’il faut dans leur conscience pour que l’amour puisse trouver un chemin jusqu’à elles.

Il a laissé tomber la manette.

— Tu mérites la même chose.

— Je suis une cause perdue, a-t-il affirmé.

— Je ne le pense pas.

— Je t’ai menti quand j’ai dit que j’avais un trou noir à la place du cœur.

J’ai attendu qu’il poursuive, effrayée à l’idée qu’il ne termine pas sa phrase. Ou peut-être redoutais-je au contraire qu’il le fasse et me brise.

— Il n’y a rien ici.

Il a soutenu mon regard.

— Je n’ai ressenti aucune émotion depuis six ans. Je suis toujours le genre de type que tu as envie de fréquenter ?

J’ai vacillé et je me suis dirigée vers la porte d’entrée, m’efforçant de me souvenir de l’endroit où j’avais laissé mes clés. Puis je me suis rappelé les avoir laissées au manoir. J’étais bloquée.

Près des clés de voiture de Richard se trouvait un petit tas de courrier. L’enveloppe du dessus provenait de Cameron. Son adresse à Venice Beach était écrite en haut à gauche. D’une main tremblante, j’ai attaché les lanières de mes chaussures et j’ai attrapé les clés de la Jeep.

La maison de Cameron se trouvait sur la promenade de Venice Beach.

Les propriétés éclectiques coûtaient apparemment des millions malgré leur taille modeste. Juste devant la maison grise de Cameron s'étendait une allée où se mêlaient les touristes, les vendeurs de produits faits maison, les artistes, les poètes et les fumeurs de joints. L'endroit vibrait d'une énergie artistique qui lui était propre.

J'ai frappé plusieurs fois à la porte d'entrée.

N'obtenant aucune réponse, j'ai actionné la poignée et, à ma grande surprise, la porte s'est ouverte.

— Bonjour ? ai-je lancé en pénétrant dans le couloir alors que je m'interrogeais sur le sens de la sécurité de Cameron, tout en priant pour qu'il s'agisse bien de chez lui.

L'aménagement était limité au strict minimum. Les murs en briques couverts de tableaux en noir et blanc donnaient la vague impression que quelqu'un avait essayé de rendre l'endroit chaleureux. Le salon ne contenait que deux fauteuils et un sofa. Plusieurs tabourets de bar étaient alignés le long d'un comptoir de cuisine, mais cette dernière semblait vide. Un frigo, une cafetière et un micro-ondes étaient les seuls appareils électroménagers. Dans un coin, un porte-bouteilles et deux verres à pied.

Des voix venaient de l'étage. J'ai suivi cette direction en doutant encore une fois d'avoir la bonne adresse.

Au-delà du salon, il y avait un patio équipé d'une table de jardin et de chaises. Les touristes déambulaient sur la promenade de l'autre côté du petit mur et derrière s'étendait la plage. Je me suis demandé pourquoi on pouvait avoir envie de vivre si près de tant d'étrangers qui se promenaient. Dans la cour, contre la palissade, deux planches de surf côte à côte. La première était une planche Billabong bleue. La deuxième était un peu plus courte et ornée d'une sirène qui commençait à s'effacer avec le temps. J'ai vécu un moment très étrange alors que je la reconnaissais.

— Mia ?

J'ai pivoté pour découvrir Tara sur le seuil. Elle portait un petit bikini, ses cheveux étaient mouillés et emmêlés après ce qui semblait être une baignade matinale.

— Tara ? Qu'est-ce que tu fais là ?

Cameron est apparu à son côté. Il avait drapé une serviette blanche autour de sa taille, peut-être après avoir pris une douche. Il semblait si différent du Cameron que j'avais vu la veille, l'hôte de la soirée en smoking, ou plutôt l'hôte d'une partie de débauche. Je me sentais comme une criminelle.

— La porte était ouverte.

— Tout va bien ? a demandé Cameron.

— Vous êtes amis ? me suis-je étonnée.

Ce qui était ridicule, puisque Tara était là et qu'elle avait travaillé au club. Elle avait aussi passé un moment avec Cameron pendant ma crémaillère. Ces deux-là avaient l'air de bien se connaître.

— Ce n'est pas ce que tu penses.

Tara a froncé les sourcils en remarquant ma tenue. La chemise et le short de Richard me donnaient une allure étrange, et à la façon dont Cameron me dévisageait, je devinais qu'il pensait la même chose. Pouvait-il voir que j'avais pleuré ?

Le silence est devenu gênant et en même temps, je me sentais triste pour Bailey.

— Nous sommes amis, rien de plus, a insisté Tara comme si elle lisait dans mes pensées. Je suis venue ici pour surfer. C'est tout.

Mon regard s'est posé sur le torse nu de Cameron, ses cheveux ébouriffés et son air confiant.

— Vous voulez du café ?

Il est passé devant moi et s'est dirigé vers la cuisine.

Incapable de saisir cette terrible révélation, je me suis détournée de Tara pour affronter Cameron alors qu'il disposait un filtre dans la machine. Il a ouvert un paquet de café pour en verser dans le filtre. En un quart de tour, il avait lancé la préparation.

— Comment va mon meilleur ami ? a-t-il demandé.

J'ai réussi à hocher la tête.

— Et hier soir ? Comment ça s'est passé ?

— Bien.

Je me suis souvenue de Richard et moi enlacés sur cette chaise longue sous les palmiers. Même si nous n'étions pas allés jusqu'au bout, cette scène restait magique.

Tout allait très bien jusqu'à ce que nos particules entrent en collision ce matin.

Cameron a disposé trois tasses sur le comptoir.

— Je suis ravi de vous voir, bien sûr, mais généralement, après une nuit d'amour, on prend le petit déjeuner avec son amant.

Je me suis approchée pour m'installer sur un tabouret. Tara se tenait derrière moi.

— Nous surfons ensemble, a-t-elle lancé, rien de plus. Dis-lui, Cameron.

Il s'est appuyé sur le plan de travail.

— Tara et moi sommes amis, rien de plus.

— Bailey sait que tu surfes à Venice, pourquoi ne pas lui avoir parlé de lui ?

— Tu connais Bailey. Elle est tellement sensible. Elle ne comprendra jamais pourquoi j'ai envie de passer du temps avec un homme.

Tara a levé les mains.

— Nous ne faisons rien de mal. Nous surfons. Nous traînons.

— Nous mangeons des tacos, a ajouté Cameron. Ce genre de choses.

Je l'ai dévisagé pour voir si je pouvais valider les paroles de Tara. Il a hoché la tête imperceptiblement.

— J'ignorais que vous connaissiez mon adresse.

— Où sont toutes vos affaires ? ai-je demandé sans répondre.

— Il ne vit pas ici, a expliqué Tara. Il vit au manoir.

— Parfois, a-t-il précisé.

— À *Chrysalide* ?

J'ai pivoté pour faire face à Tara.

— Tu y es allée toi aussi ?

— Je suis la petite amie de Bailey, mais je ne suis pas enchaînée à elle.

Je les ai observés tour à tour.

— Nous surfons, c'est tout, a répété Cameron en versant le café.

— Son pénis ne m'intéresse pas.

Cameron a eu l'air amusé.

— Je dois te dire que beaucoup de femmes ont un faible pour mon pénis.

Tara a souri. Elle a saisi l'une des tasses et l'a enveloppée de ses mains.

— Je ne voulais pas que Bailey me pose un ultimatum en me demandant de choisir entre elle et surfer avec Cameron.

— Peut-être qu'elle voudrait venir avec toi, ai-je suggéré.

Tara a haussé les épaules.

— Peut-être.

J'ai pris le mug que m'offrait Cameron.

— Mia, parlons des raisons de votre visite, a-t-il proposé après avoir pris une gorgée de son café. Non pas que je ne sois pas ravi de vous voir. Hier soir, je vous ai placée entre les mains du célibataire le plus convoité de Malibu et en ce moment, je me demande pourquoi vous êtes chez moi au lieu d'être à la table du petit déjeuner avec lui.

Mes yeux se sont emplis de larmes.

— Tara, a dit Cameron, va prendre une douche.

— Que s'est-il passé ? a-t-elle demandé.

Cameron a froncé les sourcils.

— S'il te plaît.

Elle a croisé les bras, mais il l'a chassée de la main. Elle a fini par obéir. Cameron l'a suivie des yeux jusqu'à ce qu'elle soit hors de vue et a planté son regard intense dans le mien.

— Richard semblait perturbé ce matin, ai-je expliqué.

Il a fait le tour pour venir s'asseoir sur un tabouret près de moi.

— Je suis désolé de l'entendre.

— Que lui avez-vous fait ?

J'étais toujours hantée par ce que Tara m'avait révélé au sujet de Cameron qui aurait frappé Richard.

— Pouvez-vous être plus précise ?

J'ai réprimé un sanglot.

— Vous lui avez fait un lavage de cerveau.

Il a froncé les sourcils. Je craignais que Tara nous entende.

— Richard m'a avoué qu'il n'éprouvait aucune émotion.

— Ah...

Cameron a écarté sa tasse.

— Je pense que vous l'avez frappé jusqu'à en faire l'homme qu'il est devenu.

Je me suis préparée à sa réaction.

— C'est pour ça que vous avez pleuré ? Vous vous êtes disputée avec lui ?

— Nous avons eu une discussion. Il m'a dit quel genre d'emprise vous aviez sur lui.

— Il a employé ces mots ?

— Non, ses paroles laissaient croire que vous êtes son ami.

— Nous sommes amis, Mia. Nous nous connaissons très bien. Je ne lui ferais jamais de mal.

— L'avez-vous frappé jusqu'à ce qu'il saigne ?

Cameron a repris sa tasse. À cet instant, Tara est réapparue et s'est approchée de nous. Elle n'avait pas pris de douche. Elle s'est assise près de moi avant de déclarer : — C'était une confidence entre nous.

Cameron a levé les yeux au ciel.

— Alors, vous l'admettez ? ai-je insisté.

— Vous ne prenez pas de lait dans votre café ? a-t-il demandé.

— Quoi ?

Je suis sortie de ma transe. Cameron s'est levé et s'est dirigé vers le frigo pour en sortir une brique de lait écrémé. L'appareil semblait plutôt vide à l'exception de cette bouteille. Il en a versé dans ma tasse. Je le détestais de faire grimper ainsi la tension. C'était sa façon d'essayer d'échapper à la culpabilité, sans aucun doute.

— Dis-lui, Cameron, a lancé Tara.

Il a levé la main.

— Je m'en occupe.

— Non, je refuse qu'elle t'accuse de ça. Quand Richard est venu à L.A., il se consumait de chagrin...

— Tara, est intervenu Cameron en désignant la porte. Maintenant.

Elle m'a dévisagée.

— Tu ne sais rien. Tu essaies d'assembler les pièces du puzzle, mais tu as tout faux.

— Je peux toujours te sortir par la force, Tara, a fulminé Cameron.

Nous étions seuls de nouveau.

— Premièrement, je ne divulgue jamais aucune information personnelle au sujet d'un client, d'un ami ou d'une connaissance, a-t-il commencé d'une voix calme. En fait, la conversation que nous avons en ce moment est privée. Richard et moi sommes très proches. Nous éprouvons beaucoup d'amour et de respect l'un pour l'autre...

— Il m'a dit qu'il était incapable d'aimer.

J'ai essuyé mes larmes.

— Il m'a dit qu'il était mort à l'intérieur.

— Que vous a-t-il dit d'autre ?

— Rien. Pourquoi refuse-t-il de me parler ?

— Je serais plus à l'aise pour discuter de ça s'il était présent.

— Pourquoi Charlie m'a-t-elle conseillé de ne pas vous parler ?

J'ai pointé un doigt accusateur sur lui. Il a semblé surpris.

— Était-ce ses paroles exactes ?

Encore une fois, il voulait que je sois plus précise. Je me suis demandé si c'était ainsi qu'il manipulait ses esclaves.

— Elle m'a conseillé de me tenir éloignée de vous, ai-je ajouté en hâte.

Il a eu un sourire.

— Je suis le directeur de *Chrysalide*. Comme vous l'avez découvert. C'est peut-être la raison de son conseil.

Les poils qui parsemaient son torse nu et ses muscles parfaitement dessinés me rappelaient à quel point cet homme exsudait la sexualité de bien des façons. Son parfum entêtant n'aidait pas en cet instant.

Son corps me plaquant contre le mur et éveillant des désirs interdits que j'avais laissés en sommeil. Un besoin sombre qui entrainait en éruption.

La façon dont il me dévisageait en cet instant. Son regard s'est posé sur mes lèvres et s'y est attardé. Il a secoué la tête, comme pour chasser une pensée.

Ce que j'éprouvais quand j'étais en sa compagnie.

Il a baissé les yeux.

— Ce qui s’est passé entre nous hier soir était une erreur de ma part. J’espère que votre présence ici signifie que vous m’avez pardonné.

— Rien n’est arrivé.

Il a frotté son front.

— Peut-être est-il préférable de le voir ainsi, en effet.

— Je vous en prie, dites-moi pourquoi Richard est si difficile à atteindre.

J’ai essuyé mes joues avec ma manche... avec sa manche.

— Que vous arrive-t-il ?

— Je ne sais pas. Je suis très anxieuse ces derniers temps, ai-je avoué. Je n’arrive pas à manger. J’ai des insomnies. La présence de Richard me rend nerveuse.

Cameron a fait la moue, une expression compatissante sur le visage.

— Je vois.

Il a pris ma main dans la sienne.

— Je ne ferai jamais de mal à Richard. Je ne lui ferai jamais rien qu’il ne veuille que je lui fasse.

— Voulait-il vraiment que vous le fouettiez aussi fort ?

— Ce n’est pas mon style.

— Alors, qui lui a fait ça ?

— Mia.

Son ton était doux et étrangement rassurant.

— Il ne s’est pas fait ça tout seul !

Il a lâché ma main et a détourné le regard.

Il s’est fait ça tout seul ?

Stupéfaite, j’ai essayé de lire la vérité sur le visage de Cameron et d’y trouver des réponses. Tout le monde semblait savoir ce qui était arrivé à Richard, sauf moi. Même Tara. Bien que nous soyons en bord de mer, l’air était étouffant brusquement et je n’arrivais plus à respirer.

Cameron a posé le regard sur les badauds.

— Quand je ne le supporte plus, je retourne dans les collines pour m’isoler dans le manoir.

Il a pris une gorgée de café. Je me suis écroulée sur le comptoir.

— Vous avez faim ? Vous voulez un bagel ?

— Non merci.

— Alors, comment avez-vous quitté Richard ?

— Il jouait à Tomb Raider avec un masque de plongée ridicule sur la tête.

Le mug de Cameron a heurté le plan de travail et son café s'est répandu un peu partout. Tara a débarqué à cet instant.

— Je peux sortir de ma cachette, maintenant ?

Je l'ai ignorée.

— Que se passe-t-il ? ai-je demandé à Cameron.

Il a traversé la pièce.

— Je vais m'habiller. Je vous ramène.

Il s'est arrêté près de la porte.

— Avez-vous vu une bouteille d'oxygène ?

— Non.

J'ai lancé un regard méfiant à Tara.

— Pourquoi ?

— Je me posais simplement la question.

Cameron a disparu sur ces mots. Tara s'est assise près de moi. J'ai repensé à ma crémaillère, mais je n'ai pas réussi à me souvenir d'un détail étrange entre ces deux-là. Pour être honnête, je n'en avais pas cherché sur le moment.

— Je vais en parler à Bailey, a déclaré Tara. Je t'en prie, ne lui dis rien.

J'ai hoché la tête avec réticence.

— Tu as beaucoup maquillé tes yeux, a-t-elle observé.

N'ayant pas pu me démaquiller, je devais ressembler à un panda. C'était gênant. J'avais pleuré sur tout le trajet jusqu'ici, ce qui n'avait dû qu'empirer les choses. Cameron n'avait pas eu besoin de ses connaissances en psychologie pour comprendre que j'étais bouleversée.

— Tu es allée à la soirée hier soir ? s'est enquis Tara.

— Oui.

— Vraiment ? C'était comment ?

J'ai pâli, gênée.

— Apparemment, la nourriture y est délicieuse. Tu es allée faire un tour dans la salle des fessées ?

Je l'ai dévisagée en fronçant les sourcils. Comment savait-elle qu'il existait une telle pièce ?

— Tu as vu quelque chose ? Des gens en train de le faire ?

J'ai pris une gorgée de café.

Cameron est réapparu en jean et chemise blanche. Il a pris ses clés de voiture et m'a lancé un sourire.

— Allons rendre visite à notre ami.

Il a fait un signe à Tara.

— À plus tard !

— À plus tard !

J'ai trottiné derrière Cameron.

— Il ne risque pas de faire quelque chose de dangereux, si ?

Je ne comprenais pas pourquoi j'avais le sentiment d'être celle qui avait mis Richard dans cet état.

— Aurais-je dû rester ?

— Ne vous remettez jamais en question, a répondu Cameron alors qu'il me guidait dans la rue.

Il a ouvert la portière passager de sa Porsche.

Je suis montée à l'intérieur, m'enfonçant dans le siège en cuir, sans perdre de vue que nous laissions la Jeep derrière nous. Cameron conduisait vite, évitant les piétons et les autres véhicules qui roulaient trop lentement pour un dimanche matin. Nous avons longé la côte Pacifique à vive allure et il m'a fait la conversation, indiquant les points d'intérêt et faisant son possible, visiblement, pour détourner mon attention de la raison pour laquelle nous retournions chez Richard avec tant de hâte.

En moins de vingt minutes, nous étions arrivés. Cameron a coupé le moteur et a pivoté dans son siège pour me faire face.

— Laissez-moi lui parler.

J'ai passé mes doigts sur mes lèvres nerveusement.

Il a tiré sur ma manche.

— C'est à lui ?

J'ai hoché la tête.

— Que s'est-il passé hier soir ?

Cameron a jeté un regard en direction de la porte de Richard.

— Nous nous sommes enlacés sous les étoiles. Il ne s'est rien passé. Nous nous sommes embrassés. Au petit matin, il m'a dit...

Il a attendu que je poursuive.

— Il a dit qu'il ne voulait pas que je perde ma virginité avec un homme comme lui, ai-je soufflé.

Cameron a soupiré.

— Ce n'est pas vous, Mia.

— J'ai l'impression d'avoir fait quelque chose de mal.

— Non. Il est terrifié à l'idée de vous blesser.

— Je lui ai dit que nous pouvions prendre notre temps.

Cameron a fixé un point devant lui.

— S'est-il ouvert à vous au sujet de son mode de vie ?

— Oui.

— Qu’a-t-il dit ?

— Qu’il ne pouvait avoir une relation qu’avec une femme désirant être sa soumise.

Les mots semblaient discordants lorsqu’ils étaient prononcés à haute voix.

— Avez-vous considéré son offre ?

— En quelque sorte. Mais il a évoqué le fait qu’il prenait uniquement des soumises expérimentées.

Je lui ai lancé un regard en coin.

— Ah...

— Je veux être avec lui. Je ne suis pas certaine de pouvoir endurer la douleur, cependant.

— La douleur intensifie le plaisir.

Je me suis mordillé un ongle. Cameron a retiré les clés du contact.

— Avez-vous parlé de ce que vous attendiez d’une relation ?

— Non.

— Le sadomasochisme vous effraie-t-il ?

J’ai étudié ses essuie-glaces. Même eux avaient l’air hors de prix.

— Richard a senti vos doutes.

J’ai soupiré. Cameron a hoché la tête.

— Richard est cultivé. Il a beaucoup voyagé. Il a parcouru le Moyen-Orient tout seul lorsqu’il avait vingt ans. Il est intelligent, drôle et gentil. Il pourrait vraiment être bien pour vous. Il pourrait tant vous apprendre.

J’ai haussé les sourcils.

— Exactement, a-t-il confirmé. Il n’est pas uniquement question de sexe avec un grand S.

Mon esprit s’est empli des images de la maison de Richard, les meubles sculptés qu’il avait peut-être achetés au cours de ses voyages, les photos d’étrangers heureux qui trônaient ici et là, offrant des aperçus de leur culture. Je me suis demandé à quel âge il avait décidé qu’il aimait la douleur.

— Que vous est-il arrivé ? ai-je demandé. Quel est le traumatisme qui a marqué votre enfance ?

Je me suis étonnée moi-même de mon audace.

— Vous savez, pourquoi êtes-vous devenu...

Il a levé la main.

— Je préfère me considérer comme un connaisseur des arts obscurs.

Il a souri.

— En fait, j’ai eu une enfance privilégiée. J’ai grandi dans les Hamptons. Mon père dessinait des bateaux. J’étais gâté. Peut-être est-ce en lien avec ça. Quoi qu’il en soit, j’allais dans une école privée et plus tard, j’ai étudié la médecine. Vous voyez, rien d’extravagant.

— Pourquoi vous être détourné de la psychiatrie ?

— Je ne m'en suis pas détourné. J'ai un cabinet.

— Comment trouvez-vous le temps de diriger *Chrysalide* ?

— Je m'arrange pour le trouver.

— Pendant mon entretien, Penny vous envoyait-elle des messages ?

— Oui. Elle est la secrétaire de *Chrysalide*.

Il a remué sur son siège.

— C'était ma façon de participer à votre entretien. J'avais eu une journée mouvementée.

— Ce n'est pas une science exacte.

— Peut-être, mais regardez où nous en sommes, a-t-il observé avec amusement. Nous nous sommes tous beaucoup rapprochés.

— Avez-vous engagé les Maîtresses ?

— Charlie et moi avons fondé *Envoûtement*, et *Chrysalide* est né ensuite. J'ai repris une société qui existait depuis plus d'un siècle.

Cameron a fait courir son doigt sur son porte-clés. C'était mon tour de le fixer et d'essayer de lire les réponses sur son visage. Je voulais en apprendre plus sur l'histoire de *Chrysalide*.

— Nous avons un club à Londres et un autre à Paris.

— Vous les dirigez tous ?

— Je supervise les maisons étrangères également, en effet.

— Vous êtes un homme occupé.

Il m'a adressé un sourire en coin.

— Richard est très stable.

— J'ai besoin de savoir ce qui est arrivé à sa dernière esclave.

Il s'est frotté les yeux, visiblement épuisé.

— On y va ?

Nous sommes sortis de la voiture et j'ai suivi Cameron jusqu'à la porte d'entrée. Il a utilisé une de ses clés pour l'ouvrir. Il devait posséder un double. Une fois à l'intérieur, il a parcouru les pièces en appelant Richard. Après quelques minutes, ne le trouvant nulle part, je l'ai rejoint près de la piscine. Il se tenait là, le regard perdu sur l'eau, les bras croisés. De l'autre côté du bassin était assis Winston, haletant à sa façon impassible. Je me suis interrogée sur ses capacités de chien de garde.

Cameron sondait la piscine des yeux. Un hurlement m'a échappé au moment où j'ai repéré la silhouette floue d'un corps au fond de l'eau. Le cœur dans la gorge, j'ai plongé, heurtant la surface violemment, alors que j'entendais les paroles de Cameron.

— Il a une bouteille d'oxygène !

Richard se tenait debout au bord de la piscine.

Mes mains tremblaient et je me demandais si les battements de mon cœur finiraient par retrouver un rythme normal. Bien que je sache que Richard ne risquait rien, mon cerveau semblait ne pas avoir reçu le message et l'adrénaline continuait à se propager dans mes veines, me donnant le tournis. Mes cheveux mouillés étaient plaqués à mon visage, mes vêtements étaient trempés et collants, mais je m'en moquais.

Richard, lui, semblait imperturbable. Tout comme Cameron, qui devait déjà avoir été le témoin de ce genre de comportement, à en croire sa réaction contenue. Il a levé le masque de Richard et l'a calé sur son crâne.

Richard ruisselait et une flaque s'était formée à ses pieds.

— Quoi ? a-t-il fini par lâcher avec un sourire espiègle. Je suis le seul à mieux réfléchir sous l'eau ?

— Je vais devoir répondre oui, a indiqué Cameron en posant le pied sur la palme droite de Richard pour l'aider à la retirer avant de faire la même chose avec la gauche. À quoi réfléchissais-tu là-dessous ?

— À Mia, a murmuré Richard.

Cameron a affiché un sourire triomphant tandis que Richard adoptait cet air enfantin qui lui était propre.

— Je peux récupérer ma Jeep ?

J'ai lancé un regard à Cameron.

— Quelque chose me dit que Mia est sur le point de tomber amoureuse de mes pancakes, a déclaré Cameron sans répondre. Que dirais-tu d'aller prendre une douche pendant que nous préparons le petit déjeuner ? a-t-il proposé en écartant une mèche de cheveux mouillés du visage de son ami.

Richard avait l'air si jeune à côté de Cameron. Il a cligné les yeux pour approuver cette suggestion et a fait le tour de la piscine pieds nus.

— Eh ! l'a appelé Cameron.

Richard s'est tourné pour nous faire face.

— Tu n'oublies pas quelque chose ?

Le regard de Richard s'est posé sur moi.

— Je suis désolé si je t'ai effrayée. Je suis aussi désolé à propos de ce matin.

Mes yeux ont été attirés par le coin de la piscine où nous l'avions trouvé. Richard a baissé son masque de nouveau et nous a souri avant de disparaître à l'intérieur de la maison.

Cameron a tapoté sa jambe.

— Winston !

Le chien est passé devant nous et a suivi son maître.

— La première fois que je l’ai trouvé sous l’eau, j’ai hurlé moi aussi, a expliqué Cameron. Comme une fillette.

— Fait-il ça souvent ?

— Seulement lorsqu’il est sur le point de faire une grande avancée.

— Dans quel domaine ?

Cameron a posé un bras sur mes épaules et m’a entraînée vers la maison.

— Avec vous, bien sûr.

Mon cœur a manqué un battement. Il y avait un fossé entre Richard et moi, et seul Cameron était capable de le traverser. Il m’a guidée vers la chambre d’amis, puis dans la salle de bains attenante.

— Je vais commencer à préparer le petit déjeuner.

Il a fait un pas dans la douche et a ouvert l’eau.

— Je vais vous trouver des vêtements.

Il ne m’a pas fallu longtemps pour me doucher et enfiler la chemise et le short que Cameron avait trouvés dans la chambre de Richard. J’aimais l’idée qu’ils avaient eu le temps de parler.

Dans la cuisine, je me suis amusée de voir Cameron ouvrir les placards avec l’assurance de quelqu’un qui connaissait l’endroit. Il s’est mis à préparer la pâte des pancakes et a allumé le feu pour les cuire. Sur ses indications, j’ai trouvé les assiettes et les couverts et j’ai mis la table.

Cette scène semblait tout à fait ordinaire, bien loin du décor de la veille où ces deux hommes distraient la clientèle élitiste de Hollywood dans le repaire de la communauté fétichiste de Los Angeles. Je n’arrivais pas à déterminer ce qui était le plus incroyable. Le fait que Cameron, le directeur de *Chrysalide*, me prépare des pancakes ou le spectacle de Richard, à présent vêtu d’un jean et d’un tee-shirt bleu, qui déambulait dans sa maison suivi de son bouledogue anglais.

— Goûtez, a dit Cameron en me tendant un morceau de pancake doré à l’aide d’une fourchette.

J’ai mâché lentement, surprise que sa préparation soit aussi délicieuse.

— Hum... C’est bon.

Cet homme savait cuisiner. Il a disposé ses chefs-d’œuvre dans nos assiettes et Richard nous a rejoints.

Je me suis installée près de Cameron, qui était en train de verser du thé anglais dans trois mugs chinois en porcelaine fine. Après avoir pris un peu de sirop d’érable, je l’ai tendu à Richard qui en a arrosé copieusement ses pancakes. Il restait silencieux, mais de temps à autre, il souriait.

— Il est différent chez lui, n’est-ce pas ? a observé Cameron en le regardant. Il reste grincheux, mais avec une pointe de charme.

Richard a pointé sa fourchette sur son ami.

— Et toi, tu restes un salaud autoritaire où que tu sois.

— Pas faux, a confirmé Cameron. Il n’est pas facile d’avoir toujours raison.

Richard a levé les yeux au ciel avant d'enfourner un morceau de pancake qui baignait dans la sauce.

— Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Bien sûr, je savais qu'ils avaient fait connaissance à Harvard, mais je ne connaissais pas les circonstances de leur rencontre.

— Une de mes ex nous a présentés, a répondu Cameron. Sa colocataire se plaignait que son petit copain soit un peu pervers et elles sont venues me voir pour que je la conseille.

— Que lui avez-vous dit ? me suis-je intéressée.

— Rien. Je suis allé trouver Richard et je l'ai informé de leurs inquiétudes.

Il a haussé les épaules.

— Harvard est peut-être un campus immense, mais les rumeurs peuvent s'y propager à une vitesse folle.

— Qu'en as-tu pensé ? ai-je demandé à Richard. Je veux dire, ce type sortait de nulle part et il s'est mis à te parler de ta vie privée.

— Je lui ai demandé quel club il fréquentait. J'ai largué la fille et je suis devenu membre.

Je me suis redressée.

— Puis tu as déménagé à New York ? Et vous, Cameron, vous êtes venu vivre en Californie.

— Les années que j'ai vécues loin de mon ami ont été les pires de ma vie, a déclaré Richard.

— Pour moi, c'était les meilleures, a plaisanté Cameron.

— C'est le meilleur cuisinier que je connaisse, a ajouté Richard en prenant une nouvelle bouchée. Entre autres choses. Ces pancakes sont délicieux !

Cameron a souri largement.

Il y avait quelque chose de réconfortant dans leur amitié, même s'il était également difficile de comprendre sa dynamique. Mon esprit s'est mis à divaguer tandis que je m'interrogeais sur les choses auxquelles ils se livraient à deux dans ce donjon, leur désir pour la domination mentale et la soumission insaisissable à mes yeux.

Je ne me sentais pas prête pour cette conversation.

Richard a écarté son assiette à moitié pleine.

— Je trouvais New York suffocante et je l'ai suivi ici. Il m'a persuadé de travailler à plein temps pour *Envoûtement*.

— Mon bras droit, a ajouté Cameron. Il dirige le club d'une main de fer.

— Pas vraiment, a observé Richard, mais je n'ai jamais été plus heureux.

Le visage de Cameron s'est éclairé.

— Je sais que c'est toi sur ces photos accrochées au mur de ton bureau, ai-je avoué à Richard.

— Il y a quelque chose de thérapeutique dans le fait d'affronter la peur, a-t-il commenté. Il s'agit de défier la vie à notre tour.

— Tu ne trouves pas que la vie est suffisamment cruelle comme ça ?

— Si cynique et pourtant si jeune, s'est amusé Richard.

J'aimais la sensation qui prenait vie au creux de ma poitrine quand il soutenait mon regard, ces étincelles d'excitation.

— Monsieur Booth, quelque chose me dit que vous appréciez votre secrétaire ? a dit Cameron avec un accent *cockney* parfaitement imité.

— Vous pourriez bien avoir raison, *sir*, a répondu Richard avec le même accent en secouant la tête, amusé.

Cameron a reporté son regard perçant sur moi.

— Nous sommes amis, n'est-ce pas ? a-t-il demandé en reprenant une voix normale. Pouvons-nous nous parler franchement ?

J'ai hoché la tête, tout comme Richard.

— Je ne t'ai jamais vu aussi amoureux d'une femme, Booth.

J'avais l'impression d'assister à une séance de thérapie privée et j'ai supposé que c'était le cas de bien des façons. « Aussi amoureux. » Ces mots cachaient-ils la vérité que je mourais d'envie d'entendre ?

— Mia ? m'a interpellée Cameron.

— Oui.

— Eh bien ?

— Ne la brusque pas, l'a prévenu Richard.

— Dit celui qui s'est caché au fond d'une piscine. Mia, vous avez rencontré l'homme de votre vie.

— As-tu déjà été amoureuse ? s'est enquis Richard.

— Hum... Non, je ne crois pas.

— C'est un non, alors, a conclu Cameron. Pour votre information, c'est ce que vous ressentez en ce moment.

Si mon estomac n'avait pas été plein, il se serait probablement soulevé.

— La plupart des gens ont une vie émotionnelle très monotone, a ajouté Cameron. L'avez-vous remarqué ?

— La métaphore du zombie est étonnamment appropriée, est intervenu Richard. As-tu déjà observé les gens dans un magasin ? Ils ont tous l'air plongés dans une sorte de transe. Je refuse de vivre ainsi.

— Nous vivons dans l'instant, a précisé Cameron.

— Conscients du monde qui nous entoure.

Cameron a hoché la tête.

— Et nous choisissons d'affronter la douleur tapie ici, a-t-il indiqué en posant une main sur son cœur, et de l'externaliser.

— La douleur nous excite également. Nous sommes ainsi faits.

— Donc tu es capable d'éprouver de la douleur, mais pas d'autre émotion ? ai-je demandé.

— On dirait que cette capacité est en train de revenir, a-t-il répondu en adressant un petit sourire à Cameron.

— Tu es prêt, a indiqué celui-ci à voix basse.

De nouveau, ils ont échangé un long regard. Leur manière silencieuse de communiquer était saisissante. Ils ont hoché la tête pour confirmer qu'ils pensaient la même chose.

— Mia, a déclaré Richard d'une voix douce, vous feriez la soumise la plus exquise.

Un frisson a couru sur mon dos.

Cameron a plongé la main dans la poche de sa chemise.

— J'ai une prescription pour vous deux.

Il m'a tendu le bout de papier pour que je le lise. Richard s'en est emparé à son tour.

— Le planétarium ?

— Je vous y emmène tout de suite, a répondu Cameron. Je sais exactement ce qui vous fait souffrir tous les deux. Et je connais le remède à cette souffrance.

À l'intérieur du planétarium de l'observatoire Griffith, étendus sur une couverture Burberry que Richard avait empruntée dans la voiture de Cameron, nous observions le spectacle des planètes en trois dimensions.

Non seulement Cameron nous avait conduits jusqu'ici, mais il s'était servi de ses contacts pour nous obtenir une séance privée, afin que nous soyons seuls. Derrière nous, des rangées de sièges confortables s'étendaient, chaque fauteuil étant inclinable pour permettre d'observer correctement les planètes sur le plafond incurvé. Richard et moi admirions la danse intergalactique des planètes depuis notre place privilégiée au sol, au beau milieu de la salle. La musique classique que l'on entendait était de Wagner, selon Richard.

— Saturne, Jupiter et, bien sûr, Vénus, a-t-il commenté en souriant.

— Et celle-ci ?

— Pluton, qui a été reléguée au rang de planète naine. Les scientifiques ont affirmé qu'elle ne dominait pas son environnement et qu'elle ne dégageait pas suffisamment le voisinage autour de son orbite.

J'ai gloussé. Le spectacle à couper le souffle des planètes virevoltantes me donnait l'impression d'être toute petite à côté de la luxuriante Terre et de ses couleurs vives.

— Comment Cameron a-t-il réussi à faire ça ?

— Il possède de nombreux contacts influents à travers le monde. Nos membres comprennent des politiciens, des célébrités et nous comptons même un astronaute parmi nous.

— Sérieux ?

— Tu serais surprise.

Il s'est approché et m'a prise dans ses bras.

— Les recherches ont prouvé que plus une personne avait un QI élevé, plus elle était attirée par notre mode de vie.

Il s'est redressé sur un coude. La tête posée sur sa main, il a planté son regard dans le mien.

— Je veux te rendre heureuse. Je veux que tu te sentes en sécurité.

— C'est le cas. Je me sens bien. Tout est parfait.

— Tu es tellement belle, Mia. À l'intérieur comme à l'extérieur. Si je mets mes sentiments de côté, je me rends compte que je ne te mérites pas...

— Oh, Richard, tu ne vois pas à quel point je t'aime ?

— Je ne me souviens pas d'avoir aimé une femme à ce point. Quelle que soit cette émotion, je ne l'ai jamais vécue auparavant. C'est terrifiant. Crois-moi. J'affronte la peur en permanence, mais ça, c'est différent. La sensation est différente.

Il a pris une profonde inspiration.

— Les sentiments...

Je me suis blottie contre lui, m'imprégnant de son odeur. J'avais encore besoin de lui malgré notre proximité.

— Les êtres humains viennent des étoiles, a-t-il chuchoté. Tu le savais ? Je suis fermement convaincu que, toi et moi, nous venons de la même étoile. Elle a explosé en mille morceaux il y a des millénaires et pourtant, le destin nous a fait nous rencontrer. C'est pour cette raison que j'ai dû attendre cet instant pour me sentir entier de nouveau.

— À notre place. J'ai l'impression d'être à ma place pour la première fois de ma vie, ai-je confirmé.

Il a planté un baiser sur mon front.

— Je te protégerai. Je t'aimerai. Je mourrai pour toi.

Envoûtée par ses yeux bleus, j'ai soutenu son regard.

— Alors, nous mourrons ensemble.

— Pas sûr que Cameron approuverait, a-t-il observé avec un sourire.

— Nous pouvons le remercier pour ça.

— Il me connaît mieux que moi-même. Il essaie probablement de compenser sa perversitude.

— Ce mot existe vraiment ?

— Oui. J'en suis sûr parce que ce n'est pas la première fois que je l'utilise pour qualifier Cameron.

Il a écarté une mèche de cheveux de mon visage.

— J'adhère.

— Tu vois.

Il a posé un doigt sur mes lèvres.

— Un vocabulaire riche indique un intellect supérieur, ce qui conduit...

Il a baissé les yeux.

— ... au BDSM.

— Ne saute plus des immeubles, OK ? Et ne fais plus d'escalade sans harnais de sécurité.

— Tu me donnes déjà des ordres.

Il a pris ma main et l'a pressée contre son cœur. Même s'il n'a pas dit les mots, je comprenais le sens de son geste. J'ai caressé sa joue du dos de ma main.

— Les ordres du médecin.

J'avais la tête qui tournait.

— Mieux vaut s'en débarrasser maintenant.

Avec frénésie, nous nous sommes déshabillés l'un l'autre, nos vêtements volant autour de nous dans la confusion. Richard a attrapé son jean et a plongé la main dans la poche arrière. Il en a sorti un préservatif en faisant mine de le découvrir.

— Ah ! Ah !

Il me faisait rire.

— Je t'aime, Mia.

Sa nudité m'a coupé le souffle. Son torse sculpté et sa peau dorée brillaient sous les planètes étincelantes, lui donnant l'allure d'un Adonis. Sa beauté était excessive. Mon regard s'est porté sur le système solaire qui tournoyait au plafond à un rythme hypnotique. Ces planètes n'étaient pas les seules à être influencées par la gravité.

Osant un nouveau regard sur son corps parfait, incapable de résister plus longtemps, j'ai tendu le bras vers lui.

Il m'observait avec fascination.

— Cela pourrait bien être l'un de mes fantasmes.

— Vraiment ?

J'ai enroulé mes doigts autour de son érection et j'ai commencé à le caresser lentement. Son sexe se dressait majestueusement, long et dur, très épais.

— Peut-être est-ce l'un des miens également.

— Vraiment ? m'a-t-il imitée. Et quels sont tes autres fantasmes ?

— Je rêve de faire ça.

Je me suis agenouillée devant lui, penchée en avant, et j'ai fait courir ma langue sur son pénis. Je le masturbais des deux mains tout en léchant les veines délicates. Il a rejeté la tête en arrière en poussant un gémissement délicieux. Je l'ai pris entièrement en bouche et je l'ai senti se crispier de plaisir.

— J'adore ton fantasme, je dois l'avouer.

J'ai agité la langue sur son gland, recueillant la perle de rosée pour le goûter, me délecter de lui. J'avais désespérément besoin de le sentir en moi, au creux de mon être qui se contractait d'anticipation. J'ai écarté les lèvres pour le sucer avant de tracer une ligne incandescente le long de son membre. J'ouvrais la bouche au maximum, mais ce n'était pas suffisant. Il a enfoui ses doigts dans mes cheveux, prenant le contrôle du rythme, me dominant, et j'ai soupiré de gratitude. Il haletait tandis qu'il s'enfonçait de plus en plus profondément.

— Oui, Mia, comme ça.

Perdue dans cet océan de passion, je me suis sentie entière pour la première fois. Cette sensation était parfaite. J'adorais le sentir dans ma bouche, lui procurer le plaisir et l'amour qu'il méritait.

— J'ai attendu trop longtemps, a-t-il dit en posant les mains sur mes reins avant de me prendre par la taille pour me hisser vers lui.

Ses lèvres se sont posées sur ma gorge, glissant vers mon cou, mordillant mes lobes d'oreilles, diffusant des spasmes de plaisir vers mon ventre et plus bas. Les battements de mon cœur se sont accélérés, mon souffle est devenu lourd. Je me suis abandonnée, ne désirant rien d'autre que ça.

Il a pincé mes tétons entre ses doigts, puis s'est penché pour lécher et sucer leurs pointes dressées de sa langue experte, m'arrachant une plainte rauque. Il prenait son temps, titillant mes seins avec patience, me faisant frissonner. Sa main droite a glissé entre mes cuisses et s'est posée sur mon sexe, déclenchant une vague d'extase à travers mon corps alors qu'il faisait courir le bout de son index le long de ma fente.

— Tu mouilles pour moi, a-t-il observé en me poussant en arrière pour m'étendre sur le dos.

Il a déposé une pluie de baisers sur mon ventre, léchant mon nombril au passage, avant de s'aventurer plus bas. Il a passé sa langue sur l'intérieur de mes cuisses, me provoquant, menaçant d'aller plus loin à tout moment.

Et il l'a fait. Un cri m'a échappé, un cri de plaisir immédiatement suivi par le silence alors qu'il volait ma voix, mon souffle, ma raison. Je frissonnais sous ses caresses tandis qu'il traçait des cercles délicieux autour de mon clitoris, plongeant en moi, me conduisant au bord du précipice.

— Je te dirai quand tu pourras jouir, a-t-il déclaré d'une voix ferme.

— Oh ! ai-je gémi. Je t'en prie.

— Je constate qu'il va falloir que je t'entraîne à retenir ton orgasme.

Il a mordillé mon clitoris et le long gémissement que j'ai poussé a répondu à ma place. Puis j'ai entendu un bruissement alors qu'il déchirait l'emballage du préservatif et déroulait le latex sur son sexe dressé.

— Je t'en prie, Richard.

Ce simple spectacle, et la certitude que le moment était imminent, ont déclenché des frissons sur ma peau.

Il m'a invitée à me redresser et à le chevaucher.

— Nous irons doucement, bébé, a-t-il murmuré. Ce sera plus facile pour toi ainsi.

Accrochée à lui, je frottais mon sexe contre son membre, stupéfaite par les sensations que ce frottement me procurait. Je me suis penchée en arrière, le regard fixé sur le plafond. Je me sentais en sécurité dans ses bras. Sa bouche s'est de nouveau refermée sur l'un de mes tétons alors que je contemplais les étoiles qui évoluaient lentement au-dessus de nous.

— Nous venons de la même étoile, ai-je répété dans un souffle.

— Oui, a-t-il confirmé avant de mordiller la pointe de mon sein.

— J'ai besoin de toi.

Il m'a étendue sur le dos encore une fois, me coupant le souffle, sa main guidant ma tête sur la couverture avec délicatesse. Il s'est allongé sur moi et j'ai enroulé mes jambes autour de sa taille, incapable de respirer calmement. Ses hanches étaient pressées contre les miennes. Il a écarté mes lèvres de sa bouche, sa langue me possédant avec fièvre. Je sentais mon goût alors qu'il partageait ce baiser avec moi et me faisait frémir.

J'ai cambré le dos lorsqu'il m'a pénétrée, s'insinuant en moi, trouvant sa place dans un mélange aveuglant de plaisir et de douleur. Il s'est enfoncé profondément en moi, sans faillir, son sexe m'imposant la discipline dont j'avais besoin, celle que j'avais désirée depuis le jour où j'avais posé les yeux sur lui. Le fantasme impossible de le sentir en moi se réalisait.

Des faisceaux de lumière ondoyaient au-dessus de nous, mais je ne les voyais pas vraiment. J'étais trop distraite par la gêne que je ressentais entre mes cuisses, mêlée à des sensations éblouissantes.

Richard s'est figé.

— Comment te sens-tu ?

J'ai cligné les yeux, essoufflée.

— Merveilleusement bien.

Il a ondulé du bassin.

— Oh !

Mes ongles se sont plantés dans son dos.

— Oh, oui ! Ne t'arrête pas. Ne t'arrête jamais.

Il a souri.

— Comment est la vue ?

J'ai plongé mon regard dans le sien.

— Spectaculaire.

Son visage s'est illuminé et mon cœur s'est serré devant ce spectacle saisissant.

Puis il a accéléré le rythme, me récompensant, me guidant de plus en plus près du soulagement, menaçant de me faire basculer dans le vide alors qu'il intensifiait ses assauts, dominant mon corps sans répit. Accrochée à lui, je le laissais me guider sur les vagues du plaisir jusqu'à sombrer. Une chute libre. Sous les planètes et les étoiles...

— Mia, a-t-il soufflé. Tu peux jouir.

Enivrée, je me suis laissé emporter, éblouie par la sensation, le désir se diffusant dans mes veines alors que je m'abandonnais. J'étais prise au piège, prisonnière de ce mélange addictif de danger et de passion. J'ai crié au moment où l'orgasme me frappait. J'étais aveuglée par le plaisir. Les muscles de Richard se sont contractés, puis il est resté immobile.

Nous étions tous deux perdus dans cet instant fusionnel, ne formant plus qu'un.

Niché sur une colline au pied de Hacienda Heights se trouve un monastère bouddhiste, le temple Hsi Lai. C'est l'endroit où Richard m'a emmenée le lendemain matin.

Je ne me souvenais pas d'avoir été plus heureuse. Être avec lui était tout ce que je désirais.

Au milieu de l'escalier en pierre qui menait au temple, Richard m'a prise dans ses bras avant de poser un baiser sur mon front. J'étais émerveillée par l'affection qu'il était capable de donner. Enroulant mes bras autour de son corps, je me suis blottie contre lui, inspirant son odeur, ayant enfin trouvé la paix que j'avais cherchée toute ma vie. Être ici avec lui était bien mieux que ce que j'avais pu imaginer ou même rêver.

La veille, dans le planétarium, Richard s'était montré tendre. Je me suis laissé griser par ces souvenirs. J'étais complètement dingue de mon amant lunatique. J'ai levé les yeux vers lui. Je voulais qu'il sache à quel point j'étais heureuse qu'il partage ce lieu avec moi, consciente de l'importance qu'il revêtait à ses yeux. Il m'avait raconté en chemin que ce temple hébergeait un sanctuaire extraordinaire. C'était son endroit préféré de la ville. J'avais hâte de le découvrir.

— Tu es un signe de Dieu, a-t-il affirmé.

— Tu es un signe de Dieu.

J'ai pris sa main et je l'ai portée à mes lèvres pour l'embrasser.

— Merci d'être venue avec moi.

Nous avons monté les dernières marches et nous nous sommes dirigés vers l'entrée principale. En hauteur, reposant contre le mur du fond, se dressaient des statues de bouddha qui nous contemplaient, conférant une profonde sérénité au temple. Quelques visiteurs étaient présents et discutaient calmement. Le visage de Richard s'est adouci alors que ses yeux se posaient sur deux moines tibétains, facilement identifiables grâce à leur robe orange vif. Ils marchaient d'un pas tranquille. Ils se sont arrêtés devant les trois bouddhas et se sont agenouillés pour déposer un bol de fruits aux pieds de leurs divinités.

J'avais déjà vu des preuves de l'intérêt de Richard pour les religions orientales, chez lui aussi bien que dans son bureau au club. Ce moment m'apparaissait comme un cadeau du ciel.

Juste devant nous, au centre, deux jarres étaient posées sur une table, côte à côte, chacune emplies de petites balles en plastique bleues. Richard a déposé un billet de deux dollars dans la boîte entre les deux et a récupéré une balle. Il m'a fait signe de l'imiter.

— À l'intérieur, il y a un message sacré, a-t-il expliqué en gardant la boule au creux de sa main.

Il l'a transportée jusqu'à une presse en bois pour l'ouvrir. Il en a sorti un bout de papier qu'il a déroulé avant de le lire.

— Je dois plier comme un roseau. Que dit le tien ?

J'étais triste à l'idée de détruire la petite balle. De l'abandonner en morceaux avec toutes les autres qui avaient été broyées avant elle. Richard me l'a prise des mains et l'a écrasée sous la presse.

— Puis-je ? a-t-il demandé en dépliant le message.

J'ai essayé d'y jeter un coup d'œil. Richard a porté une main à sa bouche, réprimant un éclat de rire. Ses yeux brillaient de joie.

— Qu'est-ce que ça dit ?

J'ai tenté de récupérer le papier, en vain. Richard riait comme un fou à présent.

— Mia, c'est en cantonais. Tu as pris la balle dans la mauvaise jarre.

J'ai éclaté de rire à mon tour, consciente du ridicule de la situation.

— Nous allons le garder précieusement, a-t-il ajouté en glissant le message dans la poche de son manteau. Le mystère a quelque chose d'attirant.

— Tu es un mystère, ai-je observé.

Il m'a fait un sourire malicieux avant de me prendre la main pour me guider vers un couloir bien éclairé.

Nous sommes sortis du premier temple pour atterrir dans une vaste cour pavée. Devant nous se dressait un autre bâtiment sacré, plus grand que le précédent, à la façade chargée. Le toit en tuiles dépassait largement des murs, lui donnant un côté dramatique. J'avais l'impression d'être en Asie. La brise automnale soufflait dans les branches autour de nous. Un autre moine nous a dépassés et des touristes évoluaient ici et là.

À notre droite, une fontaine était entourée de statues aux visages sereins. Le son apaisant de l'eau qui ruisselait emplissait la cour. Nous avons gravi les marches qui menaient au second temple.

Imitant Richard, j'ai pris un bâton d'encens dans une jarre et je l'ai approché d'une bougie pour l'allumer. La fumée blanche sentait le jasmin. J'ai fermé les yeux et je m'en suis imprégnée.

— Dis une prière, a suggéré Richard.

— Je vais faire un vœu.

Qu'il s'ouvre à moi et me laisse entrer dans son cœur. Que les dieux nous accordent le temps dont nous avons besoin pour donner une chance à notre relation.

Il a détourné les yeux.

Dans le sanctuaire, nous avons été accueillis par trois autres statues de bouddha, plus grandes. Avec respect, nous nous sommes agenouillés sur les coussins rouges et moelleux pour admirer les dieux en or.

— Nous ne les adorons pas, a murmuré Richard en désignant les statues. Ce sont simplement des symboles pour nous aider à nous concentrer, à éprouver dévotion et gratitude.

Apaisée par l'endroit, reconnaissante de ce moment de calme, je me suis émerveillée du kaléidoscope que formait la vie de Richard et de sa capacité à explorer le spectre de l'existence humaine dans ses extrêmes, allant de la douleur au plaisir en passant par la spiritualité.

L'odeur de l'encens. Le silence profond. Le respect des autres.

Il y avait des milliers de petits bouddhas alignés dans de petites alcôves creusées dans les murs, chacun doté d'une plaque personnalisée. Je me suis demandé s'ils représentaient les êtres aimés

disparus. Nous sommes restés à genoux encore un moment, notre bâton d'encens devant nous, à partager ces minutes sacrées.

Richard m'avait indiqué qu'il trouvait du réconfort ici. Je partageais ce sentiment.

Nous avons déposé nos bâtons encore allumés à l'extérieur du sanctuaire dans ce qui ressemblait à un temple miniature noir. Doucement, nous les avons posés côte à côte au milieu du sable. Les nuages de fumée se sont mêlés, promettant que nos prières seraient exaucées. Puis nous sommes allés dans la boutique de souvenirs du temple où Richard nous a trouvé une table isolée. Nous avons commandé du thé qui nous a été servi dans de jolies tasses chinoises et nous avons continué à savourer la tranquillité du lieu. Les épaules de Richard étaient détendues et pour la première fois, je le sentais apaisé. Cet endroit facilitait la détente. Il soulageait les âmes perdues venues y trouver refuge. Son aura de tolérance était réconfortante.

— Cameron m'a emmené ici trois jours après mon arrivée à L.A., a commencé Richard en parcourant la pièce du regard comme s'il revivait ce souvenir.

Les doigts enroulés autour de ma tasse pour les réchauffer, je sirotais mon thé, appréciant sa saveur délicate.

— J'ai une confession à te faire, a-t-il ajouté.

— Oh...

— Mon nom de famille n'est pas Booth.

— Tu as changé de nom ?

Il m'a lancé un regard compatissant qui m'a fait me tortiller sur mon siège.

— Mon vrai nom est Richard Booth Sheppard.

Mon esprit s'est mis à bouillonner pour tenter de trouver la raison qui l'avait poussé à en changer, mais j'avais du mal à en choisir une parmi toutes mes hypothèses. Pas étonnant que je n'aie rien trouvé sur lui sur Google.

— Il y a environ six ans, a-t-il poursuivi, j'étais un brillant courtier et je vivais à Manhattan. J'adorais mon travail. J'adorais ma vie. J'avais tout, ou du moins, c'était ce que je pensais.

Il a baissé les yeux, prenant un moment avant de continuer.

— Je travaillais pour mon père. Il a toujours été un as avec les chiffres. Il était connu pour être le maître de la finance. À mes vingt ans, il avait amassé une énorme fortune. Je parle de milliards de dollars.

Richard a marqué une pause, une expression douloureuse sur le visage.

— Tout le monde, y compris mes deux frères aînés, l'idolâtrait. Bien sûr, nous ignorions que mon père avait orchestré le délit d'initié le plus élaboré que le monde de la finance avait jamais vu.

J'ai posé ma tasse sur la table.

— Tu sais ce qu'est un délit d'initié ?

— Je crois, oui.

— C'est quand des employés divulguent des informations confidentielles sur leur entreprise. Des

informations qui peuvent bénéficier largement à ceux qui spéculent sur le cours des actions et des obligations. L'investisseur dispose alors d'un avantage sur les autres. Lorsqu'une action chute, tu en achètes. Beaucoup. Des millions d'actions. Tu peux jongler ainsi pendant des années jusqu'à ce que l'évidence s'impose : l'argent a été manipulé, ainsi que les employés et les marchés financiers.

Je me sentais mal pour lui. J'imaginai la honte qu'il avait dû éprouver en découvrant que son père avait fait du tort à tant de personnes.

Richard a dégluti péniblement.

— Dès que j'ai entendu que mon père avait été arrêté, j'ai conduit jusqu'à la prison de la ville pour voir ce que nos avocats pouvaient faire. Mon père était détenu sans caution. On m'a accordé quelques minutes avec lui.

Richard s'est frotté la poitrine comme si la douleur de ce jour-là était toujours présente.

— La première chose que l'on remarque en prison, c'est l'odeur. La seconde, c'est le bruit. Les cris. J'étais terrifié à l'idée de vomir devant mon père. Même après ce qu'il avait fait, j'avais peur de le décevoir. Tu sais ce qu'il m'a dit au cours de ce bref entretien ?

Je regrettais d'avoir vidé ma tasse aussi vite.

— Il m'a dit que tout était ma faute. Qu'il avait fait tout ça pour ma mère et ses trois fils. Que la pression qu'il subissait pour nous inscrire aux meilleures écoles et nous offrir la meilleure éducation pesait si lourdement sur lui qu'il avait eu le sentiment de ne pas avoir le choix.

Richard s'est interrompu pour reprendre son souffle.

— Mon père ne regrettait rien. Il s'est déchargé du fardeau de la culpabilité sur moi. Mais ce n'est pas le pire.

Ma poitrine s'est serrée.

— Alors que je rentrais chez moi, j'ai réfléchi aux paroles qui pourraient reconforter Emily, ma fiancée. Je voulais lui assurer que je rembourserais l'argent que sa famille avait investi dans l'entreprise de mon père. Tout avait été perdu, confisqué par le gouvernement. J'ai répété mon discours encore et encore dans la voiture. Il m'a fallu trois heures pour rentrer. La circulation était difficile. Après tout, Wall Street avait été anéantie et New York était sur les genoux.

Il a pris quelques secondes avant de continuer.

— Ce moment dans l'ascenseur qui montait vers mon appartement m'a semblé durer une éternité. J'ai finalement réussi à introduire la clé dans la serrure. Le sac à main d'Emily était sur le canapé, ainsi que son téléphone, donc je savais qu'elle était à la maison. La télé était allumée et les informations tournaient en boucle, ressassant le scandale de ma famille en arrière-fond. Cela lui ressemblait si peu de laisser la télé allumée. Elle détestait le bruit. Elle préférait la musique. Les compositeurs classiques. Des photos incriminantes étaient diffusées à l'écran, juste pour s'assurer que les téléspectateurs sachent exactement qui avait ruiné leurs vies. L'une d'entre elles nous montrait, Emily et moi, lors d'un gala de charité. Visiblement, elle était considérée coupable par procuration. Elle était avocate et n'avait rien à voir avec la finance.

» Notre appartement était grand, situé dans l'Upper East Side, sur la Cinquième Avenue. Nous aimions nous installer près de la fenêtre avec une tasse de café le matin pour admirer le parc. J'aimais

cet endroit.

Il a toussé pour s'éclaircir la voix.

— Emily était dans la baignoire. Elle disait toujours qu'un bon bain l'aidait à se détendre. J'avais toujours préféré la douche. Quand je l'ai trouvée, elle était plongée dans une eau teintée du sang qui coulait de ses poignets.

Richard a posé un regard vide sur moi.

— La lettre qu'elle avait laissée expliquait tout. Alors que je la prenais dans mes bras, la suppliant de ne pas m'abandonner, je ne pensais qu'aux paroles de mon père m'accusant d'être responsable de tout ça. Je le croyais, bien sûr, comme nous le faisons souvent. Je n'avais pas été assez attentif pour comprendre que mon père était un illusionniste.

Je voulais lui dire que le coupable était son père, pas lui, mais les seuls mots que j'ai pu prononcer ont été :

— Je suis désolée.

— En une semaine, Emily était enterrée et j'avais mis notre appartement en vente avant de prendre un vol pour Los Angeles. Cameron est venu me chercher à l'aéroport. Je ne me souviens pas très bien du voyage ni des premières semaines que j'ai passées chez lui. Cameron m'a hébergé. Il a insisté pour que je reste. Il s'inquiétait pour moi. J'avais du mal à parler.

— Cameron t'a aidé ?

— Il m'a sauvé. Au début, il m'a orienté vers un thérapeute traditionnel. Elle ne savait pas vraiment quoi faire de moi. Le second et le troisième que j'ai consultés ont conclu que le seul traitement qui pouvait m'aider était les électrochocs. Un choc électrique pour faire redémarrer mon cerveau. Leur deuxième proposition consistait en un traitement médicamenteux qui équivalait à une camisole de force chimique. Cameron a refusé de les laisser m'infliger ça. Bien sûr, au début, il était réticent à l'idée de s'occuper de moi en tant que patient, étant donné qu'il était mon meilleur ami, sans parler de la nature de sa discipline, mais je sais me montrer très persuasif. J'ai insisté sur le fait que je ne voulais pas oublier la douleur. Il m'a diagnostiqué un choc post-traumatique. Finalement, nous avons opté pour le traitement le moins connu, qui vise à affronter la douleur. Une technique de Cameron.

Richard a posé les yeux sur moi, comme s'il émergeait de ses pensées.

— Cela a fonctionné.

— Ce qui explique pourquoi tu es si proche de lui.

— Il a toujours été là pour moi. Il ne m'a jamais jugé. Il a prouvé qu'il était mon ami en m'accueillant chez lui quand j'ai débarqué à L.A. sans domicile et sans emploi.

— Est-ce pour cette raison que tu as pris ce poste au club ?

— Je suivais mes séances avec Cameron et j'étais là-bas si souvent que j'ai fini par me glisser à l'intérieur.

Il a haussé les épaules.

— Je suis vraiment heureux là-bas. Et je t'ai rencontrée au club.

— Les filles connaissent-elles ton histoire ?

— Oui. Elles sont discrètes, mais tu le sais déjà.

— Cela explique aussi pourquoi Cameron se montre si protecteur envers toi.

— C'est réciproque.

— Tu n'utilises plus ton vrai nom ?

— J'ai abandonné le nom de Sheppard dans l'espoir de prendre mes distances...

Il a balayé l'air de la main. Je me suis penchée en avant et j'ai pris ses mains dans les miennes. Il les a pressées en retour.

— C'est pour cette raison que je t'ai repoussée. Pas parce que je ne tiens pas à toi, mais parce que je ne veux pas t'exposer à mon passé. J'essayais de te protéger. J'ai blessé Emily de la pire des manières. Je suis responsable de sa mort. Elle était si fragile.

Je me suis levée et j'ai fait le tour de la table pour m'asseoir sur ses genoux. J'ai enroulé les bras autour de son cou et je l'ai serré contre moi.

Il a déposé des baisers sur mon front, sa tendresse semblant infinie. Nous sommes restés ainsi un long moment. J'avais du mal à me souvenir de ma vie sans lui et je ne voulais pas le faire. Je l'ai embrassé délicatement.

Il a posé un doigt sous mon menton et m'a forcée à lever la tête.

— Jusqu'à ce que je te rencontre, je pensais ne plus être capable d'éprouver des sentiments.

Il a cillé.

— Je ne veux pas te faire fuir.

— Jamais. Je t'aime.

Ma vie avant Richard était un désert dépourvu d'amour.

— Je t'ai toujours aimée, Mia, toujours.

Il a scellé ses paroles d'un baiser.

— Je ne ferai jamais rien qui pourrait te faire du mal.

— Je serais prête à tout pour toi, Richard Booth Sheppard.

Il a souri.

— Sois heureuse, c'est tout ce que je te demande.

J'ai enfoui mon visage dans son cou, bercée par les battements de son cœur contre ma poitrine, ne désirant rien d'autre que rester dans ses bras à tout jamais.

J'ai inscrit mon nom au crayon à papier dans l'agenda du club, me prévoyant un rendez-vous à 11 heures du matin avec Richard.

Il ne tarderait plus à arriver et, comme je l'avais fait chaque matin depuis que j'avais commencé à travailler ici, je lui tendrais l'agenda. Là, j'avais un petit doute sur le fait de me sentir en sécurité dans les bras de Richard lorsqu'il me conduirait dans les profondeurs d'*Envoûtement*. Les images de ce qui pouvait se dérouler en bas déclenchaient des frissons d'excitation sur ma peau et de petites décharges électriques entre mes jambes.

« J'ai tant de plaisirs à te faire découvrir. »

Rougissant violemment, j'ai poussé mon sac Frederick's of Hollywood¹ sous mon bureau, bien qu'il reste visible avec le panneau vitré. J'ai pris un moment pour consulter les e-mails de Richard. Plusieurs messages étaient arrivés, mais tous étaient routiniers.

La tête ailleurs, j'ai ouvert Google et j'ai tapé le nom complet de Richard. Contrairement à la dernière fois, des milliers de résultats sont apparus. En supprimant simplement son nom de famille, il avait réussi à se retirer de tous les référencements. J'ai cliqué sur quelques images. Richard regardait l'objectif sur la plupart. Là avec son père, selon la légende, ici sortant d'un restaurant après une soirée gastronomique à Manhattan. Sur une autre, Richard tenait ses deux frères par les épaules. Leur ressemblance était saisissante. Les regards qu'ils posaient sur leur père laissaient deviner que le cliché avait été pris en des jours plus heureux. Sur plusieurs images, il apparaissait derrière une jolie blonde souriante, et alors que je faisais passer le curseur sur l'une d'entre elles, j'ai obtenu la confirmation qu'il s'agissait de sa fiancée, Emily Oren.

J'ai cliqué sur le lien.

Baron King, un journaliste du *New York Times* qui avait écrit un article sur Richard, confirmait ce que je savais déjà. La lettre de suicide d'Emily avait été la seule preuve qui avait permis d'éviter la prison à Richard. Les officiers de la criminelle avaient rapidement authentifié l'écriture d'Emily et confirmé son suicide, tout comme le médecin légiste chargé de l'autopsie. Je me sentais triste pour Richard. Il avait dû énormément souffrir de perdre sa fiancée et d'être en plus accusé de sa mort. C'était sûrement ce qui l'avait fait basculer du côté obscur.

La bouche sèche, j'ai continué ma lecture tandis qu'une vague de culpabilité déferlait sur moi, parce que notre liaison n'était possible qu'à cause d'un horrible événement qui avait anéanti son existence.

Emily avait utilisé l'un des rasoirs de Richard pour s'ouvrir les veines à en croire Baron King, qui écrivait avec indifférence, comme s'il disséquait des insectes pour une expérience et non la vie d'un homme dans la tourmente et la mort d'une femme. Sur l'écran, je suivais ses mots, m'efforçant d'en saisir le sens. Emily était enceinte de trois mois lorsqu'elle s'était suicidée.

Un gémissement de tristesse m'a échappé.

Les jambes tremblantes, je me suis dirigée vers le couloir pour courir dans la salle de bains. Là, je me suis aspergé le visage d'eau, la poitrine secouée par les sanglots. Un effroyable sentiment de perte

m'envahissait et la pensée de ce bébé mort en elle me tordait le ventre. J'ignorais comment Richard avait supporté la mort de son enfant.

Cameron avait fait allusion à cela lorsqu'il m'avait emmenée au restaurant *Chez Polidor*, me laissant entendre que quelqu'un avait lacéré le cœur de Richard. Le fait que ce dernier puisse croire qu'il était responsable de tout ça m'a poussée à me demander comment il était parvenu à vivre. J'ai attrapé une serviette et j'ai tamponné mon visage, hantée par cette bouleversante révélation.

Je me suis figée.

J'avais laissé la page ouverte sur mon ordinateur. Je me suis précipitée dans le couloir, puis vers la réception, tombant presque dans ma hâte de rejoindre mon bureau.

Cameron était assis à ma place, le regard fixé sur mon écran. Il s'est tourné vers moi.

— Mieux vaut effacer ton historique. De cette façon, ton sujet ne se sentira pas harcelé.

— Je sais ce qui est arrivé.

— Chacun d'entre nous fait ce qu'il peut pour protéger son intimité.

J'ai hoché la tête, désirant faire comprendre à Cameron que c'était important pour moi aussi.

— Nous ne tenons pas à ce qu'un client voie ça, n'est-ce pas ? a-t-il demandé fermement.

— Emily était enceinte.

— De trois mois.

Cameron s'est occupé de faire disparaître toute preuve de mes recherches.

— Une terrible épreuve.

— Je suis tellement désolée.

Il a plongé son regard dans le mien.

— Vous n'avez rien fait.

— J'ai visité le temple Hsi Lai avec Richard. Il m'a tout raconté.

— Bien.

— Son père a ruiné tous ces gens.

— C'est un euphémisme. Edwin Sheppard a grippé le système financier et a semé la dévastation derrière lui.

Il a retiré sa main de la souris.

— Richard vous a-t-il parlé des menaces de mort qu'il a reçues ?

J'ai secoué la tête, n'ayant même pas songé aux conséquences que le scandale pouvait déclencher, encore maintenant.

— Il est en sécurité ici.

Cameron a jeté un regard sur l'écran, où le jardin japonais que Richard avait choisi pour moi était apparu.

— Mia, je vous dois des excuses.

— Je ne crois pas.

— Lorsque Tara m’a parlé de vous, j’ai décidé que vous seriez parfaite pour mon patient.

Il a penché la tête sur le côté.

— Comme vous le savez, Richard n’est pas seulement mon meilleur ami.

J’ai essayé de me rappeler si j’avais allumé l’air conditionné, en vain.

— Il y a des mois, Tara m’a montré une photo de sa petite amie, Bailey. Vous étiez également sur cette photo, Mia. Quand Tara m’a annoncé qu’elle partait, je lui ai demandé de vous encourager à postuler. Bien sûr, vous êtes éblouissante. Là n’est pas la question. Vous êtes dotée d’une beauté rare. Naturelle et époustouflante. Une combinaison saisissante. J’espérais surtout que vous seriez aussi attendrissante que vous en aviez l’air.

Il m’a regardée avec attention.

— Vous l’êtes. Vous êtes énigmatique. Le tour que vous avez sorti de votre sac pour récupérer votre job dans le bureau de Richard m’a fait penser que j’étais un génie.

— Vous m’avez appâtée ici ?

Il a plongé une main dans sa poche et en a sorti une enveloppe blanche.

— Vous avez accompli tout ce que j’espérais et même plus. Vous vous êtes surpassée. Vous avez réussi là où nous avons tous échoué : vous avez sauvé Richard de lui-même. Son addiction au danger se dissipe grâce à vous.

J’ai observé l’enveloppe.

— Je savais que Richard tomberait amoureux de vous, a-t-il ajouté, mais le résultat est bien au-delà de mes attentes.

Je ne pouvais plus en entendre davantage. Mes jambes vacillaient de nouveau et un accès d’adrénaline m’a donné l’énergie dont j’avais besoin pour rester debout.

— Lors de votre crémaillère, Bailey m’a parlé de votre rêve de devenir dessinatrice de mode.

Il s’est penché en avant.

— Dans cette enveloppe se trouve votre billet pour la liberté.

— Que voulez-vous dire ?

— Venez par ici, a-t-il ordonné. Votre mission est accomplie.

J’ai fait un pas vers lui et j’ai pris l’enveloppe, les mains tremblantes, le cœur serré.

— Ce chèque vous offrira suffisamment d’argent pour vous inscrire à l’université de votre choix, vous installer et vivre décemment pendant un certain temps. L’argent n’est pas le problème. Je viens d’une famille fortunée. Si vous en voulez plus, envoyez-moi un message. Je peux vous en fournir autant que nécessaire.

Il a lancé un regard en direction de l’ordinateur.

— Si vous avez cherché mon nom sur Google, vous devez déjà le savoir.

Ce n'était pas le cas, mais je regrettais de ne pas l'avoir fait en cet instant. Peut-être qu'ainsi j'aurais trouvé des informations pour m'éclairer sur le genre d'homme qu'était vraiment Cameron. Était-ce du chantage ou un simple moyen de se débarrasser de moi ? M'étais-je interposée entre lui et Richard, son protégé ?

— Êtes-vous en train de me renvoyer ?

— Je vous rends votre liberté. Une relation avec Richard impliquerait de franchir la frontière de notre univers sans jamais regarder en arrière. Ce n'est pas la femme que vous êtes. Franchement, vous n'êtes pas ce genre de fille.

Mes yeux se sont posés sur mon sac de lingerie. Les siens aussi. Il a jeté un regard à l'intérieur et a aperçu mon corset.

— Être honnête avec soi-même est le facteur le plus important pour trouver le véritable bonheur.

J'ai désigné le sac.

— C'est ma réponse.

— Vous n'êtes pas obligée de faire ça.

— Je ne veux pas partir.

— Vous ne savez même pas ce que vous laisseriez derrière vous.

Je suis restée sur mes positions.

— Prouvez-moi que c'est ce que vous désirez, a-t-il dit. Que vous ne paniquerez pas et que vous n'abandonnerez pas Richard. Quelque chose me dit que votre relation avec lui est sur le point de vivre une période difficile. Je ne veux pas qu'il souffre. Et je tiens à ce que vous soyez épanouie. Heureuse, Mia.

J'ai dégluti, le cœur battant à tout rompre. J'ai fait un pas vers lui.

— Peu de temps après le décès de ma mère, je me suis aventurée au grenier pour fouiller dans ses affaires personnelles. Vous savez, je voulais en apprendre plus sur elle en explorant les choses qu'elle conservait dans de vieux cartons poussiéreux. J'espérais mieux la connaître. Comprendre qui j'étais, je suppose. Ma mère adorait lire et parmi sa collection de livres, j'en ai trouvé un écrit par Ayn Rand. À en croire la note à l'intérieur, c'était mon père qui le lui avait offert. J'ai pris le livre et je l'ai caché dans ma chambre. Je le lisais dans mon lit, sous les couvertures, avec une lampe torche. Il y avait quelque chose de rassurant dans le fait de posséder un objet qui avait appartenu à ma mère. C'était comme un morceau de sa vie. Les pages étaient cornées à plusieurs endroits et j'en ai déduit que mon père l'avait lu aussi.

— *La révolte d'Atlas* ?

— Je n'ai presque rien compris, mais j'étais déterminée à saisir le sens de ce livre. Je considérais qu'il pourrait m'aider à définir la philosophie de la vie que je voulais mener. Peut-être même m'apprendre à survivre. Un message de ma mère depuis l'au-delà. Comme si elle avait voulu que je le trouve.

L'expression de Cameron était tranquille. Son attention n'a pas faibli, comme si ses yeux bruns et intenses pouvaient lire chaque émotion cachée derrière les mots.

J'ai poursuivi d'une voix tremblante.

— Ayn Rand établit clairement que si vous tombez sur un enfant qui a besoin d'aide... vous devez le laisser mourir.

Un sanglot m'a serré la gorge.

— C'était une philosophie plutôt répandue, apparemment. Même les politiciens se sont extasiés sur *La révolte d'Atlas* et se sont émerveillés de son système philosophique.

— L'objectivisme, a commenté Cameron.

J'ai pris une profonde inspiration, espérant qu'il me comprendrait.

— Cameron, je...

— Vous étiez cet enfant.

— Une semaine plus tôt, je fouillais les poubelles pour trouver de la nourriture.

Les yeux de Cameron brillaient, mais son visage est resté impassible, concentré.

J'ai baissé les yeux sur l'enveloppe qu'il m'avait donnée et je l'ai déchirée en deux.

— Quand je suis arrivée ici, vous avez tous été très gentils avec moi. Une gentillesse que je n'ai connue nulle part ailleurs. Ma belle-mère m'a recueillie parce qu'elle avait besoin de moi. Quand tous les autres m'ont tourné le dos, vous m'avez ouvert vos bras et vous m'avez accueillie comme l'une des vôtres.

Je me suis approchée, suffisamment pour le toucher.

— Richard a soldé ma dette. Nous parlons de milliers de dollars. Sa gentillesse a été inconditionnelle.

J'ai retenu mon souffle, m'efforçant de rester calme et de lui prouver que j'étais capable d'en parler sans flancher.

— Ne me repoussez pas, Cameron. Je vous en prie.

— Mia, je...

— Je sais que l'appartement dans lequel je vis est le vôtre. Vous avez fait ça pour me sortir de mon studio.

Il a posé les coudes sur le bureau et s'est frotté le front.

— Comment l'avez-vous deviné ?

— Vous vous êtes servi de Charlie pour m'appâter. Je n'en étais pas certaine, mais je le suis à présent.

— Vous êtes maligne.

— Qui a eu l'idée de l'aquarium ?

— Richard, a-t-il répondu. Nous devons trouver une raison pour justifier cette histoire. Voulez-vous que je vous débarrasse des poissons ?

— Je ne suis pas sûre de vouloir y rester.

— Ne soyez pas ridicule.

— Ce dont je suis certaine, c'est que j'aime Richard et qu'il m'aime. Ma place est ici.

— Vous venez de déchirer un chèque de cinq cent mille dollars.

— Je ne veux pas de votre argent. Je veux Richard.

Il a tendu la main et j'ai déposé les morceaux de papier dans sa paume.

— Pardonnez-moi, je devais m'assurer que vous étiez sûre de votre décision. Je vous ai attirée ici. Je me sens responsable de vous. De vous deux.

— Je n'ai jamais été aussi sûre de quelque chose. Je poursuivrai peut-être mon rêve de devenir dessinatrice de mode un jour. Pour le moment, je suis heureuse ici.

— Joli corset, au fait.

— Je trouve aussi.

J'ai souri.

— Écoutez, je ne veux pas d'une vie conventionnelle. Je veux arborer en permanence la même expression que nos clients lorsqu'ils sortent d'ici.

— Quelque chose me dit que ce sera le cas.

Il a jeté un nouveau regard dans le sac.

— Et des bas.

— Pensez-vous que Richard aimera ?

— Je ne sais plus trop qui bouleverse le monde de l'autre, entre vous deux.

— C'est moi qui ébranlerai le sien.

— Bravo, mademoiselle Lauren, bravo.

Cameron s'est appuyé contre son siège.

— Et une bouteille de champagne. Vous connaissez notre règle concernant l'alcool ? Il est interdit. Donner à Richard une excuse pour vous punir est un trait de génie de votre part.

— Il fera peut-être une exception.

— Il se servira peut-être d'un *paddle*.

Il m'a décoché un sourire alors que je réprimais le mien.

— Vous êtes un expert en matière de profils psychologiques. Vous saviez que je resterais.

— Parfois, je me trompe, mais rarement.

Il a posé un doigt sur ses lèvres.

— Ce sera notre petit secret.

La sonnerie de l'ascenseur a retenti à cet instant. Richard a foncé sur nous.

— Je ne me suis pas réveillé. Quelqu'un m'a empêché de dormir toute la nuit.

Il m'a adressé un sourire adorable. J'étais ravie de le voir. Richard a froncé les sourcils.

— Tu étais partie quand j'ai ouvert les yeux.

— Je déteste être en retard.

Il a fouillé dans sa sacoche.

— Tout va bien ?

— Nous parlions d'Ayn Rand.

— De si bonne heure ?

— Il est 10 heures, a observé Cameron, amusé.

— Tant que vous ne parlez pas de Nietzsche. Rand s'en est inspirée. Pas étonnant que sa philosophie soit si merdique.

Cameron a posé les yeux sur moi.

— Ironie du sort, Rand est tombée malade en vieillissant et a été bien contente de pouvoir bénéficier de la Sécurité sociale, a ajouté Cameron.

Il a levé son index pour souligner ses propos.

— Elle qui voulait laisser les faibles mourir, elle a eu la monnaie de sa pièce.

— Bien dit, a approuvé Richard. Rien de tel que la vie pour vous rendre plus humble.

Cameron s'est levé.

— Le nombre d'infortunés qui parviennent à rebondir et à laisser leur empreinte dans l'histoire est impressionnant.

Il m'a dévisagée.

— Chacun vaut la peine d'être sauvé.

— Votre discussion est bien trop grave pour un homme qui a le ventre vide, a déclaré Richard avant de presser le bras de Cameron. Je suis sûr que tu as déjà couru tes neuf kilomètres.

— Seulement six aujourd'hui.

— Seulement six ? Vous vous laissez aller, *sir* !

— Je dois retrouver Charlie pour le brunch, s'est excusé Cameron. Je vous verrai plus tard.

Il est entré dans l'ascenseur et les portes se sont fermées sur lui, emportant notre conversation avec lui à tout jamais, je l'espérais.

— Que faisait-il ici ? a demandé Richard.

— Il voulait me parler.

— À quel sujet ?

— Au sujet de nous.

Richard s'est tourné vers l'ascenseur.

— Et alors ?

— Il tient tellement à toi qu'il voulait s'assurer que je t'aime et que je désire être avec toi.

Voilà, je l'avais dit et j'étais soulagée de ne pas lui avoir menti.

— Il est pire que ma mère, a observé Richard en secouant la tête. Je n'ai pas aimé m'éveiller et ne pas te trouver dans mon lit. Que s'est-il passé ?

— Je te l'ai dit. Je n'aime pas être en retard.

— Je suis sûr que ton patron aurait compris.

— Je vais aller lui faire du café.

Richard a fait un geste de la main.

— Je vais m'en occuper.

Je me suis emparée du carnet de rendez-vous et je l'ai suivi dans le couloir alors qu'il enroulait un bras autour de ma taille et m'embrassait sur le front.

— Qu'y a-t-il dans le sac Frederick's ?

Il a ouvert la porte de la salle de pause, me laissant le précéder. Je me suis mordu la lèvre avant de lui tendre le carnet. Il a consulté la page du jour.

— Vous aviez l'air d'être au beau milieu d'une conversation très sérieuse avec Cameron. Qu'est-ce qui l'a déclenchée ?

Il s'est éloigné pour préparer le café, me tournant le dos.

— J'ai cherché ton nom sur Google.

— J'ai cherché le tien aussi.

— Vraiment ?

Je gardais mon attention fixée sur la cafetière.

Il a posé l'agenda sur le côté pour verser le café dans le filtre. Étrangement, j'étais capable de prévoir un tel rendez-vous et pourtant, j'étais terrifiée à l'idée d'en parler.

— J'ai bien peur que rien ne soit sorti à ton sujet.

Il a secoué la tête en souriant.

— Nous devrions peut-être y remédier.

Mon expression s'est décomposée alors que les articles de presse me revenaient à l'esprit.

— J'imagine que ce que tu as lu à mon sujet t'a bouleversée.

J'ai ouvert un placard et j'en ai sorti deux tasses que j'ai posées sur le comptoir entre nous.

— Tu as lu des choses sur Emily ?

Les gouttes brunes commençaient à couler lentement et l'odeur du café a empli la pièce.

— Nous n'avions pas encore décoré la chambre. Nous n'arrivions pas à nous mettre d'accord sur la couleur. Elle voulait du jaune. Je déteste le jaune.

— Je suis désolée, Richard.

— J'aurais pu m'habituer au jaune.

Je me suis maudite d'avoir abordé ce sujet et je me suis demandé si je pouvais vraiment l'aider, lui ou n'importe qui d'autre. Je ne comprenais pas pourquoi il voulait être avec une femme comme moi. Une fille naïve avec si peu à offrir. Les larmes me sont montées aux yeux.

Il a tendu les bras et m'a serrée contre lui.

— Maintenant tu le sais.

— Tu n'es pas furieux ?

— Bien sûr que non. Ce n'est pas le genre d'information que tu partages lors d'un second rendez-vous. Et toi, as-tu des secrets que tu souhaites me confier ?

— Non, ai-je répondu, incapable d'en trouver un.

Il m'a relâchée et a versé le café dans les tasses.

— Annule mon rendez-vous de 11 heures, s'il te plaît.

Il m'a rendu l'agenda.

J'ai levé la tête et j'ai plongé dans son regard azur l'espace de quelques secondes avant qu'il ne détourne les yeux. Ma lingerie était inutile à présent.

Il a ajouté du lait dans mon café et m'a tendu l'un des mugs.

— Déjeunons ensemble.

— Ça me plairait.

Il a pris sa tasse et est sorti.

J'ai pressé le carnet contre ma poitrine, me demandant pourquoi je ne l'avais pas défié. Certes, il aimait être le dominant dans une relation, mais j'avais mon mot à dire moi aussi. J'avais des désirs à explorer et, en cet instant, j'avais le sentiment qu'il m'avait repoussée encore une fois. Je me suis maudite d'avoir saboté cette journée en fouinant dans son passé.

J'ai ouvert l'agenda et j'ai fait glisser mon doigt à l'endroit où il avait barré mon nom. Puis j'ai baissé les yeux. Richard avait écrit mon nom à 18 heures. Seulement, cette fois, il avait utilisé un stylo.

¹. Chaîne américaine de magasins de lingerie. (*N.d.T.*).

Richard soutenait mon regard avec intensité.

Incapable d'attendre plus longtemps, je m'étais rendue dans son bureau à 18 heures tapantes. Je me suis positionnée devant lui vêtue de mon corset Frederick's, de mes bas et de mon string, perchée sur mes talons noirs de dix centimètres qui complétaient mon look sirène sexy. Mes cheveux cascadaient sur mes épaules nues, quelques boucles tombant sur la courbe de mes seins. Dans le spa, j'avais pris mon temps pour me maquiller. J'avais utilisé de l'eye-liner noir pour souligner mes yeux et du fard à paupières pour donner un effet *smoky* à mon regard. Le mascara allongeait mes cils et mon rouge à lèvres écarlate me donnait une allure différente de l'ancienne Mia.

Richard s'est levé et a contourné son bureau pour me rejoindre.

— Je suis en avance, ai-je bredouillé nerveusement.

— C'est inacceptable.

Il semblait indigné.

— J'ai pris rendez-vous avec toi ce soir, parce que je veux te parler de quelque chose.

Me sentant mal à l'aise et déçue qu'il n'ait pas mentionné ma tenue, je me suis recroquevillée. Richard a pris un chèque sur ses dossiers et l'a brandi.

— Alors ?

J'ai déchiffré le nom de l'émetteur.

— J'ignore pourquoi M. Trouville voudrait me donner...

— Mille dollars ? Il est à ton nom pourtant, a-t-il observé d'un ton sévère. Tu as quelque chose à me dire, Mia ?

— Il y a bien eu cette fois...

Richard a plissé les yeux. J'ai levé la main.

— Non, écoute...

— C'est ce que je fais.

— M. Trouville m'a vue bouleversée la dernière fois et il a cru que je portais ces trucs.

— Les boules de geisha ? Était-ce le cas ?

Mon visage est devenu écarlate.

— Non.

Un léger sourire a dansé sur ses lèvres.

— Pourquoi étais-tu bouleversée ?

— Parce que tu étais descendu avec Courtney dans...

— Qu'est-ce qui t'a bouleversée ?

— Ce n'était pas moi. J'aurais voulu être à sa place.

Il a froncé les sourcils.

— Je dois décider quoi faire de ça.

Il a posé les yeux sur le chèque.

— Tu m'as mis dans une position particulièrement délicate.

Bien que je porte un corset, il a réussi à me donner l'impression que j'étais nue.

— Tu es au courant que l'alcool est interdit ?

Son regard était fixé sur la bouteille de champagne que j'avais posée sur la table de son bureau une demi-heure plus tôt. Les bulles continuaient à monter dans les flûtes délicates que j'avais empruntées sur son étagère.

— Elles sont très anciennes, a-t-il indiqué en soupirant.

— Elles sont très belles. Il serait dommage de ne pas les utiliser.

Il a haussé les sourcils.

— Elles viennent des effets personnels de Winston Churchill. Je ne les utilise jamais.

— J'ai pensé que le champagne m'aiderait à rester calme.

Il était vraiment obsédé par Churchill. Je me demandais ce qu'il possédait d'autre qui avait appartenu à cet homme. Il n'était plus question que j'apprécie ce verre à présent. J'aurais trop peur de le faire tomber.

Quelque chose dans ses yeux...

Un accès d'excitation m'a traversée. Un besoin intense a pris naissance au creux de mes cuisses et mes paupières sont devenues lourdes.

— Déjà dans l'univers de la soumission ? Impressionnant.

Mon esprit s'est mis à bouillonner tandis que j'essayais de comprendre le sens de ses paroles.

Richard a pris l'une des flûtes.

— Je veux que tu sois excitée. L'alcool inhibe tes sensations. Je ne t'accorderai qu'une gorgée.

Il m'a tendu la coupe de champagne.

Une gorgée.

J'ai voulu en prendre une deuxième, mais il a repris le verre.

— Assez.

Mes yeux se sont posés sur le liquide doré comme si je ne pourrais plus jamais boire de ma vie.

— Tu dois me faire confiance. Est-ce le cas ?

— Oui.

Il a tracé la ligne de ma mâchoire de ses doigts avant de descendre vers ma gorge pour s'y attarder.

— Ton cœur bat vite.

Il avait l'air d'approuver. Je respirais bien trop rapidement également. Ma poitrine était comprimée dans ce corset et menaçait d'exploser à tout moment. Il a fait courir sa main sur la ligne de mon bustier, me donnant la chair de poule. L'appréhension a pris possession de moi alors que j'étais envahie par des sentiments que j'avais du mal à identifier.

— Ce sont des frissons, a-t-il expliqué en posant la paume sur ma peau.

J'ai baissé les yeux.

— Mais comment... ?

— Je suis ton maître. C'est mon rôle de le savoir.

Il arborait une expression grave.

— Ton code. Si tu veux que j'arrête, il faudra que tu le prononces.

Il a agité la main.

— Choisis quelque chose dont tu te souviendras.

Mes pensées étaient confuses. Il a souri.

— Vénus ?

— D'accord.

— Tu penses pouvoir t'en souvenir ?

— Oui.

En réalité, je n'étais sûre de rien. J'espérais que « stop » ferait également l'affaire. Ce n'était pas le Richard que je connaissais. Son comportement était autoritaire.

— Tu te rappelles ce que je t'ai dit au sujet de l'ascenseur ? Ce qu'il représente ?

— La soumission.

— Suis-je assuré d'avoir la tienne ?

— Oui.

— Sais-tu pourquoi le club s'appelle *Envoûtement* ?

— Parce qu'il ensorcelle ses membres ?

— Parce qu'il les asservit.

Le désir s'est emparé de moi.

— Il est temps de te punir.

Il a appliqué une pression au creux de mes reins et m'a guidée vers la sortie.

J'ai trouvé réconfortante la façon dont il me tenait la main. En lançant un regard en direction de mon bureau, j'ai pris conscience que je n'étais plus la jeune fille naïve qui était arrivée ici quelques semaines plus tôt. Un monde de plaisir m'avait toujours attendue de l'autre côté de cette grille.

Nous avons pénétré dans l'ascenseur.

Alors que nous descendions, j'ai vraiment éprouvé la sensation de me soumettre.

Une fois à l'extérieur, j'ai suivi Richard à un rythme volontairement lent pour souligner que j'étais prête pour ce qui m'attendait, mais sans savoir jusqu'où il irait.

Jusqu'où irait sa punition.

Nous sommes entrés dans la pièce principale et nous sommes passés devant la planche à laquelle Cameron m'avait attachée.

— La prochaine fois que nous viendrons ici, a-t-il déclaré, m'arrachant à mes pensées alors qu'il ouvrait la porte d'une pièce plus petite, tu porteras un collier.

Une vague d'excitation a déferlé sur moi alors que je prenais conscience que j'étais désormais sa soumise.

Bien qu'elle soit plus étroite, cette salle était identique à la première. Les murs étaient d'un rouge profond et des bougies brûlaient un peu partout, projetant des ombres autour d'elles. Sur la table au centre reposaient des chaînes en argent.

Nous étions baignés par l'éclairage rougeâtre. Le temps a semblé ralentir alors que j'étudiais le décor.

— On appelle ça une croix de Saint-André, a-t-il expliqué en surprenant mon regard. Ça te rappelle des souvenirs ?

Je me délectais des étincelles invisibles qui crépitaient entre nous.

— Retire ton string, a-t-il ordonné.

J'ai baissé les yeux sur mes mains tremblantes. Il a plongé les siennes dans ses poches.

— Ai-je été assez clair ?

J'étais essoufflée et je n'ai pas bougé. Ma tête tournait et j'avais l'impression d'être sur le point de m'évanouir. Il a fait un pas vers moi.

— Obéis !

J'ai fait glisser le sous-vêtement sur mes cuisses, le laissant tomber sur mes chevilles, et il l'a récupéré au sol pour le glisser dans l'une de ses poches. Avec un hochement de tête, il m'a ordonné de prendre appui sur la table. Il a pris son temps pour rouler les manches de sa chemise.

— Il faut que je me répète ? a-t-il lancé en inclinant la tête.

Je me suis approchée de la table et j'ai posé les mains au bord. Cet homme était fier, complexe et si beau, et j'étais sur le point de découvrir ce dont il était capable.

Ce dont j'étais capable.

Richard m'a prise par les hanches pour que mes fesses dépassent de la table.

— Je veux te regarder.

Il a écarté mes fesses.

— Tu as un joli cul, Mia.

Il a caressé mon anus du bout du doigt.

— Un jour, je te prendrai par là.

J'ai resserré les doigts sur la table. Soudain, il m'a assené une claque.

— Mais pas aujourd'hui.

La douleur sourde m'a fait vaciller alors que la brûlure s'attardait sur ma peau. Fermement, il a remonté mes hanches et m'a forcée à cambrer un peu plus le dos.

— Écarte les pieds. Oui, comme ça. Bien. Ce qui va suivre n'est que ce que tu mérites.

Il a fait glisser ses doigts le long de mon corset avant d'enrouler mes cheveux autour de sa main.

— Suis-je clair ?

— Oui.

Il m'a forcée à lever le menton.

— Oui, maître, me suis-je corrigée.

— C'est mieux.

J'avais tant envie de lui que j'étais prête à tout pour le satisfaire. J'étais son esclave, soumise à son amour, et je m'abandonnais à son contrôle volontairement.

— Joins les poignets.

Il a sorti une paire de menottes qu'il a refermées sur mes poignets avec des gestes rapides. Choquée et excitée par le fait d'être prisonnière, je sentais les battements de mon cœur s'accélérer. Il est sorti de mon champ de vision, me forçant à endurer cette position, attachée et exposée alors que mon excitation grandissait. Richard a saisi la chaîne qui reliait les menottes et a tiré dessus pour me hisser sur la table avant de la fixer à la chaîne en argent à l'extrémité.

— Ce cul parfait me supplie de le fesser.

Il m'a giflée fermement.

— Chaque chose en son temps.

Sa main s'est glissée entre mes cuisses, caressant ma fente et explorant plus loin, ses doigts s'insinuant en moi. J'ai gémi et je me suis mise à onduler des hanches.

— T'ai-je donné la permission de bouger ?

Il a retiré ses doigts. J'ai rugi de frustration.

— Non, maître.

— Lève la tête.

Il a enfoncé ses doigts humides entre mes lèvres.

— Suce.

Ma bouche tremblait alors que je me goûtais et que des vagues de plaisir s'abattaient sur moi. Un autre gémissement m'a échappé et j'ai refermé les dents sur ses doigts quand il les a retirés.

— Tu dois cesser de flirter avec les clients.

J'ai tourné la tête vers lui pour protester. Il a abattu sa main sur mes fesses.

— Tu allais dire quelque chose ?

— Non, maître.

— Ne parle pas sans ma permission. Compris ?

J'ai baissé la tête.

— Ceci est un martinet.

Richard a pris une poignée de mes cheveux et a tiré dessus pour que je puisse voir ce qu'il tenait.

— Est-ce un châtiment adapté ? Tu peux répondre.

— Oui, maître.

Lorsque mes yeux se sont posés sur le fouet aux multiples franges, j'ai baissé la tête de nouveau.

Il a fait courir les bandes de cuir le long de mes mollets, puis entre mes jambes avant d'effleurer mon sexe. Puis les franges ont mordu la peau de mes fesses à un rythme régulier. Chaque fois, je poussais vers l'avant pour tenter d'y échapper. D'un bras autour de ma taille, il m'a remise en position. Les coups ont repris, l'un après l'autre, et j'ai serré les dents sous l'intensité des sensations, le corps frémissant, mes doigts crispés autour de la chaîne.

Oubliant toute notion d'espace et de temps, je me suis laissé bercer par le son du cuir contre ma peau, entrant en transe.

C'était terriblement bon.

Je me tenais debout à présent, libérée des chaînes, mais toujours menottée. J'ai vacillé sous l'effet de l'excitation qui me faisait trembler de manière incontrôlable. Je n'avais pas le temps de savourer cet instant. J'étais trop concentrée pour ne pas m'évanouir alors qu'il me plaquait contre le mur, l'étau de ses mains me forçant à rester près de lui. Lorsque mes fesses douloureuses ont touché la fraîcheur des briques, j'ai haleté.

— Les mains au-dessus de la tête, a-t-il commandé.

J'ai obéi, les muscles tendus dans cette position peu confortable. Il a baissé le tissu de mon corset avant de tirer sur mon téton droit pour sortir mon sein du vêtement. Puis il a fait la même chose avec le gauche. Il pinçait les pointes fermement, déclenchant des frissons de plaisir en moi.

— Oh, je t'en prie, ai-je gémi.

— Silence !

Il a pincé plus fort. J'ai ouvert la bouche, le souffle lourd. J'ai commencé à baisser les bras pour l'atteindre, mais son regard m'a vite dissuadée.

— C'est mieux, a-t-il approuvé.

Le moindre mouvement entraînait une punition, mais il était impossible de rester immobile.

— Tu t'en sors bien, mais il reste une marge d'amélioration.

J'ai fermé les yeux.

— Ouvre les yeux.

J'ai plongé dans ses yeux bleus.

— Tends les mains devant toi.

Il a détaché les menottes et les a abandonnées au sol.

— Mets les bras dans le dos.

Richard a plongé la main dans sa poche et en a sorti une pince en argent. Il a pincé mon téton droit jusqu'à ce qu'il soit dur et dressé avant de refermer l'accessoire dessus. La sensation m'a fait frémir et m'a arraché un cri.

Il a posé l'autre pince sur mon téton gauche avant de tirer dessus, déclenchant une onde de plaisir dans tout mon corps. J'ai tourné la tête vers lui, ivre de désir, le suppliant de m'embrasser.

— Tu dois le mériter.

Il m'a fait pivoter pour que je sois face au mur et il m'a invitée à poser les mains dessus.

— Utilise tes mains pour te soutenir, a-t-il précisé en s'éloignant.

J'ai écarté les doigts sur les briques et j'ai regardé par-dessus mon épaule. J'ai cru apercevoir un *paddle*.

Il s'est approché.

— As-tu bougé sans ma permission ?

— Oui, maître.

Je me suis mordillé la lèvre.

— Pourquoi ?

— Pour savoir ce que tu allais faire, maître.

— Et si je te montrais, plutôt...

J'étais à bout de souffle à présent, mes jambes tremblaient, mes tétons sensibles sous la morsure des pinces.

— Tu as dû remarquer que je n'aimais pas me répéter.

J'ai cambré le dos et j'ai ressorti les fesses, comme je l'avais fait un peu plus tôt sur la table. Chaque parcelle de mon corps en avait envie, en avait besoin, et un désir inconnu de tomber à ses pieds, de le supplier de me pardonner s'est emparé de moi. Je voulais l'implorer de continuer.

Le coup sur mes fesses a été violent et j'ai été projetée en avant. Il a attendu que je me repositionne avant de me tapoter gentiment à l'endroit où il m'avait frappée. Puis une autre claque.

— J'attends que tu arrêtes de bouger.

Richard a fait courir ses doigts sur mon derrière.

— J'ai besoin de constater que tu mérites ta récompense.

Rassemblant mon courage, je me suis offerte, avide de sentir de nouveau cette brûlure lancinante qui, étrangement, poussait mon sexe à se contracter malgré moi. Le *paddle* s'est abattu avec force et cette fois, j'ai réussi à ne pas ciller, demeurant immobile, obéissante. Il a laissé tomber l'accessoire et a enroulé les bras autour de ma taille. Sa main a glissé sur mon ventre, puis plus bas, ses doigts trouvant aussitôt la source de mon désir.

— Tu apprécies ta récompense ?

— Oui.

Il s'est interrompu.

— Maître.

Il a caressé mes fesses, apaisant la chaleur sur ma peau, et j'ai poussé un profond soupir.

— Remets-toi en position, a-t-il ordonné.

C'était plus facile cette fois, sachant qu'une récompense époustouflante m'attendait ensuite, si je parvenais à ne pas bouger. Richard s'est servi du *paddle* encore une fois. Un autre coup, suivi d'un autre encore, mais je désirais tant ma récompense que j'ai résisté.

Il m'a invitée à me tourner, si bien que mon dos était plaqué contre le mur de nouveau. Ma peau était brûlante et sensible. Il s'est glissé entre moi et le mur et il m'a pressée contre son torse ferme. Sa main gauche s'est posée sur mon sexe et il a écarté mes lèvres pour m'exposer. Me maintenant dans cette position, il s'est servi de sa main droite pour assener de petites tapes sur mon clitoris, et mes cris ont répondu aux vagues d'extase qu'il me procurait.

Une pulsation bouleversante.

— Je t'en prie ! ai-je gémi.

— Silence, Mia.

Mes plaintes ont résonné dans le donjon alors qu'il prolongeait mon plaisir en marquant des pauses d'une fraction de seconde entre chaque claque, entretenant la sensation délicieuse à la perfection. Mon corps frémissait chaque fois, anticipant le coup suivant, puis le suivant...

Envoûtée, je me suis offerte totalement.

Sans répit, il a continué à titiller mon sexe, diffusant des décharges électriques à travers mon corps. Le son seul suffisait à m'émerveiller. La musique classique qui emplissait la pièce flottait autour de nous, comme si le soprano partageait notre intimité.

L'extase.

Il a interrompu ses tapes et ses doigts ont pris le relais, traçant des cercles à un rythme entêtant, de plus en plus vite, me conduisant rapidement au bord du gouffre. L'orgasme m'a balayée, me coupant le souffle, me brisant en un million de morceaux, me réduisant à néant.

Richard m'a soutenue jusqu'à ce que les derniers spasmes agitent mon corps et que je retrouve une respiration normale, récupérant suffisamment de force pour me tenir de nouveau sur mes jambes. Je voulais me tourner et enfouir mon visage dans son cou, mais il m'a repoussée, arborant la même expression sévère.

Il a retiré les pinces de mes tétons et m'a guidée vers la table. Il m'a hissée dessus, mes jambes pendant dans le vide.

— Tu as été une gentille fille, a-t-il observé en sortant un préservatif. Il est temps de te récompenser.

Doutant de pouvoir endurer davantage de plaisir, j'ai posé les yeux sur le sexe de Richard, qui était dur comme la pierre. Je mourais d'envie de le sentir en moi. Il m'a poussée en arrière pour que je m'allonge, le regard fixé au plafond, et il s'est étendu sur moi, bloquant mes mains au-dessus de ma tête.

J'ai cambré le dos lorsqu'il m'a pénétrée jusqu'à la garde. Le savoir en moi apaisait la douleur que ce premier assaut avait provoquée. Il a étouffé mes cris de sa bouche.

La musique allait et venait, nous emportant avec elle, et j'ai fermé les yeux, me coupant de tout sauf du plaisir d'être dominée par Richard. Je pensais ne plus pouvoir jouir, mais ses va-et-vient me guidaient toujours plus loin.

— Attends ma permission, m'a-t-il prévenue.

Aveuglée, j'ai tenté d'obéir, vraiment, mais j'avais du mal à me concentrer et je savais que j'étais dangereusement proche de l'abîme. Le rythme parfait de ses hanches alors qu'il prenait possession de moi, nos sexes claquant l'un contre l'autre...

Le visage en sueur, son regard intense planté dans le mien, ses pupilles dilatées, il a accéléré ses assauts, se faisant plus brutal.

— Maître, je t'en prie, laisse-moi jouir.

— Pas encore.

J'ai crié, soumise à la violence de l'orgasme, les ongles plantés dans son dos comme pour éviter la chute, refusant de renoncer à cet instant. Il s'est raidi, s'enfonçant une dernière fois en moi avant de s'effondrer sur mon corps. Nous sommes restés enlacés ainsi un long moment, aucun de nous ne voulant interrompre la magie du moment. Finalement, la musique s'est terminée.

Toujours en moi, Richard s'est redressé.

— Tu as désobéi.

Il a souri.

— C'est inacceptable. Il y a tant de tortures délicieuses qui t'attendent, Mia.

J'ai cillé.

— Quand pourrons-nous recommencer ?

— Je viens de créer un monstre, a-t-il plaisanté.

J'ai passé les doigts dans ses cheveux.

— Eh bien, mademoiselle Lauren, vous avez le regard.

— Le regard ?

Son visage s'est illuminé.

— Le regard euphorique.

J'ai laissé échapper un soupir et il m'a embrassée avec fougue, me forçant à ouvrir les lèvres alors que sa langue dansait avec la mienne. Revendiquant ma soumission.

Le bruit des vagues sur le rivage m'a réveillée.

L'aube avait amené avec elle une brise fraîche qui soufflait sur ma peau. J'étais recroquevillée sur la chaise longue de Richard, cachée sous les palmiers, m'étant endormie avec lui la veille. Mais il n'était plus là. Je me suis redressée, inquiète à l'idée qu'il ait changé d'avis à notre sujet. Bien sûr, ce n'était pas logique, mais d'après ce que je savais de Mister Lunatique, cette conclusion était plausible.

J'avais besoin de prendre une douche et de me brosser les dents. Winston était assis près de moi et j'ai supposé que Richard lui avait ordonné de rester ici et de me surveiller. Ou peut-être que le chien devenait fainéant, si un tel défaut pouvait être attribué à un animal.

Les souvenirs de la veille ont envahi mon esprit et je me suis étendue de nouveau, le regard perdu sur les feuilles des palmiers au-dessus de moi et sur le ciel brumeux au-delà. Les rayons du soleil matinal m'ont réchauffée et mes joues ont rosi alors que je me rappelais ce que Richard m'avait infligé dans le donjon d'*Envoûtement*. Je devais admettre que la douleur n'avait pas été si terrible, et Richard avait mêlé la punition à un plaisir si intense que je n'arrivais pas à me souvenir d'autre chose. La soirée avait été époustouflante.

J'ai retenu ma respiration alors que des sensations résiduelles m'envahissaient, me laissant grisée. Puis j'ai soupiré bruyamment.

Le son de pas sur l'allée m'a indiqué que Richard était de retour et je me suis redressée pour l'accueillir. Il portait deux petits bols et un thermos calé sous son bras.

— Bonjour, l'ai-je salué en souriant.

Il était radieux.

— Comment vas-tu ?

Je me sentais timide de nouveau.

— Bien.

— Je me suis dit qu'un petit déjeuner sur la plage te plairait. Prends la couverture.

Il m'avait manqué, même s'il ne m'avait quittée que quelques minutes, et je ne pouvais m'empêcher de sourire bêtement à l'idée de passer plus de temps avec lui. J'ai attrapé le plaid.

J'ai trottiné pieds nus derrière lui alors qu'il me guidait le long du chemin. J'étais excitée de découvrir où il menait. Un peu plus loin, il a fait un pas de côté, me laissant la place pour ouvrir un petit portillon en bois.

Le feuillage des arbres formait une arche au-dessus de nous et bientôt nous nous sommes retrouvés sur une plage de sable fin au bout de laquelle s'étendait l'océan azur. Le sable était chaud et doux sous mes pieds. Richard a surpris mon expression émerveillée et m'a lancé un regard intense qui m'a fait fondre.

— Ça te va ?

— Ça fera l'affaire, ai-je plaisanté.

Il a souri. Il semblait si jeune et innocent avec le vent qui soufflait dans ses cheveux. Il était difficile de croire qu'il avait un penchant pour la douleur, impossible de deviner qu'il était le Richard dominateur de la veille. J'ai étalé la couverture et nous nous sommes assis côte à côte. Le sentir contre moi était une sensation magique.

— Du porridge ? a-t-il proposé en me tendant l'un des bols.

Il a posé le sien sur la couverture et a retiré la tasse fixée sur le thermos pour l'emplir de café chaud. L'odeur a pénétré mes narines. J'ai pris une gorgée.

— Tu fais du bon café.

Je lui ai rendu la tasse et j'ai goûté mon porridge.

— C'est délicieux aussi.

— Secret de famille. Ne me demande pas de te donner la recette.

— Comment se fait-il que tu ne sois pas fourré ici en permanence ?

— Crois-le ou pas, cet endroit a tendance à me rappeler ma solitude.

Il a secoué la tête.

— Plus maintenant, je l'espère.

J'ai enroulé mes bras autour de son cou et je l'ai serré contre moi, la tête posée sur son épaule. J'ai inspiré son odeur. Le parfum du linge propre mêlé aux effluves délicats de son eau de Cologne. Avec la sensation de sa main caressant mon dos, cette combinaison était grisante.

— Nous viendrons ici plus souvent, a-t-il suggéré.

— J'adorerais.

Il a pris une poignée de sable et l'a laissée couler entre ses doigts.

— Viens emménager avec moi.

Nous allions beaucoup trop vite, et l'univers de Richard menaçait de me consumer telle une flamme.

— Réfléchis-y, au moins, a-t-il ajouté en jouant avec mes cheveux. Vous savez comment rendre un homme heureux, mademoiselle Mia Lauren.

— Je pourrais dire la même chose de toi. Cet endroit est le plus romantique de la planète.

— Seulement lorsqu'on est amoureux.

Il s'est penché et a déposé un baiser sur ma joue. Je savais à présent ce que signifiait l'expression « avoir le cœur qui bat la chamade ».

— Autrement, cet endroit est simplement désert, a-t-il murmuré.

Je me suis demandé combien de fois il s'était assis ici avec ses pensées pour seule compagnie.

Les paroles de Charlie me sont revenues à l'esprit.

« Il y a quelque chose de beau chez un homme brisé, tu ne trouves pas ? Peut-être est-ce la promesse silencieuse qu'il se transcendera grâce à son passé. »

Je n'avais pas compris leur sens sur le moment, ne connaissant pas le passé de Richard. À présent, je saisisais ce qu'elle avait voulu dire. La vie aisée que Richard avait menée auparavant, sa position, puis sa chute aux yeux de la société new-yorkaise l'avaient adouci et avaient fait de lui un homme meilleur. Il semblait en tout cas plus accessible que le Richard que j'avais rencontré la première fois.

Il a pointé le doigt en direction de Venice Beach.

— J'imagine Cameron en train de surfer en ce moment. Quelque part dans cette direction.

— Tara est peut-être avec lui.

— Peut-être.

Il s'est tourné vers moi.

— Parlons d'hier soir.

Mon visage est devenu écarlate et j'ai détourné les yeux.

— Ce que nous avons fait est considéré comme léger.

— Oh...

— Tu étais magnifique. J'ai eu du mal à me retenir de te dévorer dans mon bureau dès le début.

J'étais prête à jurer que les vagues s'approchaient.

— J'ai aimé ça, ai-je soufflé.

Il s'est penché.

— Je n'ai pas entendu.

— J'ai vraiment aimé ça.

— Il va falloir le dire plus fort.

— Tu m'as très bien entendue, maître.

— Maître ? J'approuve.

Je lui ai mis un coup dans les côtes et il s'est écarté en riant. J'ai posé mon bol sur mes genoux et je lui ai repris la tasse de café.

— C'était sensationnel.

— Le fait de le penser te conduit au niveau deux.

— Combien existe-t-il de niveaux ?

— Une centaine.

— Que me feras-tu au niveau cent ?

Ma gorge s'est serrée et j'ai pris une gorgée de café sans être certaine qu'elle passerait.

— As-tu déjà vu le film *Le pacte* de Clive Barker ?

— Non.

Et je n'aimais pas la connotation de ce titre.

— Ce n'est pas de ta génération.

Il a levé la main en souriant.

— C'est une blague. Je t'en prie, ne va pas sur Google pour voir ce que c'est. Ce que tu allais faire, j'en suis certain.

— Pourquoi ?

— Tu risques de faire une crise. Oh, regarde ! Un albatros !

J'ai suivi son regard, mais je n'ai rien vu.

— Ah, non, je me suis trompé.

Il a pris une bouchée de porridge.

— Hum...

— Tu es doué pour manipuler les gens, maître.

Il m'a lancé un regard en coin.

— Dis-moi, Mia, comment se fait-il que je sois incapable de t'effrayer ?

— Je crois que je suis tombée amoureuse de toi dès le premier jour au club.

— Tu veux dire la fois où tu as voulu m'empêcher d'entrer ?

— Oui. Tu avais une main sur l'œil et tu semblais si vulnérable.

— Une fétichiste des pirates, hein ?

J'ai ri.

— Sérieusement, Mia, le jour où tu es entrée dans ma vie, tout m'est apparu différemment. Je ressentais quelque chose, ce qui relève du miracle. Je n'avais pas éprouvé d'émotion depuis six ans.

Il a baissé les yeux sur ses mains.

— Je ne croyais pas être capable de ressentir de nouveau quelque chose.

J'ai pris sa main dans la mienne.

— Cameron m'avait assuré que les émotions reviendraient, mais après plusieurs années, j'avais perdu la foi.

J'ai frotté son dos pour le réconforter.

— J'ai toujours eu un penchant pour la douleur, mais ces dernières années, c'était le seul moyen dont je disposais pour éprouver quelque chose. Puis tu es entrée dans ma vie. Je suis tombé amoureux de toi dès que tu as mis un pied dans mon bureau. Tu n'avais pas peur de moi. Tu as à peine parcouru la pièce des yeux et tu n'as pas détourné le regard de moi une seule fois.

— Tu étais agréable à regarder.

— Ce sont probablement tes bottes qui m'ont convaincu.

— Tu penses que tu travailleras toute ta vie au club ?

Il a plissé les yeux.

— Pour le moment.

Je me suis demandé si je finirais par m’habituer au fait de fréquenter un homme qui avait fait de la domination son métier. Et je devais encore partager cette nouvelle avec Lorraine. J’ai écarté cette pensée.

— Cameron se sert-il du BDSM sur tous ses clients ?

— Bien sûr que non. Il perdrait sa licence de praticien.

— La compréhension qu’il a des autres ne le rend-elle pas dangereux ? ai-je demandé. Il pourrait manipuler n’importe qui s’il le décidait.

— Je suppose qu’il nous a manipulés, en quelque sorte, a-t-il approuvé. Mais Cameron est l’un des types les plus gentils que je connaisse. Il possède une fortune et passe pourtant tout son temps avec ses patients.

— Ou à fesser ses clients à *Chrysalide*, ai-je ajouté avant de prendre une cuillère de porridge.

— Ça a l’air si diabolique dans ta bouche.

— Cameron m’a dit qu’il venait d’une famille aisée. Sa famille est-elle riche ?

— Il est l’aîné de la famille Cole. Des Hamptons. Son arrière-grand-père était Sir Thomas Cole, le magnat du thé. Son entreprise produit un Earl Grey délicieux.

Bien sûr, Cameron avait cet air propre aux garçons de bonne famille, mais cette information me surprenait. Je me demandai si Tara était au courant.

— Il m’a dit que son père dessinait des yachts, ai-je indiqué.

— C’est vrai. Son père est un éternel insatisfait.

J’ai eu la sensation d’avoir un aperçu des pensées de Cameron, ce qui constituait un agréable changement, puisqu’il était d’habitude celui qui fouillait mon esprit. Peut-être que le succès de son père l’avait poussé dans cette vie de fouets et de chaînes.

Richard a froncé les sourcils.

— Que se passe-t-il dans cette jolie tête ?

— Pourquoi Cameron est-il devenu psychiatre au lieu de se lancer dans l’entreprise de son père ?

— Pourquoi es-tu si fascinée par mon ami ? Tu as quelque chose à me dire ?

— J’essaie de me préparer à ses futures tentatives de manipulation. Il a été gentil avec moi, mais il est aussi très intimidant.

— Tu rassembles des informations sur lui ?

Richard a pris un air horrifié.

— Il n’a pas de faiblesse. C’est probablement pour cette raison que nous l’estimons autant.

— Il me fait peur.

— Il est inoffensif. La seule chose dont il faut se méfier, c’est son penchant pour la chasse.

J’ai tourné la tête vers Richard.

— Il a du mal à résister à l'appel de la chasse. Ne lui tourne jamais le dos pour fuir.

Mon esprit est revenu à la soirée à *Chrysalide*, quand Cameron m'avait poursuivie, avant de me plaquer contre le mur.

— L'obsession de Cameron consiste à chasser, piéger et baiser.

Richard m'a adressé un sourire, comme s'il trouvait sa trouvaille amusante.

— Avec le consentement de sa partenaire, bien sûr. Il n'a jamais fait de mal à personne.

J'ai détourné les yeux, refusant qu'il me voie rougir.

— Et toi, quel est ton penchant ? ai-je demandé pour changer de sujet.

— Je pensais que tu l'avais deviné. J'aime fesser les vilaines filles. Lorsque tu as pénétré dans le donjon sans ma permission, tu as titillé mon inclination. En embrassant Cameron, tu as également attisé ma jalousie. Il savait que je t'appréciais vraiment.

— Cameron savait ce qu'il faisait.

— Je me suis comporté exactement comme il l'avait prévu.

J'ai repris sa main.

— Ça va ? s'est-il enquis.

— Avec toi, oui.

— Tu es tellement plus qu'une obsession pour moi. Tu en as conscience ?

Il a fixé l'horizon.

— Je suis prêt à m'engager.

Il a placé une mèche de cheveux derrière mon oreille.

— Si tu en as envie, bien sûr.

Je me suis blottie un peu plus contre lui, les bras autour de sa taille.

— Oui, plus que tout.

J'ai fermé les yeux, effrayée par ce que j'étais sur le point de lui avouer. Richard l'a senti. J'ai plongé mon regard dans le sien.

— Je ne suis pas certaine de pouvoir être ta soumise en permanence.

Richard s'est écarté légèrement.

— J'ai vraiment aimé ce qui s'est passé dans le donjon, ai-je précisé, mais je ne suis pas sûre de pouvoir vivre ainsi tous les jours, agenouillée à tes pieds au petit déjeuner, frottant le sol de ta salle de bains pour ton plaisir...

— Ne critique pas avant de l'avoir vécu.

Il a posé un baiser sur mon front. Une vague d'inquiétude s'est emparée de moi. Devant mon air paniqué, il a ajouté : — Mia, j'ai une femme de ménage.

Il a secoué la tête avec regret.

— Mais depuis qu'elle a remporté ce concours de Miss Monde, elle insiste pour travailler nue.

— Très drôle.

J'ai planté mon doigt dans ses côtes. Il a ri.

— Carmen travaille pour moi depuis des années. Elle a la cinquantaine. Une grand-mère.

— Ça vaut mieux pour elle, ai-je commenté en souriant, à condition qu'il ne s'agisse pas d'une *cougar* super sexy.

— Écoute-toi.

Il a pris ma main et l'a embrassée.

— Je suis content que tu aies parlé de ça. Nous devons nous ouvrir et être honnêtes l'un envers l'autre. C'est bien.

— Donc, tu serais d'accord pour me laisser le contrôle de temps en temps ?

— As-tu parlé avec Cameron ?

— Un peu.

Il m'a caressé le dos.

— Je ne suis pas égocentrique, Mia. J'adorerais te voir devenir une femme épanouie.

Je me suis détendue un peu, me rappelant de lui faire confiance et de lâcher prise. Les vagues déferlaient sur le sable, déposant leur écume sur la plage avant de se retirer de nouveau à un rythme apaisant. Le son était rassurant, hypnotique.

Richard a soupiré.

— C'est donc à cela que ressemble le paradis.

La tête posée sur son épaule, j'ai savouré cette sérénité. La tranquillité de cet endroit était délicieuse.

— Je veux que tu saches que je suis stable financièrement, a-t-il lâché, rompant le silence.

— Oh, Richard, je ne...

— Non, je t'en prie, écoute. C'est important. Mon père était corrompu, mais pas ma mère, apparemment. Elle venait d'une famille très riche. C'est probablement ce qui intimidait tant mon père. Bref, ce que j'essaie de dire, c'est que je suis un héritier. Tu sais ce que ça veut dire ?

— Je crois.

— J'ai hérité d'une somme importante issue du patrimoine de ma mère lorsque j'ai eu vingt ans.

Il a secoué la tête.

— Ce qui est drôle, c'est que je ne l'ai touchée que récemment. J'étais trop fier. Ce qui, ironiquement, a protégé l'argent de l'emprise de mon père. Bien sûr, je percevais également un bon salaire au club.

— Moi aussi.

Je me moquais de son argent. J'avais toujours pris soin de moi et j'aimais ce sentiment d'indépendance.

— Allons piquer un plongeon !

Il m'a prise par la main avant de récupérer les bols et de plier la couverture. J'ai ramassé le thermos.

— Où vas-tu ?

— Nous n'allons pas nous baigner dans l'océan, Mia.

— À cause des voisins ?

— Non, je me fous de ce qu'ils peuvent penser, mais il y a des requins. Ils adorent cette heure de la matinée pour nager.

Il m'a fait signe de le suivre.

— Mais tu as dit que Cameron était en train de surfer !

— Je ne suis pas le seul à aimer le risque, apparemment.

— Et Tara...

J'ai posé les yeux sur l'étendue azur comme si je pouvais discerner un aileron en direction de Venice Beach.

Richard a gloussé en ouvrant le portillon.

— Statistiquement, il y a peu de risques.

Je l'ai suivi.

— Je crois que tu viens de gâcher tout le plaisir d'une baignade en petite tenue.

— Dans ce cas, il va falloir que je trouve un moyen de réparer ça.

Il a mordu sa lèvre inférieure et m'a dévisagée avec un air malicieux.

Richard était superbe à la lumière du soleil levant. Les rayons perçaient à travers les persiennes, baignant la chambre d'une lueur dorée. Je m'étais éveillée au son de la chanson d'Alex Clare qui parlait des feuilles tombant des arbres.

Richard s'était levé et cherchait les vêtements qu'il avait abandonnés au sol la veille dans sa hâte de me faire l'amour toute la nuit. Ce nœud papillon était un souvenir de la façon dont il m'avait bandé les yeux avant de m'infliger une torture délicieuse.

Il m'a souri.

— Tu apprécies le spectacle ?

— C'est une vue agréable au réveil, ai-je confirmé en m'étirant. Quelle heure est-il ?

Je me suis redressée sur les coudes pour mieux voir le réveil sur ma table de nuit.

Il a enfilé une chaussette.

— 6 heures. Rendors-toi. Je dois passer chez moi récupérer des affaires.

— Winston ?

— Ma femme de ménage se charge de le nourrir. J'ai aussi quelqu'un pour le promener.

Je me suis laissée aller contre la tête de lit.

— Je peux venir avec toi ?

Richard a mis son pantalon.

— Non, je n'en ai pas pour longtemps.

Il a fait le tour du lit pour déposer un baiser sur mon front. J'ai fermé les yeux, savourant cette marque de tendresse. Il a embrassé l'intérieur de mon poignet et j'ai fondu.

— J'ai manqué mon déjeuner habituel chez IHOP hier. On pourrait peut-être y aller aujourd'hui. Prendre le petit déjeuner ensemble ?

— Tu n'as pas de céréales ici ?

— C'est une tradition, souviens-toi...

— Je n'ai pas le temps, désolé.

— Peut-être dimanche prochain alors ?

— Oui.

Il s'est assis près de moi.

— Je ne serai pas au club aujourd'hui.

Il a pris le réveil et s'est mis à le trifouiller.

— J'allais te laisser un mot.

— Tu as pris ta journée ?

Je me demandais si je pouvais obtenir le même traitement de faveur moi aussi. Il a pris ma main.

— Je serai absent toute la semaine, en fait.

— Tu vas à New York ?

Peut-être rendait-il visite à sa mère, ce qui lui ferait du bien, ainsi qu'à elle. Il allait terriblement me manquer. Il a reposé le réveil et l'a disposé de façon à ce que je le voie depuis le lit.

— Je vais passer la semaine à *Chrysalide*.

J'ai blêmi.

— Nous faisons des rotations. Nous fonctionnons ainsi. Quatre semaines au club et une à *Chrysalide*.

Ma poitrine était oppressée et j'ai osé lui poser la question qui me hantait.

— Seras-tu...

— C'est mon métier, Mia. C'est ce que je fais.

Je lui ai retiré ma main.

— Est-ce que tu vas coucher avec d'autres femmes ?

— Je serai un dominateur senior.

J'ai attrapé la couverture pour la remonter sur mon corps.

— Senior ?

— Parlons-en une autre fois, tu veux bien ?

— Peut-être que Cameron te laissera sauter une semaine si tu le lui demandes.

Il a pris un air compatissant.

— Je refuse de l'abandonner. Et puis *Chrysalide* est autant mon affaire que la sienne.

La douleur dans mon cœur s'est accentuée.

— Une affaire.

— Nous attendons des clients prestigieux.

Il a consulté sa montre.

— Je dois y aller.

— N'y va pas.

Je savais que je passais pour un pot de colle, mais je ne pouvais pas supporter l'idée qu'il touche une autre femme. Même s'il le faisait avec un fouet.

L'image de Courtney a envahi mon esprit. Richard ferait bien pire avec un grand nombre de clients, cette semaine.

— Je viens avec toi.

Il s'est étouffé.

— On se voit bientôt. Nous irons passer le week-end à Santa Barbara. Je vais te bichonner.

Il s'est penché pour m'embrasser, mais je l'ai repoussé.

— Ne sois pas comme ça. J'ai été honnête avec toi depuis le début.

— N'y va pas, l'ai-je supplié d'une voix tremblante.

— Ce que nous faisons requiert de la concentration. Arrête de te comporter comme si je t'avais annoncé une mauvaise nouvelle.

Il s'est levé et a croisé les bras sur son torse.

— Ton soutien serait apprécié.

— Mon soutien...

— Oui. Sois mature. Tolérante. Ouverte.

— Comment le pourrais-je quand tu pars jouer le gigolo pendant une semaine !

Je m'étais mal exprimée. Richard a laissé échapper un profond soupir. Puis, d'un pas détendu, il a quitté la pièce. J'ai entendu la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer.

J'étais seule de nouveau.

Je pleurais dans le parking du club encore une fois, me rappelant la dernière fois où j'avais déversé ma tristesse au même endroit. Juste après que Richard m'avait renvoyée.

Il avait essayé de me protéger de son mode de vie et de son passé. L'idée qu'il aurait pu ne pas faire partie de ma vie m'a brisé le cœur et le nœud dans mon estomac s'est resserré.

J'avais tout gâché.

J'ai observé la façade d'*Envoûtement* à travers la vitre de ma voiture. Le bâtiment était si élégant de l'extérieur. Personne ne pouvait deviner le genre de choses qui s'y déroulaient. Je ne pouvais pas entrer tant que je n'avais pas arrêté de pleurer. Je n'avais aucune envie d'éveiller les soupçons au sujet de la dispute que j'avais eue avec Richard le matin même.

Je ne pensais pas les mots que j'ai prononcés.

J'avais l'impression que quelqu'un disséquait mon cœur. J'ai pris mon iPhone et j'ai composé son numéro. Je suis tombée sur son répondeur. Une bouée de survie dans cette terrible tempête.

— Richard, je suis désolée, ai-je sangloté. Je me déteste.

J'ai plaqué une main sur ma bouche de peur de me mettre à gémir dans le combiné. J'ai attendu qu'il me rappelle. Richard avait ouvert son cœur pour la première fois depuis des années et j'avais trahi sa confiance. Mes plaintes ont empli l'habitable.

Un son aigu m'a ramenée à l'instant présent.

Mia, je t'aime. Tout va bien. Nous parlerons plus tard. Tu m'aimes toujours ?

Oui. Tu me détestes ?

Je n'éprouve que de l'amour pour toi. Je comprends. Ne sois pas triste. Prends un petit déjeuner.

J'avais été cruelle envers lui et il me répondait avec douceur. C'en était trop. J'ai éclaté en sanglots de nouveau.

Tu me manques.

Tu me manques aussi, ma douce Mia. Plus que tu ne le penses. Je ne serai bientôt plus joignable. Ne t'inquiète pas. Rien ne changera entre nous. Sauf si tu le souhaites.

Non.

Dis-moi que tout va bien.

C'est le cas maintenant.

Mon téléphone m'a indiqué que je n'avais plus de batterie.

J'entre en réunion. Je t'appelle plus tard. Je t'aime.

Dieu merci, ce n'était pas fini entre nous. Une réunion ? Cela semblait si formel. Je me demandais à quelle heure ils enfileraient leurs costumes de cuir et s'armeraient de leurs fouets et de leurs *paddles*. *Ne t'aventure pas sur ce terrain*, me suis-je réprimandée. Je devais penser à la sensation merveilleuse de s'éveiller dans ses bras avec le son des vagues en bruit de fond. La douleur qui comprimait ma poitrine s'est allégée.

Ne pas porter de maquillage aujourd'hui avait été la meilleure décision que j'avais prise. J'ai baissé le pare-soleil pour vérifier mon reflet dans le miroir. Mes joues étaient roses et mes yeux rouges d'avoir pleuré.

Je suis sortie et je me suis dirigée vers l'entrée du club.

En une demi-heure, je m'étais maquillée dans les toilettes et j'avais estompé tout indice de la scène du matin. Les mains posées sur une tasse de café chaud, j'ai parcouru les e-mails de Richard en essayant de distraire mon esprit de la façon terrible dont cette journée avait commencé. Richard étant absent, je n'avais rien envie de faire.

Peut-être qu'il ne m'en voudrait pas de prendre ma journée, ai-je songé. Avec cette idée en tête, j'ai sorti mon téléphone pour lui envoyer un message. Il l'aurait après sa réunion. J'espérais qu'il le recevrait avant de couper son portable.

Maîtresse Scarlet est sortie de l'espace réservé au personnel et je me suis empressée de dissimuler mon iPhone dans le tiroir.

— Te voilà, Mia. Comment vas-tu ?

— Très bien, merci. Et toi ?

Scarlet tenait un dossier beige.

— Richard ne sera pas au bureau de la semaine, n'est-ce pas ?

— Il est à *Chrysalide*.

Je me suis efforcée d'avoir l'air serein et je l'ai étudiée du même regard perçant qu'elle. Ses yeux chargés de mascara ont cillé.

— Mia, a-t-elle susurré.

J'ai pris une gorgée de mon café.

— Comment te sens-tu réellement ?

— Bien.

— Hum...

Elle a froncé les sourcils comme si elle se préparait à me demander ce qui s'était passé ce matin. Richard lui en avait-il parlé ?

— Quel est ton film préféré ? a-t-elle demandé.

— Euh... Je ne sais pas trop.

Je n'avais pas été au cinéma depuis des mois. J'en avais les moyens à présent. J'irais peut-être cet après-midi. Je pourrais aussi faire les magasins pour m'acheter des dessous sexy.

— Le mien, c'est *Matrix*. Ce film a quelque chose de spécial...

Elle a marqué une pause.

— Tu l'as vu ?

— Oui.

— Tu te souviens de la scène où Morpheus offre le choix entre deux pilules à Thomas Anderson ? L'une est rouge et l'autre est bleue.

J'ai hoché la tête. J'avais vu ce film avec Bailey. Nous l'avions regardé chez elle sur Netflix il y avait un moment. J'avais trouvé le jeune Keanu Reeves particulièrement sexy dans cet imper noir. Sans grande surprise, Bailey avait trouvé Trinity bien plus séduisante.

— Sais-tu ce que ces pilules représentent ? a-t-elle insisté.

— La prise de décision ?

— La pilule bleue représente le bonheur de l'innocence alors que la rouge permet à celui qui la prend de voir la réalité telle qu'elle est. La pilule rouge s'accompagne d'une douleur agonisante.

Elle avait dû me voir pleurer dans la voiture.

— Si tu avais le choix, laquelle prendrais-tu ? La rouge ou la bleue ?

— Est-ce au sujet de Richard ? ai-je demandé en retenant ma respiration. Il m'a tout dit.

Elle a plissé les yeux.

— Non.

— Cameron ?

— Cela te concerne, toi.

— Moi ?

— Quelle pilule prendrais-tu, Mia ?

Mes yeux se sont posés sur le dossier beige.

— Ai-je fait quelque chose de mal ?

— Le rouge est ma couleur préférée. J'ai tendance à affronter mes démons.

— Rouge, ai-je soufflé. Je prendrais la rouge.

— Nous procédons à des recherches sur tous les membres de notre personnel, a-t-elle expliqué d'une voix posée. C'est habituel. C'est la seule façon de nous assurer que nous engageons des personnes responsables et sincères.

Une pointe de culpabilité m'a traversée... *mais je n'avais rien fait de mal.*

— Nous avons fait une enquête minutieuse. Nous avons eu recours aux services d'un détective privé pour compléter les informations que nous avons rassemblées.

Elle a posé le dossier sur la table avant de planter ses ongles parfaitement manucurés dessus.

— Ton passé a révélé quelque chose d'intéressant. Richard et Cameron ont décidé qu'il était préférable de ne pas t'en parler pour le moment.

J'ai été prise d'un vertige en pensant à ce qu'ils avaient pu trouver.

— Je me suis dit que tu voudrais savoir. Nous avons beaucoup réfléchi à la meilleure façon de t'en parler. Finalement, nous sommes tombés d'accord sur le fait que nous n'étions pas d'accord.

J'ai pris une gorgée de café pour humidifier mes lèvres sèches.

— Je ne peux pas te le cacher plus longtemps, a-t-elle ajouté d'une voix grave. J'en suis incapable. Cameron sera furieux, mais il ne me renverra pas.

Elle a tapoté le dossier.

— Je serai dans mon bureau. Viens me voir lorsque tu l'auras lu. Nous savions que tu aurais besoin de preuves le moment venu.

Le moment venu.

Scarlet m'a abandonnée sur ces mots avec le dossier. J'ai posé ma tasse sur le côté, veillant à ne pas tacher les documents. Mon esprit bouillonnait tandis que je tentais de deviner ce qu'il contenait. Richard, Cameron et tous les autres m'avaient caché un secret.

D'une main tremblante, j'ai ouvert la pochette.

Il regardait l'objectif sur la photo.

Une version plus âgée de l'homme que j'avais connu comme mon père. Mon père qui était censé être mort quand j'avais quatorze ans, bien que ces clichés prouvent le contraire. Sa mâchoire volontaire, ses cheveux épais à présent poivre et sel et son regard brun intense. Celui qu'il avait posé sur moi tant de fois quand j'étais enfant et que je jouais trop longtemps dans le bac à sable ou quand je faisais trop de bruit alors qu'il regardait son émission préférée.

Le dos droit contre la grille de l'ascenseur, j'ai finalement retrouvé mon souffle et j'ai parcouru les quelques pas qui me séparaient de mon bureau pour m'asseoir. Les mains tremblantes, j'ai parcouru les documents pour trouver une preuve que ma mère était encore vivante elle aussi. Il n'y avait qu'un certificat de décès à son sujet.

Sur l'une des photos, mon père portait un chapeau et, d'après le décor, il travaillait dans une ferme. Un vignoble, à en croire les notes du détective. L'entreprise vinicole Roscoe-Harvey dans un endroit appelé Yountville, au beau milieu de la vallée de Napa. Mon père ne vivait qu'à quelques heures de chez moi.

Les papiers précisaient la façon dont le détective l'avait trouvé. D'abord, il avait suivi une piste indiquant que quelqu'un percevait les allocations sociales de mon père. Ils avaient peut-être cru qu'il s'agissait de moi. L'homme avait remonté cette voie et avait rapidement localisé l'homme qui avait disparu de ma vie depuis plus de sept ans.

Sur la même image, une femme d'une quarantaine d'années ramassait le raisin à son côté. Ils se tenaient par les épaules. Il y avait aussi un plan rapproché de leurs alliances. Mon père s'était remarié.

La panique s'est emparée de moi et j'ai réprimé un sanglot.

Lorraine était au courant depuis le début. C'était pour cette raison qu'elle avait vendu ses affaires sans rien conserver. C'était pour cette raison qu'elle n'avait pas pleuré. J'avais besoin de savoir pourquoi elle ne m'avait rien dit. La bile m'est montée à la bouche.

Mon père était vivant.

Et il n'avait jamais essayé de me contacter. Il savait probablement le chagrin qu'il m'avait infligé, la souffrance que j'avais éprouvée en essayant de m'en sortir sans lui ? Il avait forcément conscience de l'amour que je lui portais. Il ne pouvait pas ignorer à quel point j'avais besoin de lui. J'ai listé dans ma tête toutes les raisons qui avaient pu pousser Richard à me cacher cette information. Sa propre relation avec son père avait influencé sa décision, sans aucun doute.

Le dossier entre les mains, je me suis dirigée vers l'ascenseur, ignorant l'invitation de Scarlet à pleurer sur son épaule. Je ne pouvais me permettre de me montrer faible et passive. J'avais besoin de voir mon père.

Maintenant.

Alors que l'ascenseur descendait, j'ai senti mes jambes faiblir et je me suis laissée glisser le long du miroir qui couvrait la paroi de l'appareil pour atterrir recroquevillée au sol.

Il était vivant.

Je suis sortie sur le parking et je me suis glissée derrière le volant. J'ai essuyé mes larmes pour me concentrer sur la route. Je filais à toute allure vers *Chrysalide*. Je savais que Richard aurait les réponses à mes questions. Depuis combien de temps savait-il ? Avait-il déjà contacté mon père ? Je ne resterais pas longtemps à *Chrysalide*. Je devais encore faire le trajet jusqu'à Napa. Peut-être que Richard viendrait avec moi. J'avais l'impression qu'une éternité me séparait du moment où je verrais mon père.

Le manoir est apparu au loin. Je roulais trop vite sur l'allée et les graviers ont crissé sous les pneus de ma Mini alors qu'une branche fouettait mon rétroviseur droit. *Chrysalide* était encore plus intimidant à la lumière du jour. Je me suis garée un peu plus loin pour éviter le voiturier. Les deux hommes en poste étaient trop occupés à accueillir un couple de clients. L'un d'entre eux avait déposé un ensemble de bagages Louis Vuitton sur un chariot après les avoir récupérés dans le coffre d'une BMW.

Sans la machine à vapeur, je distinguais plus nettement les contours du vestibule. Il me rappelait un hôtel cinq étoiles, comme le *Bellagio* à Las Vegas. Le sol en marbre, les plafonds bas et l'éclairage tamisé lui donnaient un côté luxueux. Il y avait même une jolie brune derrière un comptoir.

Richard m'avait confié que seuls les millionnaires pouvaient se permettre de séjourner ici. J'imaginais que la trentenaire qui conduisait la BMW à l'extérieur en faisait partie. Elle me rappelait Mme Sullivan. Elle m'avait dévisagée avec mépris.

Oh, non.

Dominic s'est jeté sur moi. Il avait abandonné sa toge et portait un costume flashy à rayures.

— Regardez qui est là ! Ne serait-ce pas le jouet du directeur ?

— Pouvez-vous aller chercher Richard Booth pour moi, s'il vous plaît ?

J'ai réprimé mes larmes.

— Que se passe-t-il ?

Dominic m'a prise par le bras.

— Cachez-vous.

Je me suis libérée de son étreinte.

— Je dois voir Richard.

— M. Booth assiste à un comité de direction. Tout comme le directeur. Venez, je vais vous faire attendre dans son bureau.

Je me suis dégagée alors qu'il essayait de me prendre par les épaules.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? a-t-il demandé en désignant le dossier beige que je tenais pressé contre ma poitrine. Puis-je le voir ?

Il semblait inquiet.

— Je vous en prie, dites à M. Booth que je dois lui parler immédiatement.

Il a tendu la main.

— Donnez-moi ça.

— Cameron est-il ici ?

Mes larmes coulaient, à présent.

— Le docteur Cole est-il ici ?

— Oh, je vous en prie, arrêtez ! Nous attendons des clients VIP d'un moment à l'autre.

Il a adressé un signe de la tête à la femme qui ressemblait à Mme Sullivan.

— Vous ne pouvez pas vous mettre à pleurnicher à la réception.

Il m'a arraché le dossier. Le contenu s'est éparpillé au sol, les feuilles flottant autour de lui, les photos de mon père se répandant aux quatre coins de la pièce. Les images de lui en train de travailler, de construire une nouvelle vie sans se soucier de ceux qu'il avait laissés derrière lui. Le seul indice qui aurait pu évoquer une philosophie aussi égoïste était son livre d'Ayn Rand.

Je me suis enfuie.

Conduisant le pied au plancher en direction de l'autoroute numéro cinq, les mains tremblantes, j'ai su que je n'avais d'autre choix que d'affronter la vérité seule. Mon iPhone s'est mis à sonner dans mon sac sur le siège passager, mais je l'ai ignoré. Je ne voulais pas parler. Personne ne me comprendrait, de toute façon.

— L'entreprise vinicole Roscoe-Harvey, ai-je chantonné pour ne pas oublier cette information, ayant laissé les documents sur le sol du vestibule de *Chrysalide*.

Un mélange de douleur et d'espoir enflait en moi. Le sentiment que si je parvenais à surmonter cette trahison, un avenir plus heureux m'attendrait. Si j'avais appris quelque chose, c'était la sagesse de laisser aux autres le temps nécessaire pour se confier et partager les raisons de leurs décisions. Penser à Richard et aux confessions qu'il m'avait faites m'a réconfortée.

Mais quand même...

J'avais été trahie de la pire des manières par la seule personne censée me protéger de ce genre d'horreurs. La colère et le soulagement se confondaient et j'avais du mal à distinguer l'une de l'autre.

Un éclair bleu a éclairé mon rétroviseur intérieur, suivi par une sirène de police.

Oh, non ! Merde !

Le sang pulsait sous mon crâne. J'ai enclenché le clignotant et je me suis rabattue pour m'arrêter sur la bande d'arrêt d'urgence. Bien que j'aie envie d'enfouir mon visage dans mes mains, je me suis comportée comme si tout allait bien. J'ai baissé ma vitre et j'ai placé mes mains sur le volant en observant l'officier approcher. Mon rétroviseur de droite était toujours rabattu après avoir heurté la branche sur l'allée de *Chrysalide*.

Le policier s'est penché au niveau de ma vitre.

— Coupez le moteur, madame.

Il a ouvert son carnet.

— Permis de conduire et carte grise.

Il a à peine posé les yeux sur mon permis.

— Mademoiselle Mia Lauren ?

— Oui.

— Sortez du véhicule, s'il vous plaît.

— Pourquoi ?

— Sortez et verrouillez votre véhicule, s'il vous plaît. Prenez vos affaires.

Il a lancé un regard par-dessus son épaule.

— Soyez prudente.

Il m'a prise par le bras et m'a guidée vers l'arrière de ma voiture en direction de son véhicule de patrouille. Son gyrophare était toujours allumé. Pressant mon sac contre ma poitrine, j'ai grimacé. Les autres conducteurs assistaient à toute la scène. Le policier a ouvert la portière arrière et m'a fait signe de monter. Quelque part, au fond de mon esprit, j'ai tenté de déterminer si cette procédure était habituelle. N'était-il pas censé me mettre une amende et poursuivre son chemin ? Son coéquipier, un jeune officier au visage gentil, a pivoté sur son siège.

— Votre voiture sera remorquée par une dépanneuse. Ne vous inquiétez pas.

Son collègue s'est glissé derrière le volant.

— Ma voiture n'est pas en panne. J'ai fait réparer sa fuite d'huile.

Ils ont échangé un regard.

— Veuillez attacher votre ceinture, a indiqué le jeune policier.

— Ai-je fait quelque chose de mal ?

Le conducteur a démarré en douceur et s'est inséré sur la voie réservée aux véhicules lents. Les autres conducteurs nous ont klaxonnés. J'étais bouleversée de laisser ma Mini derrière moi, comme si je la laissais tomber.

Le jeune flic s'est tourné vers moi et m'a tendu un paquet de bonbons jaune.

— Vous voulez des M&M's ?

La tête ailleurs, j'ai plongé ma main dans le sachet.

— Ai-je commis un excès de vitesse ?

— Oui, a-t-il confirmé en se servant à son tour et en enfournant plusieurs boules colorées d'un seul coup.

Sur la console centrale était affichée la photo de mon permis de conduire. Le policier qui conduisait a enfoncé quelques boutons et elle a disparu de l'écran. La radio a crépité et il a répondu en langage codé.

Les M&M's fondaient dans ma paume. J'ai baissé les yeux sur le bonbon rouge décoloré.

« Laquelle prendrais-tu ? m'avait demandé Scarlet. La rouge ou la bleue ? »

J'ai mis la friandise dans ma bouche tandis que je tentais d'assimiler ce qui se passait.

Nous avons fait demi-tour pour prendre la direction opposée de la vallée de Napa et mon cœur s'est serré devant mon échec à simplement sortir de Los Angeles. J'ai envisagé de téléphoner à Richard, mais sa réunion risquait de le tenir occupé pendant des heures et je n'étais pas sûre de vouloir qu'il apprenne ma mésaventure. Même si je ne doutais pas que son détective privé le découvrirait.

Nous étions de nouveau en ville à présent, nous faufile entre les voitures et passant devant des boutiques, des maisons, des piétons. Nous avons roulé très longtemps et nous avons dû traverser plusieurs comtés. Où m'emmenaient-ils ? C'était interminable. Je me suis maudite de ne pas avoir fait attention à ma vitesse. Nous nous dirigeons vers les collines.

— Madame, a annoncé le policier, pouvons-nous vous déposer ici ?

J'ai essayé de déchiffrer son expression pour voir si j'avais bien compris. Nous approchions de *Chrysalide*. Ce cauchemar semblait ne jamais vouloir se terminer.

Dominic et Cameron discutaient sur les marches du manoir. Ma ceinture détachée, j'ai attendu que la voiture s'immobilise et que le policier ouvre ma portière. Je suis sortie de là pour fondre sur Cameron.

— Les avez-vous envoyés pour qu'ils m'arrêtent ?

Cameron a haussé les sourcils.

— Alors ? ai-je insisté.

— Vous ont-ils lu vos droits ?

Il est passé devant moi pour avancer vers la voiture de police.

— Non.

— Alors, ils ne vous ont pas arrêtée.

Il a salué les officiers. À sa façon de parler et de plaisanter avec eux, j'ai su qu'il les connaissait bien. Dominic s'est approché de moi et j'ai reculé, concentrée sur l'échange de Cameron et des policiers.

— À samedi ! a lancé Cameron en leur faisant un signe de la main. Ils assurent parfois la sécurité pour moi. Ils sont très fiables, comme vous pouvez l'imaginer.

Le véhicule a disparu dans l'allée. Bien que soulagée de ne plus être à l'intérieur, j'étais furieuse et j'ai serré les poings sur mon sac, menaçant de frapper Cameron avec. Il m'avait flanqué une peur bleue.

— Ma chérie, allons à l'intérieur.

— J'ai besoin de ma putain de bagnole !

Richard est sorti à cet instant, mon dossier entre les mains.

— Mia, est-ce que ça va ?

— Tu n'avais pas le droit !

— Pourrions-nous en parler à l'intérieur ? a suggéré Dominic.

— Venez, a insisté Cameron.

— Non, je vais à Napa !

J'ai posé les yeux sur le dossier.

— Pourquoi vous ne m'avez rien dit ?

Cameron a fait un pas vers moi.

— Scarlet vous en a parlé ?

J'ai baissé la tête.

— Scarlet, a répété Cameron en partageant un regard sombre avec Richard.

— Vous auriez dû me le dire !

— Nous attendions le bon moment, s'est défendu Richard.

— Vous n'aviez aucun droit de fouiller ainsi dans ma vie privée, d'envahir mon intimité de cette façon.

— Respirez, m'a conseillé Cameron.

— Avez-vous contacté mon père ?

Mes lèvres tremblaient.

— Non, a répondu Cameron, pas encore.

— Lorraine est-elle au courant ?

J'ai posé une main sur ma bouche pour réprimer mes sanglots.

— Il n'est pas mort. Vous le saviez et vous ne m'avez rien dit.

Richard a tendu les bras vers moi.

— Nous venons de le découvrir.

J'ai fait un pas en arrière.

— Essaie de comprendre, a-t-il ajouté. Nous attendions le bon moment.

— Le bon moment pour toi. Mon père est en vie. Je ne perdrai pas une seconde de plus. Je vais le voir maintenant.

— Elle a raison, s'en est mêlé Cameron. Mia, je voulais vous recevoir en séance auparavant. Pour identifier vos sentiments à propos de tout ça. Je voulais vous l'annoncer en douceur. Je suis tellement désolé que vous l'ayez découvert de cette manière.

Il a serré les dents, les muscles de sa mâchoire contractés.

— J'ai besoin d'emprunter ta voiture.

— Tu n'es pas en état de conduire, a répondu Richard.

— Je vais bien.

— Vous ne pouvez pas y aller seule.

Cameron a lancé un regard à Dominic.

— Tu me remplaceras ce soir.

— Génial ! s'est écrié ce dernier.

— Fais venir Scarlet, a ajouté Cameron. Elle remplacera Richard. C'est le moins qu'elle puisse faire. Nous allons prendre le Benz.

— Et les convives ? s'est inquiété Dominic.

— Je ferai une apparition plus tard.

Il s'est approché de Richard.

— Nous allons demander à Charlie de nous accompagner.

Richard a mordillé sa lèvre, l'air songeur.

— Bonne idée.

Cameron a baissé les yeux sur sa montre.

— Vous êtes sûre de vouloir voir votre père aujourd'hui, Mia ?

— Oui.

— Gabe Donnell a une propriété dans la vallée, je crois. En fait, je pense même qu'elle n'est pas située très loin de Yountville.

— Une parmi de nombreuses autres, a confirmé Richard.

— Dom, appelle Gabe pour le prévenir de notre arrivée. Demande-lui de préparer une voiture pour nous.

— OK. Une préférence ?

— Une décapotable, a lancé Richard. Mia adore les décapotables.

Confuse, je les ai suivis à l'intérieur. Je ne pensais à rien d'autre qu'aux mots que je prononcerais lorsque je reverrais mon père. Je saisisais à peine ce que Richard et Cameron se disaient. Quelque chose au sujet d'un type.

L'attente me tuait.

Nous avons traversé le manoir, pièce après pièce. Une fois à l'extérieur, nous sommes passés près de la piscine qui était baignée d'une lueur rouge le soir de la fête.

Richard m'a prise par les épaules et nous avons suivi Cameron et Charlie dans un couloir sinueux. Charlie portait un jean et un sweat-shirt, un changement détonnant par rapport à la tenue de cuir qu'elle portait encore vingt minutes plus tôt.

Un hélicoptère gris métallisé nous attendait sur la piste.

— C'est un Mercedes EC145. Très sécurisé, a expliqué Richard.

J'ai cherché le pilote.

— Nous y allons là-dedans ?

— Ouais, a-t-il confirmé.

Il m’a aidée à grimper à l’arrière. L’intérieur était aussi impressionnant que l’extérieur avec ses sièges en cuir aux coutures apparentes et son tableau de bord en bois. Cette journée me réservait bien des surprises, décidément. J’étais sans voix.

Richard a tiré sur une ceinture de sécurité bleue et m’a attachée.

— Tu es à l’aise ?

J’ai hoché la tête, sans toutefois en être sûre.

Richard a trottiné jusqu’au côté passager et s’est installé près de Cameron. Charlie était assise à ma droite. Elle a pris ma main dans la sienne et l’a pressée. Puis elle m’a tendu un casque doté d’un micro et je l’ai posé sur ma tête. Cameron et Richard avaient déjà mis le leur. Je pouvais entendre la voix du premier dans les écouteurs. Il procédait aux vérifications d’usage et parlait à un contrôleur aérien. Il y avait tant de boutons et de lumières sur le panneau que je me demandais comment il faisait pour se souvenir de leur fonction. Cela avait l’air bien trop compliqué.

— À quoi sert celui-ci, déjà ? a-t-il demandé.

— Il plaisante, bien sûr, a indiqué Richard en se tournant vers moi.

Je me suis souvenue de ne pas vomir sur les sièges en cuir. La voix de Cameron a empli mes oreilles.

— D’après mes souvenirs, il suffit d’enfoncer quelques boutons au hasard et de prier pour que ça ne tourne pas mal.

Charlie a éclaté de rire.

— Oh, la ferme !

Cameron a appuyé sur un interrupteur au plafond.

— Voyez ça comme un exercice pour forger votre caractère.

— Mon caractère est parfait comme il est, a répliqué Charlie.

— Elle marque un point, a observé Richard.

— Je suis le seul à être autorisé à avoir raison, a déclaré Cameron. Vous ne vous souvenez pas de cette règle ?

— Ah, oui, a dit Richard, je me rappelle maintenant.

Il a pivoté vers moi de nouveau.

— Sérieusement, c’est le meilleur pilote que je connaisse.

Cameron a enfoncé des boutons sur le tableau de bord, déclenchant un vrombissement au-dessus de nos têtes et envoyant voler les feuilles autour de l’appareil. Un nuage de poussière s’est élevé autour de nous. Le moteur a rugi alors que les hélices fouettaient l’air.

— Généralement, je ferme les yeux pendant le décollage, a plaisanté Cameron.

Malgré cette aventure excitante, mon cœur était serré et ma gorge nouée m’empêchait de respirer correctement. Un sentiment de trahison m’avait envahie, accompagné d’une vieille douleur familière

qui avait trouvé facilement son chemin en moi. Des émotions troublantes et contradictoires se mêlaient à l'idée que j'allais bientôt retrouver mon père.

La gravité m'a enfoncée dans mon siège alors que l'hélicoptère s'élevait, penché sur la gauche. Le manoir s'étendait sous nos pieds, majestueux.

Au fond de mon cœur, j'avais la capacité de pardonner.

J'avais hâte de revoir mon père. Mais j'éprouvais aussi un sentiment étrange envers cet homme qui m'avait infligé une si grande souffrance. Cela n'aurait jamais dû arriver. Je ne l'avais jamais empêché de faire quoi que ce soit. Jamais. Je ne comprenais pas pourquoi il m'avait rejetée. Il aurait aussi bien pu être mort.

Un autre jour, j'aurais été transportée de voyager en hélicoptère. Je me demandais quels autres talents Richard et Cameron possédaient. J'aurais sans doute été excitée également à l'idée de visiter la vallée de Napa pour la première fois.

Nous avons atterri en douceur sur la piste de Gabe Donnell, près de Yountville. Gabe était absent, parce qu'il s'entraînait pour le match de samedi. Étant l'un des joueurs stars des Baltimore Ravens, il n'était pas attendu chez lui avant un moment. Sa maison était immense, et depuis les airs, nous avons pu admirer les courts de tennis et la piscine olympique. Nous avons ignoré son invitation à prendre nos aises et nous nous sommes dirigés en hâte vers une Lexus décapotable.

Nous avons traversé plusieurs vignes verdoyantes chargées de grappes vertes et bordeaux qui s'étendaient de chaque côté de la colline. Ce paysage luxuriant changeait du décor désertique de L.A. La voiture décapotable nous permettait de profiter de la brise de la fin de journée.

Assise sur la banquette arrière près de Charlie, j'ai fermé les poings, nerveuse, priant pour que Cameron accélère encore. Il était concentré sur la route devant lui, ayant vérifié la localisation du domaine avant de partir. Il conduisait avec assurance puisqu'il avait mémorisé l'itinéraire. De temps à autre, je captais son sourire rassurant dans le rétroviseur.

Richard était installé à l'avant et échangeait quelques mots avec Cameron par moments, mais se contentait d'observer la vue la plupart du temps. Charlie me lançait régulièrement des regards d'encouragement.

Le trop-plein d'émotions me faisait soupirer. Et soupirer encore. Alors que je cherchais les mots pour rassurer mon père, j'ai décidé qu'il n'y aurait pas de colère, mais uniquement de la joie dans ces retrouvailles. Du pardon.

L'amour de Richard me donnait la force dont j'avais besoin pour surmonter cette épreuve.

Il y avait tant de questions sans réponses. J'étais sur le point d'en apprendre plus sur mon père que je n'en avais jamais su, et peut-être même que je découvrirais l'existence d'autres membres de ma famille. C'était l'occasion de régler certaines énigmes. J'avais besoin de savoir ce qu'il avait fait de sa vie ces derniers temps. Je savais que cela ne serait pas facile pour nous deux, mais au fond de moi, j'étais sûre que nous y survivrions. Je chérirais à jamais le moment où il me prendrait dans ses bras. J'étais émerveillée de ma faculté à laisser le passé derrière moi. Je finirais par comprendre. Je n'en doutais pas. Avec Richard à mes côtés, je pouvais tout affronter. Et avec Cameron aussi, avec sa remarquable capacité à communiquer avec les autres. Il saurait que je comprenais. Il m'aiderait à prononcer les mots que j'aurais du mal à trouver.

Un panneau annonçait que nous arrivions au domaine Roscoe-Harvey. M’efforçant d’apaiser les battements frénétiques de mon cœur et de ne pas me jeter d’un véhicule en mouvement, j’ai posé la main sur la poignée de la portière. Cameron a ralenti et s’est arrêté au milieu de l’allée. J’ai bondi à l’extérieur. Une ferme était entourée d’une clôture blanche. Ses murs étaient en briques et elle était cerclée d’arbres qui laissaient deviner que la maison était là depuis des décennies. Un siècle au moins. Ce lieu avait une histoire. Une histoire familiale, et je me suis demandé comment mon père avait trouvé cet endroit.

Un ouvrier s’est approché.

— Vous venez pour la dégustation de vins ?

— Nous sommes ici pour rencontrer M. Lauren, a indiqué Cameron. Pouvez-vous nous dire où le trouver ?

— Vous avez rendez-vous ?

— En effet, a menti Richard.

L’homme a pointé la vigne.

— Par ici.

Richard m’a lancé un regard qui voulait dire « Eh bien, ce n’était pas si difficile que ça ».

— Mia, a lancé Cameron d’une voix douce. C’est un moment délicat...

— Je ne perdrai pas une seconde de plus, ai-je rétorqué en me dégageant de l’étreinte de Richard.

— Nous t’attendrons ici, bébé, d’accord ?

Richard ne semblait pas savoir quoi faire de ses mains.

— Mia, m’a lancé Charlie. Vas-y doucement.

— Appelez-nous si vous avez un problème, a ajouté Cameron.

J’ai commencé à marcher entre les plants de vigne.

Mon esprit cherchait un refuge, se portant vers des sujets superficiels comme le genre de vin que ces grappes produisaient. Richard adorait le vin. Cameron aussi. Peut-être qu’ils nous feraient goûter leur millésime. Je ne doutais pas que Cameron voudrait acheter une ou deux bouteilles pour les emporter chez lui.

J’aurais dû leur demander de m’accompagner.

Soudain, à quelques mètres de moi, j’ai aperçu mon père. Les muscles de sa mâchoire étaient contractés alors qu’il se concentrait sur sa tâche. Il cueillait des grappes de raisin, son chapeau enfoncé sur sa tête. Il récoltait chaque grappe avec précision et délicatesse, un soin dont je ne me souvenais pas qu’il était capable.

J’ai pris une profonde inspiration.

— Papa...

Il a marqué une pause, son expression insondable.

— C’est moi, papa.

— Mia...

Il a formé le mot avec ses lèvres, mais aucun son n'est sorti. J'ai tenté de contenir mon excitation alors que je vivais le moment dont j'avais rêvé si souvent, ma joie menaçant d'exploser en plein jour. Une blonde d'une cinquantaine d'années est apparue.

— Qui est-ce, mon chéri ?

Son chapeau de paille couleur crème tombait sur son visage et elle l'a redressé. C'était la femme des photos. Ses joues étaient rosies par le soleil, ses rides révélant des années de travail en plein air.

— Ce n'est personne, a répondu mon père. Cette jeune fille s'est perdue.

Il a tendu le bras.

— La dégustation est par là.

Mon esprit a tenté d'assimiler ses paroles, mes propres pensées me trahissant, me convainquant qu'il ne venait pas de nier qu'il me connaissait.

Mon estomac s'est soulevé et j'ai été prise de nausée. J'ai tendu le bras pour trouver un soutien, mais j'étais entourée de vignes. J'avais peur d'abîmer les grappes, de tout gâcher.

Tout était gâché, de toute façon.

— On dirait une enfant abandonnée, a chuchoté la femme.

Avec un hochement d'approbation, mon père a repris son travail, son attention de nouveau concentrée sur sa tâche délicate.

Mes jambes m'ont sauvée. Prenant le relais, elles m'ont guidée sur le chemin du retour. Il m'a fallu plus de temps qu'à l'aller. Cameron, Richard et Charlie m'attendaient près de la Lexus, leurs expressions confuses.

Je me suis avancée vers eux, abandonnant l'ancienne Mia derrière moi. La Mia innocente. Cette fille qui, dans mes pensées, se jetait au sol, les mains enfoncées dans la terre, pleurant toutes les larmes de son corps, ses plaintes portant jusqu'à la ferme, au-delà de la stupide clôture immaculée et de ces mensonges détestables.

Cette terrible trahison.

Cette Mia, la nouvelle, s'est contentée d'approcher lentement. J'ai suivi les indications que Richard et Cameron m'avaient données au sujet de la douleur, la compressant jusqu'à former une boule dont je m'occuperais plus tard, la manipulant jusqu'à ce qu'elle prenne la forme que je désirais.

J'ai senti Richard passer un bras autour de ma taille.

— Oh, mon cœur, a-t-il dit en enfouissant son visage dans mes cheveux.

— Qu'a-t-il dit ? s'est enquis Charlie.

— C'est plutôt ce qu'il n'a pas dit, a expliqué Cameron en posant une main sur mon épaule.

— Que s'est-il passé ? a insisté Charlie.

— Laisse-lui le temps, a conseillé Cameron.

Les sanglots refusaient de sortir, préférant rester bloqués dans ma gorge et menaçant de m'étouffer si je bougeais, parlais ou respirais.

— Remontons en voiture, a suggéré Cameron en ouvrant la portière du côté passager.

Richard a porté son regard sur la vigne.

— Je vais aller lui parler.

Cameron l'a pris par le bras. Richard semblait bouleversé, comme s'il revivait le cauchemar de perdre son père dans cette prison new-yorkaise.

— Monte ! a ordonné Cameron.

Richard s'est installé sur le siège passager. Le cuir moelleux m'a évité de m'effondrer. Cameron s'est mis derrière le volant, le visage calme et le regard concentré sur le pare-brise comme s'il réfléchissait lui aussi à l'étape suivante. Il a allumé le moteur et a engagé la voiture sur l'allée.

Le silence hurlait à mes oreilles. Une main glacée s'était refermée sur mon cœur, me volant le souffle. Malgré le vent qui soufflait dans mes cheveux, je n'arrivais pas à respirer.

« Nous annihilons la douleur par la douleur », avait dit Cameron.

— Faites-la partir, ai-je murmuré.

Cameron a tendu le bras derrière lui pour prendre ma main.

— Je vous en prie.

Il a arrêté le véhicule sur le côté.

— Faites ce truc. Faites partir la douleur.

— Oh, Mia... Cela ne serait que temporaire.

— Mais ça marcherait.

— Et si nous prenions soin de toi, plutôt ? a proposé Richard. Allons boire un verre.

Cameron a passé une main dans ses cheveux.

— Je suis tellement désolé, Mia. J'aurais dû réfléchir à tout ça avant d'agir.

— Non. Il n'y avait pas d'autre solution, ai-je affirmé.

Il a levé les yeux au ciel.

J'ai posé une main sur mon cœur, convaincue que cette souffrance ne partirait jamais.

— Il ne veut pas de moi.

Cameron s'est tourné vers Richard, le regard inquisiteur.

— Nous allons prendre un hôtel pour la nuit. Le temps que vous vous remettiez.

— Bonne idée, a confirmé Richard avant de consulter Charlie. Ça te va ?

— Absolument.

Je me suis penchée en avant, soumise à une douleur suffocante.

— Oh, mon Dieu, ça va me tuer.

Cameron a planté son regard dans le mien.

— Prenez une profonde inspiration. Nous sommes là. Avec vous.

Je ne ressentais rien d'autre que la douleur qui menaçait de m'aspirer dans un gouffre obscur. Je lui ai repris ma main.

— Faites-le.

— Mia, a dit Cameron d'une voix douce.

— Faites-le, l'ai-je supplié. Je vous en prie, faites-le.

— Cameron, est intervenu Richard, aide-la.

Cameron m'a lancé un regard réconfortant. Richard m'a prise par les poignets pour m'attirer vers lui.

— Chut...

La main de Cameron s'est posée sur ma cuisse, comme la fois où nous avions dîné chez *Polidor*. L'étau de ses doigts s'est refermé, déclenchant une douleur aveuglante, plus intense que celle que j'avais éprouvée au restaurant, m'arrachant un cri. Mais maintenue fermement par Richard, je ne pouvais pas bouger.

Je n'avais d'autre choix que de m'abandonner.

Le poids qui écrasait mon cœur s'est allégé, transféré sur ma cuisse, formant une boule incandescente de douleur et de lumière. J'ai fermé les yeux alors que l'agonie me libérait.

Cameron a relâché son emprise et a baissé ma jupe, reposant ses mains sur le volant.

— Ça va mieux ?

Mon souffle était plus régulier.

— Oui.

— Nous allons te bichonner, à présent, a commenté Richard en s'appuyant contre son siège. Ce n'est pas négociable.

Cameron a repris la route, enfonçant l'accélérateur pour prendre de la vitesse. Le calme m'a envahie alors que la souffrance se dissipait. Mon cœur n'était plus douloureux. J'ai lancé un regard à Cameron et il a hoché la tête. Il savait.

J'ai pris une profonde inspiration.

— Merci.

J'ai offert mon visage au vent, laissant mes cheveux me fouetter les joues sans les retenir.

Le *Bardessono*, avec ses cinq étoiles, était l'hôtel le plus classe dans lequel j'avais séjourné. La décision de Cameron de passer la nuit à Yountville nous avait conduits ici. Il nous avait dit que nous avions besoin d'une nuit de sommeil pour prendre la bonne décision au sujet des événements de la journée. Nous avons donc fait le point entourés de ce luxe rustique, pas loin du vignoble de mon père.

La vue depuis notre table était à couper le souffle. La terrasse privée où nous étions installés pour dîner donnait sur un paysage spectaculaire de vignes s'étendant à perte de vue. Cet endroit avait aidé mon père à m'oublier.

La table était élégamment dressée, avec des assiettes cerclées d'or, des couverts en argent et une nappe immaculée que j'étais terrifiée de salir. Le chardonnay que nous buvions avait remporté toutes sortes de prix, y compris une distinction prestigieuse en France, ce qui, apparemment, était quelque chose.

Personnellement, je m'en fichais.

Ma gorge était nouée par le chagrin. J'avais à peine touché à ma soupe à la carotte crémeuse que Cameron avait commandée pour moi. Il savait que je n'avais pas d'appétit et que la soupe était le seul plat que je pouvais avaler. Je n'avais pas mangé mon morceau de pain.

Je voulais juste rentrer chez moi.

— Je vais la brûler, ai-je murmuré.

— Je te demande pardon ? a dit Richard, les sourcils froncés.

— La carte de base-ball.

Richard a dévisagé Cameron par-dessus la table. Lui et Charlie s'étaient figés, leurs couverts en mains. Je les avais regardés manger. Ils tenaient leur fourchette et leur couteau avec tant de grâce. Ils buvaient leur eau de la même façon, ainsi que le vin, tamponnant leurs lèvres avec élégance à l'aide de ces serviettes impeccables.

— J'ai utilisé la mauvaise, ai-je observé en désignant ma cuillère.

— Viens par ici.

Richard m'a invitée à m'asseoir sur ses genoux.

— Tout le monde se fiche de ces conneries. Nous t'aimons. Nous voulons simplement que tu ailles mieux.

Je me suis blottie contre lui et j'ai enroulé mes bras autour de son cou.

— Vous pourrez m'apprendre ?

J'ai lancé un regard à Cameron et à Charlie.

— Tout ce que vous savez ?

Cameron m'a adressé un sourire gentil.

— Mia, c'est vous qui nous avez beaucoup appris. Vous ne le voyez pas ? C'est vous qui avez ramené la véritable beauté dans nos vies.

— Tu m'as sauvé, mon cœur, a confirmé Richard. Tu m'as appris comment aimer de nouveau.

— Vous avez surmonté tant d'épreuves. Nous aimerions pouvoir alléger votre peine.

— Ton père a peur, s'en est mêlée Charlie. Cela n'a rien à voir avec toi.

— La vérité est évidente, ai-je rétorqué. Il n'y a pas de place pour moi dans sa nouvelle vie. S'il a peur, c'est pour lui. Il craint de perdre tout ça.

— Lorsque sa femme découvrira qu'il a prétendu être mort et qu'il t'a infligé toute cette peine, elle le verra tel qu'il est, a affirmé Charlie.

— Mange ton flétan, a ordonné Cameron.

— Désolée, s'est-elle excusée en levant la main. J'essaie simplement de trouver les mots pour apaiser la douleur de Mia.

— Ces circonstances ne sont pas habituelles, a observé Cameron.

— Comment était ton père ? ai-je demandé à Charlie. À quoi ressemblait-il ?

Ses mains se sont crispées sur ses couverts. Visiblement, nous avons tous un problème avec notre père, et alors que je croisais leurs regards, j'ai compris qu'ils pensaient la même chose.

— Mia, a dit Richard, nous sommes là pour toi si tu as besoin de nous pour quoi que ce soit.

Comment aurais-je pu survivre à ça sans lui ?

Richard a levé son verre.

— Aux arbres solitaires !

Cameron a souri.

— J'accepte de trinquer à ça.

Il a levé son verre à son tour.

— Les arbres solitaires, s'ils poussent, deviennent robustes.

Il m'a fait un clin d'œil.

— Ce n'est pas de moi, mais de Churchill.

J'ai tendu le bras pour attraper mon verre et je l'ai fait tinter contre celui de Richard.

— En voilà une autre, a commencé ce dernier, une femme a accusé Churchill d'être ivre un jour. Il lui a répondu : « Et vous, madame, vous êtes laide. Mais moi, demain, je serai sobre. »

J'ai éclaté de rire.

— Il n'a pas dit ça.

— Oh que si ! s'est écrié Richard.

— Richard t'a-t-il dit qu'il était un descendant de Churchill ? a demandé Charlie.

— En effet, du côté de sa mère, a confirmé Cameron. Il a la même expression intense lorsqu’il se concentre. Les mêmes oreilles.

— Tu ne m’avais jamais dit que j’avais ses oreilles, a observé Richard.

— J’attendais le bon moment, a répondu Cameron avec un clin d’œil.

— Vous êtes sérieux ? ai-je demandé en riant.

— Je t’emmènerai avec moi à Londres la prochaine fois, a offert Richard. Tu vas adorer.

— Oh, ça me plairait. Nous pourrions monter dans l’un de ces bus rouges ?

— Bien sûr !

— Et si nous nous faisons masser demain matin ? a suggéré Charlie. Mia, nous allons nous payer un massage aux pierres chaudes. C’est moi qui invite. Tu en as déjà fait un ?

— Non, ça fait mal ?

— Pas du tout, c’est merveilleux. Ils réchauffent les pierres avant de te masser le corps entier avec.

Elle a frissonné d’extase.

— Paradisiaque.

— D’accord, et merci !

— Que diriez-vous de prendre le dessert dans la chambre de Richard et Mia ? a proposé Cameron en parcourant le menu. Il y a des profiteroles qui ont gagné une récompense...

— C’est quoi des profiteroles ? ai-je demandé.

— Vraiment ? s’est étonné Richard. Pas question que nous laissions Mia dans l’ignorance un jour de plus.

J’ai posé les yeux sur la nappe immaculée. Aucun de nous ne l’avait tachée. Cameron, Richard et Charlie faisaient toujours preuve d’un grand respect pour tout ce qui les entourait. Je savais à quel point j’étais chanceuse de les avoir dans ma vie. Ils étaient si affectueux à mon égard. Chaque moment, chaque expérience en leur compagnie étaient une aventure. J’étais venue jusqu’ici en hélicoptère, pour l’amour de Dieu, et je n’aurais jamais mis les pieds dans un hôtel aussi beau que celui-ci sans eux.

Cameron a demandé que nos desserts nous soient servis dans la chambre.

Richard, Cameron et moi avons retiré nos chaussures pour nous installer sur le lit gigantesque dans notre suite luxueuse. Nous avons siroté du champagne dans des flûtes en cristal. Les bulles me montaient au nez et la sensation était aussi délicieuse que le goût. Au centre du lit reposait un plateau en argent contenant un plat de profiteroles au chocolat.

— Alors, c’est ta première fois ? a demandé Richard avec un regard malicieux en me mettant un chou à la crème entre les lèvres.

Le chocolat a coulé sur mon menton et mes pupilles ont explosé. J’ai levé les yeux au ciel, extatique.

— Je vois où vous voulez en venir, monsieur, ai-je plaisanté.

Cameron et Richard ont ri.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire, a prétendu Richard.

J'ai pris une profiterole pour la porter à sa bouche et son visage s'est illuminé. J'ai fait la même chose avec Cameron et il a léché la crème sur mes doigts.

— Vous êtes bien trop décadents, messieurs, ai-je observé. Que vais-je faire de vous ?

— J'ai quelques idées en tête, a répondu Richard.

J'ai glissé un autre chou entre ses lèvres et il a souri. Cameron est descendu du lit.

— Reste, a dit Richard. S'il te plaît. Nous ne voulons pas que tu partes.

— Oui, restez, ai-je confirmé.

Cameron a semblé réfléchir.

— Une autre profiterole ? Vous me forcez la main.

Il s'est rassis et a ouvert la bouche.

Nous avons dévoré le reste du dessert. Une fois le plateau débarrassé et nos flûtes posées sur la table, nous avons plongé dans une profonde torpeur. Étendue entre Richard et Cameron, la tête calée sur l'oreiller extra-moelleux, j'observais le plafond. Je ne m'étais jamais sentie plus en sécurité.

— Nous t'aimons tant, a observé Richard. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— J'ignorais le sens de ce mot avant de te rencontrer, ai-je observé.

Cameron a pris ma main pour déposer un baiser dessus.

— Comment font les gens pour survivre ? ai-je demandé. Comment supportent-ils les épreuves de la vie ?

— Comme ça, a indiqué Richard, ensemble.

— Et en se goinfrant de chocolat, a ajouté Cameron, des tonnes de chocolat.

— Je pensais qu'il n'y avait que les femmes qui aimaient le chocolat.

Richard et Cameron se sont récriés avant de secouer la tête.

— Je vous aime tellement, ai-je lâché, tous les deux.

— Mia, tu es un signe de Dieu, a murmuré Richard.

Il s'est endormi le premier, ma main serrée dans la sienne. Peu après, Cameron a fermé les yeux, son bras droit posé sur mon ventre. Même s'ils étaient plongés dans le sommeil, je sentais leur soutien indéfectible, leur amour qui brillait plus que les étoiles que je pouvais apercevoir depuis la fenêtre.

Mes pensées ont dérivé...

Pour se concentrer sur *Chrysalide* et sur les sombres merveilles qu'abritaient ses murs. La promesse d'une liberté restant à découvrir, contenue dans les paroles de Richard.

« Lorsqu'ils sortent de *Chrysalide*, ils sont revigorés. Revitalisés. Renouvelés. C'est une renaissance... »